

en
BRETAGNE
et POITOU
CHANTS POPULAIRES
DU COMTÉ NANTAIS ET
DU BAS-POITOU

en
BRETAGNE
et POITOU
CHANTS POPULAIRES
DU COMTÉ NANTAIS ET
DU BAS-POITOU

RECUEILLIS ENTRE 1856 ET 1861 PAR ARMAND GUÉRAUD

édition critique Joseph Le Floc'h

TOME I

Modal
études

FAMDT
ÉDITIONS

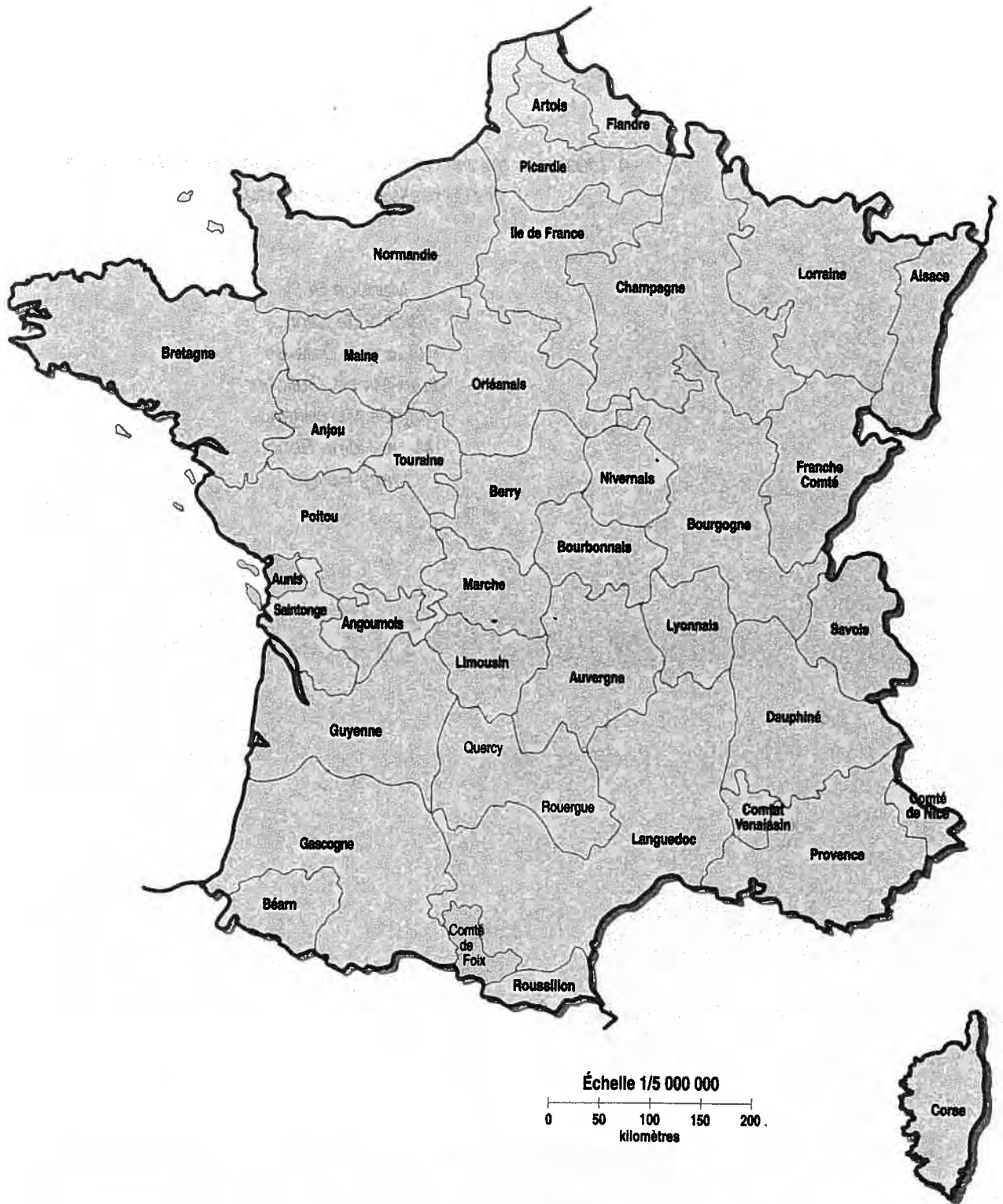
REMERCIEMENTS

*À tous ceux qui ont contribué, d'une manière ou d'une autre,
à la réalisation de ce travail :*

*Marlène Belly
Michel de Lannoy
Georges Delarue
Jean-Michel Guilcher
Agnès Marcetteau
Marie-Reine Renon
Jany Rouger*

Ouvrage publié avec le concours du Ministère de la Culture – Direction de la Musique et de la Danse –, du Centre National du Livre, la participation de Dastum, Métime et Geste Éditions, et l'aimable autorisation de la Ville de Nantes (Bibliothèque Municipale), qui conserve le manuscrit original, et a contribué à sa publication.

ANCIENNES PROVINCES DE FRANCE



INTRODUCTION

Étrange quête que celle des folkloristes, vers un absolu où Art et Science useraient d'un même discours. Que n'a-t-on raillé leurs carences méthodologiques au pays de Descartes plus qu'ailleurs. Que dire de leurs notations musicales qui n'ait déjà été dit : imprécision, inexactitude les qualifient le plus souvent. Que dire encore de leurs collectes où affleurent constamment les mailles d'un filet de présupposés ?

Peut-être, vaudrait-il mieux n'en pas dire davantage et jouir seulement de la fascination qu'engendre cette magistrale utopie. Les recueils des folkloristes sont avant tout œuvres d'artistes, recomposant les paysages poétiques et musicaux et les marquant de leurs empreintes. Peintres de nos campagnes, ils ne sont pas plus ethnographes que ne l'étaient le Gauguin et le Sérusier de Pont-Aven. Mais ils témoignent parfois de cette même intuition rare, celle qui perce d'emblée l'essence des grands poèmes et des inoubliables mélodies.

Peintres de l'immatériel et du transitoire, ils nous en communiquent le croquis, ou plus souvent l'esquisse, tant cet art des chansons est mouvant. C'est là qu'il faut comprendre le plaisir de les fredonner et de les lire, à la manière de ces anciens herbiers où l'on aime à errer au gré des illustrations, indépendamment du plaisir à reconnaître et classer.

Il convient de rendre justice à ces artistes-chercheurs en mettant leurs œuvres à disposition, fût-ce en marge d'une ethnomusicologie qui s'est détournée de cette quête, préférant le cliché au portrait, le réel à l'imaginaire.

Dans cette perspective, les travaux d'Armand Guéraud retiennent toute notre attention. Libraire imprimeur à Nantes dès 1853, il exerçait sa profession « avec l'amour du beau et de la perfection » écrit E. Gautier¹. Deux qualités pleinement épanouies dans une œuvre ambitieuse et inédite : le *Recueil de chants populaires du Comté Nantais et du Bas-Poitou*. Réalisée entre 1856 et 1861, cette collection est constamment remaniée par son auteur, qui la veut toujours – plus belle et plus parfaite –. Avant même une première publication, il évoque déjà les révisions futures, qui l'auraient conduit à retenir telle pièce où écarter telle autre². La maladie et les difficultés financières refermeront un piège qu'il n'a que trop construit de sa propre chimère. Échec empli d'amertume, on s'en doute, mais qui, paradoxalement, se transforme aujourd'hui en contribution irremplaçable. Lorsque le 21 avril 1898, Marie Guéraud³ lègue à la Bibliothèque de Nantes les manuscrits de son oncle, elle y dépose en effet un projet de *Recueil*⁴, mais aussi tous les *Documents appelés à remanier le recueil*.⁵

¹ *Annales de la Société Académique de Nantes*, 1861, t. XXXII, p. 496.

² B.M. Nantes, ms. 2224, p. 283.

³ Nièce et héritière du couple Guéraud. Elle lègue ce fonds, conformément au vœu exprimé par son oncle dans son testament, daté du 14 août 1859.

⁴ B.M. Nantes, ms. 2217 à 2219.

⁵ B.M. Nantes, ms. 2220 à 2224.

La collection Guéraud constitue une œuvre exceptionnelle, la toute première de cette envergure pour l'Ouest français : pas moins de 1500 pièces la composent. Il s'en faut de beaucoup que tous ces chants soient – populaires –, au sens même où Guéraud comprenait ce terme. Mais, à ne retenir que les seules chansons qui, progressivement, seront reconnues et définies comme – folkloriques –, la somme est déjà fort estimable.

Induites par un concours local, les prospections de Guéraud s'insèrent d'emblée dans un contexte national, celui de l'enquête Fortoul décrétée le 13 septembre 1852. Paraphrasant les célèbres *Instructions...* de J.-J. Ampère⁶, Guéraud écrit dans son introduction : « Nous voulons apporter une pierre à l'édifice⁷ ».

Il n'a pas ignoré pour autant les projets antérieurs. Celui de l'Académie Celtique (sous le premier Empire), dont il consulte les *Mémoires*. Celui du ministre Salvandy (sous Louis-Philippe). Guéraud connaissait les travaux d' E. Souvestre, son principal maître d'œuvre.

Il ne part donc pas totalement à l'aventure lorsqu'il retrouve le chemin de son enfance en frappant aux portes de Vieilleville, cet ancien territoire de Marches séparant la Bretagne du Poitou. Lieu hautement symbolique pour un auteur qui n'ose pas encore avouer sa folle ambition : composer un recueil de chants populaires embrassant la Bretagne gauloise et le Poitou. Plusieurs dizaines de correspondants ne suffiront pas à brosser un tableau largement prémédité. Navigant alors au gré des siècles, de *Bibles de Noël* en *recueils de Gusteau, Gente poetevinerie et autre Rolea*, Guéraud complète, remanie, retranche.

«... Il eût fallu à mon pauvre Armand quinze années de vie de plus et de ma part, plus d'instruction à son service pour lui diminuer la partie matérielle⁸ », écrit Christine Guéraud son épouse, après le décès d'Armand. C'eût été là, l'œuvre d'une vie, et l'acharnement d'un homme pourtant déjà très affaibli à l'aube de cette entreprise.

De cette mémoire très attachante, il faut préserver l'essentiel et mesurer la portée. Mais on ne peut comprendre l'ambition de ces recherches, sans souligner toute l'ambiguïté que l'auteur attache à la notion de chant populaire. Entre l'œuvre figée d'un lettré qui emprunte au – local – et la lente élaboration d'un art essentiellement mobile et variant, Guéraud ne choisit pas. Il nous donne ainsi à connaître deux répertoires : toujours distincts par leur genèse et souvent par leur présentation et fonction. C'est sans doute le critère le plus fiable de segmentation que l'on puisse retenir pour un tel fonds.

Sur le mode d'une anthologie de facture savante, c'est, à mon sens, tout un *corpus* lié à l'Ouest français qui se dessine. Mentions historiques, géographiques ou linguistiques justifient en effet autant de chapitres d'un ouvrage à composer.

Tout autre est le répertoire folklorique, moins imprégné de telles citations, mais non moins significatif d'une culture locale enracinée dans l'oralité. Avec peut-être davantage d'intuition que de méthode, Guéraud

⁶ Ampère (Jean-Jacques), *Instructions relatives aux Poésies populaires de la France*, Paris, Impr. Impériale, août et novembre 1853. La seconde version, consultée par Guéraud, figure aussi au *Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, Paris, Impr. Impériale, 1854, p. 217 et *sqq.*

⁷ Ms. 2217, p. III.

⁸ B.M. Nantes, fonds Dugast-Matifeux, lettre de Christine Guéraud à Charles Dugast-Matifeux, cote : 248-119.

lui accorde une très large place dans sa collection. Ces chants figurent en partie au projet de *Recueil*. Pour beaucoup, ils appartiennent aux *Documents*... Plus de quatre cent cinquante chansons-types, et de nombreuses variantes sont ainsi répertoriées.

Ces pièces sont l'objet de la présente édition et dans une telle perspective, le remaniement suggéré par Guéraud s'est imposé de lui-même. Il remet notamment en cause le classement, puisque ces chants appartiennent pour la plupart à la série des *chants divers*.

Prétendre classer est d'ailleurs trop ambitieux. Tant de chansons se recourent ou se croisent, que la seule définition de cadres classificatoires conduit toujours à des obstacles insurmontables. Aussi ai-je opté pour un simple *rangement*, dérivé de l'argument poétique, calqué très librement sur le fichier personnel de Patrice Coirault⁹, et sur le catalogue de Geneviève Massignon¹⁰. Regroupés en fin d'ouvrage, divers index et tables proposeront d'autres modes d'accès à ce *corpus*.

Le lecteur constatera bien rapidement que l'origine de ces chants est très disparate et, parfois, impossible à établir avec certitude. La première partie de cette publication a pour but de résoudre, dans la mesure du possible, cette difficulté. On y trouvera aussi une introduction aux méthodes de Guéraud et de ses principaux collaborateurs. On reconnaîtra ici plusieurs éléments de ma thèse de doctorat, consacrée à l'étude critique de ce fonds¹¹.

Cette édition ne prétend pas clore un dossier où bien des points restent encore obscurs : les conditions générales et matérielles de cette enquête seront à préciser ; la contribution exacte de Guéraud et celle de ses collaborateurs est parfois délicate à délimiter. La publication de cette collection ne peut que favoriser de telles investigations et en susciter d'autres. Les spécialistes et amateurs de chant populaire y trouveront matière à spéculation et reconnaîtront, çà et là, la facture de cet art hors du commun et hors du temps. Art mineur sans doute, selon les universitaires, et sans connotation péjorative ; art décoratif certainement, et de qualité très variable selon les artisans. Faut-il rappeler l'extrême agilité d'un Patrice Coirault ? La grandeur de son œuvre tient autant à l'élégance du style qu'à la profondeur des analyses. Peut-être a-t-il mené à terme cette génération de folkloristes ? Il l'a certes éclairée d'une lumière incomparable, en évaluant les travaux de ses prédécesseurs sans complaisance, mais toujours avec honnêteté. Il connaissait l'existence des manuscrits Guéraud mais il semble qu'il ne les ait jamais consultés. Il n'aurait pas manqué alors de souligner les tâtonnements, voire de noter les erreurs. Mais il aurait su sans aucun doute, y relever aussi un répertoire de grand intérêt.

Qu'il me soit donc permis par cette modeste contribution, de rendre hommage à Armand Guéraud autant qu'à Patrice Coirault.

⁹ Fichier déposé à la Bibliothèque Nationale, Paris, au département Musique, et en cours d'édition, par G. Delarue, Y. Fedoroff et S. Wallon.

¹⁰ Massignon (G.), *La chanson populaire française en Acadie*, thèse complémentaire, pour le doctorat ès Lettres, Faculté des Lettres de l'Université de Paris, s.d., Paris, éd. B.N., 1994.

¹¹ Le Floc'h (J.), *Les recueils de chants populaires d'Armand Guéraud. Étude critique*, thèse pour l'obtention du doctorat de troisième cycle en musique et musicologie, sous la direction d'E. Weber, professeur à La Sorbonne, et de J.-M. Guilhaud, directeur de recherches au C.N.R.S., Université de Paris IV, 1983.

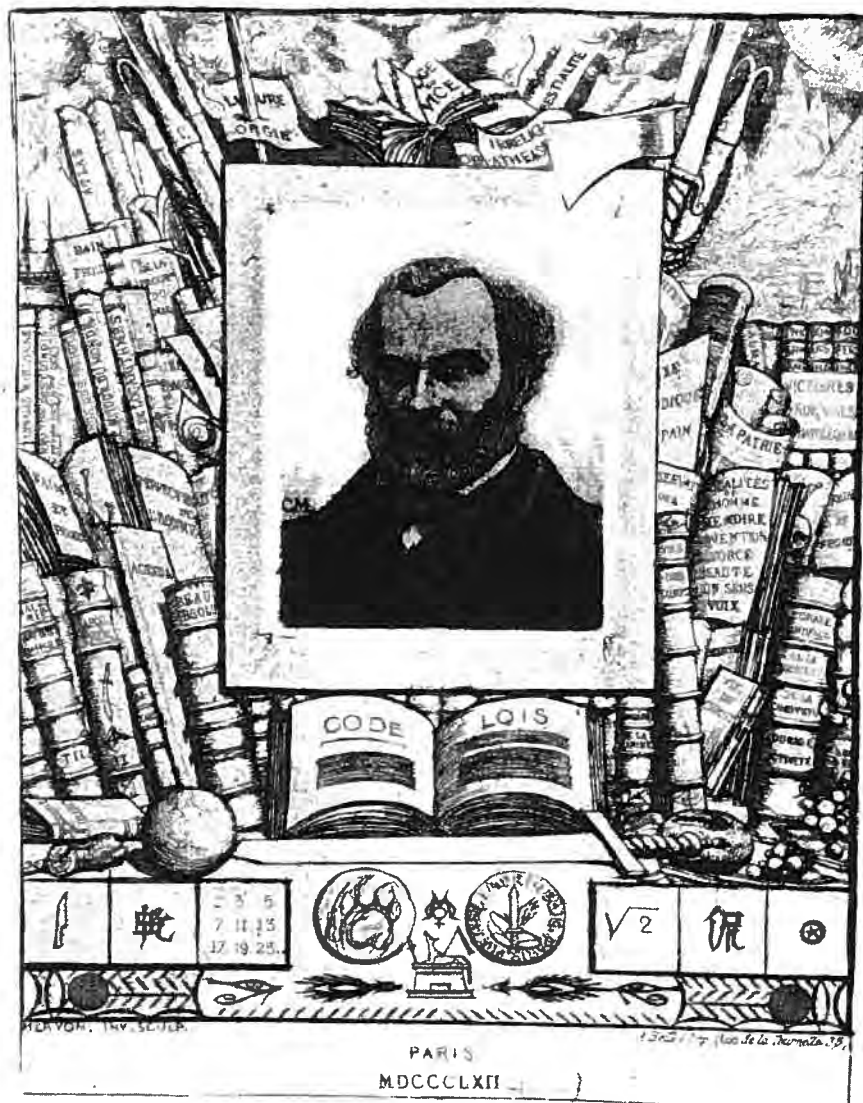
1^{re} Partie

ARMAND GUÉRAUD
Et la collection des chants populaires

« Notre texte, comme la musique, est la reproduction minutieusement fidèle du chant du paysan qui nous a dit l'avoir appris de son grand-père »¹.

¹ Ms. 2217, p. 280, à propos de la chanson de *La Fille du roi de France, mariée à un anglais*, recueillie au village de La Charlière; cf.

II. Edition critique: rubrique II : chants politico-historiques, n° 2.01.



Armand Guéraud

par Meryon
Cl. B.N. - Dpt Estampes

1. DE VIEILLEVIGNE À NANTES

Armand-Laurent Guéraud naît le 31 avril 1824 à Vieillevigne, de Laurent Guéraud et Rose-Aimée Francheteau. Il est le huitième, et avant-dernier enfant, d'une famille aisée et influente, dans cet ancien territoire des marches avantagères à la Bretagne : une région, au cœur de la Vendée Militaire, qui permet de connaître quelques-uns de ses acteurs : Marie Guéraud-Béziau, grand-mère paternelle d'Armand, élève, seule, ses sept enfants alors que se déclenche l'insurrection. Son fils aîné, François Guéraud-Boisjoly, membre de la Garde Nationale à Nantes, marche aux côtés des républicains au cours de la première attaque contre Machecoul. Il ne tarde pas à désertier et à rejoindre la division de l'armée catholique de Vieillevigne, commandée alors par Vrignaud. À la mort de ce dernier, en juin 1793, il devient commandant en second, puis commandant en chef après l'attaque de Nantes. Il se joint à Charette dans l'expédition de Torfou contre l'armée de Mayence, accompagné de Julien et Augustin, deux de ses frères. Sa mère choisit alors de les suivre, avec Guillaume et Laurent, âgés respectivement de 16 et 12 ans. Ensemble, ils affrontent les terribles épreuves de cette période et notamment la célèbre *virée de Galerne*, au cours de laquelle, Julien et Augustin périssent. Leur mère est tuée à La Flèche. Guillaume et Laurent sont alors ramenés à Vieillevigne et confiés à Luc Delavauguyon, maire de la ville et ami de longue date des Guéraud. C'est donc une famille décimée¹ qui retrouve bientôt la paix, la jouissance patrimoniale et, peu à peu, le goût à la vie et aux projets. Laurent rencontre Rose Francheteau ; elle aussi, avait connu l'horreur quand son père, républicain, fut massacré à coups de hache par les insurgés. L'un et l'autre feront de leur union un témoignage de réconciliation, inculquant à leurs enfants un idéal de justice et de tolérance. Armand fut particulièrement sensible à cette éducation et aimera plus tard à se définir comme « républicain mais chrétien, sans exagération, sans utopie² ».



Le Comté Nantais et le Bas-Poitou en 1789 (D'après A. BAUDRY-SOURIAU)

¹ François Guéraud, perdit la vie en 1794, au cours de la bataille de Bazoges-en-Pailliers.

² B.M. Nantes, Correspondances d'A. Guéraud, ms. 2225, lettre n° 40.

Son enfance à Vieillevigne semble avoir été particulièrement heureuse. Parents, domestiques et fermiers lui portent une attention toute particulière en raison de sa santé fragile. Comme beaucoup d'autres jeunes de même condition sociale, il vit ses premières années au contact de deux cultures. Sa nourrice et les paysans qu'il aime à fréquenter l'introduisent au monde du conte et de la chanson. De ce monde où bois et taillis sont encore habités d'êtres féeriques, Armand saura percevoir le *merveilleux* et en deviner parfois la *mythologie*. Car Vieillevigne est bien plus qu'une halte entre Poitou et Bretagne. Ce pays de *marches* témoigne, mieux que tout autre, d'une rencontre entre deux cultures : bretonne et française. La mythologie celtique s'y confronte avec un fonds romain christianisé. L'un et l'autre s'acceptent, s'accommodent aussi, et le syncrétisme n'est pas absent d'une telle confrontation. Mais bien souvent, il faut reconnaître que le second s'attache à faire disparaître le premier. De ce temps, mais aussi de ces lieux de contacts, plusieurs chansons témoignent fort bien. Le célèbre *Roi Renaud*³ trouve ici quelques versions particulièrement riches d'enseignement. Sur de telles trames, pseudo-historiques, toutes sortes de contes et de chansons associent l'*ancien et le merveilleux*; nul doute que l'imagination du jeune Armand ait pu se développer à cette école. Il en retiendra cette passion pour ce qui touche à l'ancien, qu'il s'agisse d'en étudier l'histoire, l'archéologie ou la mythologie.

Fils de notable, il doit aussi songer aux études, et la proximité de Nantes lui fournit l'opportunité de parfaire son éducation. De caractère complaisant, mais ambitieux, il est apparemment un très bon élève, compensant ses problèmes de santé par une ardeur farouche au travail. Il fréquente le Collège Royal, obtient le baccalauréat, et décide d'arrêter là sa formation. Ni fées ni loups-garous n'ont sillonné ce nouvel apprentissage. Les grands classiques l'ont initié à l'univers de la *raison*, et lui ont inculqué la foi en l'homme.

Quittant le récit à jamais ouvert de l'oralité, c'est le livre, objet et contenu, qui va maintenant décider de son avenir. Le contexte familial s'y prête puisque son frère aîné, Léon, est alors installé libraire imprimeur, passage Bouchaud, à Nantes. Armand se met donc à son service, résolu à se faire une place dans la corporation des éditeurs. Il a la parole aisée; aussi voyage-t-il à travers la France et même au-delà⁴, pour faire connaître la maison Guéraud. Lui-même écrit de temps à autre, rédigeant des chroniques de voyage, selon une mode déjà ancienne. Après quelques corrections d'épreuves, il publie en collaboration avec son ancien professeur, E. Talbot, la *Petite géographie de Loire-Inférieure*⁵, ouvrage reconnu et adopté par le Conseil de l'Instruction Publique. Encouragé par ce succès, et alors âgé de vingt-six ans, Armand Guéraud pouvait espérer une brillante carrière et entreprendre un travail de grande envergure.

On note pourtant une certaine dispersion, et de multiples engagements auprès de sociétés savantes, pour lesquelles il rédige diverses notices, principalement biographiques ou historiographiques. Dès 1845, il est membre fondateur de l'*Association Bretonne* (classe d'archéologie), et reçu membre résident de la *Société Académique de Nantes*. En

³ Cf. II. *Édition critique*, rubrique : I : Chants tragiques, n° 1,01.

⁴ En Allemagne, en Italie et en Suisse notamment.

⁵ L'ouvrage apparaît en 1850 au catalogue de la maison Guéraud.

1850, la *Société des Antiquaires de l'Ouest* le nomme membre non résident. Correspondant du *Ministère de l'Instruction Publique*, dans la section des Arts, à partir de 1851⁶, il entre en 1852 à la *Société de Conservation des Monuments Historiques de France*. Sur le rapport de La Villegille, il est reçu correspondant de la *Société Impériale des Antiquaires de France* en 1853. Enfin, en 1858, il devient membre de la *Société Académique de Brest*. Homme affable, il se lie d'amitié avec plusieurs membres de ces sociétés : Charles Dugast-Matifeux, Benjamin Fillon, Prosper Levot figurent parmi les plus proches.

Au cours de l'été 1849, il épouse Christine Véron, fille d'un officier militaire et originaire du Mans. Aucun enfant ne naît de cette union et le couple reporte son affection sur ses neveux et nièces, prenant aussi en charge plusieurs jeunes déshérités. Dès 1853, à la mort de Léon Guéraud, Armand obtient le transfert du brevet de libraire imprimeur et succède ainsi à son frère aîné⁷. Récompensé par une médaille à l'exposition d'Angers⁸, il ajoutera bientôt un brevet d'imprimeur lithographe. Parallèlement, il s'engage dans la création d'un périodique : la *Revue des Provinces de l'Ouest*, dont les colonnes sont largement ouvertes aux historiens et écrivains régionaux, pour la plupart, ses amis. Dans la présentation en vue de la vente, il expose ses objectifs :

« La revue sera divisée en deux parties :

– La première, œuvre d'auteurs vivants et toute d'actualité sera à la fois historique, littéraire et artistique, c'est dire qu'elle renfermera les travaux des hommes les plus distingués de notre contrée qui nous ont promis leur collaboration.

– La seconde, toute rétrospective, sera entièrement consacrée à la reproduction de documents inédits ou rares... quoique déjà imprimés ».

Cette revue paraît pendant six années, et lui-même rédige plusieurs préfaces, notices nécrologiques et commentaires. Il collabore aussi à d'autres ouvrages, par exemple à la *Biographie Bretonne*, où Prosper Levot lui confie plusieurs articles. D'autres écrits sont signés de sa plume ; beaucoup sont restés à l'état de manuscrit⁹.

La disparition de la revue laisse à supposer des difficultés financières, au moment même où la librairie déménage et s'installe au n°6 du quai Cassard, dans un immeuble totalement reconstruit. Défaut de gestion ou activité trop intense ? Guéraud est désormais totalement engagé dans sa collection de chants populaires, qu'il espère bien publier. Mais il doit composer avec les quelques rémissions que lui accorde son état de santé. Christine écrit à Benjamin Fillon¹⁰, le 4 janvier 1858 :

« Monsieur,

Les soins nombreux que mon malade exige de moi ne m'ont point permis de vous adresser plus tôt de ses nouvelles. Son état, quoique meilleur est loin d'être très bon ; la faiblesse persiste malgré tous mes efforts pour la faire disparaître. Il se lève de

⁶ Son nom figure dans la liste des membres du *Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France*, publiée dans le *Bulletin* de ce comité... Paris, imprimerie impériale, 1853, p. 7. Du même département (Loire-Inférieure), on retiendra les noms d'E. Talbot, du baron de Wismes, et surtout celui de Bizeul, lequel a relu entièrement et annoté le projet de recueil de Guéraud.

⁷ Les entêtes de ses lettres font alors mention des activités suivantes :

LIBRAIRIE GUÉRAUD - Passage Bouchaud
- matériel d'écoles, fournitures de bureaux, gravures et imageries.

- Vaste salon de lectures, Basse Grande Rue, n° 7 au 1^{er}.

- Imprimerie, rue Basse du château, n° 6 :

Titres de lettres, lettres de faire-part, traites, factures, registres, affiches, attestations pour écoles, bons-points, fantaisies, etc.

⁸ En 1858.

⁹ Pour une bibliographie complète, voir le catalogue d'E. Gautier, dans les *Annales de la Société Académique de Nantes*, op. cit. p. 509-513. Voir aussi la notice sur Armand Guéraud : B.M. Nantes, fonds Kerviler, cote : K 61.

¹⁰ Ami et collaborateur de Guéraud. Cf. *infra*, chap. V.

9 heures du matin à 7 heures du soir mais ne peut s'occuper de rien, ni lire ni écrire deux mots, ni même supporter plusieurs personnes ensemble près de lui. Il vient maintenant dans la salle à manger. Mr Malherbe¹¹ voudrait un peu plus de soleil pour qu'il pût sortir en voiture ; malheureusement vos brouillards nous ont envahi et c'est un temps bien contraire pour lui. Il compte aujourd'hui son vingt-quatrième jour de maladie et il se chagrine d'être encore dans son fauteuil, incapable de rien faire... Je fais la lecture à mon malade : Georges Sand, Henri Muger et Mérimée lui procurent d'agréables distractions¹²».

Des complications cardiaques et pulmonaires, mèneront à terme ce qui fut diagnostiqué au préalable comme rhumatismes articulaires. En février 1861, on lui pratique des cautérisations du larynx. Le 25 juillet, Ch. Dugast-Matifeux¹³, autre ami du couple Guéraud, reçoit cette lettre, signée de Ch. Blanchard, beau-frère d'Armand :

« Mon cher Dugast,

Notre pauvre Armand a terminé ses longues souffrances ce matin à 5 heures. Je m'empresse de vous faire part au nom de ma belle sœur de ce cruel événement¹⁴».

La famille semble se disperser quelque peu après la mort d'Armand. Christine Guéraud, criblée de dettes¹⁵, s'installe quelques années à Paris avant de revenir à Nantes. Elle y meurt le 8 janvier 1898, et repose désormais auprès de son mari dans le cimetière de Vieilleville. Marie Guéraud, leur nièce et héritière, reçoit alors les précieux manuscrits de son oncle. Conformément à la volonté de celui-ci, elle les dépose à la Bibliothèque Municipale de Nantes.

¹¹ Son médecin.

¹² B.M. Nantes, fonds Dugast-Matifeux, cote 241-43.

¹³ Cf. *infra*, chap. V.

¹⁴ B.M. Nantes, fonds Dugast-Matifeux, cote 234 6 113, lettre n° 1.

¹⁵ Benjamin Fillon écrit à Charles Dugast-Matifeux, le 1^{er} février 1863 :
« Quelle déconfiture mordieu ! Le pauvre Armand avait entrepris des choses au-delà de ses forces et à eu le tort d'entraîner la famille entière dans ce gouffre ». B.M. Nantes, Correspondance de Fillon et Dugast-Matifeux, cote : 017 cat.
Quelques années plus tard, en septembre 1876, Christine écrit :
« Je sais que je dois travailler, je l'ai accepté ; jusqu'ici je n'ai rien demandé à ma famille », B.M. Nantes, *ibid.*

2. LES RECUEILS GUÉRAUD

ÉLABORATION

En 1856, la *Société Académique de Nantes* mit au concours divers thèmes de recherches dont celui-ci : *Constitution d'un Recueil de chants populaires et de traditions locales, du pays Nantais ou du Bas-Poitou*¹⁶. Sans doute stimulé par la perspective d'un prix qui lui aurait facilité l'édition, Armand Guéraud, membre de cette société, se lance immédiatement à l'aventure. Il connaît déjà le décret Fortoul, les commentaires de J.-J. Ampère dans ses *Instructions...*, et désire lui aussi, contribuer à cette enquête nationale. Il prépare alors un premier mémoire, déposé en 1857 et aujourd'hui disparu. Le délai imparti au concours l'avait obligé à travailler vite, trop vite à son gré. Sensible à cet argument, le jury lui attribue une médaille d'argent, tout en remettant le sujet au concours de 1857. Voici le rapport de la commission des prix :

« Le recueil présenté contient cent vingt-quatre pièces. L'auteur nous apprend qu'il en a recueillies plus de trois cents. En tête de ce remarquable travail sont placés les chants historiques. Cependant notre commission a trouvé que le recueil manquait parfois de critiques et qu'un trop grand nombre de pièces pouvaient être communes à la Bretagne ou à toute autre province. Toutefois elle aurait accordé une médaille à cet intéressant mémoire si l'auteur lui-même dans son introduction n'avait pas déclaré avoir procédé avec trop de hâte. Elle a donc cru bon de lui rendre service ainsi qu'à son œuvre en vous invitant à remettre ce même sujet au programme des prix à donner en 1858, et décerner une mention très honorable au mémoire ayant pour épigraphe :
« La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces, par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art ¹⁷ ».

Cette première tentative, bien qu'ayant partiellement échoué est intéressante à plusieurs égards :

– elle montre notamment l'importance qu'attache Guéraud aux chants historiques puisqu'il les place en tête de son mémoire. Il faut reconnaître là, sans nul doute, un intérêt personnel, mais aussi, et déjà, une ambition : celle de composer un ouvrage à l'égal du *Barzaz-Breiz*¹⁸, de Hersart La Villemarqué et du *Recueil de chants historiques Français*¹⁹, de Leroux de Lincy, deux ouvrages qu'il admirait particulièrement.

¹⁶ *Annales de la société académique de Nantes*, 1856, t. XXVII, p. 419. On jugera de l'importance accordée à une telle enquête, au regard des quelques autres sujets mis en concours la même année : *De l'éclairage au gaz au point de vue de l'hygiène publique. Étude des moyens les plus propres à amener une réduction du prix de la viande*. B.M. Nantes, cote [Mic. B 169. 91. 69. 14.

¹⁷ *Ibid* 1857, tome XXVIII, p. 596-598. (même cote).

¹⁸ « *Barzaz-Breiz*. Chants populaires de la Bretagne, par Th. Hersart de la Villemarqué. 4^e édition. Paris, A. Franck, 1846, 2 vol. in-18 anglais », (ms. 2217, p. XIX).

¹⁹ « *Recueil des chants historiques français* par Leroux de Lincy. Paris, Ch. Gosselin, 1841-1842, 2 vol. in-12 anglais (XII^e au XVI^e siècle) », (ms. 2217, p. XVIII).

– L'insistance du jury sur le régional, le spécifique, relève davantage de la commande que de la suggestion. Elle invite l'auteur à sélectionner des textes localement caractérisés. Dès lors, l'argument des poèmes et leur langue d'expression apparaissent comme des critères privilégiés.

L'objectif à atteindre est clair : augmenter substantiellement le contenu du *recueil*, et si possible par des pièces « locales ». C'est alors que Guéraud suscite et accepte les propositions de collaborateurs, amis ou amateurs²⁰. Parallèlement, il fait parvenir plusieurs chants au Comité Fortoul²¹ : certains seront retenus²². Le second *recueil* est achevé et déposé en 1858 ; le jury lui attribue une médaille d'or :

« Notre auteur ne s'est pas contenté de nous présenter un double de celui qu'il nous adressait l'année dernière. Il l'a enrichi d'éclaircissements pour les passages difficiles, d'un glossaire, des variantes et d'airs notés. Il a aussi donné une liste bibliographique. Ces améliorations ont une importance telle qu'elles font de ce Recueil des chants du Comté Nantais et du Bas-Poitou une œuvre complète, nous le répétons, appelée à devenir aussi célèbre que les chants qu'elle est destinée à sauver de l'oubli [...] »²³.

LES MANUSCRITS GUÉRAUD

La collection Guéraud, déposée à la Bibliothèque Municipale de Nantes se compose en fait de deux recueils distincts :

– le *Recueil de chants populaires du Comté Nantais et du Bas-Poitou*, en trois volumes *in folio*, aux cotes ms. 2217, 2218 et 2219. Le premier feuillet du ms. 2217 est daté du 31 août 1858. Selon toute vraisemblance, il se réfère donc au mémoire déposé à la *Société Académique de Nantes* par l'auteur. Il n'en est pas la copie : divers ajouts, (préface et introductions aux différentes sections), laissent à penser qu'il s'agit d'une première étape vers la publication²⁴. La répartition²⁵ des chants est fidèle au mode de classement proposé par J.-J. Ampère. Le manuscrit 2219 contient :

« la liste des chants que nous avons recueillis dans le but de composer notre recueil et que nous n'avons pas cru devoir y faire entrer.

Si notre recueil est jamais imprimé, une nouvelle révision nous conduira peut-être à en écarter encore plusieurs chants, de même qu'un examen définitif de ceux qui suivent pourra nous rendre moins sévères envers quelques uns de ces derniers ».

Cinq cent vingt et un chants y sont cités, par mention d'une strophe ou de quelques vers. L'auteur dévoile ainsi indirectement ses critères de sélection, ses présupposés, mais aussi les contraintes extérieures qui lui sont imposées : un témoignage tout à fait exemplaire de ce folklorisme naissant, encore timide dans ses méthodes et ses rapports à l'objet. Nous pourrions légitimement nous étonner ou regretter l'éviction de certaines pièces, si elles n'étaient regroupées pour la plupart, dans :

²⁰ Dans les *Correspondances*, (B.M. Nantes, ms. 2225 à 2231), les lettres mentionnant des propositions d'envois de chansons commencent précisément en 1857.

²¹ B.M. Nantes, ms. 2229, n° 217. Lettre du Ministère de l'Instruction Publique, datée du 8 août 1857.

²² B.M. Nantes, ms. 2224, p. 343-345 :
« Extraits d'une Épreuve des travaux du Comité.
1^{re} section : Philologie. Séance du 6 juillet 1857. Présidence de M. Patin. Correspondance. ... Enfin dans un envoi de M. Guéraud, correspondant, à Nantes, la section met en réserve :
Une traduction du Carnaval de Rosporden, publié par M. de la Villemarqué,
*C'était la fille
De Saint-Malo de l'île, etc.*
et des variantes des chants suivants, précédemment mis à part par le Comité, pour être l'objet d'une révision ultérieure :
*La Fille au cresson ;
Le Moine ;
La Vieille ;
Le Villageois maladroit ;
La Bique qui a de l'entendement ;
La Violette se double ;
La Chanson de la mariée* (cinq variantes).
La séance est levée à cinq heures moins un quart. »

²³ *Annales de la société académique*, 1858, t. XXIX, p. 646-649. B.M. Nantes, cote [Mic. B 169, 91. 69. 15.

²⁴ E. Gautier le confirme dans la notice nécrologique qu'il rédige pour les *Annales de la société académique de Nantes*, *op. cit.*, p. 507 : « Depuis le jour où Guéraud a obtenu cette distinction, il n'a pas cessé d'apporter des améliorations à son œuvre en poursuivant avec une infatigable activité, des recherches qui l'avaient amené à écarter un grand nombre de pièces d'intérêt secondaire et à les remplacer par des chants plus anciens ou plus curieux. Il avait achevé l'introduction et s'occupait à refondre les préfaces qu'il voulait placer en tête de chacune des divisions de son recueil. Il avait fait à la plupart de ses chants, des annotations destinées à servir d'éclaircissement à des passages obscurs d'histoire et d'archéologie. Enfin, il n'a cessé d'exprimer ses regrets de n'avoir pu le réaliser en même temps que l'espérance de voir sa famille ou ses amis exaucer le dernier de ses vœux en publiant le recueil. »

²⁵ Cf. *infra*, chap. IV.

– Les *Documents pour remanier le recueil de chants populaires du Comté Nantais et du Bas-Poitou*, au même format que le *Recueil*, et en cinq volumes ainsi catalogués : ms. 2220, 2221, 2222, 2223 et 2224. Guéraud suit le même classement, mais l'homogénéité apparente qui en résulte, ne doit pas faire illusion. Au moins trois répertoires distincts sont ici rassemblés : les pièces exclues (au moins provisoirement) du *Recueil*; les chansons reçues après la mise au point du projet d'édition. Encouragé par la médaille de 1858, Guéraud ne souhaite manifestement pas une refonte totale de son manuscrit. Enfin, les *Documents* regroupent quantité de variantes de chants présentés dans le *Recueil*. Non que l'auteur en néglige la valeur, ni même l'intérêt d'une confrontation, mais il manque de place, et plus encore de temps. Qu'attend d'ailleurs le public amateur de ces années 1860? De beaux objets, des poèmes antiques, des mélodies simples et naïves²⁶, l'imagerie d'une nation et plus encore désormais, celle des provinces; autant de souhaits auxquels Guéraud pouvait répondre par le seul *Recueil*.

La somme de ces deux ouvrages est importante : près de quinze cents pièces : environ huit cents chansons-types de nature et d'origine très disparates.

Ms 2217	456 feuillets 315 x 190 mm	126 chansons 25 ont l'air noté	Religieux : 22 textes 7 mélodies Traditionnels : 26 textes 9 mélodies Historiques : 78 textes 9 mélodies
Ms 2218	445 feuillets 315 x 190 mm	174 chansons 49 ont l'air noté	Domestiques : 21 textes 6 mélodies Métiers : 17 textes 4 mélodies Satiriques : 24 textes 9 mélodies Divers : 174 textes 30 mélodies
Ms 2219	80 feuillets 315 x 190 mm	521 extraits de chansons	
Ms 2220	549 feuillets 315 x 190 mm	190 chansons 14 ont l'air noté	Religieux : 190 textes 14 mélodies
Ms 2221	483 feuillets 315 x 190 mm	262 chansons 46 ont l'air noté	Traditionnels : 49 textes 23 mélodies Historiques : 171 textes 14 mélodies Domestiques : 42 textes 9 mélodies

²⁶ Naïves par leur forme et leurs propos, croit-on comprendre. Certains auteurs vont au-delà : la naïveté définit aussi l'interprète et son public, lesquels « prennent naïvement » des chants d'auteurs en patois, « pour des chansons populaires ». Notes de Hermann Semmig (correspondant de Guéraud), ms. 2224, p. 309.

Ms 2222	487 feuillets 315 x 190 mm	236 chansons 55 ont l'air noté	Métiers : 35 textes 8 mélodies Satiriques : 201 textes 47 mélodies Divers : 333 textes 66 mélodies
Ms 2223	518 feuillets 315 x 190 mm	333 chansons 66 ont l'air noté	Divers : 333 textes 66 mélodies
Ms 2224	534 feuillets 315 x 190 mm	151 chansons 36 ont l'air noté	Divers : 151 textes 36 mélodies
TOTAL	3552 feuillets	1472 chansons	291 ont l'air noté

317 feuillets sont regroupés dans le manuscrit 2224, sous le titre de *Notes diverses*. L'expression est particulièrement heureuse : plusieurs listes d'ouvrages consultés ou à consulter sont dispersées dans ces feuillets. Ils complètent ou reproduisent la bibliographie donnée après l'introduction du manuscrit 2217. De très nombreuses notes, concernent les chansons, les collaborateurs, la langue, la versification ; cent cinquante feuillets forment un glossaire, daté du mois d'août 1858, et resté inachevé. Enfin, 14 feuillets non paginés sont consacrés à un répertoire de musique instrumentale²⁷.

L'ÉCHEC DU PROJET DE PUBLICATION

La publication du *Recueil* semblait imminente, comme en témoigne la correspondance de son auteur :

Le 16 novembre 1859, (lettre d'A. Guéraud à L.F. Bonsergent) :

« J'achève en ce moment mon manuscrit qui sera très positivement sous presse en janvier prochain. Un nombre immense de nouvelles pièces m'est arrivé des quatre coins de la Bretagne et du Poitou, de sorte que je n'en possède pas moins de 1400 à 1500 chansons. Il faut revoir et surtout comparer [...] ²⁸ ».

En décembre 1859, il participe aux travaux de la *Société des Antiquaires de France*, (l'ancienne *Académie celtique*), où il lit l'introduction à son *Recueil*. La discussion porte ensuite sur la meilleure manière d'écrire le patois²⁹.

Le 17 novembre 1860, (lettre d'A. Guéraud à L.F. Bonsergent) :

« Je comptais bien mettre sous presse mes chants populaires au printemps dernier car je possède en magasin pour plus de 1500 Frs de papier acheté à ce sujet. Ils seront sous presse seulement dans une quinzaine de jours³⁰ ».

²⁷ Certains comportent des notations chiffrées pour le violon extraites d'un manuscrit provenant du château de Vieilleville. Les titres attestent d'emprunts à un répertoire de musiques traditionnelles. D'autres feuillets, notés en lettres (sur portées) ont été transcrits par M. Robin, de Poitiers (ca 1860), et attribués à un répertoire de veuze. Ce qui est manifestement une erreur. Il s'agit en fait de tablatures pour luth et cistre. Cf. Le Floc'h (J.), *Les recueils...*, op. cit., p. 241-255.

²⁸ Poitiers, Archives départementales de la Vienne, fonds de la *Société des Antiquaires de l'Ouest*, lettre à L.F. Bonsergent, cote : SAO 133.

²⁹ Ms. 2224, p. 375.

³⁰ Poitiers, Archives départementales de la Vienne, op. cit.

Le 15 février 1860, (lettre d'A. Guéraud à L.F. Bonsergent) :

« [...]Je vais pousser le plus possible ma publication³¹ ».

On sait enfin qu'il recherchait des « caractères anciens, sur corps 13³² » et avait contacté un confectionneur de musique typographique³³.

La mort a interrompu l'achèvement de ses travaux. Qu'elle soit cependant la seule raison de cet échec est peu probable. En 1860 et 1861, Guéraud était en effet très occupé par la construction de sa nouvelle librairie, quai Cassard, puis par son installation. Fréquemment alité, il n'avait guère l'occasion de travailler à un recueil qui d'ailleurs, semble difficile à placer par souscription. Une lettre d'un correspondant, M. Violeau confirme cette hypothèse :

« Si les bretons avaient quelque souci des richesses littéraires de notre province, votre livre aurait partout sa place dans nos maisons avec le *Barzaz-Breiz*, de M. de la Villemarqué. Malheureusement, la plupart des lecteurs de nos jours ne portent qu'un intérêt fort médiocre, à ces poésies naïves qui nous charment vous et moi³⁴ ».

Une cause certaine : le manque de temps, pour mener à terme un remaniement devenu indispensable. Sur les quelques quinze cents pièces de la collection Guéraud, trois cents sont retenues dans le *Recueil*. Parmi les autres, beaucoup sont parvenues tardivement. C'est pour cette seule raison parfois, qu'elles sont placées dans les *Documents*. Une partie de sa collecte personnelle y est aussi consignée. On y trouvera enfin beaucoup de pièces rejetées par l'auteur de façon définitive. Une restructuration de l'ensemble s'avérait donc indispensable. Travail trop long pour Guéraud alors qu'il était déjà très affaibli ; travail très délicat aussi, dans la mesure où les envois de ses amis proches auraient pu se voir partiellement évincés de l'édition finale.

On notera par ailleurs les différences d'énoncé entre le sujet proposé par la société académique (les chants du Comté Nantais *ou* du Bas-Poitou) et la réalisation de Guéraud. Le *ou* est devenu *et*. La répartition de ses correspondants montre qu'il va même au-delà. Le *Recueil* pourrait tout aussi logiquement s'appeler : « *Chants populaires de Bretagne et du Poitou* » (chants en breton exceptés). Le pas est d'ailleurs franchi lorsque Guéraud rédige son prospectus de vente.

Guéraud s'explique partiellement sur les motivations qui l'ont conduit à entreprendre un tel travail. Le concours est local, certes, mais c'est bien à un *romancero* national qu'il veut apporter sa contribution ; par un recueil régional où seraient réunis les chants concernant les pays de l'Ouest et ceux véhiculés par ses habitants. Il s'oppose ainsi à la recherche d'un Jérôme Bujeaud³⁵ ignorant les premiers, ne retenant que les seconds, et contribuant d'ailleurs par ses réflexions, à mieux les définir et reconnaître. Ils se connaissaient peu, poursuivaient des objectifs différents, mais ont néanmoins collaboré. Christine Guéraud confirme cette différence d'approche, lors de la parution du *Recueil des chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest*³⁶. Non sans amertume, elle confie à L.F. Bonsergent que « son mari avait de toutes autres ambitions³⁷ ».

³¹ *Ibid.*

³² Ms. 2231, lettre n° 61.

³³ *Ibid.*, lettre n° 12.

³⁴ Ms. 2224, p. 352.

³⁵ *Cf. infra*, p. 66.

³⁶ Bujeaud (J.). *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest*, Niort, Clouzot, 1866.

³⁷ Poitiers, Archives départementales de la Vienne, fonds de la *Société des antiquaires de l'Ouest*, lettre de Ch. Guéraud à L.F. Bonsergent, cote : SAO 133.

CHANTS POPULAIRES

EN FRANÇAIS ET EN PATOIS

DE LA BRETAGNE ET DU POITOU

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

PAR

Armand GUÉRAUD,

Responsable du Ministère de l'Instruction publique, de la Société
des Antiquaires de France, etc.

Ouvrage couronné par la Société académique de Nantes



PROSPECTUS.

La Société académique de Nantes a décerné, dans sa séance solennelle du 14 novembre 1858, une médaille d'or à l'ouvrage dont nous annonçons la publication. Nous ne saurions mieux le faire connaître qu'en citant un extrait du rapport présenté à cette Société par M. Le Beuf, au nom de la commission du concours.

« Le *Recueil des Chants populaires de la Bretagne et du Poitou*, se compose de deux forts volumes et d'un appendice contenant l'indication des chants que l'auteur n'a pas cru devoir

donner *in-extenso*. Nous sommes là, Messieurs, en présence d'une œuvre complète qui renferme plus de trois cents pièces⁽¹⁾, toutes recueillies avec une patience de bénédictin, les unes dans des ouvrages imprimés, fort rares, les autres dans des traditions orales souvent confuses et qu'il a fallu éclairer des lumières d'une analyse sévère.

« C'est vraiment une idée louable que d'avoir songé à conserver tous les Chants populaires de la vieille France, qui rappellent non-seulement les luttes héroïques de nos pères, mais aussi les joies de leurs foyers domestiques. Ils avaient été depuis le commencement de ce siècle l'objet des recherches de l'érudition; mais beaucoup d'entre eux, cependant, appartenant aussi bien à la langue nationale qu'aux idiomes provinciaux qu'elle a remplacés, menaçaient de disparaître sans retour. C'est pour les sauver d'un naufrage inévitable que M. Fortoul, alors ministre de l'Instruction publique, provoqua le décret du 13 septembre 1852, ordonnant la formation d'un *Recueil des Chants populaires de la France*.

« Vous avez voulu porter votre pierre à l'édifice national qui s'élevait. Votre initiative a eu le plus heureux résultat.

« Le *Recueil* qui vous a été adressé, s'ouvre par une forte et substantielle Introduction, dans laquelle l'auteur caractérise, tout d'abord, la physionomie distinctive de ces sortes de chants, qui reproduisent dans chaque province son esprit et ses ailes. Il définit aussi, dans les termes les plus vrais, la position géographique du comté Nantais et du bas Poitou, pays intermédiaires et flottants entre les âpres collines de la Bretagne bretonnante et les pentes plus adoucies de la vaineuse Saintonge. Aussi leurs poésies n'ont-elles pas de traits bien arrêtés. Elles participent, à la fois, soit de la muse méridionale, ardente, impétueuse, passionnée, soit de la muse bretonne, qui semble

(1) Les chants que l'auteur n'a pas cru devoir donner, s'élèvent à plus de cinq cents.

à M. de la Villemarqué réunir la sensibilité exquise de la poésie germanique, le génie épique des poètes serriens et la tristesse douce de la poésie écossaise.

« Le plan qu'a suivi notre auteur pour la composition de son recueil, lui était à peu près indiqué dans les instructions rédigées par M. Ampère, à la suite du décret du 13 septembre 1852, au nom du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. C'est ainsi qu'il a partagé en sept grandes divisions tous les chants qu'il a recueillis :

« *Chants religieux*. — *Chants traditionnels et légendaires*. — *Chants historiques ou politiques*. — *Chants domestiques ou rappelant une coutume*. — *Chants de métiers*. — *Chants satiriques*. — *Chants divers*.

« Notre auteur ne s'est pas contenté de vous présenter un simple recueil de chants : il l'a enrichi d'explications pour les passages difficiles à comprendre, d'un glossaire pour l'intelligence du vieux français et du patois poitevin, de variantes et d'airs notés. Il a donné aussi l'indication bibliographique des ouvrages qu'il a consultés, et cette liste est précieuse en ce qu'elle contient les titres d'une foule de livres qu'on cherche vainement dans nos bibliothèques, d'où ils ont disparu.....

« Dans la lecture de ce recueil, on se heurte à chaque instant à quelques-uns de ces refrains qui ont égayé notre enfance, et qui ne flottent plus qu'en lambeaux décolorés dans notre esprit. Il y a dans ces *ressouvenances* inattendues un charme indicible. Elles évoquent tout un monde de souvenirs, — tout le cortège des heures dorées et insouciantes du jeune âge, si tôt évanouies.

« On trouve aussi dans ces chants des beautés d'expression et de pensées parfois surprenantes. On y sent comme la fraîcheur du génie du vieil esprit gaulois, et sans doute, en les lisant, nos littérateurs contemporains se surprendront à rougir des faussetés délicates ou s'égare parfois leur subtilité.

« En somme, Messieurs, l'auteur du *Recueil des Chants*

populaires de la Bretagne et du Poitou, qui porte pour épigraphe cette pensée de Montaigne : « La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, » a rempli entièrement les conditions du programme que vous avez posé, et il mérite, à tous égards, la médaille d'or que vous lui avez accordée. »

Avant de mettre sous presse notre recueil, nous faisons un dernier appel : nous recevons avec une vive reconnaissance tous les chants (les paroles seules ou avec air noté) qu'on voudra bien nous adresser avant le 1^{er} septembre prochain, époque à laquelle nous commencerons l'impression de l'ouvrage.

Pour les souscripteurs seulement :

Prix des deux volumes, gr.-in-12, brochés. 5 fr.

UNE LISTE DES SOUSCRIPTEURS SERA PUBLIÉE À LA FIN DU SECOND VOLUME.

Aussitôt l'apparition de l'ouvrage, le prix en sera porté à 7 fr.

Quelques exemplaires seront tirés sur papier de Hollande.
Prix des deux volumes. 12 fr.

DES SOUSCRITS CHEZ :

M^{rs} GUÉRAUD et C^{ie}, imprimeurs-libraires,
passage Bouchaud, à Nantes.

Nantes, Impr. M^{rs} GUÉRAUD et C^{ie}, rue Basse-du-Château, 8.

3. NOTIONS ET MÉTHODES

DÉFINIR UN OBJET

Ces ambitions, il faut sans doute les rechercher dans l'introduction au *Recueil* et les préfaces de ses diverses sections, qui présentent quelques traits d'un répertoire chansonnier qualifiable de populaire. Guéraud ne prétend pas définir et exposer une théorie nouvelle et personnelle en ce domaine. Prudent, il se fie le plus souvent à des ouvrages antérieurs ou contemporains à son étude³⁸. La référence aux *Instructions relatives aux poésies populaires de la France*³⁹, de J.-J. Ampère est particulièrement fréquente. Il lui emprunte notamment la notion de poésie populaire ainsi que sa définition, désormais célèbre :

« ... poésies nées spontanément au sein de masses et anonymes et celles qui ont un auteur connu mais que le peuple à fait siennes en les adoptant. »

La critique d'une telle conception n'est plus à faire. Beaucoup d'auteurs y ont reconnu et dénoncé à juste titre le mythe irrecevable d'une génération spontanée. Le choix de l'origine, comme critère discriminatoire est d'ailleurs fort discutable : il met l'accent sur un faux problème, celui d'une (re)construction archétypale souhaitable, voire nécessaire. La perspective devient alors plus historique que diachronique, et donc, rapidement étrangère à son objet. Des recherches minutieuses ne livrent le plus souvent que des antécédents, certes précieux dans la compréhension des processus d'élaboration et de diffusion. La quête de l'archétype est d'une toute autre nature ; elle a trop souvent conduit au piège de la version critique, dans lequel plusieurs folkloristes se sont égarés. En choisissant de respecter l'intégrité de son objet, Guéraud a su éviter cet écueil.

Poèmes d'auteurs ou poésies anonymes, Guéraud élude d'ailleurs en partie la question, notant que le peuple se les transmet, « sans se soucier de connaître ni leur auteur ni la cause de leur composition ». Et, s'il brosse effectivement le portrait d'un auteur, c'est celui d'un individu quelque peu mystérieux, inaccessible, où l'on devine déjà la caricature de cet « auteur collectif », qui sera défini ultérieurement :

« Cet homme, dont le nom est d'ordinaire inconnu, qui s'efface derrière la foule qu'il personnifie, en est comme le représentant. Bien plus, il s'identifie à elle ; il en a les instincts, les passions, les préjugés, les amours et la haine, et, en toutes circonstances, les émotions, les pensées, les sentiments. Il est toujours avec elle à l'unisson. La poésie populaire est donc l'expression vivante du peuple⁴⁰. »

Guéraud insiste aussi sur le polymorphisme inhérent à la chanson populaire. Il est d'ailleurs assez rare de rencontrer à cette époque une telle prise en compte des mécanismes générateurs de ces changements. Il en cite plusieurs :

³⁸ Cf. ms. 2217, p. XVI-XXVIII, la liste bibliographique que Guéraud cite partiellement à divers endroits du *Recueil* et des *Documents*.

³⁹ « Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, Paris, Imprimerie Impériale, t. 1, 1852-1853. (Instructions de M. Ampère, p. 217) ». Ms. 2217, p. XVIII.

⁴⁰ Ms. 2217, p. V.

« Ces chants, en général d'une composition naïve et simple, se prêtent volontiers aux divers changements que chaque individu qui les apprend, les oublie, et les redemande à sa mémoire leur fait subir à son insu; ou encore aux modifications que le temps ou la localité leur imposent, pour qu'elles ne soient pas trop en désaccord avec la mode, ce besoin incessant de nouveauté⁴¹ ».

Autant de caractéristiques, externes et internes à un objet, qui ressemble fort à ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la *chanson folklorique*. Intuitivement, c'est bien elle que Guéraud recherche, en frappant aux portes de Vieilleville. Mais elle lui semble insuffisante à rendre compte de la culture d'un pays. Il s'accommode bien mal d'une oralité qui mémorise si peu les noms de lieux et de personnes. Il s'accommode encore moins, d'une ruralité paysanne qui choisit de préférence la langue de ses maîtres. Le *populaire* dont Guéraud recherche le témoignage, recouvre un domaine plus vaste que le seul *folklorique*, et inclut le *local*. En fait, il y a là matière à plusieurs répertoires. Différents par nature, mais aussi par fonction et mode de transmission, ils ne sont pas accessibles par les mêmes voies, et frapper aux portes ne suffit pas. Guéraud puise alors à d'autres sources. Son approche n'est donc pas univoque et ne dispense pas d'une attention permanente et critique, eu égard par ailleurs, aux « conseils » de la Société Académique et surtout, en raison du nombre élevé de collaborateurs.

DÉLIMITER UN RÉPERTOIRE

Ainsi, la réalité d'un domaine folklorique presque conceptualisé par l'auteur, est-elle fréquemment transgressée dans le *Recueil* et les *Documents*. Comme tant d'autres contemporains, Guéraud est fasciné par les chants historiques, persuadé d'y retrouver l'écho fidèle des origines de notre peuple :

« Nos chants historiques remontent aux peuples primitifs de la Gaule, et après avoir atteint l'époque des Croisades, s'étendent de celles-ci jusqu'à nos jours...⁴² ».

Si une telle citation est un lieu commun pour l'époque, elle nous révèle aussi ce désir d'exhaustivité, sans doute fort louable, mais qui dans le cadre des chants historiques, n'est assurément pas compatible avec la notion de chant populaire, telle que Guéraud l'a lui-même présentée. Ni *folklorique*, ni même *locale*, il s'agit bien davantage de la chanson de circonstance, circulant sur toutes les lèvres et s'éteignant par les caprices de la mode. *Populaire* s'identifie alors à national, et génère de fait, une nouvelle transgression. Anciens imprimés ou manuscrits seront nécessairement consultés, afin de témoigner « des monuments de la muse nationale » et, plus encore, auront statut de « tableaux de mœurs et matériaux historiques ».

⁴¹ *Ibid.*, p. XII.

⁴² *Ibid.*, p. 160. (Extrait de la préface à la série des chants historiques).

[Les chants historiques] « obtiennent la popularité à leur apparition mais ils sont bien vite plongés dans l'oubli par les nouveaux qui surgissent. Alors, s'ils ne sont pas conservés par l'écriture, ils disparaissent ou se transforment en chants traditionnels ou légendaires ⁴³ ».

Paradoxalement, Guéraud dénonce dans son introduction, les recherches de type archéologique, qui selon lui, ont prévalu jusqu'en 1830 ⁴⁴. Il est pourtant acquis aux fondements d'une idéologie primitiviste selon laquelle la chanson populaire témoigne d'anciennes croyances. Il écrit par exemple dans une esquisse de préface à la série des chants religieux :

« Nos ancêtres en acceptant le christianisme et en formant l'échange, oublièrent bientôt les anciennes croyances et c'est à peine si aujourd'hui, la tradition populaire nous en conserve quelques traces ⁴⁵ ».

C'est encore l'allégeance aux *Instructions...* qui le conduit à dater « des temps les plus reculés », toute chanson où apparaît quelque événement surnaturel. Citant une version de la *Randonnée de biquette*, il reproduit textuellement la note d'Ampère à son sujet :

« Les divers éléments sont successivement évoqués, comme dans les runes scandinaves ou finnois. Ils se refusent à l'action de l'homme et n'agissent que quand le diable paraît. Le fond de ce chant étrange doit être fort ancien ⁴⁶ ».

La perspective des linguistes ne lui est pas étrangère; par goût personnel sans aucun doute, et bien au-delà de la seule contingence du concours qui le motive. La proportion des chansons dialectales est importante dans sa propre collecte, déterminante dans celle de quelques collaborateurs. Les aspirations régionalistes sont fort en vogue à cette époque et l'intérêt porté au dialecte est un trait permanent de cette revendication culturelle. Il permet en outre de légitimer la recherche d'un répertoire spécifiquement régional; ceci, alors même que la notion de mobilité géographique commence à être reconnue et révèle plutôt l'existence d'un *corpus* national ⁴⁷. Guéraud énonce très clairement la priorité qu'il veut donner aux textes locaux :

« Nous acceptons tous les chants en patois, quelqu'en soit le sujet... ⁴⁸ ».

La nostalgie d'un idiome en disparition n'est que trop sous-jacente. Elle sera d'ailleurs l'une des principales causes de réfection à cette époque.

« Nous qui dans notre enfance, avons écouté toutes ces balades et ces rondes dans la bouche des paysans de notre village, et qui retrouvons dans leur patois, la langue de leurs chansons, nous sommes étonnés aujourd'hui d'entendre le parler de leur fils ⁴⁹ ».

⁴³ *Ibid.*, p. IX.

⁴⁴ *Ibid.*, p. II.

⁴⁵ Ms. 2224, p. 231.

⁴⁶ Ms. 2217, p. 95, et *Instructions...*, op. cit., p. 19. Cf. II. *Édition critique*, n° 11, 08.

⁴⁷ « Plus que jamais, par suite des communications nombreuses et rapides des diverses parties de la France entre elles, toute couleur locale disparaît ». *Ibid.*, p. XII.

⁴⁸ *Ibid.*, p. IV.

⁴⁹ *Ibid.*, p. XIV.

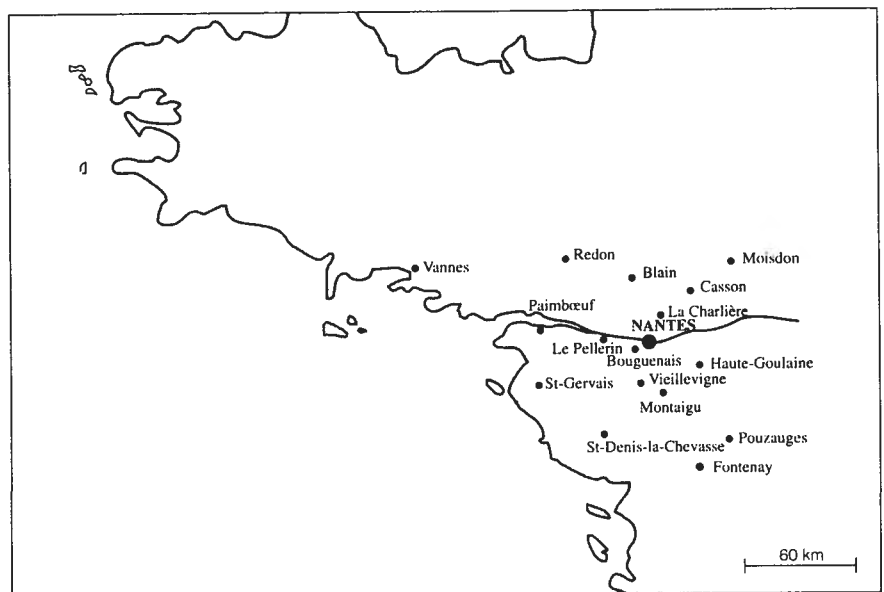
La constitution de ce répertoire donne ainsi à connaître un auteur qui procède rarement par exclusion⁵⁰. Au fil de l'introduction et des préfaces du *Recueil*, Guéraud choisit toujours l'élargissement et tente de justifier les recours complémentaires. Les parcours sont divers, parfois confus, parce que souvent mal définis. « Si cette pièce n'est pas populaire, elle mérite d'être connue », écrit-il par exemple. Par cette porte très largement ouverte, l'invitation est claire : tout poème issu de l'Ouest français, ou mentionnant quelque lieu ou personnage qui s'y rattache, est le bienvenu. Rondes et ballades y sont en nombre, il est vrai, mais non pas favorisées. L'entreprise est généreuse, à l'égal de son auteur, mais manque pour le moins de réalisme. Quinze années supplémentaires n'auraient sans doute pas suffi à masquer l'extrême disparité de ces chants, et l'inconvenance de certains voisinages.

INVENTORIER LES SOURCES

Guéraud indique l'origine de ses chants par une nouvelle référence à l'enquête Fortoul et aux *Instructions...*; il y reprend fidèlement l'intitulé, et l'ordre de présentation. Mais il dégage néanmoins une priorité, vérifiée par l'examen critique du *Recueil* et des *Documents* :

«...Nos chants ont été puisés dans des ouvrages imprimés, dans des manuscrits anciens, et surtout dans la tradition orale⁵¹ ».

Au sein de cette entreprise, Guéraud n'a jamais eu la prétention de tout assumer. Le *Recueil* est bien le fruit d'un travail collectif, rassemblant les compétences, et plus encore les amitiés. Autant de collaborateurs fidèles, et déjà sollicités pour la plupart, dans la *Revue des Provinces de l'Ouest*. Il n'est pas certain que tous comprennent bien l'utilité d'une enquête de terrain. Au mieux, suivront-ils les recommandations de Guéraud, en recueillant ce qu'ils entendent, sans y rien changer. Il est donc alors possible de dessiner une première carte où figurent les lieux probables des enquêtes initiales :



⁵⁰ On sait par exemple, et ce n'est pas le moindre des reproches qu'on formule à leur égard, combien les folkloristes, ont pu - trier -, -choisir -, et donc -exclure - :

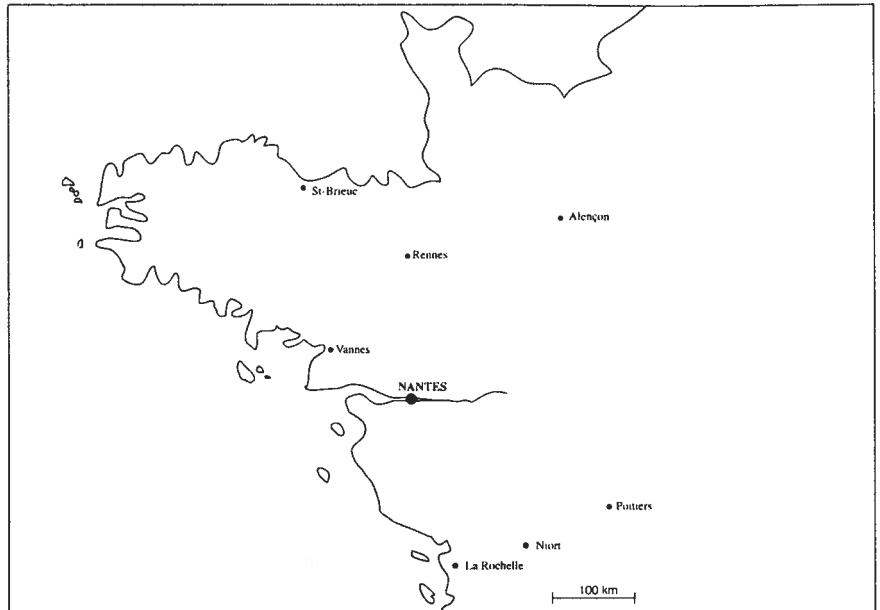
Guéraud nous donne pratiquement tout à connaître. Il écrit bien, comme ses contemporains, dans la préface de son *Recueil*, que tel chant était trop cynique ou trop vulgaire, et qu'il ne l'a pas retenu. Mais ce chant, est en général confié au corpus des *Documents*.

⁵¹ Ms. 2217, p. IV.

NOM	Lieu d'enquête	Textes	Méodies
Fillon	Fontenay	12	?
Dugast	Montaigu	17	7
Cignongne	?	1	0
Bizeul	Blain	2	0
Braud	?	?	?
De Sourdeval	?	?	?
Parenteau	Pouzauges	9	5
Orieux	Redon, Paimbœuf	3 et corrections	
Fouquet	Vannes	3	
Péhant	?	?	?
Gautier	Nantes	?	?
Gautier (abbé)	Moisdon	7	?
Graslepois	St-Denis-la-Chevasse	4	
Brossaud	St Gervais	1	
De Veillechêze	Le Pellerin	3	
Martineau	Casson	3	
Poey d'Avant	Fontenay	65	8
Renoul	?	1	
Morin	Nantes	5	
Guéraud	Vieillevigine	93	25
	La Charlière	6	2
	Bouguenais [?]	62	10
	Haute-Goulaine	4	2

L'approche du terrain n'est certes pas exhaustive, ni même systématique, mais plusieurs communes du Comté nantais et du Bas-Poitou sont effectivement le lieu de ces premières investigations. Il semble donc qu'au cours de cette étape préliminaire, Guéraud ait cherché une certaine adéquation avec le sujet proposé par la Société Académique. Selon toute vraisemblance, c'est le cadre du mémoire récompensé en 1858. Libéré par la suite de cette contrainte, il a tôt fait de remanier ce travail et de le transformer en projet plus ambitieux. Les appels à contribution débordent cette fois très largement le cercle d'amis et concernent en fait, toute personne qui veut bien les entendre. Les quelques spécialistes du moment, ne manquent pas d'y répondre et c'est alors que l'aire de la collection recule considérablement ses frontières : « jusqu'à La Rochelle, Niort, Poitiers, Angers, Rennes, Redon, Vannes...⁵² ». En 1861, il convient d'y ajouter au minimum : St-Brieuc, lieu d'une enquête consignée dans les seuls *Documents*, et Chatelleraut. De cette seconde étape, une autre carte témoigne ; elle invite désormais à un plus long périple, entre Bretagne et Poitou. Mais la halte entre les deux provinces, reste le passage obligé et privilégié. C'est bien d'une telle culture transitionnelle que témoigne aussi cette collection.

⁵² *Ibid.* Les propositions faites à Guéraud, affluent dès 1858 : parmi les plus étranges : celle de M. Penher, datée du 21 août de cette même année :
« Si, à la collection, déjà si riche, de vos chansons et poésies anciennes et modernes, il vous était agréable de joindre un échantillon du crû des Antilles, permettez-moi de vous offrir cette épître en vers composée par un de mes amis de la Guadeloupe, M. Baudot, notaire à la Basseterre. L'originalité des expressions exclusivement locales, l'énergie à la fois pittoresque et triviale, le rythme, la cadence et les allures sans façon du style, tout porte le cachet *sui-generis* du langage créole dans sa pureté native. Je pense donc que, pour cette raison et comme type, vous ne serez peut-être pas fâché de posséder cette pièce de vers ». Ms. 2224, p. 348.



On s'interrogera ultérieurement sur la participation individuelle des principaux collaborateurs de Guéraud ; elle est riche d'enseignements et témoigne d'approches parfois diverses, voire opposées. Pourtant, la première étape de constitution du *Recueil* est sans aucun doute la plus homogène au regard des méthodes, sinon des notions. Quand Guéraud propose à ses amis une conduite de terrain, il n'en ignore probablement pas la difficulté ; peu ont l'habitude de tels contacts, où la convenance autant que la crédibilité exigent de l'enquêteur le souci permanent de ne pas paraître. Ce renoncement, fût-il au service d'une plus grande objectivité, ne va pas sans quelque frustration chez des personnes, qui, pour la plupart, sont auteurs déjà publiés. Quoiqu'il en soit, tous partagent la même passion à relever d'autres formes de témoignages, par l'imprimé ou le manuscrit. Épris d'histoire autant que de culture régionale, nul doute qu'ils éprouvent là le même enthousiasme à composer une bibliographie.

Pour beaucoup, les ouvrages sont mentionnés dans les *Notes diverses des Documents...*⁵³. Quantité de références y sont portées, au hasard des relevés, et probablement des rencontres. Quelques notices sont regroupées. Guéraud nous donne ainsi à connaître les principaux livres⁵⁴ et brochures⁵⁵ de sa bibliothèque personnelle, en lien avec sa thématique. À l'occasion, il rassemble aussi quelques volumes appartenant à des historiens et personnalités locales, tel le baron de Wismes⁵⁶, ou des extraits du Bulletin du Bouquiniste⁵⁷. La somme est impressionnante et à la mesure de l'ambition de cette enquête. À ce stade où les références sont encore provisoires, Guéraud compulse les recueils de chants, profanes ou religieux, les ouvrages à caractère historique ou linguistique, et les innombrables extraits d'articles et de brochures.

La bibliographie exposée après l'introduction au *Recueil*⁵⁸ révèle un autre stade, et une présentation plus ordonnée, mais sélective : « seuls, les principaux ouvrages y sont référencés », écrit l'auteur. Il faudra donc cheminer entre les deux volumes 2217 et 2224, pour dresser un inventaire plus exact de ces sources écrites.

⁵³ Ms. 2224, p. 222-374.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 234-236.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 290-292.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 274-275.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 285, p. 287.

⁵⁸ Ms. 2217, p. XVI- XXVII.

Les *Instructions...* d'Ampère figurent dans la bibliographie du *Recueil*, comme principale référence théorique et méthodologique. Une place toute légitime : Guéraud y apprend ce qu'est la poésie populaire, comment la reconnaître et où la chercher. Divers recueils, anthologies ou articles ont pu compléter cette formation, par leur préface et notes, ou par les répertoires qu'ils donnent à connaître et à comparer. Ont été consultés⁵⁹ :

« *Chansons nationales et populaires de la France précédées d'une histoire de la chanson française et accompagnées de notices historiques et littéraires*, par Du Mersan, Paris, G. de Gonet, 1850, in-12, de 594 p.

La fleur des chansons populaires, Paris, Delarue, in-8°, de 346 p.

Barzaz-Breiz, Chants populaires de la Bretagne, par Th. Hersart de la Villemarqué. 4^e édition. Paris, A. Franck, 1846, 2 vol. in-18 anglais.

Légendes, contes et chansons populaires du Morbihan, recueillis par le Dr. Alfred Fouquet. Vannes, Cauderan, 1857, in-12, 180 p., avec planche de musique.

Six chansons populaires de l'Angoumois, recueillies et annotées par J.Fr. Eusebe Castaigne. Angoulême, Impr. J. Lefraise, 1856, 1 grav. musique, in-8° de 12 p.

Les Filles du feu, de Gérard de Nerval [sic] publiées par la bibl. Levy, in-18.

Chants populaires des flamands de France, recueillis, publiés et traduits par de Coussemaker, avec notes, éclaircissements et les mélodies originales. 2 vol. en 4 parties gr. in 8°. Lithographies. Gand, Ghyvelve et Paris, Franck et Dumoulin.

Recueil de chants populaires du Berry par un jeune homme de Bourges. S'adresser à M. Verneil, libraire à Bourges. (de Laugardière⁶⁰).

La chanson de chaque métier, avec une préface à Georges Sand; par Charles Poncy, ouvrier maçon de Lyon. Paris, chez Comon, 15, quai Malaquais et à Lyon, chez Léon Boitel éditeur, 1850, in-12, de 260 p.

Écho du Tour de France, chansons compagnoniques par Guillaumou aîné, dit Cercassoune le Bien-aimé du Tour de France, Paris, impr. G.A. Pinard, Dentan et Cie, 9, cour des miracles, 1854, in 8°.

Les derniers bretons, par E. Souvestre⁶¹.

Chansons populaires de France, par Champfleury, avec airs notés par Wekerlin, 1 gr. vol. in-8°.

Les rondes de couvent, par Marcellin Moreau. Paris, impr. Blot et Cie, VIII-116 p. in-12.

Nouvelle grammaire musicale, par M. Martineau, Nantes, impr. Vincent Forest, in 8°, IV-146 p. »

Les emprunts à ces ouvrages sont rares (hormis ceux des *Instructions...*), et toujours signalés. Ils complètent parfois une collecte trop rapide ou un résultat décevant. Mais ils ne remettent jamais en cause la priorité accordée à la recherche de terrain.

⁵⁹ Toutes les notices sont reproduites d'après les manuscrits Guéraud.

⁶⁰ Le Vicomte Charles Ribault de Laugardière.

⁶¹ Dont un bref extrait concernant la chanson est reproduit dans les *Notes diverses* : « La forme donnée à leurs poèmes par tous les Bretons, est la suite de leur goût prononcé pour le chant. **L'italien lui-même, quoique plus délicat dans ses créations et surtout plus habile à les exécuter, n'a pas une oreille plus juste, un sentiment musical plus passionné.** Du reste, cette aptitude du paysan armoricain lui est commune avec tous les autres peuples encore près de la nature. Le chant est l'expression énergique de cette partie de l'âme que les langues humaines ne savent pas rendre. Il n'est pas moins naturel que la parole. Plus élevé que celle-ci, il est aussi destiné à traduire des émotions qui dépassent la trivialité usuelle. Il passionne la langue comme l'accent, qui n'est lui-même qu'un chant timide. Les Bretons l'ont ajouté à toutes leurs compositions, et la chanson forme toute leur littérature. Aussi revêt-elle tour à tour les diverses physionomies de l'art d'écrire. Ode, roman, élégie, satire, morale, enseignement scientifique, il n'est rien qu'elle ne renferme. C'est le journalisme sous ses faces variées; elle résume tout : depuis l'**Agronome**, jusqu'**au Charivari** ! L'air populaire qui l'encadre et la rend plus facile à retenir, est comme le format du journal : active, bavarde, coureuse, ainsi que notre presse timbrée, la chanson court, flambe, crie de loin; elle porte toujours ses bottes de sept lieues, et fait le tour d'un évêché en trois jours ». (Ms. 2224, p. 272).

La proportion s'inverse dès qu'il s'agit de chants religieux. Le répertoire provient en grande partie d'imprimés ou de manuscrits. Parmi les sources les plus fréquemment citées, voire intégralement copiées :

«*S'ensuivent plusieurs chansons de nouelz nouveaulx, et spécialement les nouelz que composa feu maistre Lucas le moigne en son vivant, curé de Saint George du puy-la-Garde au diocèse de Poytou. Imprimée à Paris en l'an mil cinq cens et vingt.*⁶²

Noels joyeux plains de plaisir / A chanter sans nul desplaisir. Johannès Danielis, Orig. (Ex. du duc de la Vallière)⁶³.

Livre d'Heures (extraits) à l'usage de Nantes, Paris, 1582.

La Bible des Noëls tant vieux que nouveaux, composez en l'honneur de nostre sauveur Jesus-Christ, et de la Vierge Marie. Exactement revus et corrigez. Poitiers, Fleuriau, Impr. du Roy et de Mgr l'Evêque, s.d. [XVII^e siècle], in-16.

La Grande Bible des Noëls vieux et nouveaux, recueillis sur plusieurs beaux airs composez en l'honneur de la nativité de N.S. Jesus-Christ et à la gloire de la très sainte Vierge. Nantes, Vve de J. Mareschal, Impr. du Roi, vis à vis le Puits Lory. In-12, non paginé [80 p.].

La Grande Bible de Noëls, Poitiers, Faulcon, 1731.

Cantiques nouveaux..., Nantes, Antoine Marie, impr. de la ville et de la police, 1751.

La Grande Bible de Noëls en l'honneur de la naissance de Jésus-Christ. Fontenay, Ambr. Cochon de Chambonneau, Impr. du Roy, près le Pont, 1776. In 12° de 84 p.

Noels nouveaux dans tous les stiles, pour tous les goûts. 3^e édition, revue par l'auteur, et enrichie par lui-même... par M. F. Gusteau, prieur de Doix. Fontenay, chez Chambonneau, Impr. du Roi, 1776. In-12 de V-120 p.

La Grande Bible des Noëls sur la nativité de Jésus-Christ, augmentée de plusieurs beaux noëls nouveaux qui sont à la fin du livre. Orléans, Perdreux, Libr. rue Royale, 1784. In-12 de 270 p.

Recueil des plus beaux Noëls vieux et nouveaux choisis entre tous ceux qui ont paru jusqu'à présent. Poitiers, J.F. Faulcon ou Catoire, Impr. du Roy et de Mgr l'Évêque et du clergé. Place et vis à vis de N.D. la Grande. In-12 de 168 p.

Noëls anciens et nouveaux ou cantiques spirituels à l'honneur de la naissance de notre Seigneur Jesus-Christ. Édition augmentée de différents noëls nouveaux, composés sur des airs agréables et connus. Nantes, Guimar, Impr. Libr. haute grande rue, 27. 1790. In 18° de 104 p.

Noëls anciens et nouveaux ou cantiques spirituels à l'honneur de la naissance de notre Seigneur Jesus-Christ, Nantes, Vve Malassis, 1792.

Noëls anciens et nouveaux ou cantiques spirituels à l'honneur de la naissance de N.S.J.C. composés sur les plus beaux airs. Nantes, Juguet-Busseuil, in-12 de 72 p.

⁶² B.N. Paris, Rés. Ye. 4315. D'après: Gastoué (A.). *Le Cantique Populaire en France*, Lyon, Janin, 1924, p. 238.

⁶³ Entre 1524 et 1530. B.N. Rés. Ye. 5048. *Ibid.*, p. 239.

Nouveau Recueil des plus beaux noëls, Poitiers, F.A. Barbier, 1838.

Cantiques des missions, composés par Louis-Marie Grignon de Montfort, prêtre, missionnaire apostolique...Poitiers, Barbier, 1817, in-12 de 235 p.

Cantique en l'honneur de St Donatien et de St Rogatien. Nantes, Impr. de Mellinet-Malassis, Place Bourbon».

Les sources écrites des chants historiques sont beaucoup plus éparpillées. À l'inverse des chants religieux, peu de recueils sont disponibles pour composer un tableau des principaux événements et personnages de l'Ouest. Guéraud s'appuie ici sur des travaux antérieurs, tels :

Le Recueil de chants historiques français, par Leroux de Lincy, Paris, Ch. Gosselin, 841-42, 2 vol. in-12 anglais [XII^e au XVIII^e siècle].

Les notes diverses apportent d'autres références :

Le recueil de chansons, vaudevilles, sonnets, épigrammes, épitaphes et autres vers satiriques et historiques, avec des remarques curieuses depuis 1389 jusqu'à 164.., 4 vol. in f° (suppl. fr. 361 des manuscrits de la Bibl. impériale).

La collection *Maurepas* a fait l'objet d'un dépouillement systématique. Toute chanson mentionnant le Poitou ou la Bretagne est copiée et mise en attente, au moins par son titre. On doit les autres chants à de multiples brochures et plus encore, au hasard d'une mention ou d'une citation au sein d'un ouvrage à caractère historique. C'est ainsi que se présentent la plupart des pièces relatives à la période révolutionnaire, à l'évidence plus recherchées que d'autres ; elles n'avaient pas encore été recensées. Guéraud et quelques proches contribuent à esquisser une véritable collection. La part de l'écrit y est manifestement très importante, mais s'ajoute à une enquête de terrain nullement négligeable.

De cet art *local* dont il avait à rendre compte, Guéraud ne sait que trop bien la valeur et le poids de la langue, puisqu'il en esquisse le glossaire dans les *Notes diverses*. Toutes sortes de remarques et d'observations précèdent ce lexique : qu'il s'agisse du *parler* de Vieilleveigne, ou de l'usage de tel mot en Haute-Goulaine⁶⁴. D'oralité et de rapports d'enquête, il est beaucoup question en ce domaine, particulièrement emblématique. Mais les discussions sur la graphie⁶⁵ et les quelques recueils choisis montrent bien qu'il existe aussi, une tradition d'écriture. Parmi les plus utilisés dans le *Recueil* et les *Documents* :

«*Gente poitevinrie, ou Talebot Robinea, et Rolea divisi in beacop de peces...*, Poitiers, d'après l'édition de Poitiers, Fleureau, 1660.

Les œuvres diverses en vers et en prose, de François Gusteau, curé de Doix, où il mourut le 21 mars 1761, à l'âge de 62 ans⁶⁶.

⁶⁴ Ms. 2224, p. 255-257.

⁶⁵ Cf. *infra*. Chap. IV et V.

⁶⁶ Rassemblées pour édition par Jean-François Pressac, sous-bibliothécaire à Poitiers. La publication sera posthume, menée à terme par la Société des Antiquaires de l'Ouest : Pressac (J.-Fr.) : *Poésies patoises*, par l'abbé Gusteau, ornées d'un portrait de l'auteur, suivies d'un glossaire poitevin, Poitiers, Oudin, 1855-1861.

Dans ces collections, le populaire voisine souvent avec le folklorique ; dans les œuvres de Gusteau, la frontière s'est muée en transition. Sur cette dynamique, Guéraud interroge aussi bien historiens que philologues :

Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours, par M. Raynouard, Paris, Impr. Didot, 1821, un vol. in-8° de LXVIII - 412 p.

Glossaire de la langue romane, J.B. Roquefort, Paris, J.B. Warie, Impr. de Crapelet, 1808, 2 vol. in-8° et un vol. de supplément, Paris, Chasseriau et Hécart, Imp. de Dupont, 1820, in-8°.

Dictionnaire patois, par M. Bizeul, de Blain, 2 vol. manuscrits. Canton de Blain⁶⁷.

Des variations du langage français depuis le XII^e siècle, par F. Génin. Paris, Didot, 1845, un vol. in-8° de XL-553 p.

Histoire littéraire philologique et bibliographique des Patois et de l'utilité de leur étude, par Pierquin de Gembloux, Paris, Aubry, 1858. In 8° de XL-339 p.

Cette référence clôt la bibliographie du *Recueil*. L'auteur s'empresse d'ajouter qu'elle est très en deçà de la réalité, ce dont les *Documents* témoignent fort bien. L'entreprise dépasse donc largement la seule opportunité d'un concours. Elle atteste une fantastique passion, et l'investissement d'un homme, qui se révèle et se retrouve au carrefour des deux cultures qui l'ont façonné. Que Guéraud s'avoue fréquemment dépassé par la somme des documents recueillis ne peut guère étonner. L'absence d'une critique des sources l'incite à admettre dans son recueil, toute chanson en rapport plus ou moins étroit avec la Bretagne et le Poitou. Le populaire s'apparente ainsi au local. Il écrit par exemple à l'un de ses correspondants :

« Ces jours-ci, j'ai fait la découverte d'un précieux manuscrit du XVI^e siècle, contenant des noëls, dont la plupart ont un caractère local [...] ma femme achèvera de les copier [...] ⁶⁸ ».

À plusieurs reprises, Guéraud insiste sur la fidélité de ses copies, qu'elles proviennent de sources écrites ou orales. Ses scrupules sont confirmés par plusieurs collaborateurs : stricte reproduction des manuscrits, transcription des leçons orales basée sur la prononciation avec, éventuellement, une citation des variantes. Une telle attitude n'est pas si fréquente à l'époque et mérite d'être soulignée. La collecte personnelle de Guéraud attire plutôt la confiance et il ne peut être suspecté d'une refonte générale de ses textes. En revanche, l'absence d'une critique des sources l'a conduit à des problèmes de répartition pratiquement insurmontables.

⁶⁷ Publiés depuis, par Brasseur (Patrice), Université de Nantes, 1988.

⁶⁸ Extrait de la correspondance entre Guéraud et Bonsergent, *op. cit.*

On jugera par cette édition critique de l'importance respective de ces diverses origines. Deux éléments cependant, compliquent cette approche et la rendent parfois hypothétique : la source exacte des chansons est parfois difficile sinon impossible à établir, du fait des faibles renseignements donnés par Guéraud et ses intermédiaires. Environ un texte sur cinq ne donne aucune mention d'origine. Plusieurs sont associés à un nom, celui du collecteur, sans aucune précision sur les lieux d'enquête. Enfin, les informateurs sont exceptionnellement nommés. Rappelons aussi l'ambiguïté de la notion de tradition orale dans l'esprit de Guéraud, plus proche de celle de circulation orale, ce qui signifie tout autre chose : un ensemble plus vaste dans lequel les chansons ne sont pas systématiquement associées à une transformation évolutive de leur forme et de leur contenu.

Ainsi sont présentées les principales notions et méthodes développées par Guéraud dans l'introduction et les préfaces des diverses sections de son *Recueil*. L'ensemble apparaît hétérogène, parfois confus. Certes, il souligne avec justesse l'un des caractères essentiels de la chanson folklorique : le *polymorphisme*, résultat d'une mobilité permanente dans l'espace et dans le temps. La collection Guéraud est d'une richesse indiscutable à cet égard. L'auteur disposait là d'un critère de sélection parfaitement opératoire afin de mieux délimiter son champ de recherche. La curiosité historique et linguistique, la croyance en une transmission fidèle de mœurs primitives ou d'épisodes d'intérêt national ou local, l'ont trop souvent éloigné des sources orales auxquelles il se réfère dans son introduction. Déçu comme beaucoup d'autres, par le faible pourcentage de chants historiques, il les recherchera systématiquement dans des anciens écrits, pour la plupart étrangers à la poésie populaire. Un régionalisme fortement implanté, surtout dans la société bourgeoise à laquelle il appartient, le conduira progressivement à privilégier le parler local. Guéraud ne prétend pas rendre compte d'une tradition rurale et contemporaine du chant. Son portrait est largement prémédité et soigneusement composé.

4. LE CLASSEMENT

RONDES ET BALLADES

En évoquant les rondes et les ballades de son enfance à Vieilleville¹, Guéraud use d'une terminologie très fréquente à son époque². La ronde se prête à de multiples qualificatifs, et reflète ainsi les répertoires les plus variés. « Naïve », « à danser », ou « ancienne », elle est alors souvent synonyme de chanson folklorique. « Nouvelle », ou « villageoise », elle s'accommode davantage d'une composition savante aux allures de pastiche. Le terme de ballade est plus récent ; importé et rapidement imposé, il concerne plutôt la tradition des complaintes, non sans démarcation avec l'ancienne romance. Aux prétentions ou imitations historiques de cette dernière, la ballade oppose la marque de l'oralité ; elle s'efforce de gommer la mémoire d'un temps linéaire et s'approche, autant qu'elle le peut, du cycle des légendes et des mythes.

Une telle distinction entre *ronde* et *ballade* ne relève pas de l'arbitraire, mais bien de contenus et d'usages différents. Du premier terme, plusieurs recueils conserveront ce caractère classificatoire³. Guéraud ne fonde pas sa présentation sur cette seule opposition ; elle ne résisterait d'ailleurs pas sans subdivisions aux 1500 pièces de sa collection. Sa démarche est plus picturale et témoigne d'une nouvelle allégerance aux *Instructions*...⁴. Le terme de classement lui convient d'ailleurs fort mal. Dans ce vaste et étrange tableau de mœurs et d'objets, que constitue la collection, on ne pénètre pas sans guide. C'est la seule raison d'être de cette grille de rangement : faciliter l'accès et la circulation, à travers ces « monuments de la muse nationale ».

« ... Pour permettre au lecteur de retirer plus facilement les renseignements que ces chants renferment, nous les avons rangés sous plusieurs titres, suivant qu'ils expriment des sentiments religieux, conservent des traditions ou des légendes, se rattachent à l'histoire ou à la politique, se rapportent aux événements intimes de l'existence, au mariage par exemple, ou à une coutume, ont trait aux diverses professions actives, telles que celle de soldat, marin etc... ou aux travaux de la campagne. Enfin, nous avons groupé tous ceux qui ne pouvaient entrer dans ce cadre, en chants satiriques et en chants de fantaisie, pour ne pas trop multiplier les divisions⁵ ».

¹ Cf. *supra*, note 48.

² Cf. Bénichou (Paul), *Nerval et la chanson folklorique*. Paris, Corti, 1970, p. 52-57, et p. 100-112.

³ Ceux de Bujeaud (J.), de Trébucq (S.) par exemple, accordent une large place aux rondes.

⁴ Lesquelles proposent treize classes :

I - Poésies religieuses

- 1 - Prières
- 2 - Légendes, vies de saints, miracles
- 3 - Cantiques
- 4 - Chants pour les différentes fêtes de l'année.

II - Poésies populaires d'origine païenne

- 1 - Souvenirs druidiques
- 2 - Souvenirs germaniques.

III - Poésies didactiques et morales

IV - Poésies historiques

V - Poésies romanesques

VI - Chants qui se rapportent aux divers événements et aux diverses phases de l'existence, le mariage, le baptême, une première communion, une prise de voile, une mort, un enterrement.

VII - Chants qui se rapportent aux professions actives, telles que celles de soldat, de marin, etc.

VIII - Chants propres aux professions sédentaires, aux forgerons, aux tisserands, aux tailleurs, aux cordonniers, aux sabotiers, aux fileuses, aux menuisiers ; chansons de compagnons.

IX - Chansons qui se rapportent aux divers travaux de la campagne : aux semailles, à la moisson, aux vendanges, à la cueillette des olives.

X - Chansons de chasseurs, de pêcheurs, de bergers.

XI - Chansons satiriques.

XII - Chansons de circonstance, à propos d'une invention, d'une mode, d'un événement public grand ou petit, qui frappe l'imagination du public.

XIII - Chansons badines comprenant des chansons bachiques.

⁵ Ms. 2217, p. IX.

LES SEPT SÉRIES

Elles sont ainsi définies et intitulées :

- I - CHANTS RELIGIEUX,
- II - CHANTS TRADITIONNELS ET LÉGENDAIRES,
- III - CHANTS HISTORIQUES ET POLITIQUES,
- IV - CHANTS DOMESTIQUES ET RAPPELANT UNE COUTUME,
- V - CHANTS DE MÉTIERS,
- VI - CHANTS SATIRIQUES,
- VII - CHANTS DIVERS.

En rassemblant les pièces du *Recueil* à celles des *Documents*, le décompte total est le suivant :

TOTAL: 3552 feuillets ; **1472** chansons ; **291** ont l'air noté.

Chants religieux :	212	"	21
Chants traditionnels :	75	"	32
Chants historiques :	249	"	23
Chants domestiques :	63	"	15
Chants de métiers :	52	"	12
Chants satiriques :	225	"	56
Chants divers :	596	"	132

Calquée sur celle d'Ampère, cette *répartition*, totalement préméditée, se révélera en fait assez inefficace. Guéraud déplore le déséquilibre qui en résulte. Les seuls *Chants divers*, représentent en effet, plus du tiers des textes notés et totalisent pratiquement la moitié des mélodies. Pour autant, il ne la remet pas en cause. Il y voit plutôt un manque de temps et aurait souhaité l'enrichir de subdivisions :

« Ces diverses chansons auraient pu être classées, car certaines rentrent dans les chants didactiques et moraux, puisqu'elles expriment des conseils ou des vérités utiles ; d'autres dans les chants badins et bachiques, etc. : mais répétons-le, le temps nous manque pour opérer ces divisions et les accompagner de réflexions et de notes qui en feraient mieux apprécier la valeur⁶ ».

Il aurait alors pu relever des contradictions dans le rangement de certains chants. Il n'est pas rare, en effet, qu'une pièce figurant dans une série du *Recueil*, apparaisse sous forme de variante dans une autre section des *Documents*.

⁶ Ms 2218, extrait de la préface à la série des Chants divers, p. 156.

LES CHANTS RELIGIEUX

Cette série répond à une double revendication. Elle est placée en tête du *Recueil car*, écrit Guéraud, ces chants « occupent le rang le plus élevé dans le cœur de l'homme⁷ ». Le second critère est d'ordre linguistique : il s'agit en fait de privilégier les textes dialectaux. L'oralité n'est ici qu'un critère secondaire, peu ou pas même mentionné. La notion de chant populaire concerne ici des objets très spécifiques, et témoigne d'un domaine où l'élaboration et la diffusion font constamment appel à l'écrit. Pour la plupart, ces chants sont extraits de recueils⁸. Un correspondant, Claude Pavéc, proposant à Guéraud un Noël précise pourtant :

« Ce Noël si gracieux et si naïf m'a été appris dans mon enfance par ma mère, morte à 77 ans en 1895 ; elle l'avait entendu chanter quand elle était toute petite fille, à sa mère, morte à Guérande en 1787⁹ ».

Vingt-deux Noël et cantiques figurent dans le *Recueil*, dont sept avec mélodie. La plupart sont des Noël, retenus parce qu'ils mentionnent des professions ou des villages en rapport avec l'Ouest. Deux cent douze textes et vingt et une mélodies de cette même série sont conservés dans les *Documents*. Les critères de sélection sont les mêmes. Les emprunts sont faits en majorité à des recueils du XVIII^e siècle, notamment les *Bibles de Noël* ou autre recueil de Gusteau. L'un des chants retenus n'est d'ailleurs pas sans rappeler la célèbre version de la *Chanson à la mariée* du même auteur-réfecteur et les préceptes pauliniens qu'elle véhicule :

... Si donc, dit-il, Jésus aime
Son époux et le soutient
Époux, chérissez de même
Celle, qui vous appartient.

Et tout ainsi que l'Église
Est soumise à Jésus-Christ
Épouse soyez soumise
A l'époux qui vous conduit.¹⁰

Un seul recueil est daté du XIX^e siècle, celui *des plus beaux Noël*, publié à Poitiers en 1838.

Tous les textes mis de côté par Guéraud et ses collaborateurs ont été revus par M. Orioux, de Paimbœuf. Guéraud voulait sans doute tenir compte de ses quelques annotations et corrections et les a repassées au crayon rouge. Elles concernent principalement les décomptes syllabiques. Certains vers "défectueux" sont corrigés par un changement syntaxique. Ailleurs, une anomalie sémantique est décelée et rectifiée¹¹ :

Le coucou s'enroua	—————>	Coucou qui s'enroua
Le louant par malice	—————>	Au loriot par malice
La parole coupa		La parole, coupa
Dont il eut la jaunisse.		Dont il eut la jaunisse.

⁷ Ms. 2217, p. 3.

⁸ Cf. *supra*, la liste des principaux.

⁹ Ms. 2220, p. 149. Cf. le chapitre V pour une étude de la contribution de C. Pavéc. Cf. aussi, II. *Édition critique*, n° 3,02 : *Quand la Vierge vint à la messe*.

¹⁰ Ms. 2220, p. 160.

¹¹ Ms. 2217, cantique n° XVII, p. 57.

L'étude des cantiques et plus encore des noëls, n'est nullement dénuée d'intérêt. Nombre de publications et recherches s'attachent d'ailleurs à ce seul répertoire. Il a longtemps exercé une profonde influence, tant sur les milieux citadins que ruraux. Mais Guéraud vivait une époque déjà bien tardive pour en recueillir oralement les leçons. Populaires peut-être par leur fonction, ces pièces ne le sont pratiquement jamais par leur composition. Dès cette première série de la collection Guéraud, l'ambiguïté du terme « populaire » est ainsi parfaitement exposée. Il ne saurait suffire à délimiter un répertoire où, ville s'opposerait à campagne, écrit à oral¹², lettré à illettré. Comme le remarque F. Guériff :

« Ces bibles, imprimées sans soin sur papier à chandelle avec une orthographe capricieuse et désinvolte, on les trouvait dans chaque foyer ancien, jaunes, grasseuses, enfumées. Avec l'Almanach des bergers, elles furent longtemps la seule lecture du petit peuple; des générations entières y ont appris avec peine et ravissement à déchiffrer les syllabes¹³ ».

Les noëls rendent précisément compte de cet apprentissage et donc, des transferts entre les différents milieux; c'est d'ailleurs en cela qu'ils sont particulièrement instructifs et que l'on tirera profit des anciens manuscrits que Guéraud donne à connaître.

On peut regretter la faible proportion des citations de cantiques, et surtout ceux de Grignon de Montfort, pourtant consultés mais écartés parce qu'ils :

« ne contiennent pas de chants qui se rattachent à la localité¹⁴ ».

Le personnage avait sans doute des ambitions ou intuitions autres que locales, mais il est à ce point emblématique, qu'une éviction du *Recueil* n'est guère justifiable. L'usage local de ce répertoire est encore très important au moment où Guéraud enquête. Il l'était bien plus, au moment de l'insurrection vendéenne, et à la naissance de la « Petite Église », après le refus du Concordat. Le seul cantique retenu : *Contre la danse* lui est d'ailleurs attribué à tort. Cette pièce est de F. Gusteau¹⁵.

LES CHANTS TRADITIONNELS ET LÉGENDAIRES

Nouvelle ambiguïté dans l'intitulé de cette série : que recouvre le terme de *traditionnel*? Plusieurs interprétations sont, en effet, possibles : les chants regroupés ici sont-ils transmis par tradition? Si oui, laquelle? Ou est-ce un simple rapprochement de pièces rappelant une tradition, quel que soit leur mode de diffusion? Il semble que Guéraud ait clairement opté pour la seconde définition :

« Ces chants perpétuent une tradition, reproduisent une légende, ou conservent la mémoire d'un fait, en général sans date et sans valeur historique¹⁶ ».

¹² Pour une réflexion autour de ces échanges et de la pénétration d'une certaine littérature dans les campagnes, cf. Guilcher (Yvon), « A-t-on lu à la veillée paysanne traditionnelle? », dans *Tradition et Histoire dans la culture populaire, Rencontres autour de l'œuvre de Jean-Michel Guilcher*, Centre Alpin et Rhodanien d'Ethnologie, Grenoble, 1990, p. 143-159.

¹³ Guériff (Fernand), *La Belle Bible des noëls guérandais*, tome V du *Trésor des chansons populaires du pays de Guérande*, 1984, Impr. pour le compte de l'auteur, à l'atelier J.M. Pierre, au Pouliguen (44510), p. 9.

¹⁴ Ms. 2217, extrait de la préface à la série des chants religieux, p. 4.

¹⁵ Fradet (R.-P.-F.), *Les œuvres du Bienheureux de Montfort, ses cantiques, avec étude critique et notes*, Paris, Beauchesne, Angers, Grassin, 1929, p. 793.

¹⁶ Ms. 2217, p. 82.

L'oralité est donc ici un critère secondaire, bien que la plupart des chansons témoignent d'une nature folklorique incontestable. S'il admet explicitement leur caractère intemporel (le terme de *ballade* réapparaît d'ailleurs dans cette série), c'est pourtant en historien que Guéraud les commente et les classe. Tous les chants du *Recueil* (mais non ceux des *Documents*), sont rangés par chronologie supposée : depuis ceux des premiers habitants de la Gaule, jusqu'au prisonnier de Nantes, délivré... pendant la Révolution, par la fille du geôlier¹⁷ ! Deux critères sont retenus pour dater la composition des chants cités : l'argument et le mode d'expression. Le risque d'erreur est par trop évident et bien peu d'éléments peuvent confirmer ses hypothèses. Vingt-six chants, dont neuf avec la mélodie, sont retenus dans le *Recueil*. Quarante-neuf textes et vingt-trois mélodies figurent dans les *Documents*. Les trois premiers, (*La Guillaneu, La Chasse Gallery, la femme de Monsireigne*) écrit Guéraud :

« [...] sont des chants exceptionnels, qui mériteraient d'être placés en tête du recueil si on les mettait par rang d'ancienneté [...] ¹⁸ ».

L'argument du poème a valeur de témoignage, voire de preuve :

« Ils sont à la fois un souvenir des superstitions, des croyances religieuses et du culte des premiers habitants de la Gaule. L'origine en est assurément antérieure au christianisme, [...] ¹⁹ ».

Outre les réserves que l'on peut émettre envers les deux derniers²⁰, l'erreur méthodologique est ici manifeste et Guéraud manque assurément d'esprit critique envers les propositions d'Ampère. Même démarche pour deux autres chansons : *Le sire de Poiroux, Le roi Renaud*, remontant selon Guéraud à l'époque des croisades, sans qu'aucune ébauche de preuve ne vienne conforter cette hypothèse. *La randonnée de biquette* est citée sans mention de provenance, mais comme spécimen bien connu ce qui serait une preuve d'ancienneté ! Les chansons qui terminent cette série ne présentent pas, à son avis, l'intérêt des précédentes. Il faut comprendre qu'il les juge trop récentes. Toutes, sont pourtant incontestablement folkloriques et traditionnelles par leur mode de transmission.

Guéraud n'a donc pas su dans cette série du *Recueil*, éviter le piège tendu aux amateurs historiens. Le contenu en est ainsi quelque peu faussé, le rangement, des plus discutables, parce que la chronologie qu'il sous-entend est sans objet. Il attribue d'ailleurs à cette série une fonction de préface aux *Chants historiques*, sans que l'on puisse, à son avis, établir une limite bien définie entre légende et histoire :

« Ces chants sont réellement la préface des chants historiques. Quelques uns même devraient en faire partie, de même que certains de l'autre série seraient mieux placés dans celle-ci. La division n'est pas facile à opérer, et ce ne sera que par l'étude, l'expérience et de sages conseils que nous arriverons à de bonnes classifications²¹ ».

¹⁷ Ibid., p. 83.

¹⁸ Ibid., p. 82.

¹⁹ Ibidem.

²⁰ Cf. au chap. V, l'étude de la contribution de B. Fillon, ami et correspondant de Guéraud. Il lui a procuré ces deux chants.

²¹ Ms. 2217, p. 83.

Le seul *Recueil* peut donc décevoir par ces présupposés et le classement arbitraire qui en découle. Le *corpus*, – en vrac –, des *Documents*, est d'un abord plus commode, parce que moins prétentieux dans ses démonstrations. Mais l'un et l'autre donnent à connaître un répertoire de tout premier ordre : Guéraud dispose d'envois de collaborateurs particulièrement scrupuleux²² et de nombreuses variantes. *Le roi Renaud*, *La porcheronne*, *Germaine*, *La fille dedans la tour*, *La blanche biche*, *La bergère muette*, *La fille changée en cane*, *Les métamorphoses*, sont parmi les pièces les plus célèbres de cette série. Le terme de *traditionnel* peut effectivement les définir. Mais il démontre et s'applique alors à une autre réalité : celle d'une transmission où l'oralité imprime une facture et estompe radicalement la mention historique. Ce n'est qu'à ce stade de son évolution que la mémoire du fait se transforme éventuellement en légende de tout temps²³. Guéraud en cite beaucoup, et cette édition, qui vise à faire connaître le répertoire folklorique, les retiendra pour la plupart.

LES CHANTS HISTORIQUES ET POLITIQUES

En écrivant que les *Chants historiques* sont « les plus importants²⁴ », Guéraud adhère à l'une des pensées les plus communes de son temps, et vise encore à tracer une voie qui le mènerait sans détour aux chants de nos lointains ancêtres. L'illusion d'une mémoire collective, orale, des grands faits historiques continue à subjuguier les milieux lettrés et à susciter de nouvelles collectes auprès des classes sociales inférieures. Confronté à un résultat décevant, Guéraud regrette dans sa préface que ces chants :

« s[oi]ent ceux qui restent en général, le moins longtemps dans le souvenir du peuple. Ils obtiennent la popularité à leur apparition, mais ils sont bien vite plongés dans l'oubli par les nouveaux qui surgissent. Alors, s'ils ne sont pas conservés par l'écriture, ils disparaissent ou se transforment en chants traditionnels ou légendaires²⁵ ».

Cet extrait appelle deux remarques : la justification plus ou moins habile d'un recours à l'écrit ainsi que l'usage du terme *populaire*, réduit ici à la notion de *célebrité*.

Cette section est l'une des plus substantielles du *Recueil*. Soixante-dix-huit textes et neuf mélodies y sont rassemblés, les *Documents* en comptant cent soixante et onze (dont quatorze avec l'air noté). La présentation suit un ordre chronologique couvrant sept siècles d'histoire locale ou nationale. Cette apparence d'unité ne doit pas faire illusion. La conception même de cette série est artificielle et paradoxale :

– Elle oriente les investigations vers une forte proportion de sources écrites et lettrées²⁶. Un seul texte, sur les trente quatre pièces qui vont du XIII^e au XVIII^e siècle, est certifié de tradition orale, et recueilli par Guéraud lui-même²⁷.

²² Cf. chap. V.

²³ L'étude du folklore invite d'ailleurs à être particulièrement prudent dans toute perspective chronologique, tant elle est complexe en ce domaine. L'antériorité qu'il nous est donné d'observer est plus fréquemment de nature logique, laquelle signifie tout autre chose. Cf. Le Floch (J.) : *La blanche biche, variations poétiques et musicales franco-canadiennes*, Canadian folklore, Québec, vol. 14,2, 1992, p. 75-93.

²⁴ Ms. 2217, p. 83.

²⁵ *Ibid.*, p. 160.

²⁶ Guéraud regrette même de n'avoir pu consulter les collections des grandes bibliothèques parisiennes (ms. 2217, p. 160). Regret de ne pas l'avoir fait *personnellement*, puisque certains fonds parisiens ont été dépouillés à sa demande. Cf. *supra*, à propos de la collection Maurepas.

²⁷ Il s'agit de la célèbre chanson de *La fille mariée à un anglais*. Cf. II. *Édition critique*, n° 2,01.

– La nature d'une telle série reste ambiguë et regroupe en fait des aspects très différents. Une chanson peut être *historique* à divers titres : est-elle au service d'une politique dominante ? Elle célébrera alors victoires, traités de paix, naissances princières... Guéraud cite par exemple, plusieurs chants sur la victoire de St Cast²⁸, la prise de Port-Mahon²⁹. Mais la chanson sait aussi se retourner avec sarcasme contre l'autorité. Les mazarinades ont ainsi marqué l'époque de la Fronde ; plusieurs pièces du recueil Guéraud témoignent d'une fonction similaire : Louis-Philippe, Charles X et ses ministres en sont les cibles favorites. Des chants qui, pour la plupart, ont bien peu de chances de marquer durablement la tradition orale. D'une facture souvent lettrée, d'un usage épisodique, leur auteur est fréquemment accessible.

En milieu populaire, citadin ou rural, l'historicité recouvre tout autre chose : il s'agit en l'occurrence de conserver la mémoire d'un fait, en général inhabituel et le plus souvent d'intérêt local : scandale, crime, accident... Transmis oralement ou par imprimé, de tels textes restent souvent anonymes, par leur contenu. Certains sont d'une fidélité étonnante aux événements. Le répertoire de la période révolutionnaire est particulièrement intéressant dans cette double perspective et la contribution de la collection Guéraud est remarquable. Elle contient nombre de textes, parodies, pastiches au service des royalistes ou des républicains. Les chansons ont suffisamment circulé, – mais il suffit de peu de temps –, sur les lèvres d'incultes pour connaître parfois un début de folklorisation³⁰. Une chanson sur le combat d'Aizenay, recueillie par Guéraud et Bujeaud en témoigne ; Les *notes diverses* rapportent l'événement :

« Le combat d'Aizenay eut lieu en 1815, peu de temps après la Pentecôte. Le général Travot se tenait sur les côtes pour empêcher les débarquements. Il était avec 700 hommes à Apremont, lorsqu'il apprit que l'armée vendéenne était à Palluau, et qu'elle était nombreuse, et voulut aller les attaquer de sorte qu'il arriva à la commune de Maché et là, il s'aperçut que ses hommes étaient ivres et appela son chef d'état major, M. Messenger d'Aizenay et lui déclara qu'il renonçait à son attaque sur Palluau. Il voulut aller à Napoléon³¹, et passa par Aizenay guidé par Messenger. Arrivé près Aizenay, on aperçut un feu de bivouac abandonné et alors on se prépare à l'attaque : c'était le soir. Travot prit 200 hommes, Messenger 200, et les 300 restèrent en réserve avec la musique. Il donna l'ordre à la musique de jouer au moment où commença l'attaque. Les royalistes entendant la grosse caisse la nuit la prirent pour le canon, et alors les deux colonnes, chacune de 200 hommes entrèrent dans Aizenay et se rendirent là au calvaire, puis à Napoléon³² ».

²⁸ Ms. 2217, p. 293.

²⁹ *Ibid.*, p. 287.

³⁰ Pour une étude plus exhaustive de cette contribution, cf. *Chanson politique, Révolution et Contre-Révolution*, mémoire de séminaire de licence, collectif, dactylographié. 194 p., 1989, Université de Poitiers, bibliothèque du département de Musicologie.

³¹ Aujourd'hui, La Roche-sur-yon (Vendée).

³² Ms. 2224, p. 252. L'auteur de la chanson est connu et cité dans ces mêmes notes diverses : « M. Mas (François), né à la Garnache, notaire à Machecoul, où il est décédé en 1830. Il était gai, spirituel. Il est mort à l'âge d'environ 30 ans ou peut-être un peu plus. Il est l'auteur de : *O faut qui vous raconte* ». Ms. 2224, p. 240-242.

Version Guéraud³³

Aou faut donc qui vous raconte (bis)
 La tant belle affaire qu'arrivit
 Mon tendriti, dritaine;
 La tant belle affaire qu'arrivit
 Mon tendriti.

Lé védiront à noutre porte (bis)
 Le me huchiront à grand bruit,

Pierrot, Pierrot, lève te vite; (bis)
 Voilà les bieux qu'allont veni,

J'pris ma carabine anglaise (bis)
 Et ma veill'faux qui démenchis,

Vers, Aizenay, la grande ville, (bis)
 Avec entr'eux i m'encouris,

J'commencirons par bé boire (bis)
 Tot l'vin d'aux patauds du pays,⁽¹⁾

Quand i a surons vidé lés caves (bis)
 Chacun d'nous brav'ment se couchit,

Pan, pan; v'là les fusils qui tirent (bis)
 Sont-o les bbleus, sont-o les gris?

J'entends la mousique enragée; (bis)
 Ah! por tiau cop, tié poit les gris,

Quand i entendis

Quand i furons dans lié retailles, (bis)
 Totes les jamb's i m'écorchis,

J'trouvis là mon capitaine, (bis)
 Sans sa perruque et sen habit,

Où t'en vas-tu donc... cloche, (bis)
 Poltron, est-ce ainsi que tu t'enfuis,

Nenni, nenni, mon capitaine; (bis)
 Pas à pas i vo'sai suivi,

I trouvrons bé la perruque (bis)
 Qui servait de nic aux pies,

Por tote ma récompense, (bis)
 Lé m'bailliront un bia fusil⁽²⁾

Version Bujeaud³⁴

1 - A Ezenâ la grande ville, (bis)
 Ah! devinez c'qui arrivit,
 La tonderitaine,
 Ah! devinez c'qui arrivit,
 La tonderiti.

2 - Était à peine onze heur' sounées (bis)
 Quand tchio carnage commonçit,

3 - Pérot, Pérot, lève-te-vite, (bis)
 V'là les bbleus qui vn'ont pré iqui,

4 - I pris ma carabine anglaise, (bis)
 Et ma grond faux i démonchis,

7 - I' commenciront par bé boire, (bis)
 Le vin daux patauds dau pays⁽¹⁾,

5 - I'ontonds la musique enragée: (bis)
 Ah! pre tchio coup sont bè les gris,

6 - Mâ qui suis poét de t'chiés pus braves, (bis)
 Dans la forêt i m'en sauvis,

8 - Là i trovis man capitaine,
 Sans sa perruque et sans s'n habit

9 - I me dicit: d'où veis-tu, lâche? (bis)
 "Que t'y v'là rendu pré iqui,

10 - S'rais-tu si lâch' que tu fuies (bis)
 Que tu trahisses ton pays,

11 - I ne fuis poit, man capitaine, (bis)
 Mais bravement i vous suis,

12 - I trouvrons bé sa perruque. (bis)
 Alle servait de nic aux pi's,

⁽¹⁾ « Les royalistes appelaient *pataud* tous ceux qui n'étaient pas de leur parti, et quand ils étaient les plus forts, ils buvaient du vin et les vexaient de toute manière. Les *bleus*, armée du général Travot; les *gris*, armée de royalistes. Ms. 2224, p. 239.

⁽²⁾ Fusil d'honneur donné aux chouans après la guerre de la Vendée au commencement de la Restauration.
 (Cette chanson est semblable à Pornic).

⁽¹⁾ Les Chouans appelaient patauds les gens du pays soupçonnés de patriotisme.
 Nous n'avons aucun renseignement sur l'escarmouche qui donna lieu à cette chanson, ni sur le capitaine de paroisse qui en est le sujet principal.

³³ Ms. 2217, p. 390.

³⁴ Bujeaud (J.), *Chants et chansons populaires...*, t. II, p. 136 (édition de 1895). Les chiffres correspondent à l'ordre des couplets dans cette version.

L'épisode de la duchesse de Berry, tentant de soulever la Vendée contre le régime de Louis-Philippe, fut aussi l'occasion d'un processus similaire et plusieurs témoins directs confièrent à Guéraud un répertoire devenu inaccessible aujourd'hui. Circulation orale, mais aussi genèse d'une facture orale, sont autant de notions qu'éclaire parfaitement cette série.

LES CHANTS DOMESTIQUES ET RAPPELANT UNE COUTUME

Ils se rapportent « à la vie intime, aux divers événements de l'existence³⁵ », écrit Guéraud. De cette trame, une nouvelle fois empruntée et préméditée, Guéraud tient à conserver le plan et s'applique à l'illustrer; n'est-il pas exact que toute vie rurale ou citadine s'articule autour de trois temps forts : la naissance, le mariage et la mort ? Sans doute ; ce fut déjà illustré et cela ne manquera pas de l'être par divers auteurs. Mais, aborder des thèmes aussi personnels, suppose de gagner la confiance et impose de prendre le temps. Guéraud regrette ici encore, de n'avoir pu le faire. L'intimité qu'il dévoile dans cette série, transite souvent par le regard de l'autre : celui qui, à l'occasion, fête et honore la création d'une famille nouvelle, par le mariage. On sait que cet – événement – a toujours été l'un des moteurs essentiels de la tradition populaire et folklorique. Il est occasion de chansons, au moins à deux titres :

– En tant que rite : certains chants occupent une place précise dans le déroulement du cérémonial. L'abbé Gautier, correspondant de Guéraud pour la région de Moisdon³⁶, cite, par exemple, une pièce qui se chante *en conduisant le trousseau de la mariée*; une autre, pour *la sortie de l'église*, ou encore pour *le moment où les mariés se lèvent de table*³⁷. Recueillie par Guéraud lui-même³⁸, telle autre pièce est réservée au moment où *on apporte la soupe à l'oignon aux jeunes époux*. Plusieurs chants sont adressés personnellement à la mariée, à son époux et soulignent le rythme général d'un rassemblement très largement codifié et ritualisé. Guéraud n'a pas choisi d'illustrer toutes ces étapes et plusieurs pièces intéressantes à ce titre sont conservées dans les *Documents*. En revanche, il insiste particulièrement dans le *Recueil* sur tous les *chants à la mariée*, quelle que soit leur origine.

– Le mariage est aussi l'un des rares moments où la réjouissance est permise, sans contrainte. Les chants de toute nature y prennent alors leur place, s'ils apportent gaieté et bonne humeur. Guéraud ne donne pas d'éclairage nouveau sur ce contexte, disséminé en d'autres sections.

Son classement reprend une équivoque couramment rencontrée : la seule allusion au mariage, fût-ce entre animaux, est condition suffisante à l'intégration d'une chanson dans cette série. Plusieurs sont

³⁵ Ms. 2217, p. 308.

³⁶ Commune de l'arrondissement de Châteaubriant, à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Nantes.

³⁷ Ms. 2221, p. 422, 430 et 431.

³⁸ Ms. 2221, p. 435. Il s'agit de la célèbre chanson, dite : *des oreillers*. Cf. II. *Edition critique*, n° 9.114.

d'expression dialectale et parfois, l'auteur est connu. Vingt-quatre textes et six mélodies appartiennent au *Recueil*; Quarante-deux et neuf aux *Documents*.

Aucun ne concerne la naissance, la communion ou une prise de voile. Aucun ne se rapporte à la mort, à la veillée funèbre ou à la mise en terre. Mais du souvenir, il sera question, par un chant de quête de Toussaint. L'intimité est alors devenue coutume : c'est le second volet de cette série, où voisinent les quêtes hivernales et celles de printemps.

LES CHANTS DE MÉTIERS

« Malgré nos recherches, cette série est fort pauvre », regrette Guéraud en introduisant cette section³⁹. Déçu de n'avoir pu illustrer toutes les divisions d'Ampère, il propose de regrouper dans une même catégorie tous les chants se rapportant :

« 1^{er} - aux travaux de la campagne, aux semailles, à la moisson, aux vendanges, au jardinage, *etc.*

2^e - aux professions actives, telles que celle de soldat, de marin ;

3^e - aux professions sédentaires, aux tisserands, cordonniers, sabotiers, fileuses ; chansons de compagnon⁴⁰ ».

Une telle composition est pour le moins paradoxale ; en acceptant toute chanson mentionnant un métier, Guéraud ne met jamais en évidence le caractère fonctionnel de ces chants. Il exclut ainsi probablement une grande part du répertoire chanté *pendant le travail*, lequel répond à deux objectifs fondamentaux :

– Il peut être simple distraction et contribuer ainsi à dégager l'esprit de gestes répétitifs par trop monotones. Les couturières, les peintres en bâtiment, les menuisiers et beaucoup d'autres corporations ont largement puisé dans un répertoire disparate et associé à cette fonction précise.

– La chanson peut aussi s'intégrer plus précisément au geste requis par le travail ; d'un rythme particulier, précis, parfois progressif, mais correspondant toujours à un acte moteur déterminé, peut naître un chant. Qu'il s'agisse de hisser les voiles, de ramer en cadence, de poser des traverses de chemin de fer, ou d'arauder les bœufs, le folklore musical est riche d'une multitude d'exemples accréditant ce fait.

Dans l'un ou l'autre cas, la chanson se définit donc par sa fonction. Celle-ci est indépendante de l'affabulation. Bon nombre de pièces sont susceptibles de convenir à un tel usage, moyennant parfois une adaptation de leur structure rythmique.

³⁹ Ms. 2218, p. 65.

⁴⁰ *Ibidem*.

Il en va tout autrement des chants mentionnant un métier, les seuls que Guéraud nous présente dans son *Recueil*. Composés pour certains à l'intérieur de la corporation, ceux-là ont fort peu de chances, par leur expression, par la spécialisation de leur argument, d'atteindre une popularité étendue et durable qui leur permettrait de folkloriser.

Mais un métier peut être aussi prétexte à chanson et la tradition orale en véhicule de très nombreux, où le métier lui-même n'est, en fait, qu'une formule interchangeable. La chanson des... *pires que les évêques*, est l'exemple le plus célèbre ; cette collection nous en communique diverses présentations.

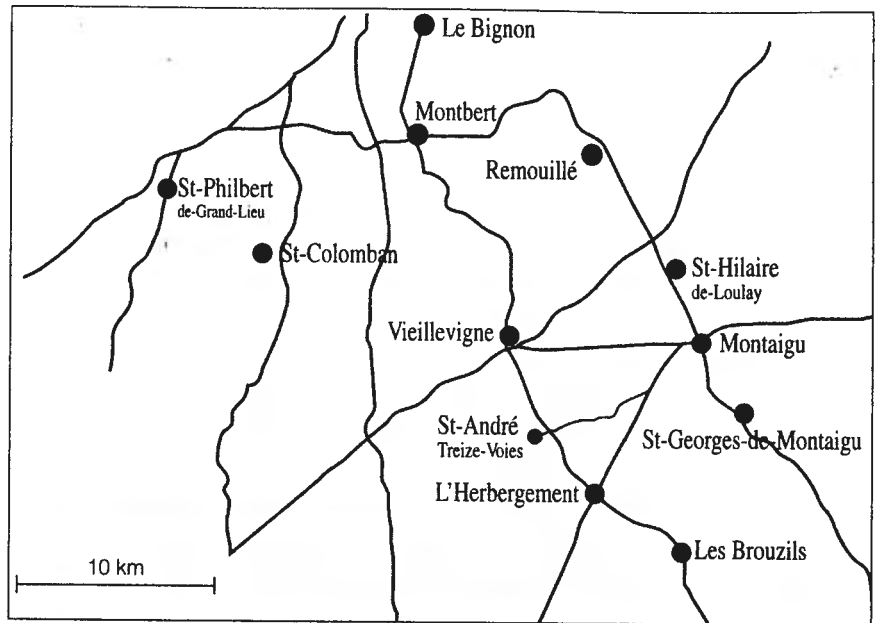
En se fiant aux travaux d'Ampère, Guéraud est manifestement encombré par un cadre classificatoire inopportun. Le bien fondé d'une section des *Chants de métiers*, suppose que ses contenus et ses limites soient correctement définis. Mais on peut tout de même s'étonner de sa faible dimension dans le *Recueil* : vingt et un textes et six mélodies. Les *Documents* sont incontestablement plus riches. Plusieurs textes concernent les travaux des champs. Vignerons, tisserands et sergers, fileuses, tonneliers, scieurs, sont aussi mis en scène.

L'oralité s'accommode décidément bien mal des noms de personnes, de lieux, autant que de mentions techniques. Sè souvient-on, aujourd'hui encore, de cette chanson, retenue par Guéraud pour clôturer cette section du *Recueil*⁴¹ :

- « A Vieillevigne sont les coetissiers, (bis)
 Bon dié, vive les gueux;
 Il n'y a pas qui ribote mieux
 Què font les gueux.
- A Saint-André les faraudets, (bis)
- A l'Herbergement les marchands de blé, (bis)
- Aux Brouzils sont les aniers, (bis)
- A Saint-Georges les poumassiers, (bis)
- A Montaigu les banq'routiers, (bis)
- A Saint-Hilaire les querelleurs, (bis)
- A Remouillé sont les laciers, (bis)
- A Aigrefeuille les boulangers, (bis)
- Au Bignon sont les meuniers, (bis)
- A Montbert sont les sourciers, (bis)
- A Geneston sont les maçons, (bis)
- A Saint-Philbert sont les pêcheurs, (bis)
- A Saint-Colombin sont les poulaillers, (bis)⁴²

⁴¹ Ms. 2218, pp. 95-96. Eu égard aux habitants de Montaigu, ou de St Hilaire, il aurait été plus juste de la placer dans la série suivante : celle des chants satiriques.

⁴² Une note précise: "deux syllabes de trop". Ms. 2218, p. 96.



Vieilleville et ses environs.

Dans les autres séries, Guéraud a toujours regretté le manque de temps, mais aussi de place, et s'est efforcé d'élaguer. Ici le problème s'inverse : c'est bien un défaut de matière qu'il déplore. À quoi faut-il l'attribuer ? Pour beaucoup à une absence de folklorisation. Comme le remarque P. Coirault,

« Une véritable chanson de métier n'est pas folklorique. Pour être folklorique, une chanson doit d'abord appartenir à tout le monde⁴³ ».

LES CHANTS SATIRIQUES

À l'inverse de la précédente, cette série se distingue par sa démesure. On y dénombre vingt-quatre chansons dans le *Recueil* (dont neuf mélodies), deux cent un textes et quarante-sept mélodies dans les *Documents*. Guéraud a donc procédé dans ce domaine à une sélection rigoureuse, ne retenant pour l'édition qu'un texte sur neuf. Sur quels critères reposent ses choix ? Nulle définition d'un *esprit satirique* n'est donnée dans la préface. Selon son habitude, Guéraud opte pour une perspective historique (et linguistique), et après avoir exposé les différences de nature entre l'art des *troubadours* et celui des *trouvères*, il conclut que plusieurs chants satiriques, parmi ceux qu'il présente, doivent être des réminiscences des anciens fabliaux. Il en cite deux : *L'âne conduisant le loup aux noces*, recueilli par lui-même⁴⁴, *Le trou-*

⁴³ P. Coirault, *Formation de nos chansons folkloriques*, fasc. n° 3, Paris, éd. du Scarabée, 1959, p. 417.

⁴⁴ Ms. 2218, p. 101. Cf. II. *Édition critique*, n° 14, 006.

peau en danse, envoi d'un collaborateur proche : Charles Dugast-Matifeux⁴⁵. Dans ces deux textes, le rapport avec d'éventuels fabliaux semble être lié aux refrains :

Tout reloure lan loure	Rou tou tou
Tout reloure louré.	Tare lare laire lanlaire
	Tour lour, la routoutou.

Guéraud précise en note :

«Loure = du latin *lyra*, instrument de musique à cordes.
Loureurs = joueurs de loure, de luths. De là nos refrains.»

L'argumentation est trop fragile pour être probante. L'étymologie d'un refrain à onomatopées, n'est pas sans risque et exige une recherche approfondie et comparative⁴⁶. Par ailleurs, tout amateur de folklore musical constate très rapidement l'indépendance entre le refrain et l'argument. Il est donc impossible de dater une quelconque affabulation par le refrain qui l'accompagne. Leur association est d'ailleurs souvent remise en cause ; elle n'est jamais définitive.

En l'absence d'une définition de la chanson satirique, seul le contenu de cette série peut permettre d'en approcher la notion, telle que Guéraud la concevait. De toute évidence, elle est multiple, et plusieurs de ses collaborateurs contribuent à cette diversité. Dans les chants retenus pour le *Recueil*, la formulation fréquemment dialectale, laisse imaginer sans peine, quelque auteur lettré ou semi-lettré, voulant renforcer la rusticité de ses propos par l'usage systématique d'expressions locales. La mode du – patois – s'est répandue auprès du milieu lettré dès le début du XVIII^e siècle, sous l'influence d'auteurs tels, La Monnoye⁴⁷, pour le patois bourguignon. À la même époque, l'abbé Gusteau composait cantiques, noëls et chansons en poitevin⁴⁸. Sans doute à la recherche d'une pastorale plus proche du parler de ses fidèles, mais aussi par penchant personnel pour un dialecte dans lequel il ira jusqu'à traduire la première églogue de Virgile. Au XIX^e siècle, plusieurs glossaires sont publiés, notamment ceux de M. Pressac et Beauchet-Filleau pour le Poitou et le Bas-Poitou. Guéraud, on l'a vu, nourrissait un projet identique, parallèlement à l'édition de ses chansons. Il se fait l'écho, ici encore, de l'une des idées maîtresses de son temps : le régionalisme, associé à un support linguistique privilégié, et créant par voie de fait, une culture spécifique. L'attrait pour le dialecte n'est d'ailleurs pas sans équivoque. À sa disparition progressive en milieu paysan, le lettré répond par une prise de conscience, une volonté de conservation qui n'est pas sans lien avec l'attrait qu'exercent les faits anciens ou historiques. De plus, le lettré provincial y trouve un moyen de diffuser une composition restreinte à un cercle d'initiés régionaux, lesquels, de réceptions en soirées, se plaisent à entendre poèmes, chansons et contes en patois. Ce n'est pas un hasard si l'idiome local s'est surtout manifesté dans la chanson satirique : parfois caricatural, on l'a cru affranchi d'une syntaxe rigoureuse, libéré de contraintes de toutes natures, empruntant une légèreté qui amuse, tout en laissant place à

⁴⁵ *Ibid.*, p. 103. Cf. II. Édition critique, n° 7, 21.

⁴⁶ Laquelle ne saurait d'ailleurs se contenter de la seule référence au luth. Le terme de *louré*, désigne aussi « une danse française, accompagnée à l'origine à la loure, sorte de cornemuse ou de grande musette normande ou poitevine. L'instrument est décrit par Rémi Belleau (1578) ». (D'après *Science de la Musique*, (dictionnaire), sous la direction de Marc Honegger, Paris, Bordas, 1976, t. 2, p. 561).

⁴⁷ Cf. Premiers noëls de La Monnoye, 1720, plusieurs fois réimprimés sous le titre : *Noël bourguignon*, de Gui Barozai. La 5^e éd., "augmentée de lai nôte de l'Ar de chécun dé Noei", même impression, plus 24 p. de musique. Dijon, 1738. [Ars., B.L. 9515 bis. Rééd. par Fertault, Paris, [Lavigne], 1842. (D'après Gastoué (A.), *Le cantique populaire en France*, Lyon, Janin, 1924, p. 288).

⁴⁸ Gusteau (Fr.), *Noëls nouveaux dans tous les stiles, pour tous les goûts*, Fontenay, anonyme, 1738. (D'après Coirault (P.), *Formation...*, p. 126). Et. *Poésies patoises, suivies d'un glossaire poitevin*, édition préparée par J.Fr. Pressac, *op. cit.*

des critiques parfois acerbes ou à des textes équivoques, sinon grivois. Peu de groupes sociaux échappent à la verve satirique. Le milieu paysan est souvent choisi comme intermédiaire; c'est lui qui rapporte les faits, en termes patois ou semi-patois. Pour l'auteur, dissimulé au moyen de cet artifice linguistique, le recours au paysan est peut-être garant d'une certaine authenticité; il lui emprunte au minimum son bon sens légendaire. Le résultat peut tromper quand l'imitation est habile. Si le paysan lui-même est visé, le patois souligne alors l'aspect lourdaud du personnage. Enfin et surtout, le lettré aime à se moquer et à railler son propre milieu. Qu'il soit curé, notaire, juge ou avocat, l'expression patoisante renforce, à son goût, la critique de ses propos.

Dès l'introduction générale à son *Recueil*, Guéraud avertit le lecteur que tout chant patois serait accepté, quel qu'en soit l'origine. Le résultat est donc hétérogène et fait, pour une large part, appel à des compositions savantes. Guéraud ne réfléchit guère sur la signification du terme *populaire*, associé à une chanson patoisante. J. Bujéaud fut sans doute l'un des premiers à dénoncer le mythe d'un fonds folklorique dialectal important. Guéraud n'a pas eu ce regard critique.

Les *Documents* ont un contenu beaucoup plus substantiel et ne semblent pas avoir été exploités par Guéraud. Ils dénotent pourtant quelques grands thèmes satiriques autour desquels s'articule un rangement, au moins provisoire. Plusieurs font intervenir des animaux, comme prétexte ou paravent à une critique sociale. Le clergé séculier, les moines sont l'objet de maintes attaques pour leurs frivolité et convoitise. Les « maumariées », à elles seules, forment une part très importante d'un répertoire qui dénonce les conjoints trop vieux, trop petits, trop autoritaires, ou autres libertins... En juste récompense, ils sont trompés, abandonnés ou vendus. En dehors du mariage, les –occasions manquées– sont prétextes à plusieurs aventures où la jeune fille détourne à son profit les avances d'un galant trop empressé. Enfin, l'habillement est aussi prétexte à la raillerie, quand les galants sont trop maladroits ou veulent s'endimancher.

La satire peut parfois avoir valeur d'exutoire⁴⁹ mais n'épargne décidément aucune couche sociale, même des plus inférieures. Elle dénonce les vices, tourne en dérision bien des situations et, d'une façon générale, tout ce qui sort du commun. En définitive, elle protège plus de structures sociales qu'elle n'en défait. Ses sarcasmes ne masquent pas les normes et les interdits qu'elle contribue largement à établir.

LES CHANTS DIVERS

Cette série est « naturellement la plus nombreuse »⁵⁰, écrit Guéraud dans la préface à cette section. Un constat qui formule en fait, d'une autre manière, la précipitation déjà mentionnée et regrettée dans d'autres séries. Les subdivisions qu'il envisageait⁵¹ n'auraient certainement pas suffi à intégrer les cent soixante quatorze textes (et quarante-neuf mélodies) du *Recueil*; et encore moins les quatre cent quatre-vingt-quatre chants des *Documents* (quatre-vingt-dix-neuf airs sont notés).

⁴⁹ Cf. les compositions obscènes de certains clercs, notamment les *Golliards* ou *Vagantes*, mêlant compositions en latin, à des chants satiriques ou à boire. L'exemple le plus célèbre étant celui des *Carmina Burana*, notés vers 1230.

⁵⁰ Ms. 2218, p. 156.

⁵¹ Cf. *supra*.

Le fil conducteur de son projet de recueil se rattache une fois encore à l'histoire, telle que Guéraud croit la déceler au travers des différents arguments ou par mention de leur auteur. Du célèbre *Al entrada del tens clar*, cité comme exemple de la langue poitevine du XII^e siècle, au poème oublié de Jean 1^{er} de Dreux, duc de Bretagne, la démarche reste la même. Hormis cette trame extrêmement lâche, la série des chants divers se construit avec difficulté, si l'on en croît le rangement des chansons, qui conduit à un certain nombre d'erreurs : certains chants figurant ici dans le *Recueil*, sont classés dans une autre série des *Documents*⁵². La distinction entre les sections n'est pas exempte d'ambiguïté ; il n'était d'ailleurs pas besoin de tels exemples pour le démontrer et ces recoupements invitent à garder à l'esprit le caractère provisoire et nécessairement inachevé d'une telle entreprise.

Cette dernière série contient le meilleur et le pire. Les choix de Guéraud peuvent surprendre, par exemple pour ces deux chants, sur lesquels se clôt le projet de recueil :

VIVE NANTES⁵³

De Picardie en Provence,
De Bretagne en Dauphiné;
Nantes est la ville de France
Qui est le plus à mon gré.
Les femmes y sont charmantes,
Douce, bonnes, complaisantes;
Les maris sont bons maris.
Ma foi, vive, vive Nantes
C'est vraiment un paradis.

LES VENDÉENNES⁵⁴

La Vendée est un beau pays
Qu'on vante dans le monde,
Pour avoir conservé des lis
La racine féconde;
Le lis y pare le coteau,
Les vallons et les plaines;
Mais ce qu'on y voit de plus beau,
Ce sont les vendéennes. [etc.]

On peut regretter de quitter le *Recueil* sur une telle impression car la richesse potentielle des *Documents* pouvait conduire à meilleure fin et surtout, mener à une procédure sélective plus rigoureuse. Plus que l'argument, c'est le thème et le motif qui génèrent le rangement provisoire des *Documents*. La mention de l'oiseau, par exemple, fût-il rossignol, oie, coucou, ou alouette, suffit à rassembler des chansons sans

⁵² Ainsi, sur le même thème du galant berné : le *Recueil* cite dans les **chants divers** :
- *La fille d'honneur* (de Favart), ms. 2218, p. 168.
- *Nous étions trois filles*, ms. 2218, p. 204.
les *Documents* rattachent ce thème aux **chants satiriques**, avec :
- *Les mariniers*, ms. 2222, p. 378.
- *Les gens du roi sont endormis*, ms. 2222, p. 404.

⁵³ Ms. 2218, p. 351-352.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 353-354.

autre rapport. Environ trois cents pièces sont ainsi réparties dans des subdivisions latentes. En voici les principaux thèmes, exposés dans l'ordre de leur apparition :

Chansons bachiques, chansons de bord et celles qui se rapportent à l'eau, y compris par les ports et les ponts. Chants badins, divertissements amoureux. L'approche du mariage, les maumarié(e)s, les soldats et l'amour, les valets et servantes. Chansons pastorales, les oiseaux : messagers, moralistes, plumés ou dépecés ; les villes.

Reste environ cent trente textes qui paraissent consignés hors de tout classement. Quoiqu'il en soit, cette série est incontestablement la plus riche, et la plus proche des objectifs et des notions définies par Guéraud. Elle contient de très nombreuses chansons populaires, dont beaucoup sont folkloriques : plusieurs sont voisines au point de s'échanger tel motif, ou telle partie de l'argument ; cela, jusqu'à perdre un statut d'objet clairement délimité et suffisamment caractérisé pour être définitivement classé. C'est précisément dans cette réserve de variantes en tout genre, et à tous niveaux que s'esquisse le portrait d'une œuvre à jamais ouverte. C'est alors qu'est révélée la véritable dimension d'une chanson folklorique : toujours remise sur le chantier, elle appartient provisoirement, à ceux qui la véhiculent et la forgent. Ce qu'ils en font prêtre évidemment à étude, et ce n'est pas le moindre mérite de l'ethnomusicologie que d'avoir contribué à replacer de tels objets dans leur contexte. Pour autant, la démarche d'extraction n'est pas illégitime, bien que l'anthropologie musicale actuelle n'ait guère d'égard envers ceux qui ont su « flairer, dépister, rabattre les belles pièces, les débusquer de cette réserve fragile que constitue la mémoire »⁵⁵. Nul doute que la quête du seul objet ait ses limites, comme d'ailleurs toute entreprise humaine. Mais pour autant, elle n'a pas été vaine. Outre la révélation d'une esthétique, la véritable leçon des folkloristes, appartient moins, sans doute, à leurs recueils, qu'aux multiples passerelles et croisements qui les relient, et laissent deviner, le *Livre* qui ne sera jamais rédigé. Autant de contacts qui défient les frontières, les catégories et le temps, avec une nonchalance évidente et fort bienvenue. Mais cette autre approche introduit une perspective dynamique, une vue d'ensemble, qui permet d'appréhender les phénomènes d'élaboration et de diffusion, les moments et lieux de construction, mais aussi ceux du déclin ou de la disparition. Ne pas tenir compte de l'apport des folkloristes, c'est au minimum, se priver de matériaux diachroniques, géographiques et statistiques, contributions qui facilitent les typologies poétiques et musicales, préliminaires indispensables aux analyses ultérieures et autres lignages⁵⁶. La série des *Chants divers*, et plus particulièrement celle des *Documents*, convient bien à une telle démarche : répertoire de variantes, ou chants jugés trop connus, c'est bien là qu'on trouvera matière à établir des liens avec les autres recueils.

⁵⁵ Cheyronnaud (Jacques), *Mémoires en recueils, jalons pour une histoire des collectes musicales en terrain français*, Office départemental d'Action Culturelle de l'Hérault, 1986, p. 37.

⁵⁶ Au sens où P. Coirault emploie ce terme.

5. LES ENQUÊTES SUR LE TERRAIN

LA COLLECTE GUÉRAUD

Paradoxalement, la contribution personnelle d'Armand Guéraud est l'une des plus difficiles à déterminer. Le problème ne se pose pas tant au niveau des pièces empruntées à divers manuscrits ou imprimés. Leur origine est toujours mentionnée en fin de copie. Mais Guéraud est infiniment moins précis, lorsqu'il s'agit de ses enquêtes personnelles. Il épouse la discrétion de tant de contemporains, pour lesquels la seule mention *de tradition orale* semble suffisante, et dispense de citer les noms de lieux, et pratiquement toujours, les noms de personnes¹. Une difficulté supplémentaire tient au nombre élevé de ses collaborateurs, qui pour la plupart, négligent aussi les mêmes indications. Le problème n'est donc pas tant de reconnaître² que d'attribuer.

Une part importante du répertoire recueilli à Vieilleville, correspond sans aucun doute aux "excursions répétées", mentionnées dans l'introduction au recueil³. Il écrit par exemple à propos du *Carnaval de Rospenden* :

« Dans notre enfance nous nous sommes fait chanter souvent cette ballade, et nous ne nous doutions guère alors qu'il faudrait un jour aller de porte en porte pour la retrouver. Ce n'est pas sans peine que nous l'avons transcrite complète, car il n'existe plus à Vieilleville que deux ou trois personnes qui la sachent encore tout entière⁴ ».

Encore n'est-il pas seul à y mener des recherches. Dans la « clef des intermédiaires »⁵ des *Notes diverses*, chaque nom de lieu est associé à un nom de collecteur. À propos de Vieilleville, Guéraud écrit : « diverses personnes ». Deux sont nommées au hasard du *Recueil* et des *Documents* : Angèle (pour cinq chants), V. Allain (pour sept chants). Abel Soreau⁶, autre amateur des chants populaires du pays nantais, précisera ultérieurement, dans son propre recueil, qu'il s'agit d'Angèle Mercier, et de Victorine Allain. Quoiqu'il en soit, la somme est importante, puisque près d'une centaine de chants portent la mention de Vieilleville. En revanche, le nom des chanteurs est exceptionnellement cité. Au hasard des notes, on apprend qu'il a rencontré un certain Pineau, du village de La Bertrandière, et un autre du même nom, à la Renouillière. Au village du Moulin, il a recueilli la chanson de *La Prise de Montaigu*⁷, auprès de M. Girardeau. A l'occasion, il compose une liste de mots usités à Vieilleville⁸.

¹ Il écrit par exemple, en note à une chanson : « chantée par une grand-mère qui aurait aujourd'hui 120 ans ». Ms. 2217, p. 76.

² Ce qui est souvent accessible, au regard des marques procurées par l'oralité, ou par simple connaissance de variantes, issues d'autres recueils. Le pastiche reste toujours possible. Quelques auteurs de cette collection s'y sont même essayés ; les résultats ne laissent guère à douter dans la plupart des cas. Cf. *infra*, p. 59.

³ Ms. 2217, p. XIII.

⁴ *Ibid.*, p. 33. Cf. **II Édition critique**, n° 3.05.

⁵ Ms. 2224, p. 375.

⁶ Soreau (Abel), *Vieilles chansons populaires du pays nantais*, Nantes, librairie des écoles, fasc. I à V, 1901-1902 : impr. Landreau, fasc. VI, 1908. Plusieurs volumes manuscrits complémentaires sont déposés et consultables à la Bibliothèque Municipale de Nantes : mss. 2435 à 2465. Trente et un fasc. in f°, dont les cinq premiers sont lithographiés, avec corrections et remarques de l'auteur. Le t. VII est le double du t. VI. Pour une première approche critique de cette collection, on se reportera à l'appréciation de Patrice Coirault, exprimée dans *Notre chanson folklorique*. Paris, Picard, 1941, p. 419-420. Le jugement est assez sévère, et n'exclut, ni les emprunts, ni les pastiches. Il convient néanmoins de garder une certaine prudence par rapport à cette opinion, même si la réfection des textes est hautement probable. L'étude critique définitive des mélodies reste à mener. Outre que les informateurs sont nommés, Abel Soreau mentionne en effet à plusieurs reprises, l'existence de cylindres d'enregistrement.

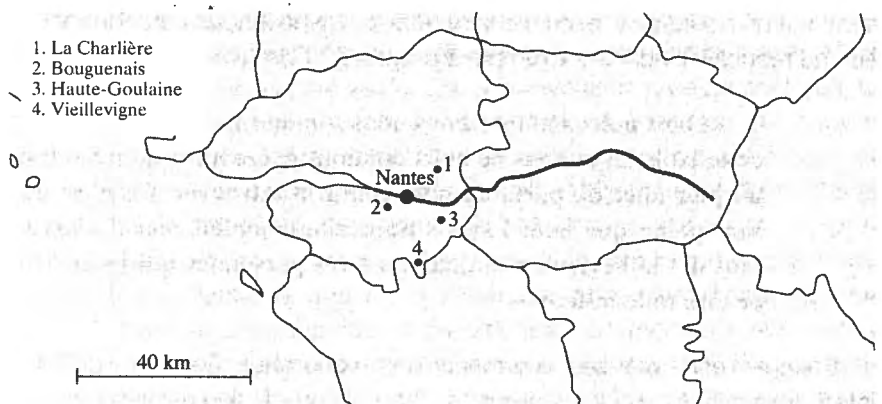
⁷ Cf. **II Édition critique**, n° 2.06.

⁸ Ms. 2224, pp. 255-258.

Guéraud ne semble pas avoir enquêté à Nantes même ; le *corpus* qui s'y rattache est d'ailleurs peu conséquent, et associé à deux collaborateurs : M^{lle} Morin et M. de Florestan. En revanche, il se réclame d'une enquête personnelle au village de La Charlière⁹, et en Haute-Goulaine¹⁰, distants d'une dizaine de kilomètres de Nantes. Enfin, dans un rayon similaire, il semble avoir participé à une autre prospection, localisée à Bouguenais. À défaut de preuve irréfutable, et sans présumer de l'importance de sa participation, plusieurs indices laissent à penser que Guéraud était présent sur ce terrain, ce qui pourrait expliquer pourquoi, parmi les quelques deux mille huit cents lettres qui lui ont été adressées et qui sont conservées, pas une n'ait été expédiée de cette commune. Dans la « clef des personnes ayant indiqué l'air », seuls trois lieux sont associés à « diverses personnes » : Vieillevigne, La Charlière et Bouguenais. De plus, beaucoup de chansons recueillies à Bouguenais sont directement notées en regard d'autres chants, en tant que variantes. Ce qui ne saurait se concevoir sans un contact des plus étroits avec le *Recueil* et les *Documents*. Hormis les annotations de M. Orioux, concernant les chants religieux, seuls Mrs Ménard et Bonsergent (de Poitiers), ont eu un tel rapport à la collection. Enfin, faisant suite à la chanson *En revenant de Chantonay*¹¹, collectée à Vieillevigne, Guéraud ajoute en note :

« À Bouguenais, elle est moins complète [...] »

Autant d'éléments qui inclinent à supposer que Guéraud n'est pas étranger au répertoire recueilli à Bouguenais, et qu'il a vraisemblablement contribué à le recueillir.



Lieux d'enquêtes de Guéraud

⁹ Village de la commune de la Chapelle-sur-Erdre. Guéraud relève aussi en notes une liste des mots usités : ms. 2224, p. 240.

¹⁰ Cf. par exemple le ms. 2217, p. 100 : (à propos de la chanson du *Sire de Poiroux*) « ... Cette dernière a dû être traduite en français à une époque déjà éloignée, si nous en jugeons par des couplets que nous avons rencontrés dans la paroisse de Haute-Goulaine (Loire-Inférieure) » ; ou le ms. 2224, en note à la p. 237 : « On chantait cette complainte [*Mme de la Vallière*] dans Haute-Goulaine, au village de la Bonnaudière ».

¹¹ Ms. 2223, p. 452.

¹² Ms. 2217, p. 280, à propos de la chanson de *La Fille du roi de France mariée à un anglais*, recueillie au village de La Charlière : cf. **II. Édition critique**, n° 2.01.

Bien qu'il s'attarde peu sur des questions méthodologiques, Guéraud insiste sur les scrupules qui doivent guider les copistes :

« Notre texte, comme la musique, est la reproduction minutieusement fidèle du chant du paysan qui nous a dit l'avoir appris de son grand-père¹² ».

Guéraud eût-il travaillé seul, qu'une telle citation serait sans doute la meilleure introduction à sa collection. L'antiquaire n'est ici que trop présent, et tellement représentatif de ses pairs : la valeur de l'objet est en étroit rapport à son ancienneté, et il convient d'en rendre un juste

compte, non par une vulgaire copie, mais par une reconstitution scrupuleuse. Le projet est assurément trop ambitieux et prête aujourd'hui à une critique aisée. Mais l'intention autant que l'intuition sont irréprochables. Guéraud n'est pas de ceux qui corrigent, recomposent ou cèdent à la chimère des *versions critiques*. L'historien-archéologue amateur connaît trop l'intérêt de ces témoignages, certes fragmentaires, mais qui contribuent à une même découverte.

Quelle est la part exacte de Guéraud dans ce *corpus*, agencé autour de diverses communes et personnes? La question est à jamais insoluble, sinon pour les mélodies :

« Nous devons regretter ici de n'être pas musicien et de n'avoir pu recueillir dans nos excursions si souvent répétées depuis trois ans, tous ces airs délicieux, qui ont charmé notre oreille ¹³ ».

Son épouse Christine, pianiste, mais aussi d'autres personnes, se sont chargées de toute la partie musicale. Il est donc vain de chercher une quelconque homogénéité qui permettrait une étude critique commune de leurs notations.

Cent-vingt-cinq pièces environ, composent cette première sélection, où Guéraud semble personnellement impliqué. Il serait trop long d'énumérer ici tous les titres de cette anthologie qui va de *La chanson des oreillers* aux diverses leçons du *Roi Renaud*. Beaucoup de ces chansons sont « populaires », au sens où nous les qualifions désormais de « folkloriques ». Leur publication dans ce volume rendra compte de leur intérêt.

LES INTERMÉDIAIRES

Une des principales difficultés à l'étude de cette collection tient au grand nombre de personnes ayant participé à son élaboration. Il est exceptionnel qu'elles soient répertoriées comme *informateurs*. La plupart ont statut d'*intermédiaires*; ce sont souvent des notables locaux, ou au moins des personnes en contact avec un milieu qu'il convient de qualifier de *lettré*. Retrouvant là une méthode qui lui avait permis autrefois, la rédaction de la *Petite géographie de la Loire-Inférieure*¹⁴, Guéraud s'est adressé à plusieurs correspondants¹⁵, en leur demandant des chansons¹⁶. Outre l'effet d'écho, prévisible, certains ont spontanément proposé leur collaboration, tel un Jérôme Bujeaud, en 1861.

Guéraud nous permet-t-il de les connaître? Une première liste figure à la fin de l'introduction au *Recueil* :

« [...] M.M. B. Fillon, Dugast-Matifeux, Cigongne, Bizeul, Braud, de Sourdeval, Parenteau, Orieux, Fouquet, Péhant, Gautier, Graslepois, Brossaud, de Veillechèse, Martineau; Melles Clémentine Poey d'Avant, Renoul, Elisa Morin et toutes les personnes que nous ne pouvons nommer[...] ¹⁷ ».

¹³ *Ibid.*, p. XIII.

¹⁴ Talbot (Eugène) et Guéraud (Armand), *Petite Géographie de la Loire-Inférieure*, Nantes, impr. Guéraud, 1850.

¹⁵ Comme le lui suggérait aussi, l'enquête Fortoul, qui procède de la même démarche.

¹⁶ Sa correspondance en témoigne : « Voici quelques chansons que vous m'avez demandées », Ms. 2229, lettre n° 263 bis.

¹⁷ Ms. 2217, p. XV.

Elle est incomplète, mais présente cependant les familiers de la première étape: celle du concours de 1856-1857 suggéré par la Société Académique. Plusieurs, dans cette liste, en sont d'ailleurs membres. Pour autant, l'attribution des tâches est malaisée à restituer. Si l'on cerne bien les répertoires procurés par les uns, d'autres noms cités ici, n'apparaissent plus au cours du *Recueil*; sont-ils seulement conseillers, copistes, ou au contraire correcteurs spécialistes, garants du sérieux de la collection? A moins qu'il ne s'agisse d'un oubli, puisqu'un texte sur cinq environ, n'est associé à aucun nom. Nous n'en déciderons probablement jamais.

Il existe une seconde liste, donnant « le nom des personnes qui ont fourni la musique et dont l'abréviation se trouve au bas de chaque air noté »¹⁸. Elle figure aux *Notes diverses* des *Documents*¹⁹ et distingue :

- Les personnes ayant envoyé les airs notés,
- Celles qui les ont « pris sur le chant oral ».

Cette distinction est purement arbitraire et ne résiste pas à l'analyse. Qu'un air ait été envoyé noté, n'implique évidemment pas qu'il soit étranger à la tradition orale. Pour la plupart, les personnes rassemblées dans ce premier groupe se réclament d'ailleurs d'une enquête au contact de ce milieu. Hormis cette séparation que rien ne justifie, et bien que cette liste soit incomplète, il est permis de s'étonner qu'elle ne figure pas au *Recueil*. Elle est indispensable à la connaissance des noms des collaborateurs musiciens, et elle livre de surcroît, les principaux centres d'investigation.

375		
<i>Cette liste donne le nom des personnes qui ont fourni la musique et dont l'abréviation se trouve au bas de chaque air noté.</i>		
Les Sables, R. (A.) -	M ^r l'abbé Roy.	envoyé ces airs notés.
Fontenay, C. P. - - -	M ^{lle} Clémentine Poy-Dorant.	" "
Poitiers, M. - - -	M. Ménard.	" "
Montaigu, D. M. - -	M. August. Malleva.	" "
Landes-Genusson, J. -	M. l'abbé Jourdain.	" "
Châtillerault (Vienne), B.	M. Berger.	" "
Sainte-Hermine, B.	M. Jérôme Bugeaud.	" "
Nantes, B.	M ^{me} Brodhe.	" "
Poitiers, B.	M. Bossongast.	" "
Poussic, B.	M. Bellanger.	" "
Pontchâteau, C. L.	M. l'abbé Charles Loyer.	airs pris sur le chant oral.
Villedrevigne..	Diverses personnes.	" "
Savenay, P.	M. Pavec.	" "
Les Sables, R.	M. Renaud.	" "
Macloucol, L. N.	M ^{me} de la Nicollière.	" "
Pouzauges, P.	M ^{me} Caronleau.	" "
Bouguenais.	Diverses personnes.	" "
Nantes, M.	M ^{lle} Morin.	" "
Nantes, F.	M. de Florestan.	" "
La Charrière	Diverses personnes.	" "

¹⁸ La remarque est d'ailleurs inexacte: plusieurs mélodies ne portent aucune mention de provenance, et cette liste ne saurait suffire à résoudre tous les problèmes d'attribution.

¹⁹ Ms. 2224, p. 375.

Une troisième liste, enfin, plus exhaustive, peut être établie après un relevé systématique, effectué à partir du *Recueil, des Documents*, et des *Correspondances*. En regard de chaque nom, figure, quand cela est possible, le décompte des textes et musiques attribués à cet intermédiaire. La provenance est indiquée quand elle est connue. Parfois, sa mention supplée à un patronyme ignoré dans les manuscrits. On notera que plusieurs noms ne renvoient à aucun chant, bien que divers témoignages confirment leur participation : Guéraud n'a peut-être pas retenu leur envoi, à moins qu'il n'ait omis de les nommer en regard des textes notés.

Nom	Provenance	Textes	Airs notés	Nom	Provenance	Textes	Airs notés
Audrain	Vieillevigne	8	6	Landeau	Moisdon	1	
Bellanger	Pornic	35	34	La Nicollière	Machecoul	25	17
Berger	Chatellerault	12	12	La Sicotière	Alençon, Paris	3	
Bizeul	Blain	2		Lebetouille	La Jonchère	?	
Blanchard	?	?		Ledoux	Savenay	9	
Blondel	?	?		Lejean	Plouegat	?	
Bonsergent	Poitiers	9	1	Levot	Brest	?	
Boquet	Nantes	1	1	Limousin	Boussay	7	2
Brethé	Nantes	9	8	Loyer	Guérande		
Brissonnière	Nantes	8			Pontchâteau	26	19
Brossaud	St-Gervais	1		Macé	Fresnay	1	1
Bujeaud	Ste-Hermine			Marchegay	?	1	
	St-Jean-D'Angély			Marres	St-Brieuc	24	
	Chantonnay	20	16	Martineau	Casson	3	
Carou	Pornic	13		Ménard	Poitiers	13	15
Charrau	Bourgneuf	?		Minard	?	5	1
(du) Chatellier	St-Brieuc	?		Morin	Nantes	5	
Chiron du Brossay	?	2		Niollet	Remouillé	12	
Cigongne		1		Noblet	Fontenay	?	
Desnhoues	St-Fulgent	12		Orieux	Redon		16
Douaud	Aizenay	14	1		Paimboeuf	3	
Dubée	Nantes	7		Parenteau	Pouzauges	9	5
Ducrest de Villeneuve	Rennes	1	1	Pavec	Savenay		
Dugast-Matifeux	Montaigu	17	7		Guérande	17	22
Dumersan	(emprunts)	2	1	Poey d'Avant	Fontenay	67	8
Fillon	Fontenay	12	?	Poupeau	Fontenay	1	
(de Florestan	Nantes et	19	2	Renaud	Les Sables-d'Olonne	16	16
	Ile et Vilaine			Renoul		1	
Fouquet	Vannes	3		Rosenzweig	Vannes	11	
Gabetouille	?	?		Rousse	Pornic	4	
Gautier	Moisdon	7		Roy	Les Sables-d'Olonne	?	16
Geffredeau	Blain	16		Trehan	Rennes	?	
Graslepois	St-Denis-la-Chevasse	4		Veillechêze	Le Pellerin	3	
Grolleau	Challans			Venereau	Bressuire	1	
	St-Gervais	21	1	Viau	Nantes	?	
Guillaume	Nantes	3		Viaud	Noirmoutier	?	
Gustin	Tiffauges	30		Weys	Paris	1	
Jourdain	Landes-Genusson	44	13				



Quoiqu'il en soit, cette troisième liste ne suffit pas à tout résoudre. Les pièces « recopiées » d'après les manuscrits et imprimés n'y figurent pas ; elles sont pour la plupart, répertoriées d'après leurs sources et mentionnent rarement le copiste. Il reste enfin un *corpus* d'environ vingt mélodies et trois-cent-vingt quatre textes, issus du *Recueil* et des *Documents*, et répartis dans toutes les séries. Aucun renseignement ne permet de les localiser avec certitude. Dans cette édition, ces chants seront assortis de la mention : *sans origine*.

L'œuvre n'est donc pas, et de très loin, celle d'un seul homme, ni même celle du couple Guéraud. On n'en juge pas sans prendre en compte sa diversité ; pour certains, elle sera perçue comme une limite, et cette position est parfaitement défendable. Les compétences des divers collaborateurs ne sont assurément pas les mêmes et l'ensemble peut paraître confus. Mais il est une autre manière, sans doute plus positive, d'approcher cette collection : par ses très nombreux intermédiaires, Guéraud nous donne en effet à connaître toute une palette d'individus et de méthodes : autant de jalons et d'attitudes, qui marquent la genèse du mouvement folkloriste français. Quelques uns retouchent, corrigent ou composent²⁰ et, d'ailleurs, ne s'en cachent pas. D'autres accordent la priorité aux pièces dialectales, – reprenant – à l'occasion celles qu'ils jugent trop francisées. Certains convoquent les chanteurs quand d'autres vont à leur rencontre ; il en est même qui se cachent pour mieux les observer et ne pas les gêner. Beaucoup s'attachent aux recommandations de Guéraud, et notent scrupuleusement ce qu'ils entendent. Parfois embarrassés par une cueillette musicale qu'ils jugent médiocre, ils y ajoutent des accompagnements. Guéraud ne les reproduira jamais. Bien plus rares, sont ceux qui font des commentaires et réfléchissent sur la nature de l'objet convoité et son milieu de dissémination et d'évolution.

Après un choix nécessairement arbitraire, un portrait rapide de quelques personnes, illustrant ces tendances, sera esquissé ici, en regard de cartes mentionnant les lieux d'enquêtes et/ou d'envois de chansons. Des notes complémentaires aux chansons apporteront éventuellement d'autres précisions, et donneront place à ceux qui ne figurent pas dans cette présentation.

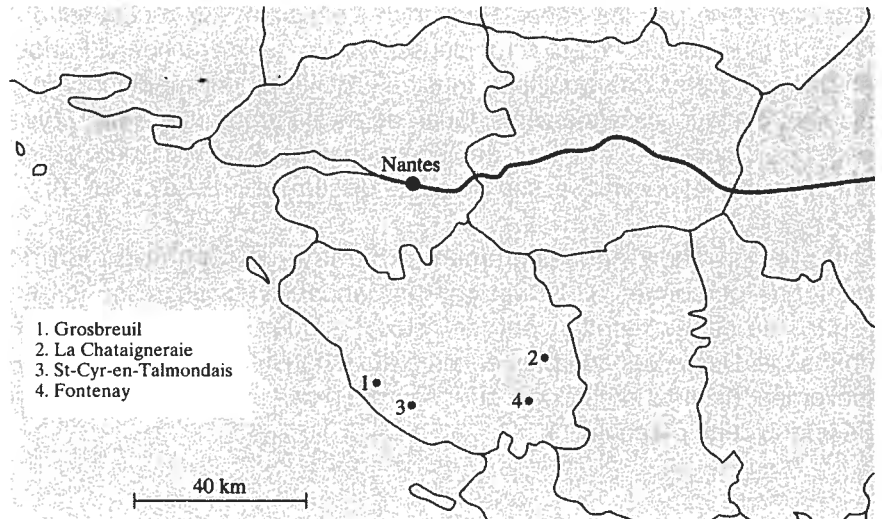
²⁰ Tel L. Bizeul, de Blain, qui envoic à Guéraud deux chansons de sa composition.

LES PROCHES

Benjamin FILLON

B. FILLON - CI B.N. Dpt Estampes

Ami de longue date du couple Guéraud, Benjamin Fillon²¹ est un homme particulièrement brillant, dont l'envergure dépasse de beaucoup, le cliché de ces notables de province, empoissés dans leurs bibliothèques et cabinets d'antiquités. Né à Grues (Vendée), en 1819, il devient avocat, puis juge de paix suppléant à Bourbon-Vendée²². Ses engagements politiques sont clairs et sans compromis : il est républicain, opposant déclaré au second empire²³, et anticlérical. Propriétaire du château de la Court d'Aron, en Saint-Cyr-en-Talmondais, il constitue l'une des collections les plus prestigieuses d'Europe. Autographes, pièces archéologiques et historiques en sont l'armature. Numismate, il est aussi passionné de céramique, excellent dessinateur, et à l'occasion, il prend la plume pour quelque livre ou autre brochure. Dès la création de la Revue des provinces de l'Ouest, il collabore avec Guéraud, et signe plusieurs articles²⁴; autant de passions et de compétences, mises au service de recherches locales. Poitou et Vendée sont ses terrains de prédilection²⁵. Il projetait d'ailleurs de rédiger un ouvrage sur les guerres de Vendée²⁶.



²¹ Alias Pierre Hudel.

²² Aujourd'hui La Roche-sur-Yon (Vendée).

²³ Il refuse pourtant le poste de préfet qui lui était proposé, au lendemain du 4 septembre 1870.

²⁴ L'un (en 1856), comporte la chanson de *Jean Renaud*.

²⁵ Ce sera d'ailleurs le titre d'un de ses ouvrages : *Poitou et Vendée*, Fontenay, Impr. Robuchon, 1861-1865.

²⁶ *Bulletin de la société des bibliophiles bretons*, 1880-1881.

²⁷ Ms. 2227, lettre n° 227, datée du 6 juillet 1855.

Ses affinités avec Guéraud sont évidentes ; il le précède même, d'une certaine manière, par l'intérêt qu'il porte à la chanson. Elle est pour lui source de renseignements historiques, et plus encore, témoin d'une langue, celle dans laquelle il se plaît parfois à écrire :

« [...] Sur ce, Guéraud, posez vos peds tot à pllât et rendez-me le ben souer qui ve doune, tot ainsi qu'à votre femme, priont St Priapus que gle ve fasse ine visite et ve baille un petit gas qui ferai bêtoût sauter sus mes genoils, quand y irai gaspiner en votre boutique, amen !!! ²⁷ ».

Dix textes, parmi les douze qu'il envoie à Guéraud, utilisent cet idiome. Devant une telle proportion, la question qui se pose est évidemment celle d'une éventuelle réfection. Il écrit, à propos d'une *guillaneu*, recueillie à St-Cyr-en-Talmondais :

« Voici ce chant qui a été malheureusement soumis, comme presque tous ceux de nos contrées, à une rédaction moderne. Mais il n'en a pas moins conservé son caractère originel²⁸ ».

Sa version est dialectale²⁹, ce qui n'est aucunement preuve de réfection. Les recueils de Bujeaud et de Trébucq confirment bien l'usage privilégié de cette langue, pour ce type de répertoire. Fillon fait probablement ici allusion à une publication antérieure de cette pièce dans la Revue des provinces de l'Ouest³⁰. Pour autant, on se doit de rester prudent et un second exemple expliquera pourquoi. Après avoir édité (à deux reprises) la chanson de La Chasse-Gallery,³¹ Fillon la propose à Guéraud et celui-ci la retient. Elle figure effectivement dans le *Recueil*³² et devait donc être publiée. Mais alors que la première édition contient le vers : *Frère-Fadet de gnôme*, la seconde donne : *Frère-Fadet de bôme*, changement justifié par une note explicative :

« Baume, caverne ? N'ayant pas compris le sens de ce mot lorsque nous avons publié pour la première fois cette légende, nous avons altéré le texte en lui substituant celui de gnôme, qui rappelle des croyances orientales étrangères à notre pays ».

L'éventualité d'une réfection, fût-elle avouée, comme ici, est donc toujours à prendre en compte. La version de Guéraud, mais aussi celles des *Poésies populaires de la France*³³ donnent en effet toutes trois, le terme de « gnôme ». Et quel crédit attribuer à cette version, lorsqu'on lit une note précisant que :

« cette ballade a été retouchée sur un thème emprunté aux paysans de St-Cyr-en-Talmondais ».

La participation de B. Fillon à cette collection est emblématique à divers titres. Il est largement acquis aux concepts de l'idéologie primitiviste et la recherche de mentalités et de croyances l'emporte sur le relevé de terrain. Celui-ci n'a de valeur que de croquis, de fragment, éventuellement corrompus par le temps et la mémoire. Les –retoucher– est non seulement légitime, mais plus encore, c'est faire œuvre et devoir de restitution historique et philologique. La démarche de Fillon, acceptant le pastiche, n'est assurément pas celle de son commanditaire. Mais l'amitié qui liait les deux hommes suffit sans aucun doute à estomper ces divergences. Si le nombre de chants transmis par Fillon est peu élevé, le personnage imprime en revanche une attitude, une démarche et induit d'autres collaborations : celle de sa tante par exemple : Clémentine Poey d'Avant.

²⁸ In *Poitou et Vendée*, op. cit. p. 1.

²⁹ Cf. *infra*.

³⁰ Publiée par Emile Grimaud : *Revue des provinces de l'Ouest*, 1854, p.110.

³¹ Fillon (B.), *Histoire véridique des grandes et exécrables voleries et subtilités de Guillery...*, Fontenay-le-Comte, 1848, p.15, et *Poitou et Vendée*, op. cit., article : Saint-Cyr-en-Talmondais, p. 12. Cf. *infra*.

³² Ms. 2217, p. 86-89.

³³ B.N. Paris : *Poésies populaires de la France*, ms. 3340, f° 281 (envoi de M. Noblet), et f° 282 (envoi de M. Beauchet-Filleau).



C. POEY D'AVANT - Cl. B.N. Dpt Estampes

Clémentine POEY D'AVANT

Sœur du numismate Faustin Poey d'Avant, elle est née en 1788 à Fontenay-le-Comte. Passionnée de botanique et d'entomologie, elle s'investit peut-être davantage dans le domaine littéraire, au contact des grandes œuvres, françaises et étrangères. Mais c'est surtout la langue poitevine qu'elle a choisi d'étudier et dans laquelle, elle se risque parfois à publier³⁴. C'est pour elle l'occasion de débattre sur la meilleure façon de rendre compte d'une langue à dominante orale³⁵; en se basant essentiellement sur la prononciation, elle opte pour une transcription à caractère phonétique.



Elle connaît indiscutablement, et beaucoup mieux que son neveu, le répertoire chanté de sa région, et de plus, elle sait noter les mélodies. Sur près de soixante-dix textes, confiés à Guéraud, beaucoup portent la mention : « Mlle Poey d'Avant donnera l'air ». Autre projet inachevé, puisque huit mélodies seulement lui sont attribuées. La répartition dans les diverses sections se fait ainsi :

- trois noëls,
- quatre chants traditionnels et légendaires,
- un chant historique,
- cinq chants de métier,
- vingt-huit chants satiriques,
- vingt-cinq chants divers.

Ce classement, malgré ses limites, révèle néanmoins la priorité donnée au répertoire satirique : celui qui emprunte le plus fréquemment, il est vrai, au dialecte. Vingt-deux chansons figurent au *Recueil* et devaient donc être publiées. Malgré l'absence de tout renseignement sur les conditions de collecte, il n'y a pas lieu de remettre globalement en cause cet apport. Les chants recueillis témoignent bien d'une connaissance et d'un contact avec la tradition orale et ne dénotent aucune tendance au pastiche. La question qu'il convient de poser ici, est celle d'une éventuelle réécriture³⁶, augmentant la proportion des termes poitevins.

Il lui revient en tout cas d'avoir fourni à B. Fillon, la chanson du *Roi Renaud*, au moins par un texte, et avec deux mélodies différentes³⁷.

³⁴ Poey d'Avant (Clémentine) : *La Mouëté de quene, conte en patois poitevin*, Nantes, Impr. Guéraud, 1859, 7 p.

³⁵ Son frère, Faustin, avait d'autres perspectives, en publiant : *L'influence du langage poitevin sur le style de Rabelais* : Paris, Techener, 1855, 14 p.

³⁶ Étude menée ponctuellement, en regard des pièces éditées dans la seconde partie.

³⁷ Cf. *infra*. C'est le texte auquel P. Benichou fait allusion, dans *Nerval et la chanson folklorique*, Paris, Corti, 1970, p. 164.

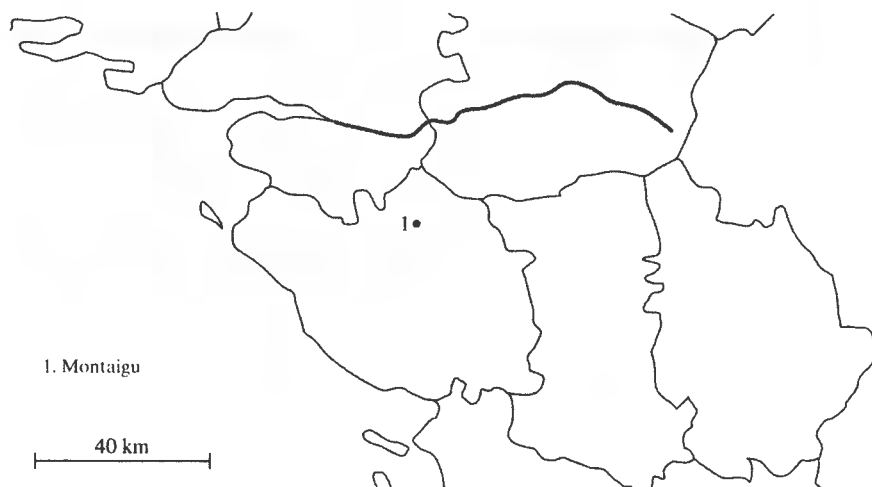
Charles DUGAST-MATIFEUX

Né en 1812 à Montaigu, il fait partie des amis intimes de Guéraud³⁸, au même titre que Benjamin Fillon. Une même passion pour l'histoire locale, réunit les trois hommes au sein de nombreuses sociétés savantes. Ses recherches concernant la période révolutionnaire, font aujourd'hui encore autorité, par le fonds impressionnant qu'il a légué à la Bibliothèque Municipale de Nantes.

La langue poitevine l'intéresse tout autant, et on lui doit notamment, la publication de la première églogue de Virgile (traduite en poitevin par l'abbé François Gusteau³⁹). Lui aussi, cherche dans les chansons populaires, l'expression fidèle et fiable d'une langue régionale, critiquant à l'occasion, les éditions qui en estompent la verve dialectale⁴⁰. Il poursuivra d'ailleurs, après le décès de Guéraud, ses recherches en ce domaine. Outre les dix-sept textes et sept mélodies qu'il lui confie, il lui communique aussi, quelques œuvres encore manuscrites de F. Gusteau⁴¹. Il en extrait, entre autres, la célèbre *Chanson pour la cérémonie du gâteau et du bouquet qu'on présente dans les noces de village*⁴², plus connue sous le titre de la *Chanson de la mariée*. Ses sources se partagent donc entre documents écrits et enquêtes personnelles. De ces dernières, les manuscrits en gardent la trace. Certaines sont raturées, corrigées. Les versions retenues pour (ou par) Guéraud, permettent des comparaisons intéressantes. Plus qu'une réfection lettrée, le choix entre plusieurs variantes semble avoir été déterminant⁴³.



Ch DUGAST-MATIFEUX



³⁸ Il épousera M^{lle} Brethé, de Nantes, autre intermédiaire de Guéraud.

³⁹ *Revue des provinces de l'Ouest*, 1858, p. 233 et sqq.

⁴⁰ Il reproche ainsi à Jérôme Bujeaud, d'avoir inclus dans son recueil : la chanson *Il est pour-tant temps*, dans une « traduction » française : « Cette chanson est rapportée, texte et musique, l'un et l'autre assez mal, dans les *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest*, de Bujeaud, sur la rubrique *Maries-mé donc*. Cette chanson, encore plus drôle dans le patois qu'en français, est en effet le pendant de : *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie* ». B.M. Nantes, fonds Dugast-Matifeux, liasses 239-9.

⁴¹ Rassemblées pour édition par Jacques de Pressac, bibliothécaire à Poitiers. Cf. p. 31.

⁴² *Ibid.*, pp. 27-31. Cf. II Édition critique, n° 9,106.

⁴³ Cf. II Édition critique, n° 6,401

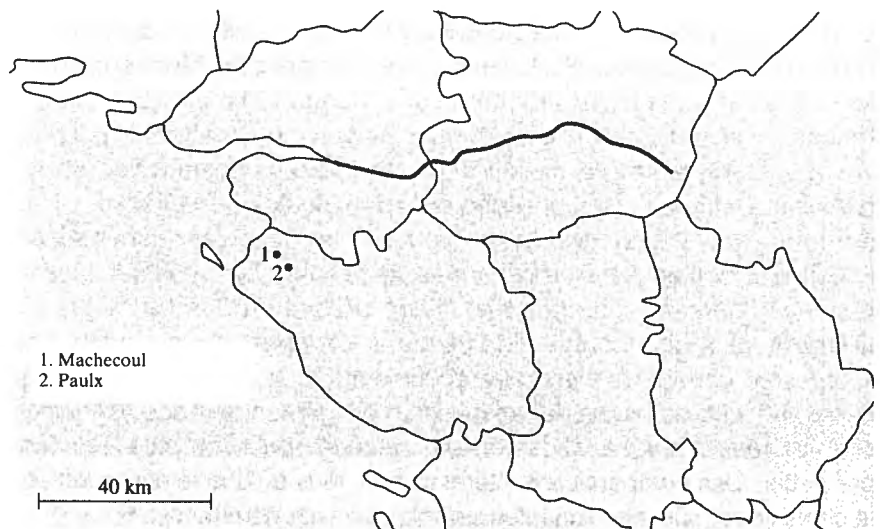
⁴⁴ Cf. II Édition critique, n° 6,619

⁴⁵ Ms. 2217, p. 302.

De ce répertoire où les pièces dialectales sont nombreuses, Guéraud enrichit surtout la série des chants satiriques et celle des chants divers, non sans quelque chevauchement : *Le galant caché dans le coffre, et mangé par les rats*⁴⁴, est donné par exemple en trois versions, et sans renvoi. Pour la plupart, ces chants sont consignés dans les *Documents*. Plusieurs auraient pourtant mérité de figurer dans le *Recueil* et seront retenus pour la présente édition. Les choix de Guéraud répondent davantage à des critères historiques que linguistiques. La chanson relative aux *Ballons lancés à Nantes en 1784*⁴⁵, en

est l'écho. Assurément, il y avait plus à apprendre des chants de l'époque révolutionnaire, patiemment recueillis et copiés par Dugast-Matifeux. Guéraud ne semble pas avoir eu accès à cette collection⁴⁶, à moins qu'elle ne soit postérieure à leur collaboration.

MME FRANÇOIS DE LA NICOLLIÈRE
Mlle Gabrielle PRAUD DE LA NICOLLIÈRE



Résidant à Machecoul, Mme François de La Nicollière entretenait avec Guéraud des relations de solide amitié. Sa fille Gabrielle, auteur de contes pour enfants et de quelques autres ouvrages⁴⁷, est sans doute à l'origine de plusieurs des chansons, où figure la mention « La Nicollière ». Une note du recueil d'Abel Soreau le confirme⁴⁸:

« Chanson communiquée par Mlle Gabrielle Praud de La Nicollière, qui la tenait de Jenny Monnier, de Paulx, sa vieille bonne. »

C'est d'ailleurs la seule indication connue à propos des informateurs de cette enquête. Le répertoire est intéressant: vingt-cinq textes et dix-huit mélodies. C'est une bonne représentation d'une poésie chantée d'expression orale. Il s'en faut de beaucoup que toutes soient folkloriques. Huit chants traitent de la période révolutionnaire, et plus précisément de la contre-révolution locale. Aujourd'hui encore, quelques mémoires conservent parfois de telles pièces, démontrant s'il en était besoin, à quel point cette guerre est « interminable »⁴⁹. Il est d'ailleurs intéressant de relever dans ces textes et mélodies les variantes découlant d'une telle transmission.

Une quinzaine de chansons folkloriques complètent cet envoi. Sept ont un air noté. On y découvre pour la première fois notamment, une mélodie spécifique au poème de la *Fille changée en biche*: chanson assez rare dans nos recueils folkloriques, et dont les mélodies ne seront notées qu'à partir de la fin du siècle.

⁴⁶ Conservée dans le fonds Dugast-Matifeux : B.M. Nantes, liasses 37-7.

⁴⁷ Qu'elle publie chez divers éditeurs, sous le pseudonyme de Gabrielle d'Éthampes. Quelques titres : *Fleurs de Bretagne*, Paris & Lyon, F. Girard, s.d. *Isabelle aux blanches mains, chronique bretonne*, suivie de : *L'Anneau de la châtelaine*, Paris, Didier, 1872. *Les lavandières*, Paris, Brunet, 1868.

⁴⁸ B.M. Nantes, ms. 2445, p. 108.

⁴⁹ Selon l'expression particulièrement heureuse de Jean-Clément Martin : *Une guerre interminable : la Vendée 200 ans après*, éd. Reflets du Passé, Nantes, 1985.

À LA RECHERCHE DE CHANTS HISTORIQUES

Quelques intermédiaires n'ont cherché, semble-t-il, que ce seul répertoire. M. Niollet, par exemple, instituteur à Remouillé (Loire-Atlantique), envoie douze chants. Onze concernent les événements politiques de la première moitié de ce siècle. Chants d'opposition à *Charles X*, *Louis-Philippe*, ou chants en faveur de la *duchesse de Berry* et de son fils. On y reconnaît toujours la même facture lettrée :

« A tous fidèles royalistes
Ralions-nous et conspirons
Pour abattre les réalistes
Des empires de nos Bourbons

Refrain :

Approchons-nous avec prudence
Royaux parlons bas
Montrons nos progrès en silence
Les Jacobins ne nous saperont pas (*bis*)⁵⁰».

Autre amateur historien, Fortuné Parenteau, Conservateur du Musée Départemental d'Archéologie de Nantes. Sur neuf chansons, envoyées de Pouzauges, sept concernent la période révolutionnaire et bonapartiste. La *Ronde de la Fête de la Paix* est extraite d'une brochure⁵¹, et l'attribution à un villageois, n'est ici qu'une indication scénique :

« Par un villageois :

En dépit des malveillants
Que la confiance
Rappelle parmi les francs
La paix d'abondance ;
Dans un seul camp réunis.
N'ayons d'autres ennemis
Que ceux de la France (*bis*) ».

Il faudrait ajouter nombre de copistes anonymes, et certainement Guéraud lui-même ; autant d'*antiquaires* pour qui ce répertoire, unit subtilement l'*ancien* avec le *local* et crée l'illusion de pouvoir composer un recueil chronologique. Le *populaire* défini par Guéraud est pourtant d'une toute autre nature, et en suivant fidèlement ses conseils, plusieurs s'engageront sur la voie véritable des *chansons folkloriques*. Parfois avec réticence, comme L. Rosenzweig⁵², en Morbihan ; plus fréquemment avec enthousiasme, comme P.H. Berger⁵³ dans la Vienne.

⁵⁰ Ms. 2221, p. 263.

⁵¹ Scène lyrique à l'occasion du traité de paix signé à Campo-Formio. Nantes, impr. de Brun aîné, Place Égalité.

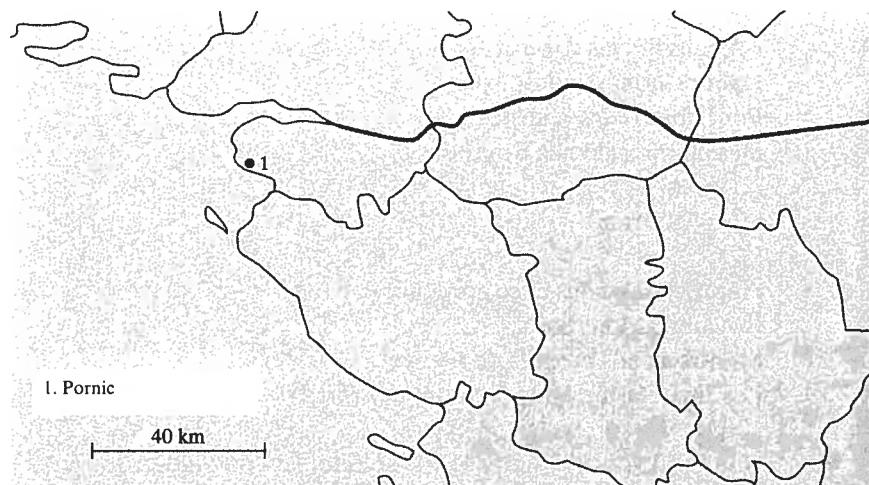
⁵² Qui écrit à Guéraud en mars 1860, (ms. 2224, p. 363) :
« Quant aux chansons que j'ai envoyées au Ministère pour mon propre compte je n'en ai conservé qu'un petit nombre et je n'en fais pas grand cas. Je les ai recueillies de la bouche d'un jeune roulier qui me paraît les avoir bien altérées. Je vous les donne pour ce qu'elles valent... ».
[NB: Quinze chansons environ ont été envoyées au Comité Fortoul. Elles sont dispersées dans les *Poésies populaires de la France*, B.N. Paris: ms. 3340, f° 301, ms. 3341, f° 439, ms. 3342.
f° 511, 512, 515, 550, 551, 566, 575, 577, 576.]

⁵³ Cf. *infra*.

À LA RECHERCHE DE CHANTS FOLKLORIQUES

M. BELLANGER; F.-J. CAROU

Leur contribution à la collection Guéraud est fondamentale, tant par le nombre de pièces envoyées (environ cinquante textes et trente airs notés), que par leur qualité. Beaucoup sont folkloriques. Tous deux habitaient Pornic.



Carou était juge de paix. Correspondant de la *Société Académique de Loire-Inférieure*, il a rédigé une histoire de Pornic, d'ailleurs éditée par Guéraud⁵⁴. Le personnage de Bellanger est plus énigmatique ; il connaît très bien Guéraud puisqu'il est l'un des seuls à le tutoyer parfois dans ses lettres. Bellanger et Carou se connaissent aussi ; plusieurs correspondances le prouvent. Ils se sont ainsi communiqués leurs enquêtes respectives sur les chants populaires.

Et pourtant une seule chanson sera retenue pour le *Recueil*⁵⁵. Guéraud aurait-il sous-estimé la qualité de cet apport ? La véritable raison est sans doute plus conjecturale. En effet, la première lettre de Bellanger à Guéraud, qui fasse allusion à un tel envoi, est datée du 17 mai 1859⁵⁶. À cette date, le *recueil* était déjà en vente par souscription, ce qui excluait un remaniement fondamental.

Plusieurs éléments laissent croire à une collecte directe, auprès d'informateurs de première main. Ainsi cette lettre de Carou :

« Je vous envoie toute une collection de chansons. J'avais réquisitionné à cet effet presque toutes les dames de Pornic et chacune d'elles s'est empressée de m'apporter son contingent, mais comme elles écrivaient ou dictaient de mémoire et que pas une d'elles ne connaît les règles de la versification, elles ont donné à leurs vers, tantôt plus, tantôt moins de syllabes qu'ils n'en portaient, sans compter les fautes d'orthographe. Pour vous dédommager de la nullité de cet envoi, je me suis adressé au ménestrier de Pornic, jeune homme qui connaît le mieux nos chants populaires et qui est capable de les noter⁵⁷ ».

⁵⁴ Carou (F.J.), *Histoire de Pornic*, Nantes, éd. Guéraud, 1859. Réimpr. Lafitte, 1980.

⁵⁵ Ms. 2218, p.185: *Le coq qui chante*. (Envoi de Bellanger), Cf. II *Édition critique*, n° 6.006.

⁵⁶ À environ un mois d'intervalle (27 juin 1859), Carou fait parvenir à Guéraud un cahier de chansons. Ms. 2224, p. 352.

⁵⁷ *Ibidem*.

Très peu d'intermédiaires ont décrit leurs conditions d'enquête, et à cet égard, cette lettre est importante. S'il croit bon de s'excuser de la nullité de son envoi, c'est précisément un gage de confiance qu'il donne : le strict respect du texte, quel que soit son état, est bien la condition indispensable à toute collecte rigoureuse. Guéraud s'est-il laissé convaincre par les arguments de Carou jusqu'à ignorer tout ou partie de cet envoi? Treize chants seulement, portent la signature de Carou, ce qui paraît peu, au regard de la lettre précédente. Trois chansons, dites *historiques*, se rapportent à –la seconde chouannerie–, deux sont des compositions personnelles. Les autres sont folkloriques. C'est donc un ensemble assez hétérogène, et plusieurs pièces semblent bien avoir disparu : notamment les vingt-six rondes que Bellanger a adressées à Guéraud pour le compte de Carou⁵⁸. Disparues aussi, toutes les pièces à air noté, dont le ménestrier de Pornic était chargé. À moins qu'elles ne soient dispersées dans le *corpus* des chansons dont l'origine n'est pas mentionnée.

Moins précis que Carou, à propos de ses sources, Bellanger s'exprime davantage sur ses méthodes de notation :

« J'ai conservé autant que j'ai pu le cachet original que chaque chant semble présenter, toutefois je te ferai remarquer les irrégularités qu'ils paraissent renfermer. Je parle de la musique[...]»⁵⁹.

Il précise dans une autre lettre à Guéraud :

« Je t'avoue que je les trouve bien peu spirituelles pour les paroles, et la musique bien tronquée. Enfin, je te les envoie, telles qu'elles m'ont été données, suivant ton désir⁶⁰ ».

Voilà bien une confirmation des scrupules de Guéraud et une invitation à observer davantage le répertoire proposé par Bellanger : trente cinq textes, et trente-quatre airs notés. La plupart sont authentiquement folkloriques, et les citations précédentes, laissent croire à une notation rigoureuse et sans réfection.

Parmi les plus célèbres : *La fille au cresson*, *Mon père a fait bâtir maison*, *La fille et la caille*, *Les oiseaux du bois parlent-ils?*, *Les trois navires chargés de blé*, *Le prisonnier de Nantes et la fille du geôlier*, *La Belle chez le doratier*, *Le Blanchiment du logis*, *Plantons la vigne*, etc.

Sévère dans ses jugements, il laisse néanmoins entrevoir la possibilité de –corrections– dans le domaine musical. Sans doute pensait-il que Christine Guéraud s'en chargerait :

« Ta femme est musicienne et à l'aide du piano elle pourra y apporter les corrections qu'ils nécessitent⁶¹ ».

Pour lui faciliter la tâche, Bellanger rédige un commentaire⁶² à propos des trente quatre mélodies envoyées. Il y relève les –erreurs–, suggère des transformations ; aucune ne sera faite. Mais ce document

⁵⁸ Ms. 2230, lettre n° 341 (de Bellanger à Guéraud) :

« Je vous envoie 26 rondes, notées et arrangées par Carou ».

⁵⁹ Ms. 2224, p. 323.

⁶⁰ Ms. 2230, lettre n° 277, du 17 juillet 1859

⁶¹ *Ibidem*.

⁶² Ms. 2224, p. 323-324.

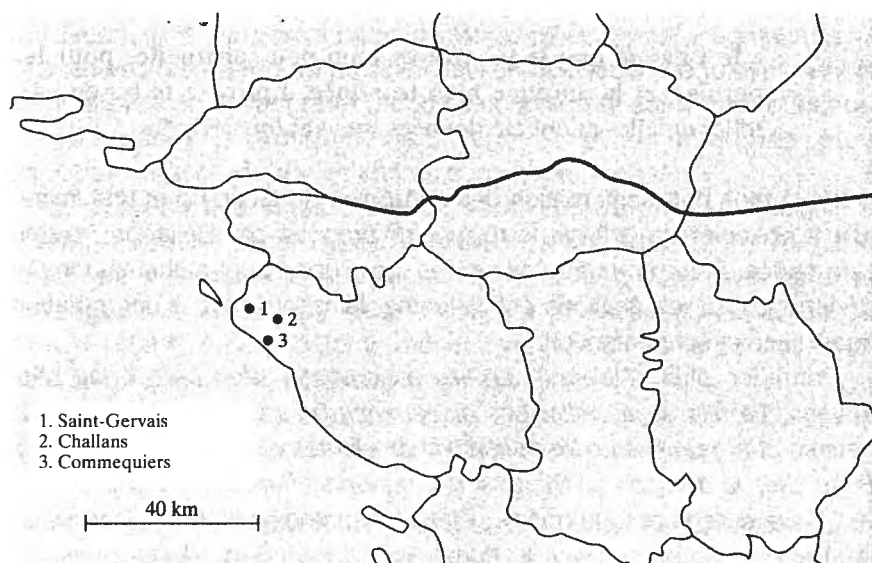
est un excellent témoignage du normativisme qui encombre à cette époque, autant les traités que les mentalités de nos collectionneurs. La notion de carrure, les règles de symétrie, sont aussi strictes que rigides. Témoin cet extrait de l'ouvrage de F. Martineau, cité comme référence, dans la bibliographie de Guéraud :

« Il y a des phrases de 2, 3, 4 et même 5 mesures. Quelquefois, la première phrase de 4 mesures est coupée par un repos au milieu, au bout de 2 mesures. L'oreille exige alors que la même césure musicale se fasse sentir dans la phrase complémentaire ⁶³ ».

On n'approche pas le répertoire populaire avec de telles exigences, sans s'exposer à de multiples déconvenues. C'est bien ce dont fait état Bellanger dans son commentaire : si douze chants sont jugés corrects, les vingt-deux autres sont rangés parmi les pièces –fautives–. Il est expliqué pourquoi, et comment il faut y remédier ⁶⁴.

La collecte de Bellanger est donc aujourd'hui un document aussi rare que significatif. Elle livre des chansons « en l'état », ce qui est déjà assez exceptionnel à cette époque. Mais elle laisse imaginer les réfections qui auraient pu y être apportées. Il n'est guère de témoignage plus démonstratif, dans l'étude des multiples rapports qui se créent entre un collectionneur et sa cueillette.

P. GROLLEAU



Sous-préfet d'Ancenis, il fit parvenir à Guéraud vingt et une chansons –un seul air est noté– recueillies aux environs de Challans. Deux de ses lettres sont conservées dans les *Correspondances*. La première est écrite en langue maraîchine ⁶⁵, laquelle ne marque d'ailleurs que fort peu, sa collecte personnelle : par ailleurs, il ne saurait être soupçonné d'une quelconque réécriture. Sa méthode tient davantage à des observations épisodiques mais rigoureuses :

⁶³ Martineau (F.), *Nouvelle grammaire de la langue musicale*, Paris, Heugel, 1845, p. 95.

⁶⁴ Cf. *infra* : ces remarques seront incluses à l'édition des pièces concernées.

⁶⁵ Ms. 2231, lettre n° 43.

« Le 3 novembre dernier, voyageant à pied près de Saint-Gervais à Challans, j'entendis une bergère, gardeuse d'ouailles, chanter plusieurs chansons. L'air et les paroles de la seconde ne m'étaient pas connus. Voici tout ce que ma mémoire a pu retenir :

...

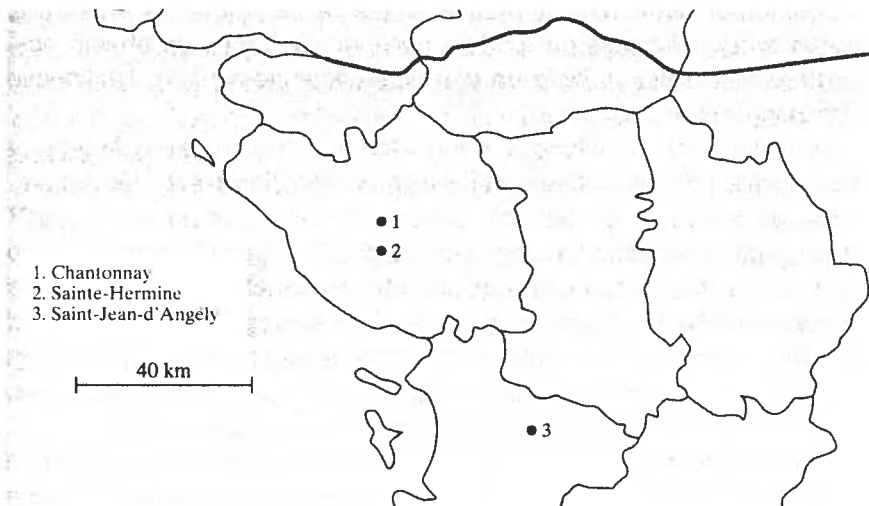
J'ai vu passer... léridondaine
Trois chevaliers... léridondé
J'ai vu passer trois chevaliers (*bis*)
Deux à cheval... léridondaine
Et l'autre à pied
Deux à cheval et l'autre à pied (*bis*)
Celui de pied... léridondaine
Va le premier... léridondé
Celui de pied va le premier⁶⁶.

[...] A Commequiers, le 30 octobre, par un temps admirable, les vendangeuses chantaient de tous les côtés. J'aurais pu copier trois ou quatre chansons que l'une d'elles y débitait tout près de moi, sans qu'elle se doutât de ma présence, derrière le buisson de mon pré⁶⁷ ».

Le témoignage peut paraître anecdotique, mais il insiste fort à propos sur la discrétion indispensable et préliminaire à l'observation rigoureuse.

On ne saurait dire si Grolleau s'est imposé de telles méthodes. Le répertoire qu'il nous procure, est seul garant d'une nature folklorique incontestable. Outre les cinq *guillaneus*⁶⁸ qu'il contient, plusieurs autres chants relèvent de la même veine. Guéraud ne retiendra que le *Troupeau en danse*⁶⁹ et *La fille du maréchal*⁷⁰ pour son *Recueil*.

Jérôme BUJEAUD



⁶⁶ Il s'agit probablement de la chanson du *Cheval déferré*. Cf. **II Édition critique**, n° 6.611.

⁶⁷ Ms. 2231, lettre n° 215.

⁶⁸ Cf. **II Édition critique**, n° 3.10.

⁶⁹ Ms. 2218, p. 103. L'air est noté par Charles Dugast-Matifeux. Cf. **II Édition critique**, n° 7.21.

⁷⁰ Ms. 2218, p. 298. Cf. **II Édition critique**, n° 6.105.

Né en 1834 à Angoulême, et après avoir abandonné une carrière de médecin, il s'installe à Sainte-Hermine, en Vendée où il se consacre à la littérature⁷¹. Sa première lettre à Guéraud est datée du 8 février 1861. Elle

⁷¹ Le Quellec (Jean-Loïc), « Un antiquaire progressiste, Jérôme Bujeaud », p. 32-37, in *Collecter la mémoire de l'autre*, collection Modal, Geste Éditions, Niort, 1991.

est donc très tardive, par rapport au projet de publication. Les deux hommes ne se connaissaient que depuis peu, et le contenu de cette lettre révèle que la collaboration de Bujeaud n'est pas totalement désintéressée :

« Je vous envoie avec cette lettre une brochure intitulée, *Drame dans la charmille*, que le directeur du journal de Monaco avait eu la bonté de me faire tirer à 60 exemplaires. Je voudrais comme je vous en ai fait mention, en faire une publication (300 exemplaires) remarquable au point de vue typographique... Mais revenons à nos chansons. Je vous envoie cher monsieur, plusieurs chansons et dans le courant de la semaine, je vous en expédierai une autre[...] ⁷² ».

Guéraud doutait-il des compétences de son interlocuteur ? Il n'hésita pas à demander conseil, avant de lui faire confiance. M. Marcheyez, par exemple, eût cette réaction étonnante :

« Je le crois un peu superficiel en ce qui concerne les chants du Poitou ⁷³ ».

Malgré ces réserves ⁷⁴ Guéraud est passé outre, au moins partiellement ; trois airs notés sont retenus au *Recueil* ⁷⁵. Tous les autres, ainsi que tous les textes, sont reportés dans les *Documents*. Le répertoire proposé par Bujeaud (vingt textes et seize mélodies), est sans doute influencé par son destinataire : il y est souvent question de chouannerie, et plusieurs chansons sont datées : 1815, 1816, 1817, et 1848. L'origine est parfois mentionnée :

« ...Une chanson de bleus fort répandue dans le pays et cependant peu de nos paysans la savent entièrement ⁷⁶ ».

Bujeaud confirme ainsi le pressentiment de Guéraud : les mémoires, fussent-elles paysannes ne gardent que peu de traces de chants politiques et historiques. Il insistera d'ailleurs ultérieurement sur l'antinomie entre *populaire* et *historique*.

Sa collecte est localisée à Sainte-Hermine, Saint-Jean-d'Angély et Chantonay. L'étude critique d'une telle contribution n'est plus à faire. Le recueil de *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest* ⁷⁷ est un gage convaincant à bien des égards. P. Coirault le décrit comme « une œuvre très importante, par une récolte directe et qui mérite une haute estime ⁷⁸ ». En choisissant de retenir quelques mélodies, Guéraud met déjà l'accent sur l'extrême précision de leurs notations. Les valeurs irrationnelles, les changements de mesure sont couramment employés, sans qu'il soit préjugé de quelque erreur ou inconvenance.

Parmi les chants envoyés à Guéraud, Bujeaud en a omis cinq (de la série « historique »). Tous les autres sont publiés dans son propre *recueil*, parfois avec quelques variantes.

⁷² Ms. 2231, lettre n° 238.

⁷³ Ms. 2231, lettre n° 262.

⁷⁴ Et celles de Christine Guéraud. Cf. *supra*.

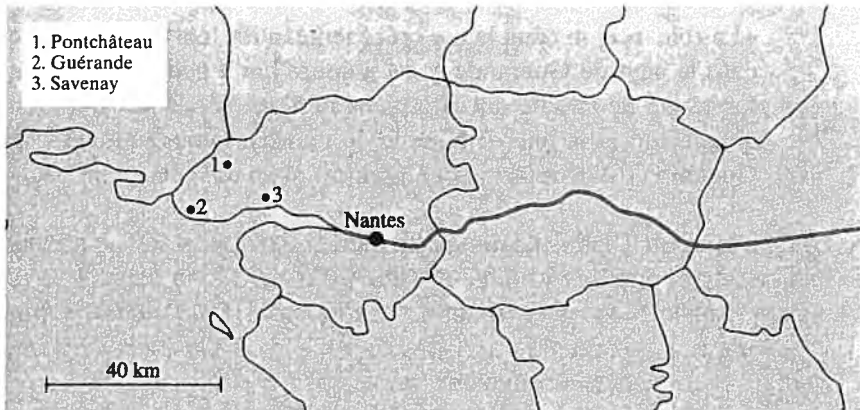
⁷⁵ Toutes les notations mélodiques sont de Louise Boutet-Bujeaud, épouse de Jérôme.

⁷⁶ Ms. 2231, lettre n° 268.

⁷⁷ D'abord publié dans les *Mémoires de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres*, t. III et IV, 1863 et 1864. Puis à Niort, en 1866 et en 2 vol. Réimpr. 1895. Reprints Laffite, 1975.

⁷⁸ In *Notre chanson folklorique*, op. cit. p. 407.

COLLECTEURS DU PAYS GUÉRANDAIS



Charles LOYER

Natif de Guérande, il est prêtre à Pontchâteau, et Guéraud le range dans la liste des personnes dont les airs ont été « pris sur le chant oral ». Une lettre de 1859, évoque, au moins partiellement, l'intérêt qu'il porte à cette recherche, et sa manière de procéder :

« Je travaillerai de mon mieux dans l'intérêt de vos chants populaires; j'espère vous en placer plusieurs exemplaires... J'attends des chansons du mois de **may** et plusieurs autres. Un jeune gars qui a bon bec doit venir passer la journée de lundi chez moi et lui ferai débiter tout son répertoire qu'on dit fort varié. La plupart des bonnes gens à qui je demande des chansons, ne comprennent pas l'intérêt que j'y attache, pensent toujours que je veux me moquer d'eux. C'est là une de mes grandes difficultés⁷⁹ ».

Cette collecte intéresse la région de Pontchâteau et celle de Guérande. Quelques doutes subsistent quant à l'attribution de certaines pièces⁸⁰, mais sa participation avoisine la trentaine de pièces. Sur six cantiques, Guéraud en retiendra trois pour la *recueil*: *Laissez paître vos bêtes*⁸¹, un *Cantique en l'honneur de la naissance de Jésus-Christ*⁸², et *Contre la danse*⁸³.

Le reste de son envoi se compose de chansons qui, en majorité, sont folkloriques. Guéraud les a réparties dans les autres séries sauf une : celle des chants historiques. Non pas que Loyer les ait ignorées pour leur style trop lettré, mais ses critères de choix reposent, semble-t-il, sur l'ancienneté, pourvu qu'il y ait néanmoins tradition orale. Ce qui l'amène par exemple à retenir cette pièce :

Cœurs sensibles à l'amour
Partagez ma tristesse
C'était ô cruel retour!
Dans ma plus tendre jeunesse
La mort cruelle et traître
M'oblige à fuir la cour.

⁷⁹ Ms. 2224, p. 349.

⁸⁰ Certaines lui sont attribuées par ses initiales, ou son nom. D'autres ne portent que la mention de Pontchâteau.

⁸¹ Ms. 2217, p. 18.

⁸² Ms. 2217, p. 57.

⁸³ Ms. 2217, p. 78. Longtemps attribué, à Griginion de Montfort, il s'agit en fait d'une composition de F. Gusteau.

Il précise en note :

« La romance ou complainte précédente, autrefois très populaire dans le pays de Guérande, y est aujourd'hui à peu près oubliée. La bonne femme de qui je la tiens prétend savoir par tradition qu'elle concerne une demoiselle de l'**ancien temps**, qui était de Guérande (Mlle de Trevelec). L'air est plein de mélancolie ⁸⁴ ».

Le répertoire de Charles Loyer insiste plus que d'autres sur les chants de métiers et apporte des variantes à des textes déjà bien connus de la collection, quelle qu'en soit la série. La *chanson du tonnelier*⁸⁵, par exemple, a aussi été recueillie à Vieillevigne. Celle du *Conjoint vendu*⁸⁶, à Tiffauges et Savenay. Plusieurs ont été publiées ⁸⁷.

Claude PAVEC

Né lui aussi à Guérande, en 1809, il fut notaire à Savenay. Il est connu parmi les folkloristes pour avoir publié un recueil⁸⁸, contenant trente-deux chants. Les airs ne sont pas notés. Patrice Coirault le décrit en ces termes : « Intéressante collection de trente-deux textes folkloriques, paraissant honnêtement transcrits, de mémoire ⁸⁹ ». Cette impression se confirme par sa collaboration aux recueils Guéraud. Dix-sept textes y figurent : ils sont communs aux deux recueils, mais vingt-deux mélodies sont notées, ce qui complète très heureusement la publication de Pavec.

Il semble qu'il n'ait pas eu connaissance du projet de Guéraud avant la mise en vente par souscription. Il y répond positivement par une lettre datée du 31 octobre 1859 et propose d'envoyer des chansons. Nous ne savons rien de ses conditions de collecte ; peut-être s'est-t-il contenté de copier fidèlement ses propres souvenirs, suivant les conseils de Guéraud :

« Envoyez-moi donc, monsieur, tout ce que vous pourrez recueillir, mais écrivez comme on prononce, ⁹⁰ ».

Si Pavec est fiable dans ses notations, la notion d'intégralité lui semble beaucoup moins familière : l'air des chants n'est pas systématiquement noté, ou inversement, une seule strophe peut figurer en regard d'une mélodie. Ses connaissances musicales n'entraînent pas chez lui, les *a priori* théoriques d'un Bellanger. Il se contente de remarquer, plus rarement de commenter :

« On commence la danse par *s'enlever*; or la musique commence par un temps en l'air et elle finit ainsi, bien que ce soit en dehors des règles, disent les musiciens ⁹¹ ».

Le répertoire de Pavec est incontestablement l'un des plus intéressants de la collection Guéraud. Reçu sans doute trop tard, aucune pièce ne figure au *Recueil*. Elles sont reproduites dans les diverses séries des *Documents*⁹². Toutes sont folkloriques, et sont donc publiées dans ce volume ⁹³.

⁸⁴ Ms. 2221, p. 71.

⁸⁵ Cf. II Édition critique, n° 12.07.

⁸⁶ Cf. II Édition critique, n° 9.228.

⁸⁷ Par Fernand Guériff, dans *Le Trésor des chansons populaires folkloriques, recueillies au pays de Guérande*, édité par l'auteur. Le Pouliguen, 1983, p. 102-115.

⁸⁸ Pavec (Cl.). *Chants populaires de la Haute-Bretagne, recueillis par un Guérandais de 1809*. Savenay, impr. Allair, 1884. « Notre but, écrit-il, dans l'avertissement, a été de sauver de l'oubli ces conceptions populaires qui, suivant M. Lebeuf, lors de la séance de l'Académie de Nantes (14 novembre 1858), semblent réunir la sensibilité exquise de la poésie germanique, le génie épique des poètes Serviens et la tristesse douce de la poésie écossaise. »

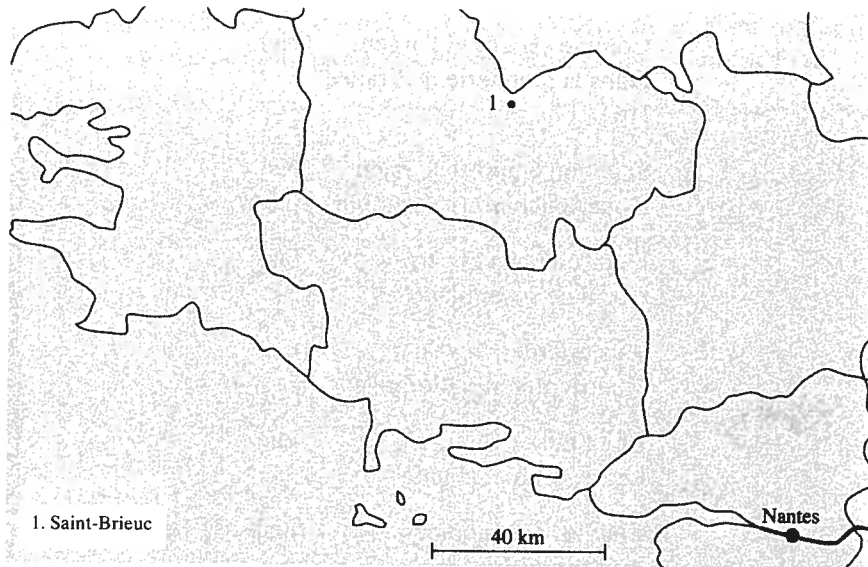
⁸⁹ Coirault (P.). *Notre chanson folklorique*. Paris, *op. cit.*, p. 416.

⁹⁰ Cités dans l'avertissement, p. 4.

⁹¹ Ms. 2224, p. 263.

⁹² Sauf dans celle des chants historiques.

⁹³ Elles figurent déjà dans l'ouvrage de Fernand Guériff *op. cit.*, p. 69-100.

DE PLUS EN PLUS LOIN**M. MARRES**

Inspecteur primaire dans l'arrondissement de Saint-Brieuc, il est l'un des intermédiaires les plus compétents, au niveau des textes de chansons, (aucun air n'est noté). Guéraud l'a certainement contacté en raison de sa participation à l'enquête Fortoul, mais sans doute tardivement, puisque tous les chants sont répertoriés dans les *Documents*. L'enquête en milieu traditionnel est certaine, et réalisée entre 1852 et 1854⁹⁴. Pour la plupart, ces pièces sont folkloriques, et plusieurs figurent dans les six volumes des *Poésies populaires de la France*⁹⁵.

Refusant la vulgarité autant que l'obscénité, il n'a retenu que les textes sans ambiguïté. C'est dire si le portrait qu'il compose, n'est pas le reflet d'une réalité objective. De cette démarche sélective, il s'explique :

« En général dans ce pays, les chansons populaires ne se recommandent ni par la grâce de la forme, ni par la moralité du fond. Les plus licencieuses sont celles qui paraissent être surtout goûtées de la multitude. Les petites filles de campagne n'apprennent guère que de pieux cantiques en l'honneur de Notre Dame de l'Espérance; mais l'enfant, mal élevé, de la ville, crie le soir par les rues, les chants que les libertins et les ivrognes, détestables instituteurs ambulants, n'ont pas de peine à lui apprendre et qu'il a bien vite retenu [...]

L'année dernière, la femme d'un instituteur de St Brieuc et plusieurs filles, ses voisines, personnes fort honnêtes et réputées sages, revenant ensemble de pèlerinage à Ste Anne d'Auray, faisaient retentir les rues des villes et bourgades qu'elles traversaient, des couplets suivants que le Malin Esprit leur soufflait sans doute, pour les arracher aux pieuses pensées, fruit de la prière à Ste Anne et à la Vierge Marie :

⁹⁴ D'après une lettre adressée à Guéraud et datée du 18 octobre 1860. Ms. 2231, lettre n° 55.

⁹⁵ Il a enquêté dans les douze cantons de Saint-Brieuc, dont trois sont bretonnants. Sa participation à l'enquête Fortoul est bilingue. Guéraud ne retiendra que les textes français.

Si ton cœur et le mien (bis)
Seraient dans la balance
Hé lon la
Seraient dans la balance.

Comme est l'or et l'argent (bis)
Dans la monnerie de France
Hé [...]

Si le tien emporte le mien (bis)
Nous coucherons ensemble

Dans un beau lit carré (bis)
Garni de roses blanches

Aux quatre coins du lit (bis)
Quatre pommes d'orange

Et au milieu du lit (bis)
Le rossignolet chante

Chantez rossignolet (bis)
A la jouissance

De voir deux jeunes amants (bis)
Passer la nuit ensemble⁹⁶ ».

C'est faire preuve d'un esprit critique bien sévère que de trouver trace diabolique dans un tel texte. Mais cet avis a valeur de témoignage, et exprime avec sincérité et bonhomie, l'esprit de censure qui le dirige. L'attitude est fréquente, à cette époque, mais l'aveu l'est beaucoup moins. Il souligne à quel point le folkloriste est lié au répertoire qu'il nous présente, comme un recueil de morceaux choisis.

Vingt-trois textes peuvent être attribués à M. Marres, et on y reconnaîtra plusieurs chants folkloriques célèbres : *Le prisonnier de Nantes et la fille du géôlier*⁹⁷, *Le plongeur noyé*⁹⁸, *L'apprenti pastoureau*⁹⁹, *Turlututu*¹⁰⁰, *Le marchand d'amours*¹⁰¹, *Les prisonniers sauvés par une chanson*¹⁰², etc. Autant de textes, qui démontrent s'il en était besoin, qu'entre Poitou et Bretagne, par terre et par mer, circule une littérature orale qui se reconnaît dans les mêmes thèmes et partage les mêmes motifs. De ces « courants » de circulation, il nous reste beaucoup à apprendre. De la signification de ces échanges, nous avons encore plus à découvrir.

P.-H. BERGER

Autre inspecteur des écoles primaires, P. H. Berger fut lui aussi sollicité à la parution du décret Fortoul, et y répondit par une enquête dans la région de Châtellerauld. Deux chants portent sa signature dans les *Poésies populaires de la France*¹⁰³. C'est très probablement pour cette raison que Guéraud l'a contacté, et une lettre mentionne les titres des chants qu'il souhaite publier. Au cours de l'année 1860, il reçoit cette réponse :

⁹⁶ B.N. Paris, Ms. 3342, *Poésies populaires de la France*.

⁹⁷ Cf. II *Édition critique*, n° 6.124.

⁹⁸ Cf. II *Édition critique*, n° 6.508.

⁹⁹ Cf. II *Édition critique*, n° 7.06.

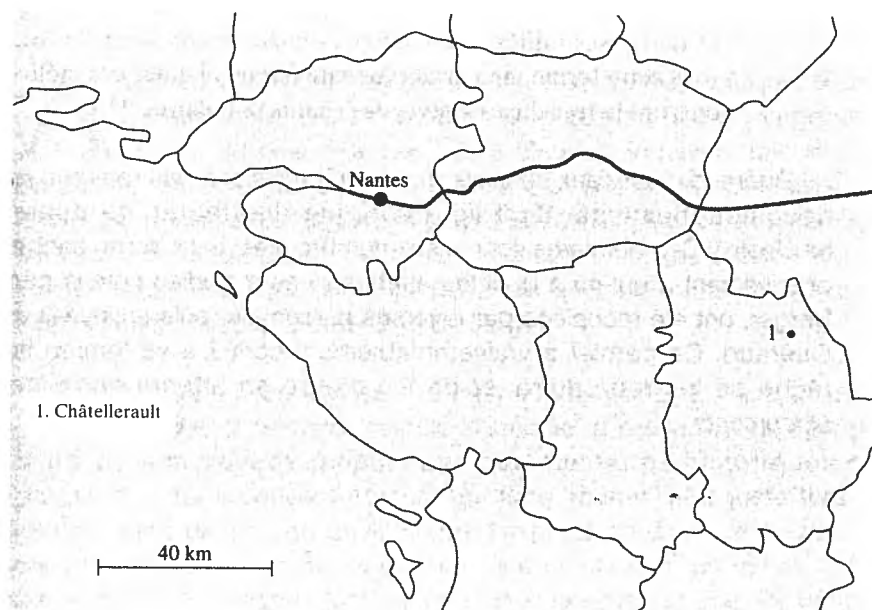
¹⁰⁰ Cf. II *Édition critique*, n° 7.10.

¹⁰¹ Cf. II *Édition critique*, n° 6.618.

¹⁰² Cf. II *Édition critique*, n° 6.621.

¹⁰³ Ces deux chansons figurent au volume 3339 : *Les métamorphoses*, (f° 233), *La chanson de la mariée*, (f° 324).

«De la Vienne, j'ai été dans la Nièvre, inspecteur de l'arrondissement de Clamecy, puis dans la Haute-Marne, à Langres, d'où je réponds à votre lettre du 29 février dernier. J'ai remis à des copistes les treize chants populaires dont vous me parlez, comprenant les deux chants : *Quand j'étais fille* et *Petit soldat de guerre*. Je vous les adresserai avec les airs que j'ai notés ¹⁰⁴».



En fait, douze chansons ont été retenues par Guéraud. C'est peu, mais l'intérêt de cette participation tient à la démarche ; Berger s'en explique :

«J'ai mis un soin scrupuleux à reproduire fidèlement les paroles et les airs. Je les ai fait chanter devant moi par des ouvriers, des habitants de la campagne dont quelques uns sexagénaires et illettrés, qui m'ont déclaré les tenir de leur grand-père et grand-mère, et les avoir eux-mêmes entendus souvent chanter dans les campagnes qu'ils habitent. J'ai écrit les airs et les paroles sous leur dictée ¹⁰⁵».

Une telle prise de conscience est rarement exprimée à cette époque, avec autant de concision. Elle fait état de deux notions fondamentales :

– l'existence d'un milieu privilégié d'enquête auprès du peuple, défini par ses représentants les plus humbles, exclus ou en marge d'une culture lettrée.

– En insistant sur l'âge avancé de ses informateurs, sur le répertoire de parents et d'aïeux, Berger souligne l'importance d'une transmission orale, dont la pérennité est une condition essentielle à la genèse, au déploiement et à l'évolution de ce répertoire.

*La Fille au cresson*¹⁰⁶, *La chanson de Ste Catherine*¹⁰⁷, *Les métamorphoses*¹⁰⁸, *La porte fermée aux brins d'orge*¹⁰⁹, *Le salut à la maîtresse*¹¹⁰, sont parmi les chansons les plus connues, mais pour la plupart, les autres se rattachent aussi à un *corpus* authentiquement folklorique.

¹⁰⁴ Ms. 2231, lettre n° 54.

¹⁰⁵ Ms. 2224, p. 345.

¹⁰⁶ Cf. II *Édition critique*, n° 6.503.

¹⁰⁷ Cf. II *Édition critique*, n° 3.09.

¹⁰⁸ Cf. II *Édition critique*, n° 6.401.

¹⁰⁹ Cf. II *Édition critique*, n° 6.107.

¹¹⁰ Cf. II *Édition critique*, n° 4.16.

Berger a pris soin de commenter toutes ces pièces, soulignant ici, la grâce et la naïveté, ailleurs, l'archaïsme ou l'antiquité. Mais il est aussi homme de son temps, en proposant à Guéraud un accompagnement musical :

« Je vous envoie ces chants populaires et y ai ajouté un accompagnement de piano et des parties de deuxième dessus et de basses-tailles, à six de ces douze chants dont l'effet, sous cette forme me paraît plus satisfaisant. Toutes ces mélodies ont la franchise de style des chants populaires¹¹¹ ».

Guéraud, fidèle aux conseils des *Instructions*, n'a pas retenu ces accompagnements. Sont-ils à l'origine des fautes de copie musicale ? Ces dernières sont assez nombreuses, sans qu'on sache précisément à qui ou à quoi les attribuer. Les mélodies notées par Berger, ont été recopiées par diverses personnes, puis envoyées à Guéraud. Ce dernier a vraisemblablement confié à sa femme la tâche de les reproduire, et de les mettre en attente dans les *Documents*.

¹¹¹ Ms. 2231, lettre n° 71. Il est aussi l'auteur d'une *Dissertation sur la Musique*, adressée à la Société d'Emulation de l'Allier. B.M. Nantes, cote : 68787 C 290.

C O N C L U S I O N

A une échelle locale, les travaux de Guéraud reproduisent d'une certaine manière les ambitions et démarches de l'enquête Fortoul au plan national. Leurs résultats induisent une même perplexité. La diversité des sources, la multiplicité des participants, rendent impossible tout jugement global et définitif. A qui les consulte, il est demandé de garder en permanence un esprit critique éveillé : lequel lui interdit de comparer l'incomparable, par exemple ici, la contribution d'un Fillon par rapport à celle d'un Bellanger.

Ces deux enquêtes exposent le même romantisme. L'objet, patiemment recherché et recueilli, suscite d'emblée la projection de l'imaginaire de son collectionneur. Les commentaires historiques ou *proto*-historiques peuvent aujourd'hui faire sourire, et à juste titre. Il importe bien davantage qu'ils soient l'expression d'un même désir : celui de retrouver une mémoire autre que cumulative, un temps autre que linéaire. L'antériorité dont les folkloristes relèvent la trace, est certes, plus logique que chronologique, mais elle existe à n'en pas douter, et quiconque fréquente quelque peu les répertoires français et canadien, s'en convaincra aisément.

Le positivisme qui a suivi ne s'est pas risqué à de telles projections, et s'est bien gardé de tout commentaire dépassant le seul objet et son contexte de production. Mais il lui revient d'avoir su rassembler, et l'École finnoise, est fort justement reconnue pour avoir mené à terme les premières tentatives de catalogage au niveau du conte. Dans le domaine de la chanson, les travaux de P. Coirault, de G. Massignon, et plus récemment ceux de C. Laforte, ont exploré diverses manières de ranger, ou de classer. Pour autant, le rapprochement avec l'École finnoise à ses limites, et les seules *Formations...* de Coirault témoignent fort bien de ce souci encore présent de chronologie et d'historicité.

Une autre perspective, liée au développement de la sémiologie, ouvre peut-être désormais à d'autres horizons. A.-J. Greimas, écrit par exemple :

«La mission du folkloriste, en tant que chercheur, devrait donc, pour moi, consister à procéder à une reconstruction, à rechercher, un peu comme l'ont fait les linguistes, les indo-européanistes d'abord, les autres ensuite, à rechercher une sorte de *proto*-culture, un stade qui permettrait de percevoir une culture comme quelque chose de cohérent. [...] Et finalement, pour moi, le seul objectif auquel le folklore puisse prétendre, c'est bien la *reconstruction* mythologique¹ ».

¹ Greimas (Algirdas J.), « Folklore et Mythologie : Problèmes de méthode », p. 35-36, in : *KALEVALA ET TRADITIONS ORALES DU MONDE*, édité par M.M. Jocelyne Fernandez-Vest. Paris, Éditions du C.N.R.S., 1987, 593 p.

Dans une sémiotique de la chanson folklorique, nécessairement synchrétique, puisqu'au texte, s'allie au minimum la mélodie, les premières études² s'appliquent à atteindre cet objectif, et à retrouver, selon l'heureuse formulation de Greimas, « quel était le rythme, la respiration sacrée d'une culture³ ».

Le catalogage trouve ici sa raison d'être, non comme une fin en soi, mais comme la mise à disposition de matériaux jusqu'ici épars et dont le dénombrement était des plus fastidieux.

Des *anciennes croyances* de nos premiers folkloristes à la *protoculture* des sémioticiens, le discours s'est progressivement construit, documenté et solidement argumenté. La quête apparaît alors peut-être moins étrange, l'horizon moins chimérique. Mais c'est bien autour des mêmes objets que s'est renoué le lien qui semblait définitivement rompu.

² Cf. par exemple : - CHARNAY (Thierry).
Essais de sémiotique sur la chanson folklorique française : La Blanche Biche (procédure syntagmatique); configuration de l'« oiseau » (procédure paradigmatic).

³ Greimas (A.J.), *op. cit.*, p. 35.

2^e Partie

ÉDITION
CRITIQUE

A V E R T I S S E M E N T

Dans cette édition, je me suis attaché à rapprocher les variantes d'une même chanson-type, associant donc dans un seul et même corpus, le *Recueil* et les *Documents*. Malgré les contraintes éditoriales, j'ai délibérément rejeté la perspective d'une anthologie. Par nature, elle serait contraire à notre domaine, et ne peut que générer l'illusion d'objets stables et surdéfinis. Le polymorphisme de nos chansons est bien une donnée intangible et conduit à une autre typologie : où les motifs poétiques et musicaux, se combinent, s'échangent, se transforment, jusqu'à composer des objets – plus ou moins – semblables, – plus ou moins – comparables.

On peut alors comprendre que de tels objets résistent à une seule logique binaire, qui les rattacherait, ou non à une classe prédéfinie. Nos rangements mesurent bien davantage des degrés d'appartenance que des oppositions.

Insistant délibérément sur cette dynamique, j'ai signalé en note, à chaque fois que possible, les renvois aux fichiers de P. Coirault et au catalogue de C. Laforte. Afin de ne pas multiplier les références, les chansons sont rattachées le plus souvent à une seule notice de chacun de ses ouvrages. Qui les consultera, trouvera fréquemment la mention : voir aussi, renvoyant à d'autres chansons, voisines par leur argument ou leur structure. J'ai mentionné en outre, quelques adjonctions, concernant principalement les ouvrages récents et locaux, ou ceux qui publient les supports sonores ou adoptent la même perspective comparée.

Quant à la présentation de notre corpus, elle s'inspire des grandes catégories déjà utilisées par G. Massigon¹.

TABLE DES ABRÉVIATIONS :

Adj. :	Adjonction. (Les titres des ouvrages sont abrégés. Les références complètes sont reportées en bibliographie.)
1t.,	un texte,
1m.,	un air noté,
comm.,	commentaires,
p. x et sq.,	page x et suivante, sur laquelle, l'air est noté. (les feuillets musicaux n'étant pas paginés dans les manuscrits.)
p. x et sqq.,	page x suivie de plusieurs feuillets musicaux,
rubr.,	rubrique,

¹ Massigon (G.), *La chanson populaire française en Acadie... Op. cit.*

Numérotation des chansons au fichier Coirault :

En l'état actuel des travaux de publication du fichier Coirault, seules les chansons appartenant aux rubriques 1 à 60, sont pourvues d'un numéro d'identification et d'un titre définitifs, cités ici.

Pour les rubriques suivantes, et afin d'éviter toute confusion ultérieure, nous ne mentionnons que le numéro de rubrique, suivi de... Le titre provisoire est noté entre crochets.

Exemple :

L'amante du dauphin, rubr. *Traverses*, n° 1401.

[*Le merveilleux navire*], rubr. *Marines*, n° 71...

1. COMPLAINTES : TRAGÉDIES ET CRIMES

1,01 JEAN RENAUD

Jeon Renaud.

Nous avons extrait cette ballade, ou mieux ce petit poème de la *Revue des Provinces de l'Ouest* (4^e année, 1856, p. 50), où elle a été insérée par Pierre Hudel (M. B. Fillon), qui l'avait déjà publiée dans une brochure sur Guillery tirée seulement à cinquante exemplaires et fort rare aujourd'hui. M. Fillon l'avait lui-même empruntée à un recueil manuscrit de chants et légendes populaires de la Vendée, formé par Mlle Clémentine Poëy-d'Avant.

Jeon Renaud n'est pas une composition qui appartienne en propre au pays où elle a été recueillie ; mais elle y a reçu des modifications essentielles, de nature à lui donner un charme qu'elle n'a pas ailleurs. La lecture des autres versions envoyées au Comité de la langue, des arts et de l'histoire de France, entre autres celle des environs de Blois, adressée par M. de La Saussaye, en fournit la preuve ; nous la reproduisons.

Le Comte Louis du pays de Retz et la Belle Germaine [cf. n° 1,04] qui suivent rappellent aussi l'époque des croisades, cette grande époque où le chevalier abandonnait sa dame pendant des mois, des années, sans lui faire parvenir de ses nouvelles ; où souvent même il partait pour ne plus revenir.

Si la rime n'est pas riche dans le chant de *Jeon Renaud*, et le style bien vieux, on est forcé de convenir que le sentiment en est vrai et des plus touchants. L'expression simple et naïve semble faite pour peindre dans toute sa force une passion dont la puissance égale la pureté. (Ms. 2217, p. 105).

A) Jean Renaud.

Quand Jean Re - naud de guer - re vint a - vec sin
tri - pes dans sa main son es - to - mach dans son cha -
peau - son cœur cou - vert de son man - teau.

Quond Jeon Renaud sit marié
A la guerre s'en at été.
A sa mère, qu'atait au creneau,
Attendait trejou Jeon Renaud

- Mon fils, o faut te réjouï,
Ta femme at accouché d'in fils
- De ma femme ni de men fils
Men cûr sarait se réjouï.

Quond Jeon Renaud de guerre veint
O que ses tripes on sa main
Sen estoumac on sen chapea,
Sen cûr covert de sen manta,

Ma mère, fasez fêre in lit
Tot au pus haaut de quiau logis ;
Fasez lou haaut, fasez lou bas,
Mais que ma mie ontonde pas.

Coirault : *Jean Renaud*, rubr.
Aventures de mariage : n° 5311.
Laforte : *Jean Renaud*, II, A-1.

Adj. Morand : (p. 202, 13 c., m.)
Garneret-Culot (I, p. 19-20, lt., 1m. = version
Beauquier.)
Laurent : (*Aux sources du Barzaz-Breiz*, p. 65, lt.,
p. 115, lt., p. 249, autres références bretonnes.)
Dastum/AFAP/La Bouëze : (*Chants
traditionnels du pays de Fougères*, face A, n° 2
et livret, p. 2, lt., comm.)
Roy (p. 58-60, lt., 1m., comm.)

Si y trepasse vers ménit,
Que l'en m'onterre vers midi.-
Et quond o sit sus le ménit,
Paauvre Jeon Renaud trepassit.

Mais quond o sit au matin jou
Que la cloche sounait trejou ;
- Mère, que veut dire ceci,
Que les cloches sounont onsi ?

- Ma feille, o l'est in étronger
Dans la ville qui vut ontrer.
- Quond Jeon Renaud arrivera,
Porte euverte trejou sera.
Mais quond o sit au matin jou
Que les valets criant trejou ;
- Mère, que veut dire ceci,
Que les valets criont onsi ?

- Ma feille, le chevau Morea
S'etranglit anit au ratea.
- Quond Jeon Renaud arrivera,
Gl'en améra pus beas que ça.

Mais quond o sit au matin jou
Que les breillons criant trejou,
- Mère, que veut dire ceci,
Que les breillons criont onsi ?

Ma feille, o l'est in bea linceu
Qu'à la buaie all' ont perdu.
- Quond Jeon Renaud arrivera,
Apportera pus beas que ça.

Mais quond all' allit on les chomps,
Que les bregères chontiant :
Velà la dame de la cour,
Sen homme est mort dompis in jour ;

A sen état, on quiau moument,
Le ner irait meux que le blonc.
- Mère, que veut dire ceci,
Quequès feilles chontont onsi ?

- Ma feille, o l'est qu'a ve disont
Que le ner va meux que le blonc
- Quond Jeon Renaud arrivera,
Me vestirai bé meux que ça.
Mais au logis quond a rontrit
Les gas portant sen mari
- Mère, que veut dire ceci,
Quequès hommes portont onsi ?

- Chère feille, o l'est in onfont
Que non porte à baptismont.
- Quond Jeon Renaud arrivera,
Tot baptiser onfont faudra.

Mais à l'église a se rondit,
Voisit le corps de sen mari.
- Ah mère ! vous m'avez caché
La mort de men Renaud aimé !

Adieu chatea, radieu pllais !
Y m'en retourne on men país.
- Dons ten país si te t'on vas,
Ten onfont qui le sognera ?

- Mère, garderez men onfont
Et l'élevez sagemont.
Veci la clé de men logis,
Et démézy tot est a li.

Et le ser même a s'onngit
Et le jou d'omprés trepassit.

Ms. 2217, p. 106-108 et sq.
(Chants traditionnels et légendaires.)
Envoi de B. Fillon, d'après
un cahier de Cl. Poey d'Avant.

B) Complainte de Renaud.

Quand Renaud de la guerre vint,
Portant ses tripes dans ses mains,
Sa mère, à la fenêtre, en haut,
Dit : Voici v'nir mon fils Renaud.

La mère Renaud, Renaud, réjouis-toi,
Ta femme est accouchée d'un roi.

Renaud Ni d'ma femme, ni de mon fils
Mon cœur ne peut se réjouir.

Qu'on me fasse vite un lit blanc,
Pour que je m'y couche dedans.
Et quand il fut mis dans le lit,
Pauvre Renaud rendit l'esprit.
(Les cloches sonnent le trépassement.)

La reine. Or, dites-moi, mère, m'amie,
Qu'est-c'que j'entends sonner ici ?

La mère. Ma fill', ce sont des processions
Qui sortent pour les rogations.
(On cloue le cercueil.)

La reine. Or, dites-moi, mère, m'amie,
Qu'est-c'que j'entends cogner ici ?

La mère. Ma fill' ce sont les charpentiers
Qui raccomodent nos greniers.
(Les prêtres enlèvent le corps.)

La reine. Or, dites-moi, mère, m'amie,
Qu'est-c'que j'entends chanter ici ?

La mère. Ma fill' ce sont les processions
Qu'on fait autour de nos maisons.

La reine. Or, dites-moi, mère, m'amie,
Quell' robe prendrai-je aujourd'hui ?

La mère. Quittez le ros', quittez le gris ;
Prenez le noir, pour mieux choisi'.

La reine. Or, dites-moi, mère, m'amie,
Qu'ai-je donc à pleurer ici ?

La mère. Ma fill' je n'puis plus vous l'cacher,
Renaud est mort et enterré.

La reine. Terre, ouvre-toi ; terre, fends-toi,
Que je rejoign' Renaud, mon roi !
Terre s'ouvrit, terre fendit,
Et la belle fut engloutie !

Ms. 2217, p. 109-110. (Chants traditionnels et légendaires.)
Version de M. de La Saussaye,
empruntée à l'enquête Fortoul.

C) Le Comte Louis.

Dans la forêt de Guillaumé Le Comt' Louis s'en fut chasser*.	} bis	- Ah dites-moi, ma mère, ma mie, Pourquoi nos servant's pleur'nt aussi ?	} bis
Dans son chemin a rencontré La mort, qui lui a demandé :	} bis	- Ma fill, all's ont lieu de pleurer : Un plat d'or all's ont égaré.	} bis
Aim's-tu mieux mourir à présent, Que d'être sept ans languissant.	} bis	- Ah dites-moi, ma mère, ma mie, Quell' robe prendrai-je aujourd'hui ?	} bis
Tout en entrant dedans Paris, Sa mère vint au devant de lui.	} bis	- Ma fill', le noir est plus séant Pour un' femme' qui relèv' d'enfant**.	} bis
- Réjouis-toi, mon fils Louis, Ta femme vient d'avoir un fils.	} bis	- Ah ! dites-moi, ma mère, ma mie, Pourquoi le deuil est-il ici ?	} bis
- Comment pourrais-je me réjouir, Moi qui suis tout prêt de mourir ?	} bis	- Ma fill', c'est un de nos voisins Qu'est enterré de ce matin.	} bis
Qu' l'on mett' la châsse auprès du lit, Un drap blanc pour m'ensevelir.	} bis	- Ah dites-moi, ma mère, ma mie, Pourquoi not' tombe est rafraîchie ?	} bis
- Ah ! dites-moi, ma mère, ma mie, Qu'est-c' que j'entends frapper ici ?	} bis	- Ma fille, je n' peux vous l'cacher Votre mari est enterré.	} bis
- Ma fill', ce sont les maçons Qui sont arranger la maison.	} bis	- Ouvrez tombeau, ouvrez rocher, Avec mon mari j'veux parler.	} bis
- Ah ! dites-moi, ma mère, ma mie, Qu'est-ce que j'entends chanter ici ?	} bis	- Votre bouche sent le routi, Et la mienne sent le pourri.	} bis
- Ma fille c'est la procession, Qui fait le tour de not' maison.	} bis	Retire-toi, femme, d'ici ; Car je ne suis que ver pourri.	} bis
- Ah ! dites-moi, ma mère, ma mie, Pourquoi nos valets pleurent-ils ?	} bis	- Ma fill', vous avez des enfants Qui ont besoin de leur maman.	} bis
- Ma fille, ils ont lieu de pleurer : Un cheval ils ont égaré.	} bis	- Dites-moi donc, ma mère, ma mie, N'ont-ils pas d'bons parents ici ?	} bis

variante :

* Dans la forêt de Dinallé
Le roi Louis s'en fut chasser.

** Prenez le noir, prenez le blanc ;
Le blanc vous est plus convenant.

Ms. 2217, p.111-113 et sq.
(Chants traditionnels et légendaires.)
Vieilleigne.

Lent.

Dans la fo - rêt de
Guil - lau - mé Le Comt' Lou - is s'en fut chas -
ser. Dans la fo - rêt de Gui - llau - mé Le
roi Lou - is s'en fut chas - ser

D) La vengeance de la mort ou Le fils du Comte Louis.

Andante

C'est le con - te du fils Lou - is qui
se pro - mène en ses prai - ries. C'est le con - te du
fils - - Lou - is qui se - pro - mène en ses prai -

- C'est du comte le fils Louis*
Qui se promène en ses prairies

} bis

En son chemin a rencontré
La Mort qui lui a demandé ;
A rencontré dans son chemin
La Mort, qui lui dit pour certain :

- Aim's tu mieux mourir cette nuit,
Que d'être sept ans à languir ?
Aim's tu mieux mourir à présent,
Que d'être sept ans languissant ?

- J'aime mieux mourir cette nuit,
Que d'être sept ans à languir ;
J'aime mieux mourir à présent,
Que d'être sept ans languissant.

Elle n'eut pas plutôt parlé
Que le beau Louis a trépassé.

(La femme du seigneur Louis s'adresse à sa mère :)
- Oh dites-moi, ma mèr', ma mie,
Pourquoi les seings (cloches) sonnent ainsi ? } bis

- Ma fille, on fait la procession,
Tout à l'entour de la maison.

} bis

- Oh dites-moi, ma mèr', ma mie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui ?

} bis

- Mettez du noir, mettez du blanc :
Mais le noir est plus convenant.

} bis

- Oh dites-moi, ma mèr', ma mie,
Pourquoi la terre est rafraichie ?

} bis

- Je ne puis plus vous le cacher
Votre mari est enterré.

} bis

- Ouvre tombeau, ouvre rocher ;
Avec mon mari j'veux aller.

} bis

* variante : C'est le conte du fils Louis.

Ms. 2217, p. 114-115 et sq.
(Chants traditionnels et légendaires.)
Vieillevigne.

E)

Le roi Louis s'en va chasser
Dans la forêt de Guéméné
Dans son chemin a rencontré
La mort qui lui a demandé.

Aimes-tu mieux mourir aujourd'hui
Que d'être sept ans à languir
Aimes-tu mieux mourir à présent
Que d'être sept ans languissant.

J'aime bien mieux mourir aujourd'hui
Que d'être sept ans à languir,
J'aime bien mieux mourir à présent
Que d'être sept ans languissant.

Oh ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends frapper ici ?
Ma fille ce sont les maçons
Qui raccomodent la maison.

Oh ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Quelle robe prendrai-je aujourd'hui ?
Quittez le rouge, quittez le gris
Prenez le noir le plus joli.

Quittez le vert, quittez le blanc
Prenez le noir le plus avenant.
Ah ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi le noir le plus joli.

Ah ! dites-moi, ma mère, maman,
Pourquoi le noir le plus avenant ?
Ma fille on ne peut plus vous le cacher
Votre mari est enterré.

Ouvrez tombeau, ouvrez rocher
A mon mari je veux parler
Ta bouche pu bien le pourri
Et la mienne le vert de gris

Ms. 2221, p. 55-56.
(Chants traditionnels et légendaires.)
Vieillevigne, V. Allain.

F)

Le roi Louis s'en fut chasser } bis
 Dans la forêt de Dillané ; }
 Dans son chemin a rencontré } bis
 La mort qui lui a demandé :

- Aim'rais-tu mieux mourir tout d'suite } bis
 Que d'être sept ans languissant ? }
 - J'aim'rais mieux mourir tout de suite } bis
 Que d'être sept ans languissant.

Il monta sur son cheval blanc, } bis
 S'en fut trouver sa chèr' maman : }
 - Maman donnez-moi des draps blancs } bis
 Je n'vous les salirai pas tant ;

Tournez mon lit du haut en bas } bis
 Pour que ma femm' ne m'entend' pas.. }

- Ah ! dit'-moi donc, ma mèr', ma mie, } bis
 Qu'est-c' que j'entends frapper ici ? }
 - Ah ! ma fill' ce sont les maçons } bis
 Qui sont arranger la maison.

- Ah ! dit's-moi donc, ma mèr', ma mie, } bis
 Pourquoi les domestiqu's pleurent-ils ? }
 - Ah ! ma fille, ils ont beau pleurer : } bis
 Un bassin d'or s'est égaré.

- Ah ! dit's-moi, ma mèr', ma mie, } bis
 Qu'est-c'que j'entends chanter ici ? }
 - Ah ! ma fill' c'est la procession } bis
 Qui fait le tour de la maison ;

- Ah ! dit's-moi, ma mèr', ma mie, } bis
 Quell' rob' je prendrai aujourd'hui ? }
 - Prenez le noir, prenez le blanc : } bis
 Le noir est le plus convenant.

- Ah ! dit's-moi donc, ma mèr', ma mie, } bis
 Pourquoi le noir me convient-il ? }
 - Pour tout' femm' qui a des enfants } bis
 Le noir est le plus convenant.

Ms. 2221, p. 57. (*Chants traditionnels et légendaires.*)
 (Donnée à Redon. La suite manque : elle raconte le voyage de la veuve au
 cimetière. sa conversation avec le défunt, etc.)

G)

Le roi Louis s'en est allé
 Dans la forêt de Guéméné
 Dans son chemin a rencontré
 La mort qui lui a demandé.

Aimerais-tu mieux ce soir mourir
 Que d'être sept ans à languir
 J'estimerais ce soir mourir
 Que d'être sept ans à languir.

Le roi Louis s'en est allé
 Dans sa chambre s'est renfermé
 Montez montez mon lit du haut en bas
 Que ma femme ne l'entende pas.

Ah dites-moi ma mère, ma mie
 Qu'est-ce que j'entends frapper ici.
 Ma fille ce sont tous les maçons
 Qui raccomodent la maison.

Ah dites-moi ma mère, ma mie
 Qu'est-ce que j'entends chanter ici.
 Ma fille ce sont tous les processions
 Qui sont autour de la maison.

Ah dites-moi ma mère, ma mie
 Qu'est-ce qu'il a tant sonner
 C'est le roi en France veut entrer
 Il a bien entrer d'autre fois
 On n'a jà tant sonné comme ça.

Ah dites-moi ma mère, ma mie
 Qu'est-ce qu'il a tant pleurer ici
 C'est le plus beau de nos chevaux
 Qui s'étranglit cette net au chateau.
 Si Dieu conserve mon mari Contredor
 Nous en aurons bé de plus biaux.

Ah dites-moi ma mère, ma mie
 Quelle robe porterai-je aujourd'hui
 Ma fille prenez le noir, prenez le rouge,
 [prenez le blanc,
 Le noir est toujours plus avenant.

Ah dites-moi ma mère, ma mie
 Qu'est-ce que les armes de mon mari
 [font ici
 C'est la fête de votre mari
 Qu'on célèbre aujourd'hui.

Ma mère, à qui ce beau tombeau
 Qui est ici tout de nouveau ?
 Ma fille, je te l'avais toujours caché
 C'est ton ami Contredor
 Que nous enterrions il y a huit jors.
 Ouvrez tombeau ouvrez rocher
 A mon ami je veux parler.
 Rocher ouvrit, pierre fendit
 A son mari elle parlit.
 Ote-toi d'ici ma chère amie
 Ta bouche ne sent qu'au routi
 La mienne ne sent qu'au pourri.

Tenez ma, ma mère, ma mie,
 Voilà la clef de mon logis
 Ayez grand soin de mon petit
 Pour moi, avec mon mari,
 Ici, je veux mourir.

Ms. 2221, p. 58.
 (*Chants traditionnels et légendaires.*)
 Sans origine.

Le problème depuis longtemps soulevé par les folkloristes, à propos de cette chanson, est sans conteste celui de son origine. Cette question est systématiquement posée dans de tels cas, lorsque la cartographie laisse apparaître un domaine d'extension dépassant très largement nos frontières politiques et linguistiques.

Les plus anciennes versions notées (au XVI^e siècle), proviennent du Danemark, où cette chanson a été largement recueillie. Elle laisse parfois apparaître une communauté d'inspiration, voire de construction, avec les leçons d'expression française, anglaise, bretonne et catalane. Une convergence très nette, de certains motifs d'introduction des versions bretonnes et nordiques, a contribué à l'élaboration de trois hypothèses principales :

- celle de Doncieux : la chanson serait d'origine nordique.
- celle de Verrier et Gruntwig : la diffusion y est inversée : de la Bretagne vers le Danemark.
- Enfin, celle de Pineau, considérant que Celtes et Scandinaves possédaient en commun cette chanson, héritage d'une époque lointaine où ils vivaient ensemble.

Notre propos n'est pas d'adhérer à l'une ou l'autre de ces hypothèses, ce qui supposerait, au préalable, l'établissement d'un catalogue systématique des différentes leçons de cette chanson. Au moins peut-on dénoncer des arguments pour le moins fragiles. L'hypothèse de Verrier, par exemple, repose en totalité sur une éventuelle rencontre entre étudiants bretons et danois, séjournant à Paris, au XII^e siècle. Les arguments de Pineau et Doncieux, pour séduisants qu'ils soient, sont à jamais invérifiables.

Les recueils Guéraud n'apportent aucun élément supplémentaire qui puisse étayer telle ou telle proposition. En revanche, ils témoignent de plusieurs versions limitrophes au pays bretonnant et dont l'intégrité ne manque pas de surprendre. L'argument apparaît nettement scindé en trois périodes d'amplitude inégale :

- un prologue, ayant recours au merveilleux : Renaud, ou Louis, parti à la chasse, rencontre la Mort qui lui propose de trépasser tout de suite ou de languir sept ans.
- Une partie centrale, basée sur un jeu de questions-réponses entre la mère du défunt et sa belle-fille.
- Un épilogue, plus ou moins développé, où la jeune femme discute avec son mari, puis meurt à ses côtés.

Alors que le plus souvent, les versions d'expression française ne retiennent que la partie centrale, Guéraud nous donne à connaître des textes de même langue, mais beaucoup plus complets.

La version procurée par B. Fillon, mais notée par Cl. Poey d'Avant, est peut-être la moins intéressante. Calquée sur un modèle français, il est fort possible qu'elle ait eu à subir quelque réfection patoisante par ses deux collecteurs. L'examen critique de leur participation globale au *Recueil* le laisse supposer. Déjà publiée par Guéraud en 1856 dans la *Revue des Provinces de l'Ouest*, cette version présente néanmoins l'intérêt d'être la seconde version publiée en France.

Dans les cinq autres leçons, le nom du personnage principal a changé ; parfois son titre aussi. Il s'appelle Louis, est roi, comte, ou fils du comte. Ces cinq textes s'accordent sur un prologue où Louis va chasser : en ses prairies dans la forêt de Dinallé, ou de Guéméné.

Est-ce le seul fait du hasard ? Guéméné, petite ville sur la route de Pontivy-au-Fauoët, fut gouvernée depuis 1443, par des comtes, qui, de père en fils, s'appelaient Louis.

Le chasseur rencontre la Mort en son chemin et elle lui pose la question fatidique : « mourir à présent ou languir sept ans ? ». La réponse nous est donnée par le retour en son château d'un homme à l'agonie, et marque ainsi la fin du prologue. La partie centrale est commune aux autres textes recueillis en France : quelques mots échangés entre la mère et son fils, puis la longue série de questions et de réponses équivoques. L'épilogue est souvent très bref et rassemble les deux époux dans la mort. Une version, malheureusement non localisée, retient pourtant l'attention : celle où la jeune femme dialogue avec son mari après avoir ouvert le tombeau. On notera que la disposition strophique, l'assonance, sont progressivement abandonnées. Le nom même de Louis, chasseur à Guéméné, est remplacé par celui de Contredor. C'est là un autre témoignage des contacts avec les versions bretonnes où le héros s'appelle parfois Tudor (en Trégor), Cortriodor (à Pont-Croix), ou Comte Redor (au Grand Auverné). La parenté avec les textes danois est alors plus sensible. Le héros s'appelle Olaf, mais quand son titre est donné, il devient « Riadar » Olaf. On ne saurait croire à une pure coïncidence.

1,02 LA BLANCHE BICHE

Complainte.

Moderato lento, triste.

Cel - les qui vont au bois C'est
la fille et la mè - - re Cel - les qui vont au
bois c'est la fille et la mè - - re l'u -
ne s'en va chan - tant l'au - - tre se dé - ses -
pè - - re Qu'a - vez - vous à pleu - rer
Mar - gue - ri - te ma chè - re

Coirault : [Marguerite, la blanche biche],
rubr. *Saints et Saintes* : n° 89...
Laforte : *La Blanche biche*, I, B-1.

Adj. Le Bris-Le Noac'h (III, p. 27pp., 1t., 1m.)
Roy (p. 62-63, 1t., 1m., comm.)
Études récentes :
Charnay (Thierry), *Essais de sémiotique sur la
chanson folklorique française : La Blanche Biche*
(procédure syntagmatique) ; *configuration de*
l'« oiseau » (procédure paradigmatique).
Thèse pour l'obtention du doctorat de
l'E.H.E.S.S., sous la direction d'A.-J. Greimas,
1986. (539 p. + 75 p.). Consultable à la l'E.H.E.S.S.
(cote TH 3345) et à la Bibliothèque de la
Sorbonne (cote I -12599, in 4°).
Le Floc'h (J.), *La Blanche Biche*, variations
poétiques et musicales franco-canadiennes,
Canadian Folklore Canadian, Revue publiée par
l'Association canadienne d'ethnologie et de
folklore. Québec, vol. 14,2, 1992, p. 75-93.

Celles qui vont au bois, c'est la fille et la mère ; (bis)
 L'une s'en va chantant, l'autre se désespère.
 - Qu'avez-vous à pleurer, Marguerite ma chère ?

- J'ai un grand ire au cœur, qui me fait pâle et triste. (bis)
 Je suis fille le jour ; la nuit, la blanche biche.
 La chasse est après moi, par haziers et par friches.

Et de tous les chasseurs, le pir', ma mèr' ma mie, (bis)
 C'est mon frère René. Vite allez qu'on lui die.
 Qu'il arrête ses chiens jusqu'à demain ressie !

- Arrêt' tes chiens, René ; arrêt', je t'en prie. (bis)
 Trois fois les a cornés, sans que pas un l'ait ouï.
 La quatrième fois, la blanche biche est prie.

Mandons le dépouilleur ; qu'il dépouille la bête. (bis)
 Le dépouilleur a dit : - Y a encore méfaite ;
 Elle a sein d'une fille, blonds cheveux sur la tête.

Quand ce fut pour souper ; que tout le monde vienn' vite. (bis)
 Nous voici tous placés, hors ma sœur Marguerite.
 Quand je la vois venir, ma vue est réjouite.

Vous n'avez qu'à manger, tueur de pauvres filles, (bis)
 Ma tête est dans ce plat, et mon cœur aux chevilles ;
 Le reste de mon corps devant les landiers grille.

Le bras du dépouilleur est roug' jusqu'à l'aissène. (bis)
 Dans le sang que ma mère avait mis dans nos veines,
 J'ai laissé boir' mes chiens comme à l'eau des fontaines.

Pour un si fort malheur, je ferai pénitence, (bis)
 Serai pendant sept ans sans mettre chemis' blanche,
 Et j'aurai sous l'épin' pour toit rien qu'une branche.

Ms. 2221. p. 63-64 et sq. (*Chants traditionnels et légendaires.*)

Machecoul, Mlle G. de la Nicollière.

Cette version est particulièrement intéressante par sa mélodie. Elle est ici notée pour la toute première fois en France, près de Machecoul. D'autres proches parentes, viendront confirmer plus tard, qu'elle est bien en voie de disparition, au profit de l'air généralement associé à la *Chanson des oreillers*. (Cf. rubr. IX, n° 9,114). Mais les leçons canadiennes ont conservé cette première veine, et apparemment ignoré la seconde, démontrant, s'il en est besoin, que le répertoire canadien, fût-ce aujourd'hui encore, nous livre fréquemment des images antérieures à celles des recueils de nos folkloristes français.

1,03 LA PORCHERONNE

Jousseame.

L'an pre - m i e r d e m e s n ô - - c e s i l v i n t u n
 m a n - d e - m e n t C' e s t d' a l - l e r à l a
 g u e r - - - r e s u i - v r e l e r o i C o n s - t a n t

Coirault : *La Porcheronne*,
 rubr. *Aventures de mariage* : n° 5302
 Laforte : *La Porcheronne*, I, B-21.

Adj. Dastum (*Chants traditionnels de Haute-Bretagne, Bogue d'or 1990*, face B, n° 9 et livret, p. 49-52, lt., comm.)

Le premier jour des nôces
 Il vint un mandement ;
 C'est d'aller à la guerre
 Suivre le roi constant.

Mais ma femme elle est grosse
 Je ne puis la quitter ;
 - Vas, vas mon fils Jousseame
 Ta femme i la soign'rai.

La men'rai à la messe
 Avec moi quand j'irai,
 Sur les fonts du baptême
 Ton enfant le tiendrai.

Quand Jousseam' fut en guerre,
 En guerre au loin rendu ;
 Les promess's de la mère,
 En' les a point tenu.

Lui at ôté les bagues,
 Les bagu's et les draps d'or ;
 Lui a donné la touaille¹
 L'at envoyée aux p'rots².

La bell' fut sept années
 Sans rire ni chanter,
 Au bout de sept années
 S'est prise à tant chanter

De sept lieues à la ronde
 Jousseaum' l'at entendu :
 C'est la voix de ma blonde
 Beau page, l'entends-tu ?

Oh ! da bonjour perotière
 A vous, à vos perots.
 Bonjour mes gentilshommes
 A vous à vos chevaux.

Oh ! dis moi donc perotière,
 Ne vas-tu pas diner ?
 Nenni, mon gentilhomme
 Je n'ai pas déjeuné.

Oh ! dis moi donc perotière,
 Pourrais-tu m'en donner ?
 Nenni, mon gentilhomme
 N'en sauriez pas manger :

Je mang' du pain d'avoine,
 N'est ni cuit ni salé ;
 Les chiens de ma bell' mère
 N'en voudraient pas manger.

Jousseame tire t'a sa poche
 Michette at accroché ;
 Tenez, petite perotière
 Voilà pour déjeuner.

Oh ! dis moi donc perotière
 Pourrais-tu me loger ?
 A ma bell' mèr' la traître
 Allez le demander.

Oh ! dis moi donc perotière,
 Ne vas-tu pas venir ?
 Nenni, mon gentilhomme
 N'est pas encore nuit.

Faut bien que je travaille
 Avant de m'en aller,
 N'ai pas fini ma qu'nouille
 Je n'ai pas bucheillé.

Bonjour, Madame l'hôtesse,
 Pourriez vous me loger,
 - Oui, oui, mon gentilhomme
 I vous logerai bé.

Quand Jousseaum' fut à table
 A table pour souper,
 Demande un' demoiselle
 Pour avec lui souper.

N'donn'point mes demoiselles
 Pour avec vous souper,
 Si c'n'est la p'tite p'rotière,
 Dans le coin du foyer.

Jousseame se lèv' de table
 At été l'embrasser ;
 N'connais tu pas ma belle
 Ton époux bien aimé.

Oh ! qu'as-tu fait des bagues*
 Que je t'avais donné,
 Il y a sept ans la belle
 Quand je m'en suis allé.

Ta mère, bonne mère
 Ell' me les at ôté'
 A ta sœur la plus grande
 Elle les a donné.

Oh ! qu'as-tu fait des robes**
 Que je t'avais donné
 Il y a sept ans la belle
 Quand je m'en suis allé.

Ta mère bonne mère
 Ell' mes les at ôté'
 A ta sœur la cadette
 Elle les fait porter.

Qu'as tu fait d'la portée
 Que je t'avais quitté
 Il y a sept ans la belle
 Quand je m'en suis allé.

Ta mère bonne mère,
 Aux perots l'a jeté,
 Notre bon valet Pierre
 Il l'a bien ramassé.
 L'a porté à l'église
 Il l'a fait baptiser.

Valet, de bon valet,
 Quel nom lui as-tu donné.
 - C'est le nom de Jousseame
 Que je lui fais porter.

Valet, de bon valet,
 Cherche a t'y marier,
 Ta fortune elle est faite
 Tu peux t'en assurer.

Si vous n'étiez pas ma mère
 Je vous ferais brûler ;
 Mais comm' vous êt's ma mère
 Je vais vous étrangler.

¹ « Touaille, nappe, linceul. Les bergères du Poitou portent aux champs, par dessus leurs vêtements, un grand drap écri qui leur sert de manteau [...] » Bujeaud (J.), *Chants et chansons...* p. 221.

² « Prots, perots, dindons ». Ibid.

variantes :

* Lavour sont-ils les bagues

** Lavour sont-ils les robes

Ms. 2221, p. 74-78 et sq.
 (*Chants traditionnels et légendaires*.)
 Fontenay, Cl. Poey d'Avant.

L'aire de répartition de cette chanson, connue en de multiples langues et dialectes, n'est pas sans rappeler celle du *Roi Renaud*, et a déjà suscité maints commentaires. Guéraud ne présente pas ce chant, consigné dans les *Documents*, et ne signale pas même la parenté avec *Germaine*, chanson retenue pour le *Recueil*. La version de Bujeaud, dans ses *Chants et chansons* [...] (p. 220-227), malgré quelques différences, semble bien être une copie, sans doute transmise par B. Fillon. Outre quelques notes complémentaires au sujet de la famille Jousseau, Bujeaud établit un parallèle avec *L'épouse du croisé*, du *Barzaz-Breiz*. Les éventuelles familles mélodiques restent à définir. L'air noté par Cl. Poey d'Avant et repris par Louise Boutet-Bujeaud, témoigne dans sa seconde partie, de conduites mélodiques comparables aux versions B et B' de Millien (1906, p. 197).

1,04 GERMAINE

A) La belle Germaine.

Lento

C'est la belle Germaine
 Qu'est à sa porte assise
 De par le chemin passent
 Trois braves cavaliers
 La saluant fillette
 Bonjour vous soit donné.

C'est la belle Germaine
 Qu'est à sa porte assise.
 De par le chemin passent
 Trois braves cavaliers
 La saluant ; Fillette.
 Bonjour vous soit donné.

- Je ne suis point fillette.
 Messieurs, je vous le dis.
 Y a bien six années
 Que je suis mariée,
 Y en a cinq et demi'
 Que j'ai vu mon mari.

Cf. la note relative à *La porcheronne*. L'air noté ici à Vieilleville, peut se comparer à la version A. de Millien (1906, p.206).

- Dites-moi donc, madame,
 Comment s'appelle-t-il ?
 - Il s'appelle le prince,
 Le prince d'Allion ;
 C'est le plus beau jeune homme
 Qu'il y a dans le canton.

Coirault : *Germaine*.
 rubr. *Aventures de mariage* : n° 5303
Laforte : *Le retour du mari soldat*. II, 1-3.
 Adj. Guériff (I, p.235-237. 1t., 1m., comm.)
 Garneret-Culot (I. p. 283. 1t., 1m.)

- Dites-nous donc, madame,
Quelle arme porte-t-il ?
- Il porte l'épée jaune,
Le pistolet garni ;
C'est le plus beau jeune homme
Qu'il y a dans le pays.

- Dites-nous donc, madame,
Pourriez-vous nous loger ?
- Oh ! non, Messieurs les princes,
Point ne vous logerai ;
J'en ai fait la promesse,
Et je la tiendrai.

- Dites-nous donc, madame,
Où pourrions-nous coucher ?
- Là haut de chez la mère
La mère de mon mari ;
Elle en sera contente,
Lui parlant de son fils.

Le plus jeune des trois
Dit : Pas je ne soupirai,
Sans que j'aie la Germaine
Ce soir à mon côté.

- Soupez, soupez Messieurs ;
J'vas aller la chercher.
- Lé tant bon soir Germaine ;
J'suis venu' te chercher.
Trois braves capitaines
T'attendent pour souper.

- Ma mère, ma très chère mère
Y a trahison ici,
Si vous n'tiez pas la mère
La mère de lon mari,
Avant soit trois semain's
Je vous ferais mourir.

B) Variante :

Un jour la Germaine } bis
Allant s'y promener }
En son chemin rencontre }
Trois cavaliers barons. }
Ont demandé Germaine } bis
Oh oui vraiment dit-elle }
Mariée je le suis }
Il y a bien sept années }
Que j'ai vu mon mari. }

Germaine belle Germaine
... ..
... .. Alexandre
Alexandre mon mari
Le plus beau gentilhomme
... .. dans tout Paris.

Germaine belle Germaine
Voudriez-vous y loger
Je n'y loge personne
Sans que mon mari n'y soit.

Elle est là bas ma mère
Celle de... ..
Elle vous logera sans doute
Dans le nom de son fils.

Les cavaliers s'emanchent
Tout droit à son logis
De tant bonjour Madame
Voudriez vous loger
Oh oui vraiment dit-elle
Nous ont des lits assez
Et de belles écuries
Pour vos cheval loger.
Lui ont demande Madame
Qu'aurons-nous à souper
Des perdrix et des lièvres
De beaux pigeons ramiers
Quand il fut le soir
Le soir pour y souper
Il y en a deux qui soupent
L'autre ne peut souper
Il veut avoir Germaine
Avec lui a son côté
Que donneriez mon maître
J'irais vous la chercher
La clef de mes coffres
Et de mon cabinet
De l'or de la monnaie
Tout seroit à vos souhaits
De tant bonjour Madame
Nous avons des Messieurs chez nous
Il y en a deux qui soupent
L'autre ne peut souper.

Il veut avoir Germaine
Avec lui a son côté
Si vous n'étiez pas ma mère
Celle de mon mari
Je vous y ferais prendre
Prendre et refermer
Dans ma plus haute chambre
Dont j'en aurai les clefs.
Dé tant bonjour, Madame,
Êtes-vous mariée
Oh ! oui vraiment, dit-elle,
Mariée je le suis.
Il y a bien sept années
Que j'ai vu mon mari.
T'en souvient-il Germaine ?
Que ton anneau cassit
Tu en gardis la moitié
Fais-moi voir tes pièces
Les miennes, les voici.
Ah ! je crois à cette heure
Que vous êtes mon mari
T'en souvient-il Germaine,
Que vous m'avez dit l'heure
Que nous nous sommes épousés
Qu'on ouvre les portes de mon logis
Qu'on baisse le pont-levis
Avec grande révérence
Je salue mon mari.

C) Autre variante, de Bouguenais.

Bergère, ma bergère,
La belle voix qu'vous avez
Ah oui ah oui beau prince
De moi vous vous moquez
N'y a bien sept années
Que je n'ai pas chanté.

Bergère ma mignonne
Les beaux doigts qu'vous avez
Ah oui ah oui beau prince
De moi vous vous moquez
N'y a bien sept années
Qui n'ont fait que filer.

Ms. 2217, p.116-117 bis et sq.
(Chants traditionnels et légendaires.)

A) Vieilleville.
B) Sans origine.
C) Bouguenais.

1,05 MARIANSON

Bonjour. Madame de Clergenton,
Monsieur est-il à la maison ?

Il y a deux mois et demi
Que Clergenton n'est point ici.

Puisque Clergenton n'est pas ci
Il vous faut faire un autre ami.

Non ; d'autre ami je ne ferai
Que Clergenton soit décédé.

Comm' le fort Lardon lui parlait,
Ses anneaux d'or considérait.

Il s'en fut chez le dorelier :
Fais-moi va des anneaux dorés.

Et me les fais de la façon
De ceux d'Madame Clergenton.

Comm' le dorelier les devait,
Le dorelier s'mit à pleurer.

Les anneaux d'or que j'dore ici,
Ils en feront quelqu'un mourir.

Dans son chemin a rencontré
Clergenton qui s'en revenait.

- Bonjour, bonjour, beau fort Lardon,
Comment se porte à ma maison ?

- Votre maison se porte bien,
Mais votre femm' ne lui vaut rien.

Les anneaux qu'vous lu'aviez donnés,
Ell'm'les a donnés pour l'aimer.

A pris sa femme par les cheveux
A la queue d'un cheval les nœud.

N'y a point de rue à Paris,
Où n'a traîné sa chère amie.

Jusques à la rue de marcha
Où il a fait ferrer son ch'va.

Toutes les dames de Paris
Se jetaient au devant de lui.

« Les anneaux que j'lu'avais donnés
Ell's les a donnés pour l'aimer. »

- Tenez la clef allez les qu'ri
I sont dans l'coffre au pied d'mon lit.

Le premier tour qu'à fait la clef
Il entend les anneaux sonner.

J'aurais encor du reconfort
Si mon enfant n'était pas mort.

Ms. 2224, p. 168. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Coirault : [*Marianson*], rubr. *Crimes passionnels*
(mariage généralement) : n° 99...

Laforte : *Les anneaux de Marianson*, II, A-2.

Adj. Morand (p. 244-245 ; 1t., 1m.).
Guériff (I, p. 232-234 ; 1t., 2m., comm.).
Roy (p. 64-66, 1t., 1m., comm.).

Version lacunaire ; il manque l'épisode du meurtre de l'enfant,
suggéré seulement ici par l'épilogue.

Elle est mentionnée par G. Massignon (*Chanson populaire française*
en Acadie..., p. 77).

1,06 LA FILLE DU ROI DANS LA TOUR

Dedans la tour de Balanson
La fill' du roi est en prison
Autant de jours autant de nuits,
La belle y est pour ses ennuis.

Mais au bout de six ans passés,
Son père s'en fut la visiter :
Bonjour, ma fille, comment ça va ?
- Hélas. mon père. toujours bien mal.

J'ai les pieds pourris dans les fers
Et les côtés rongés de vers.
N'en auriez vous pas dessus vous
De quelques louis, de quelques sous ?

Vraiment ma fille nous en avons
Plus de cinq cent mille millions.
Si vous abandonnez vos amours,
Les cinq cent mill' seront à vous.

Son bel ami passit par là :
Un mot d'écrit il lui jeta :
« Faites la mort' pendant trois jours,
Nous accompliront nos amours. »

Le geôlier s'en fut dire au roi :
« Votre fille est morte ce soir ;
Il faudra la faire enterrer
Dans la chapelle de Saint André. »

Cinquante prêtr's, cinquante abbés,
Y sont venus tout couronnés,
Pour porter la belle enterrer
A la chapelle de Saint André.

Les prêtr's allaient devant chantant
Le roi allait derrière' pleurant.
Quatre hommes portaient le cercueil,
Et tout le monde était en deuil.

Son bel ami passit par là
« Arrêtez-ci, arrêtez-là ;
Vous portez ma belle enterrer,
Moi j'vas la ressuciter. »

Il prit un petit couteau fin,
Pour découdr' ces beaux draps de lin ;
A chaque point qu'il découisait,
Voyait la belle qui lui souriait.

Ms. 2221, p. 40.
(*Chants traditionnels et légendaires.*)
Sans origine.

Coirault : *La fille du roi dans la tour*, rubr.
Traverses : n° 1424.

Laforte : *La fille du roi Loys*, II, A 4

Adj. Garneret-Culot (I, p. 32-33, 1t., 1m.)

1,07 LE FLAMBEAU D'AMOUR

C'est une fille de quinze ans } bis
 Quelques mois au plus davantage
 Son père la fait mettre à la tour
 De crainte qu'on ne lui fasse l'amour.

Son bel amant fondait z'en pleurs } bis
 Son bel amant fondait z'en larmes
 La belle si vous allez à la tour,
 Moi j'irai vous voir tous les jours.

Sur les onze heures ou les minuit } bis
 Le beau flambeau d'amour s'allume
 Son bel amant marche nuit et jour
 Sans pouvoir arriver à la tour.

Mais quand ce fut le matin jour } bis
 La belle regarde par la fenêtre
 La belle a j'té la vue en bas
 Elle vit son amant au trépas.

O mon cher amant, mon cher amant } bis
 O mon cœur que tu fais de peine
 S'il ne fallait qu'un' pinte de mon sang
 Pour t'y racheter, mon cher amant.

Avec la pointe de ses ciseaux } bis
 La belle s'y perçait une veine
 Elle s'est percée si vivement
 Que la belle y perdait tout son sang.

Voilà la vie des amoureux } bis
 O grand Dieu donc qu'ils ont de peine
 Et pourquoi pas les marier
 Puisqu'ils ont tant d'amitié.

Ms. 2221, p. 41-42. (*Chants traditionnels et légendaires.*)
 Sans origine.

Coirault : *Le flambeau d'amour*, rubr. *Traverses* : n° 1417.
 Laforte : *Le flambeau d'amour*, II, A-10.

Adj. Garneret-Culot (I, p. 20-21, II, 1m.)

1,08 L'AMANTE DU DAUPHIN

Plus blanche que la fleur d'été (Mauron).

Plus blanche que la fleur d'été,
 Sire le roi la fait mander ;
 - Sire le roi que me veut-il ?
 Voudrait-il me donner son fils ?

Il la prit, la déshabillit
 Et dans ce grand feu la jetit.
 La belle a fait un si grand cri
 Que le fis du roi l'entendit.

Il attira son épée la !
 Et lui trancha la tête en bas.
 - Vous ai eu la mort de ma mie,
 Et moi j'aurai la vôtre aussi.

C'est ni pour coudr', ni pour filer,
 Ni la bell' pour vous marier.
 Le cocher qui la n'emmenait
 Le long du grand chemin pleurait.

Sellez, bridez-moi mon cheval
 Que dans la Cité je m'en vas
 Dans son chemin a rencontré
 Le messenger de la Cité.

Ms. 2221, p. 39.
 (*Chants traditionnels et légendaires.*)
 Sans origine.

La belle lui-t-a demandé :
 - Cocher, qu'avez-vous à pleurer ?
 Quand elle y fut à Malaisé,
 A vu un grand feu s'allumer.

- Beau messenger, beau messenger,
 Quell's nouvelles de la Cité.
 - Plus Blanche que la fleur d'été,
 Sire le roi la fait bruler.

La belle lui-t-a demandé :
 - Pourquoi fair' si grand feu cocher ?
 - Plus blanche que la fleur d'été,
 On dit que c'est pour vous bruler.

- Bonjour mon père-Bonjour mon fils.
 - Mon père qu'avous fait de ma mie ?
 - Ah ! pour ta mie elle est brûlée,
 Et la cendre au vent enlevée.

Coirault : *L'amante du Dauphin*,
 rubr. *Traverses* : n° 1401.
 Laforte : contacts avec *La courtisane brûlée*, II,
 A-73 pp.

Le texte est rare : une seule référence mentionnée au fichier Coirault : Millien (I, p. 147-149). Deux textes incomplets et un air noté. Millien et Pénavaire remarquent avec raison qu'il « n'est qu'une altération de l'air connu : *Ah ! Vous dirais-je maman.* » note (1), p. 147.

La version Guéraud est signalée par G. Massignon (*Chanson populaire française en Acadie...*, p. 107).

Mauron est peut être la commune où ce chant a été recueilli (Morbihan, 56430). Aucun écart du nom de Malaisé n'y est actuellement connu.

1,09 ALONZO ET IMOIGINE

Il était dis-je un guerrier
A la tendre et jeune Imoigine
Il était dis-je chevalier
Il part pour la Palestine.

Ah ! tu me pleures en ce moment
Que tes pleurs ont pour moi de charme
Il surviendra un autre amant
De sa main essuiera tes larmes.

De t'oublier non non jamais
Cher Allonseau répond la belle
Mort ou vivante je te promets
Ton Imoigine toujours fidèle.

Ah ! si je manquais à ma foi
Que le jour de mon mariage
Assis à table auprès de moi
Mes yeux puissent voir ton image.

Que le fantôme d'Allonseau
Prenne de droit dessus mon âme
Et qu'il m'entraîne au tombeau
En disant que je suis sa femme.

Douze mois se sont écoulés
Un baron d'une autre origine
Avec ses perles et ses bijoux
Demande la main d'Imoigine.

Toutes ces beautés perles et bijoux
Éblouissent la belle et l'enchanté..
.....
.....

Métez votre casque seigneur
Et prenez part à notre allégresse
Imobile ne disait rien
Mais il regardait Imoigine.

Que le fantôme d'Allonseau
Qui a pris des droits sur ton âme
Viens, je t'entraîne au tombeau
Chevalier, elle était ma femme.

Imoigine vient tous les ans
Dans son habit de fiancée
En jetant des cris perçants
Toujours triste et désolée.

Ms. 2221, p. 46-47.

(Chants traditionnels et légendaires.)

Vicillevigne.

Coirault : *Le chevalier en Palestine*,
rubr. *Aventures de mariage* : n° 5312. Coirault la
présente comme non folklorique, mais comme un
bon exemple de variation d'un air connu dans la
tradition populaire.

Adj. Guériff (l. p. 62-64, 11., 1m., comm.).
Bibl. Mun. Rennes, Madec (Jean-Jérôme), ms.
10298, pièce n°5, p. 695-698.

Intitulé : *Chanson neve*, 1843. (version bretonne
« d'Alonzo et Himogine »), 11.

1,10 LE SIRE DE POIROUX

Non identifié par Coirault et Laforte.

Cette jolie légende, imitée librement en vers par M. Alfred Giraud, de Fontenay (Revue des Provinces de l'Ouest, 2^e année, 1854, p. 372 à 383), a aussi des rapports avec l'Épouse du Croisé (Greg ar ch'roazour) de M. de la Villemarqué, mais la fin n'est pas la même. Du reste, cette dernière a dû être traduite en français à une époque déjà éloignée, si nous en jugeons par des couplets que nous avons rencontrés dans la paroisse de Haute-Goulaine (Loire-Inférieure). Il est des types qui se retrouvent partout et servent de thèmes à des chants qui, au premier aspect, semblent différents, mais dont les noms des personnages et des lieux, ainsi que certains détails seuls, ont été changés.

Publié dans *Poitou-Vendée*, op. cit. à l'article : Poiroux. La construction strophique y est la même ; seule l'orthographe change : Emerit pour Aimery, Uri pour Ulric, etc. Une note complémentaire désigne le héros présumé, sous le nom d'Aimery du Bouil, ca 1100. Hormis le départ vers la Palestine, il n'est pas d'autre rapport entre ce chant et l'Épouse du Croisé du Barzaz-Breiz. « L'Abri » du Sire de Poiroux rappelle bien davantage le chien Husdent de Messire Tristan. Ce texte est-il une composition de B. Fillon ? Ce ne serait pas la seule, ni même sans doute la première. Guéraud ne donne pas les couplets recueillis à Haute-Goulaine, et d'après ses commentaires, il se peut qu'ils correspondent en fait à une autre chanson : (cf. *La porcheronne*, n° 1,03). Un autre intermédiaire, M. Noblet, inspecteur à Fontenay et aux Sables d'Olonne, « envoie la légende du Sire de Poiroux » (ms. 2224, p. 322). Elle ne figure ni au *Recueil*, ni aux *Documents*. Mais ce même M. Noblet, est connu pour avoir communiqué au comité Fortoul, une *guillaneu* simplement recopiée sur une publication de Fillon (cf. I, chap. V). En l'absence de preuve, la question reste donc posée. À propos de la *Chasse Gallery*, autre communication de Fillon, celui-ci n'a jamais caché qu'elle avait été « retouchée ». Dans le cas présent, il se réclame bien d'une enquête, et sa localisation est même des plus précises.

Le jou qu'Aimery s'onongit
 Et que pre le croex gle s'armit,
 Au bea l'Abri, son ché fidèle,
 Gle baillit la garde d'Adèle.
 Gronds et petits, priez tretous,
 Pr' Aimery, sire de Péroux,
 Deliroux.....oux,
 Deliroux.....oux,
 Pr' Aimery, sire de Péroux.

- Dons tras ons, dit-eil, revenrai,
 Et pus jamais te gütterai.
 - Pis tot dret vers la Palestine,
 Gle s'onongit pre la Gastine.
 Gronds et petits, etc.

On la Palestine rondu,
 Ine foé que s'était battu,
 De sen chevaau saautit à terre,
 Et dormit à la soulaillère.
 Gronds et petits, etc.

Daux infidèles venguirant
 Qui sons pidé le prenirant,
 Et dompis, couvert de touaille,
 Gle s'acabaudit sus la paille.
 Gronds et petits, etc.

Au roge Ulric, qu'on sa mesen
 Gl'avait trejou pre compagnen,
 Et governur de sen domaine,
 Gle fait anuncer sa peine.
 Gronds et petits, etc.

Mais Ulric, soudard de l'enfer,
 Sons pus durer passe la mer,
 Et à Satan baillant son âme,
 Va de Péroux trouver la dame.
 Gronds et petits, etc.

- Ma dame, pllurez vetre sort,
 Aimery-le vaillont, est mort,
 Frappé sus la plaine étrongère,
 Y le ménis au cimentère.
 Gronds et petits, etc.

- Ah ! mécréant, ne me trompez,
 Pre men malheur bé vrai disez ?
 - Si ments de quio cop, Dame Adèle,
 M'arde vif la flamme éternelle.
 Gronds et petits, etc.

- Ne vux pus boire ne monger,
 On la tour y vas m'onfremmer.
 - Et pllurant sa malavonture,
 Adèle disait à tot' hure :
 Gronds et petits, etc.

Tras jous sons boire ne monger
 On la tour s'allit onfremmer
 Et plluront sa malavonture,
 Non l'ontendit dire à tot' hure :
 Gronds et petits, etc.

Tras jous durant le ché l'Abri,
 De sen chagrin tot allori,
 A la porte fasit la garde,
 Meux que soudard o qu' hallebarde.
 Gronds et petits, etc.

Pre ontrer Ulric venguit,
 Mais cuntre ly l'Abri rengit,
 Et d'in molet pris à goulée,
 Monquit dau cop fère bechée.
 Gronds et petits, etc.

In an après l'Abri reengeait,
 Pondont qu'Ulric se predarait
 Ensorcelou de dame d'Adèle,
 Gl'allait épouser l'infidèle.
 Gronds et petits, etc.

Le jou daux noces les paysons,
 Leux femmes, leux jénes onfons,
 Et jusqu'au ben vieux prêtre,
 Priant pre l'ame de leu maître.
 Gronds et petits, etc.

La pantouine et son houlier
 On l'église alliant ontrer
 Quond l'Abri saautant à sa face,
 Jetit Ulric mort dons la gasse.
 Gronds et petits, etc.

Dessus la pllace on quiau moumont
 Aimery se muntrit vivant
 Car tot dret de la Palestine,
 Gle s'onvenait pre la Gastine.
 Gronds et petits, etc.

- Hola ! dit-eil, men bea l'Abri,
 Qu'est o que gle fasant iqui ?
 Laide garce, nigail de femme,
 Me pensiez dunc mort, ma dame ?
 Gronds et petits, etc.

- Le roge Ulric nous a monti,
 N'ai pus qu'à mourir desmezy.
 - Et pllurant sa malavonture,
 Adèle disait à tot' hure :
 Gronds et petits, etc.

Ms. 2217, p. 100-104.

(*Chants traditionnels et légendaires.*)

Recueilli à la Boucherie, commune de Grosbreuil,
 Vendée. B. Fillon.

I, II L'AMANT ASSASSIN

Complainte.

Par un lundi me prit envie
 De ma maîtresse la faire mourir,
 Et de la faire mourir si bien,
 Que personne n'en sache rien.

Le cheval marchant comme un traître,
 Comme un lion dans la forêt ;
 Mais quand ce fut sur le minuit
 Il lui dit : Belle, il faut mourir.

La belle mit le pied à terre ;
 A deux genoux, les larm's aux yeux,
 Lui disant : Amant, si j'ai tort,
 Donnez-moi le coup de la mort.

Il a tiré sa claire épée ;
 Sur son blanc sein lui a posée,
 Lui a posée si rudement,
 Qu' la belle perdit tout son sang.

Ah ! j'ai, dit-elle, encor trois frères
 Qui nuit et jour me f'ront chercher,
 Me f'ront chercher et rechercher,
 Me trouv'ront morte et enterrée.

Ms. 2217, p. 152.

(*Chants traditionnels et légendaires.*)

Sans origine.

Coirault : *L'amant assassin*, rubr. *Crimes passionnels*, n° 99...

Laforte : *L'amant assassin*, II, A-40.

Adj. Toureille (*Vendée - Le Marais - Pierre Burgaud*, Paris, collection Ocora, 1982, face A n° 1.)

I,12 LE CABARETIER ASSASSIN**La Fille de Batz.**

C'était une jeune fille
Demeurant auprès de Batz, (bis)
Un jour, elle s'mit en route
Pour y porter de l'argent,
Pour y fair' quelque paiement.

La fille était jeune et sage,
Avait, un bois à passer.
Fut chez un cabaretier,
Un homme de connaissance :
N'y aurait point quelque bourgeois
Qui me passerait le bois.

Un jeun' soldat de milice
Etant à se rafraîchir, (bis)
A la belle s'mit à dire :
Bell', mets ta confiance en moi ;
Je te passerai le bois.

La fille avait quelque doute,
Parla au cabaretier :
A quoi me conseillez-vous ?
Dois-je donc me mettre en route
Avec un homme inconnu,
Que de ma vie je n'ai vu ?

Le cabaretier son traître.
Lui dit : Non, vous n'irez pas ; (bis)
Je serai moi votre guide.
Bell', mets ta confiance en moi
Je te passerai le bois.

Comme une bête féroce *
La retira dans le bois, (bis)
Mît un mouchoir dans sa bouche
De peur qu'elle n'aurait crié
Et en fit sa volonté.

Le jeun' soldat de milice
Faisant le même chemin (bis)
Et suivant la même route,
A trouvé dans son chemin
Le couteau d'un assassin.

Le jeun' soldat de milice
S'en retourne à la maison (bis)
En disant à l'aubergiste :
Madame, tirez-moi du vin
Je ne m'en irai que demain.

L'hotesse était fort en presse
Ayant besoin d'un couteau (bis)
Et cherchant dans sa cuisine.
Madame, si vous voulez bien,
Je vous prêterai le mien.

Oh ! ce couteau, Monsieur,
C'est l'couteau de mon mari ; (bis)
L'avez-vous pris par adresse ?
C'est l'couteau de mon mari
Dit's moi où vous l'avez-vous pris.

Oh ! ce couteau-là, Madame,
C'est l'couteau d'un assassin (bis)
Qui a tué la plus jolie fille
Que je n'ai vu de mes jours
A la guerr' faisant mon tour.

* *farouche*, dans ms. 2223, p. 295.

Deux version identiques : Ms. 2217, p.153-154.
(*Chants traditionnels et légendaires.*) Sans origine.
Ms. 2223, p. 295. (*Chants divers.*) Vieilleville.

Coirault : [*La fille tuée par l'aubergiste*], rubr.
Crimes divers, n° 96...

Laforte : *Le couteau d'un assassin*, II, A-15.

Adj. Guériff (I, p. 59 = cette même version,
extraite du fonds Guéraud).

Chanson peu recueillie en France. Pour Guériff, « elle rapporte certainement un crime local ». La localisation à Batz (44740) ne suffit pas à s'en convaincre. Dans Millien : (I, p. 254 et sq.), la jeune fille est de Lyon.

1,13 CELLE QUI PART AVEC UN DEBAUCHÉ

La Fille de Saint-Malo.

C'était la fille
De Saint-Malo de l'île
Qui veut se marier
Avec un débauché.

Sa mère qui la menace,
Son père qui veut la battre ;
Tu veux donc nous quitter,
Pour suivre un débauché.

Oui, je quitterai père,
Oui, je quitterai mère,
Pour suivre mon mari
Bien loin d'ici.

L'amant qui est à la porte
Qui entend toutes ces paroles :
Ma Belle, si tu m'aimais,
La porte tu m'ouvriras.

La belle fut assez sotté,
Pour lui ouvrir la porte ;
Il l'a pris, l'a-t'embrassée
Derrière lui l'a montée.

Sa mère sort à la porte,
Criant miséricorde ;
Toutes les filles à marier
Sont bien à conserver.

Car moi j'en ai une
Qui fait triste fortune ;
Elle veut tous nous quitter,
Pour suivre un débauché.

Quand elle fut dans les landes,
Grand Dieu qu'elles étaient
[grandes !
Mon berger, mon mignon,
Où sont-elles tes maisons ?

Mon berger, mon mari,
Où sont-ils tes logis ?
Touchez, touchez, brunette,
Touchez, touchez, Nanette.

Donnez un coup d'ép'rons
A cent licus nous y serons.
Arrivant à la porte,
La bell' tomb' demi-morte.

En entrant au logis,
La bell' tombe évanouie.
Tu auras bien beau pleurer
Tous tes beaux jours sont passés.

Si j'avais cru père,
Si j'avais cru mère,
Parents et amis,
Serais pas ici.

Ms. 2217, p.146-147.

(Chants traditionnels et légendaires.)
Sans origine.

Coirault : *Celle qui part avec un débauché*,
rubr. *Enlèvements*, n° 1220.

Laforte : *L'enlèvement de la belle par le galant marié*, II, C-39 pp.

Adj. Le Bris-Le Noac'h
(I, p. 26, 1t., 1m.)

Chanson très localisée
à l'Ouest français.

1,14 LES TRENTE VOLEURS

Les trente voleurs de Bazoges (en Paillers).

Lent et plaintif



I'és - tions ras - sem - blés tren - te tren - te vo - leurs en - sem - ble



tous ha - bil - lés de blanc pour vo - ler les mar - chands

L'étions rassemblés trente
Trente voleurs ensemble,
Tous habillés en blanc
Pour voler les marchands.

La premièr' des vol'ries
Qu' i'ons fait en notre vie
Mes camarades et moi :
L'avons volé le roi.

L'avons été à Rennes,
Pour y voler la reine,
La reine y était pas,
L'avons volé le roi.

l'ons enfoncé les portes ;
Les gard' étiant poit fortes ;
Les cabinets secrets
I les avons trouvés.

l'ons défoncé les coffres,
Pour y voler des robes,
Des rob' aussi de l'or :
Le sujet de ma mort.

Nous en furant à Nantes,
A Nant's au marché vendre,
Vendre à bien bon marché,
C'qui nous a rien couté.

Le curé de Bazoges
Avec que sa grand' robe
Et son bonnet carré,
Nous a bien mal jugés.

Nous a jugés à pendre
Lundi sans plus attendre,
Mardi sans plus tarder
A pendre ou à bruler.

Si i'avais cru ma femme,
Ma femm', ma joli' femme,
Mes trois petits enfants,
I serais rich' marchand.

Si i'avais cru mon père,
Mon père aussi ma mère,
I ne s'rais poit ici
Dans tche maudit pays.

Ms. 2221, p. 11 et sq.

(Chants traditionnels et légendaires.)
Sainte-Hermine. J. Bujeaud. (*Chants et chansons populaires...*, II, p. 228-229.)

« Cette complainte est très populaire dans le bocage vendéen où je l'ai entendue plusieurs fois. La bonne femme de qui je la tiens m'assura qu'elle relatait un fait antérieur à la révolution de quelques années seulement. »

2. CHANTS POLITICO-HISTORIQUES

2,01 LE MARI ANGLAIS

La Fille du Roi de France.

La Fille du Roi de France nous a été chantée par un paysan de la Charlière, dans la commune de la Chapelle-sur-Erdre (Loire-Inférieure). Cette chanson est assurément historique, et semble ne pouvoir se rapporter qu'à la dernière fille de Henri IV et de Marie de Médicis, cette malheureuse princesse qui a fourni à Bossuet le sujet d'une de ses plus belles oraisons. Henriette d'Angleterre, née le 25 novembre 1609, épousa Charles 1^{er} le... 1625. Or, Henri IV ayant été assassiné le 14 mai 1610, Henriette vivait à la cour de son frère et avait pour autre frère Gaston duc d'Orléans, et deux beaux-frères, Philippe IV d'Espagne et Victor-Amédée duc de Savoie. Ces faits, rapprochés de notre chanson, ne peuvent manquer de lui prêter cet intérêt qui, dès la première audition, nous a frappé. Existe-t-elle dans quelque recueil imprimé? Nous ne le savons. Notre texte, comme la musique, est la reproduction minutieusement fidèle du chant du paysan qui nous l'a dit l'avoir appris de son grand-père. (Ms. 2217, p. 280).

Très lent et très accentué

Zun an - glais veut s'y ma - ri -
er Zun' fille de Franc'
veut é - pou - ser. Le roi fran -
çais ma - ri - er sa fille o
Zun an - glais, hé - las!
J'es - tim' - rais mieux Zun bon -
fran - çais que mill' an - glais!

Coirault : [Le mari anglais], rubr. Politico-Historique : n° 61...

Laforte : Le mariage anglais, II, O-47.

Études : Doncieux (Romancéro... p. 303-311, et RTP, v. 12, 1897, p. 10-15.)

Vernier (Le vers français... p. 190-192.)

Davenson (Le livre des chansons... p. 215-217.)

Adj. Morand (p. 247, It., 1m.)

Roy (p. 98, It., 1m., comm.)

A)

Zun anglais veut s'y marier,
Zun' fille de France veut épouser.
Le roi français marier sa fille
O zun anglais, hélas!
J'estim'rais mieux zun bon français
Que mill' anglais!

Zauparavant que d'épouser
La bell' ny faisait que pleurer.
Il n'y a point de dam' dans Paris
Qui n'en pleura, hélas!
Oh! nenni non, j'n'épous'rai point
Maudit anglais!

Zoh! quand ça l'fut pour s'en aller,
Tras de ses frèr's sont arrivés.
- Chérissez-moi, zembrassez-moi,
Mes tras chers frèr's, hélas!
M'y lairiez-vous d'emmener
Par zun anglais!

Zoh! quand ça l'fut pour embarquer,
L'anglais voulut tous les voiler.
- Voilà tes gens, laisse les miens
Maudit anglais, hélas!
Puisque la mer il faut passer
Je la voirai.

Zoh! quand ça l'fut sur l'autre bord,
Que tout atait brillant zen or.
- Garde ton or et ton argent
Maudit anglais, hélas!
J'estim'rais mieux la fleur de Lys
Du roi Louis.

Zoh! quand ça l'fut pour y souper
L'anglais la pria de manger.
- Mange ton pain zet bois ton vin
Maudit anglais, hélas!
Si je savais que j'en mourrais
J'en mangerais.

Zoh! quand ça l'fut pour s'y coucher,
L'anglais voulut la déchausser.
- Quitte tes bas zet laiss' les miens
Maudit anglais, hélas!
J'y coucherai dans mes habits
Pour cette nuit.

Zoh! quand ça l'fut sur le menuit
Que zoù la bell' s'y reveillit
Za-t-appelé le batelier
Le passager, hélas!
- Passe moi donc ce brin de mer
Je t'y paierai.

Zoh! quand ça l'fut le matin jour
La bell' avait changé d'atour.
- Que Dieu bénisse les français
Et les anglais, hélas!
Puisqu'un anglais j'ai t'épousé
Faudra l'aimer!

Ms. 2217, p. 282-283 et sq.

(*Chants historiques et politiques.*)

La Charlière, Guéraud. (Chanté par une voix de
basse taille très pleine).

B)

Ah c'est la fille d'un roi français
Qui s'y marie avec un anglais
De cet anglais je ne veux point
Lui et son bien j'estim'rais mieux
Un bon français qui n'aurait rien.

Quand ce fut pour embarquer
L'anglais voulut la masquer
Ah! masque-toi maudit anglais
Ah laisse-moi
Puisque la mer me faut passer
Je la verrai.

Quand ce fut pour y souper
Le meilleur morceau lui a coupé
Coupe pour toi, maudit anglais
Ah laisse-moi
Je ne peux ni boire ni manger
Quand je te vois.

Quand ce fut pour s'y coucher
L'anglais voulut la déchausser
Déchausse-toi, maudit anglais
Ah laisse-moi
Mon père a des Pages à Paris
Pour m'y servir.

Quand ce fut sur les minuit
L'anglais poussa un grand soupir
Rapproche-toi, mon cher anglais
Embrasse-moi
Puisqu'un anglais on m'a donné
Il faut l'aimer.

Ms. 2221, p. 116

(*Chants historiques et politiques.*)

Bouguenais.

Outre les deux versions citées ici, Guéraud en donne une troisième, empruntée au Dictionnaire historique des Institutions, mœurs et coutumes de la France, par A. Chéruel.

2,02 J'AI VU LA LUNE MORTE

Moderato



J'ons vu la lu - ne mor - te mon gas j'ons
vu la lu - ne mor - te et le sou -
reil lir - lan - la et le sou - reil cieu - lé.

Coirault : [J'ai vu la lune morte], rubr. *Politico-Historique* : n° 61...

Adj. Guériff (I, p. 78-79, 11., 1m., comm.).

Ms. Guéraud**Édition Pavec**

J'ons vu la lune morteleune.....
Mon gas
J'ons vu la lune morte,leune.....
Et le soureil lirelanlasoleil.....
Et le soureil ceuté.soleil c'ceuté.....
Quatrevingt gentilshommes	Quatre-vingts gentils hommes
Qui s'en t'ersont.	Qui s'entr'esont teués.
Ziné Monsieur des Carmes	Si né moine des Carmes
Qui les a ben vengés.
Il en a teué quinze
Sans jamais les manquer.
Mais aussi au seizième
Son épée a pringée.fringé
Va-t'en dire à ma femme
Que sé la décédé.
	Que je sé décédé.

Ms. 2224, p. 174-175.
(*Chants divers.*)
Savenay. Cl. Pavec.

Pavec (Cl.).
Chants populaires...
p. 30-31.

2,03 J'ONS VU DE NOTRE ROI

Allegretto vivace

J'ons vu de no - tre roi la
 cour et l'é - qui pa - ge viens Li - sette
 a - vec moi J'ai - me mieux le vil - lage o
 gué lon lon la lou - re - loure la - li -
 ra lon lon la lou - re lou - re.

J'ons vu de notre roi
 La cour et l'équipage
 Viens Lisette avec moi
 J'aime mieux le village
 O gué lon lon la
 Toureloure lalira
 Lonlon la toureloure.

Ms. 2223, p. 466 et sq.
 (Chants divers.)
 Savenay, Cl. Pavéc

F. Guériff, en publiant cette chanson (Le trésor des chansons..., p. 80-81), a retrouvé l'original : un poème de Marmontel sur un air composé par F. Berton (fils). Un bon exemple des changements mélodiques qui accompagnent le processus de folklorisation.

2,04 BLESSÉ À TROIS COUPS DE LANCE

Vif

Je re - viens d'An - gle -
 ter - re je re - viens d'An - gle - ter - re lan -
 la - lir - li - re, je n'y ai rien ga - gné lan
 la - lir - li - re je n'y ai rien ga - gné.

Coirault : [Le soldat blessé aux trois coups de lance], rubr. *Vie à l'armée* : n° 66...
 Cf. aussi, [C'est le prince d'Orange], rubr. *Politico-Historiques*, n° 61...
Laforge : *Le prince d'Orange*, I, C-2pp.

Je reviens d'Angleterre
Lanla lirlira
Je n'y ai rien gagné
Lan la lirliri
Je n'y ai rien gagné.

Rien que trois coups de lance
Lanla lirlira
Que l'anglais m'a donné.
Lan la lirliri
Que l'anglais m'a donné.

J'en ai un à la tête
Et l'autre à mon côté.

Et à mon cœur j'ai l'autre
Dont bientôt je mourrai.

Il faut avoir le prêtre
Pour vous y confesser.

Je n'ai que fair' du prêtre
Je n'ai jamais péché.

Jamais j'embrasse les filles
Malgré leur volonté.

Ms. 2223, p. 290-291 et sq. (*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger. Air n° XXV :

« Me paraît bon tant pour la régularité des phrases musicales que pour le rythme bien suivi et non coupé ». Ms. 2224, p. 323.

2,05 MONSIEUR LA GIRAUSÉ

Vif 

Qui sont ces ca - va - liers là, qui sont ces ca -



va - liers là, qui che - vau - chent - le long de la



pré - e, là, qui che - vau - chent le long de la pré - e.

Qui sont ces cavaliers là (bis)
Qui ch'vauch'nt le long de la préé
Là,
Qui ch'vauch'nt le long de la préé.

C'est Monsieur la Girausé (bis)
Qui s'en revient de l'armée
Là,
Qui s'en revient de l'armée.

Son cheval est si léger
Qu'il n'en abat pas la rosée.

Oui, Mesdames, oui, c'est moi
Sur mon corps je porte les marques.

J'ai quinze plaies à mon côté
Mon beau valet il en a seize.

Si je meurs enterrez-moi
Vis-à-vis l'autel de Saint Georges.

Enterrez mon beau valet
Sous les balais de la grand porte.

D'or ma tombe faites garnir
Cell' de mon valet de mes armes.

Ceux qui nous verrons dirons
Diront grans dieux quel dommage
Là
Deux grands grands guerriers morts en
[batailles.

Ms. 2223, p. 288-289 et sq. (*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger. Air n° XXXI :

« Me paraît également régulier quoique les reprises ne commencent pas toujours au même temps de la mesure, ce qui pourrait nuire au rythme mais qui est accepté en musique (voir 4^e mesure). »

Ms. 2224, p. 323.

2,06 LA PRISE DE LA VILLE DE ...

A) Montaignu.

Charette a envoyé son tambour dans la ville, (bis)
Rendez-vous tous à lui,
Ou vous mourrez ici. »

Ms. 2217, p. 357. (*Chants historiques et politiques.*)
Sans origine. (*Tradition orale.*)

On lui a répondu : « Va dire à ton Charette, (bis)
Nous somm's six généraux,
Nous n'craignons point l'assaut. »

Les dames de la ville ont la tête aux fenêtres (bis)
« Charette, apaisez vos canons
Nous ferons propositions. »

– « Quell's propositions, mesdam's voulez-vous faire » (bis)
– « Nous donnerons dix mille écus
Que vos canons ne tirent plus. »

– « De vos dix mille écus, mesdames, je n'ai que faire, (bis)
Si nous vous combattons,
C'est pour le trône des Bourbons. »

Dès la première volée que Charette a donnée, (bis)
A renversé les six généraux,
A bien monté à l'assaut*.

* (le 20 7bre 1793). (Elle est semblable à St Fulgent.)

Coirault : [*Prise de la ville de...*],
rubr. *Militaires-Diverses* : n° 70...
Laforte : *La prise de la ville*, II, A-67.

Étude : Coirault (*Recherches...*,
I, p. 19, II, p. 44-47.)

Cf. aussi Coirault : *Notre chanson folklorique*, (p. 41).
Adj. Garneret-Culot (I, p. 99-100, 1t., 1m. et III, p. 751, 1t., 1m.)
Roy (p. 18, 1t., 1m., comm.)

B)

Moderato lento

La vill' de Mon - tai - gu, grand
Dieu qu'elle est donc bel - le! La
vill' de Mon - tai - gu, grand Dieu qu'elle est
donc bel - le! Elle est si
belle et par - faite en beau - té, Qu'Mon-
sieur Char - rett' veut la ga - gner.

- La vill' de Montaigu grand Dieu qu'elle est donc belle ! (bis)
Elle est si belle et parfaite en beauté
Qu'monsieur Charett' veut la gagner.
- Charette a-t-envoyé ses boulets par la ville (bis)
J'entends ronfler la ville et les pavés
Et tous nos forts sont bombardés.
- Charette a-t-envoyé son tambour par la ville (bis)
Monsieur Charette m'a-t-envoyé ici,
Pour vous d'mander d'vous rendre à lui.
- Les dam's du château-z-ont mis la tête aux f'nêtres (bis)
Monsieur Charette, apaisez vos canons,
Nous vous donn'rons dix millions.
- Tambour retourne-t-en, va-t-en dire à Charette (bis)
Va-t-en lui dire que nous nous moquons d'lui
Autant le jour comme la nuit.
- De vos dix millions je ne m'en soucie guère, (bis)
Nous tuerons tout, les petits et les grands,
Nous aurons l'or, aussi l'argent.
- Le tambour s'en retourn', s'en va dire à Charette : (bis)
Monsieur Charette, ils se moquent de vous
Autant la nuit comme le jou'.

Ms. 2217, p. 358 et sq. (*Chants historiques et politiques.*)
Vieilleveigne.

C) Maestricht.

- La ville de Maestricht, grand Dieu ! la joli' ville (bis)
Elle est joli' parfaite, assurément ;
La nation, entrez dedans !
- La nation z-a-n'envoyé quatre de ses gendarmes (bis)
La nation m'a n'envoyé-z-ici
Voir si tu veux te rendre à lui.
- Va-t-en dire à la nation, et aux présents du peuple (bis)
Qu'j'nous nous foutons d'elle et d'lui tour à tour
Autant la nuit comme le jour.
- La nation-z-a fait braquer son artill'ri légère (bis)
Au premier coup que l'canon-z-a tiré,
La joli' ville en a tremblé.
- Les dames du château montent sur les remparts (bis)
La nation, fait taire tes canons ;
Contribution nous t'y pairons.
- Quelle contribution, mesdam's voulez-vous faire ? (bis)
Nous t'y donn'rons chacun' cent mille écus ;
Que tes canons ne tirent plus !
- De tes cent mille écus je ne m'en souci' guère (bis)
Tous mes canons brulent tes maisons
Et nos soldats les pilleront.

Ms. 2221, p. 254. (*Chants historiques et politiques.*)
Sans origine.

2,07 LA BERGÈRE À PARIS

Qu'on ne me parle plus des champs (bis)
 L'on ne m'y verra de longtemps
 Lan lan la derirette,
 Car je suis trop aise à Paris
 Lan lan la deriri.

J'ons vu les dames de la Cour, (bis)
 Ah! jarnigué, quels beaux atours
 Lan lan la derirette,
 Ah! titegué, comme ell's sont mises
 Lan lan la deriri.

Elles ont par dessous leurs jupons (bis)
 Une certaine invention
 Lan lan la derirette
 Qui tient tout cela rebondi
 Lan lan la deriri.

Dessus le pont neuf à Paris (bis)
 Le cheval de bronze, je vis
 Lan lan la, derirette,
 Dessus, notre bon roi Henri
 Lan lan la deriri.

Ms. 2224, p. 135. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

La chanson est citée avec sa mélodie, au ms. 3973 de la Bibl. Mazarine (1738), air n° 20. Le timbre est noté au *Théâtre de la Foire* (1721, I à III, 52; 1724, IV et V, 18) ainsi qu'aux *Parodies du nouveau Théâtre Italien* (1731, I à III, 55 et 1738, II à IV, 55.) (Note de Georges Delarue.)

2,08 LA LETTRE AU DUC DU MAINE

Beau postillon, qu'apportes-tu,
 Sous ton aisselle, (bis)
 Ma lon lon là,
 Sous ton aisselle
 Lon là.

Que l'on m'apporte mes fusils,
 Sur mes murailles.

Le premier coup qu'il a tiré,
 En a tué quatre.

Ce sont des lettres que je porte,
 Au duc du Maine.

Ms. 2224, p.118-119. (*Chants divers.*)
 Aizenay, M. Douaud

Le duc du Maine, il est couché,
 Avec sa femme.

O duc du Maine, levez-vous,
 Pour lir' vos lettres.

La première lettre qu'il a lu,
 J'avons la guerre.

3. CHANTS RELIGIEUX - QUÊTES

3,01 JÉSUS HABILÉ EN PAUVRE

Le petit pauvre.

C'était un petit pauvre
Jésus, Jésus, Jésus,
C'était un petit pauvre
Qui allait chercher son pain. (2 bis)

A la porte d'une dame
Jésus, Jésus, Jésus,
A la porte d'une dame
Point de pain, il n'a eu. (2 bis)

Le pauvre s'en retourne
S'en retourne en pleurant.

Dans son chemin rencontre
La dame du logis.

Qu'avez, qu'avez le pauvre
Qu'avez à tant pleurer ?

Je viens de votre porte
Point de pain n'y as eu.

Ah! retournez le pauvre
Et du pain vous aurez.

Vous mangerez de ma soupe
Vous boirez de mon vin.

Quand le pauvre fut à table
Il ne pouvait manger.

Qu'avez, qu'avez le pauvre
Qu'avez à ne pas manger ?

Ah! ce que j'ai, Madame,
Je voudrais me coucher.

A app'lé sa servante
Allez lui faire un lit.

Nenni, nenni, Madame,
Il nous donnerait des poux.

La dame s'est levée,
S'en va lui fair' un lit.

Quand le pauvr' fut couché
La chambre était en feu.

Quel signe est ça, le pauvre
Ma chambre est tout en feu.

C'est signe, ma bonne dame
Qu'vous irez en paradis.

Et ma servante, le pauvre
Ira-t-elle aussi ?

Brûler avec le diable
Jamais ne consumera.

La dame se prosterne
Et regarde dans le lit.

Elle ne voit plus le pauvre
Rien qu'un grand crucifix.

Ms. 2221, p. 72-73.

(Chants traditionnels et légendaires.)
Machecoul. Mme de la Nicollière.

Coirault : [Jésus-Christ en pauvre],
rubr. Charité : n° 85...

Laforte : Notre-Seigneur en pauvre, II, B-26.

Adj. Laforte. Roberge (p. 241-250, 31, var., 2m.)
Garneret-Culot (I, p. 77, 11., 1m., p. 284-285, 11., 1m.)

3,02 QUAND LA VIERGE VINT À LA MESSE

Moderato.

Quand la Vierge vint à la mes - se le jour
de la chan - de - loux al print
sa plus bel - le ro - be - quié - tait
de cinq cents cou - loux No - el No No
No No - el - le No - el No.

Coirault : [Le cantique de Marie-Madeleine], rubr.
Saints et saintes, n° 89... pp.

Laforte : Les atours de Marie-Madeleine, I, A-4 pp.

Étude : Guériff (F.), La Belle Bible des Noël
Guérandais... p. 112-117.

Noël.

Quand la Vierge vint à la messe
Le jour de la chandeloux,
All' print sa piou belle robe
Qu''était de cinq cents couloux
Nouel nou, nou nou,
Nouele nouel nou.

All' print sa piou belle robe
Qu''était de cinq cents couloux
La ceintur' d'or qui la serre
Faisait bien dix mille tours.
Nouel nou, etc.

All' s'en va chez sa voisine,
Voulous venir quant et nous.

Les chemins par où qu'all's passent,
Les bussons fleurisaient tous.

Quand all's furent dans l'cimetière,
Les kioches sounaient tertous.

Quand all's fur'nt dedans l'éguière,
L'éguière relisait tout.

Le prêtr' qui disait la messe,
En a ombelié les moux.

Qui qu'y a dans cett' éguière,
Qui me fait ombelier tout.

C'est Madeleine et Marie,
La mèr' de notre Seignoux.

Qu'all's nous mén'nt en Paradis,
Et nous conduisent tertous.

Ce Noël si grâcieux et si naïf, m'a été appris dans mon enfance par ma mère morte à 77 ans en 1855; elle l'avait entendu chanter quand elle était toute petite fille, à sa mère morte à Guérande, en 1787.

(Note de M. Pavec).

Ms. 2220, p. 149-150 et sq. (Chants religieux.)

Guérande. Cl. Pavec.

Ce Noël est très librement inspiré du cantique de Marie-Madeleine, non sans quelque paradoxe puisqu'il est fait mention du jour de la chandeleur. C'est bien elle, qui dans la majorité des versions connues, est si richement vêtue et témoigne ainsi de son attachement aux richesses de ce monde et de sa vanité. La leçon de Pavec n'est cependant pas unique. Plusieurs variantes confirment la diffusion de ce poème, et de la mélodie.

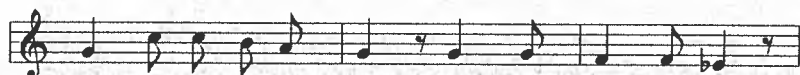
3,03 VOCATION À RENTRER AU COUVENT

Chanson des petites filles.

Allegro



Quand j'é - tais pe - ti - te à l'â - ge de - quatre ans à



l'â - ge de - quatre ans j'en - ten - dais Jé - sus



qui me ve - nait di - sant ah ve - nez ma mi - gon - ne



ah ve - nez ma pou - pon - ne ve - nez au cou - vent.

Quand j'étais petite, à l'âge de quatre ans
A l'âge de quatre ans
J'entendais Jésus qui me venait disant :
Ah! venez, ma pouponne
Ah! venez, ma mignonne
Venez au couvent.

Vous aurez des confitures avec du pain blanc,
Avec du pain blanc
Les murs sont de sucre, vous mordrez dedans.
Ah! venez, etc.

Coirault : *[Allez au couvent]*,
rubr. *Couvent* : n° 82...

Laforte : *La Religieuse*, I, A-11.

Adj. Laforte. Roberge (p. 368-369, 1t, 1m.)

Garneret-Culot (II, p. 634, 1t., 1m. et III, p. 921,

1t., 1m.)

Toutes les religieuses vous aimeront tant
Vous aimeront tant
Tous les saints de l'ordre seront vos parents.
Ah! venez, etc.

Et la sainte vierge sera votre maman
Sera votre maman
Vous serez toujours habillée de blanc.
Ah! venez, etc.

Vous serez toujours habillée de blanc
Habillée de blanc
Vous aurez Jésus pour fidèle amant.
Ah! venez, etc.

Ms. 2224, p. 64 et sq. (Chants divers.)

Machecoul. Mme de la Nicollière.

Chanson peu répandue : 4 v.
au Canada, 3 v. en France et 1 v.
en Suisse.

3,04 SATAN DANS LE MOULIN À VENT

Le moulin de Saint-Jean de Mont.

En r've - nant de Saint - Jean d'Mont
 on pas - se par un vil - la - ge
 on pas - se par un vil - la - ge
 quia - vait un mou - lin à vent
 qui - fai - sait fa - rine à tout vent.

En r'venant de Saint-Jean d'Mont
 On passe par un village, (bis)
 Q'l'avant un moulin à vent
 Qui faisait farine à tout vent.

Un jour un Mesieu passa,
 Un Mesieu à belle mine; (bis)
 Qui dit s'appeler Satan,
 Entra dans le moulin à vent.

Puis un jour on vit r'passer
 Le Mesieu à belle mine, (bis)
 Et têt un grand coup de vent
 Emporta le moulin à vent.

Dedans ce moulin l'y avait
 Une tant joli' meunière, (bis)
 Qui appelait les passants :
 «Entrez dans mon moulin à vent.»

Depuis ce jour on voyait
 Le moulin tourner sans cesse; (bis)
 La farine et le froment
 Abondaient au moulin à vent.

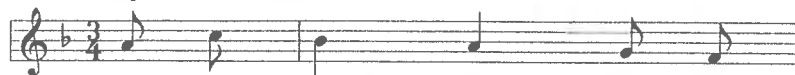
Ms. 2222, p. 342 et sq. (*Chants satiriques.*)
 Sainte-Hermine. J. Bujeaud. (*Chants et chansons
 populaires...* II, p. 165-166.)

3,05 LE LIBERTIN INVITÉ PAR LE MORT À SOUPER

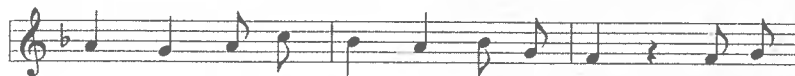
Le carnaval de Rosporden.

Dans notre enfance, nous nous sommes fait chanter souvent cette ballade, et nous ne nous doutions guère alors qu'il nous faudrait un jour aller de porte en porte pour la retrouver. Ce n'est pas sans peine que nous l'avons transcrite complète, car il n'existe plus à Vieilleville que deux ou trois personnes qui la sachent encore tout entière. Cette complainte, qui semble une ancienne traduction du Carnaval de Rosporden donné par M. de la Villemarqué (*Barzaz-Breiz*, 2^e vol., p. 61) avec diverses notes intéressantes, est plus développée et ferait penser que l'original n'a peut-être pas été complètement imprimé. (Ms. 2217, p. 134).

Complainte. Lent



Ve - nez, jeu - nes - se mon -



dai - ne, en - ten - dre la vé - ri - té De ce



qui vient d'ar - ri - ver de - dans la vil - le de Ren - nes. C'est un



jeu - ne li - ber - tin, Vous ver - rez sa tris - te fin.

(Variante)

Venez jeunesse mondaine
Entendre la vérité
De ce qui vient d'arriver
Dedans la ville de Rennes
C'est un jeune libertin,
Vous verrez sa triste fin

.....
*Pour entendre réciter
Tout ce qui vient d'arriver
Dans la vill' de Rospordèn*
.....

Il allume deux chandelles
Qu'il mit tout droit à ses yeux
Et il l'attacha au mieux
Sur sa tête criminelle
S'enveloppa d'un drap blanc
Ayant min' d'un revenant.

.....
Il les mit devant ses yeux.

Disant : c'est un revenant.

Un jeune homme de famille
Dont on ne dit pas le nom,
De bonne condition
Et bien connu dans la ville
S'avisa, par un jour gras,
De faire un grand crime hélas !

S'avisa dans les jours gras

Il s'en va partout la ville,
Faisant de grands hurlements;
Faisant peur à bien des gens,
Tous, grands petits femme, et fille
Chacun se serrait chez eux
De voir ce fantôme affreux.

Se promène par la ville

Il dit à ses camarades
Aussi libertins que lui,
Qu'il voulait aller courir
Drôlement la mascarade
Qu'il voulait aller chercher
La tête d'un trépassé.

*Il dit à deux camarades
Aussi débauchés que lui*

Quand il n'eut plus de lumière,
Entre onze heures et minuit,
Il s'en retourna chez lui.
Passant proch' du cimetière,
Il jeta la tête ainsi,
En lui disant : mon ami.

*Sur onze heures ou minuit
Il s'en retourne chez lui.
En passant par le cim'tière,
Il jette la tête ainsi,*

Ses amis bien au contraire,
Blâmèrent fort son dessein,
Disant que c'était vilain
Et que c'était téméraire,
Qu'il avait de très grands torts
D'aller insulter les morts.

Demain, pour ta récompense
De t'avoir tant fait courir,
Je t'invite de venir
Souper chez moi sans doutance;
Ne manque pas si tu veux,
Nous boirons un coup tous deux.

Lui qui ne faisait qu'en rire
S'y en fut dès le mêm' soir.
Dans un cim'tière il faut croire
En prit une sans rien dire,
Puis il l'emporta chez lui,
Et il l'arrangea ainsi.

*Lui qui ne faisait qu'en rire
Passa par le cimetière :
L'appelant à sa manière,
Il en prit une sans rien dire ;
L'apporta à son logis
Puis il l'arrangea ainsi.*

Après cette belle affaire,
Il s'en fut droit se coucher
Sans prévenir ni penser
A ce qu'il venait de faire,
Jusqu'au lendemain matin
Sans se souvenir de rien.

*S'en va sitôt se coucher
Sans comprendre ni penser
A ce qu'il venait de faire,
Dormit jusqu'au lendemain
Sans se souvenir de rien.*

Coirault : [Le libertin invité par le mort],
rubr. Édifiantes : n° 84...

Laforte : Le mort invité à dîner. II, B-40.

Adj. Laforte, Roberge (p. 287-292, 1t., m.)

Morand (p. 235-236, 1t., 1m.)

Laurent (Aux sources du Barzaz-Breiz,
p. 59-60, 320.)

Mais le lendemain au soir
Il n'était point des frivoles,
Pendant qu'il fut à souper,
Son mort s'en fut le trouver,
Comme il l'avait invité

.....

Il frappe droit à la porte
La servante va l'ouvrir
Aussitôt qu'elle le vit,
Elle tombe demi-morte,
Ferm' la porte brusquement
En voyant le revenant.

Le mort, pour se faire entendre,
De nouveau frappe trois fois.
La mère ne sachant quoi
La fill' faisant trop attendre,
S'en fut promptement l'ouvrir :
Elle tomba morte aussi.

Le fils, voyant que la mère
Ne revenait point non plus,
S'en va d'un pas résolu.
Les voyant tout's deux par terre,
Il croit que c'est des voleurs
Qui leur ont fait cette peur.

Le garçon tout en colère,
En jurant comme un païen,
Disait : Dieu punira bien
Ceux qui ont fait cette affaire;
Mais il fut bien étonné
Quand il vit son trépassé.

Cette carcasse effroyable
Faisait trembler tous ses os,
Prit la parole aussitôt :
Compère, marchons à table
Je viens avec toi souper,
Comme tu m'as invité.

Malgré son humeur chagrine,
Le mort mangeant à voir,
Lui dit : Compère, hier au soir
Tu faisais meilleure mine.
Si tu ne veux pas manger,
Prie Dieu, allons nous coucher.

Voyant un peu la surprise
Du garçon à cette fois,
Fut se coucher plein d'effroi.
Près d'lui la carcass' s'est mise,
La mort jugeant tout' la nuit
Pour voir s'il a bien dormi.

La servante, aussi la mère
Revenues dans leur esprit,
Voyant ce fantôme au lit,
Passant la nuit en prière :
Prions Dieu dévotement
Qu'il délivre cet enfant.

Dieu exauça leurs prières
Et le mort au point du jour
Et le mort au point du jour
Partit en disant : Compère,
En huit jours je t'attends
A souper pareillement.

Souper avec moi pareillement

Frappe trois coups à la porte Une fièvre violente
S'est emparée du garçon.
Les médecins sans façon
Hélas ! elle tombe morte L'ont condamné sans doutance,
Il eut seulement le temps
De recevoir les sacrements.

*Qu'il avait juste le temps
D'avoir tous les sacrements.*

Elle tombe évanouie. Il est mort le jour des cendres,
Justement dans les huit jours,
Comm' la mort dans son discours
Lui avait bien fait comprendre.
Cet exemple doit toucher
Les jeunes gens débauchés.

Il mourut le jour des Cendres

*Disant que quelques voleurs
Pouvaient leur avoir fait peur.* Avec piété sans faconde,
Auparavant de mourir
Il dir à tout ses amis :
Je m'en vais dans l'autre monde ;
Prenez exemple sur moi,
Majs suivez mieux votre loi.

*Tous ses amis d'alentour
Venaient lui rendre visite ;
Mais il leur disait tour à tour :
Ne faites pas comme moi,
Suivez donc mieux votre loi.*

*Ouvre la porte en colère,
En jurant comme un païen,
Disant : Dieu punira bien
Ceux qui ont fait cette affaire ;
Se trouvant bien étonné
Quand il vit son trépassé.*

Faisant trembler tous ses os

En disant : marchons à table

Comme tu m'avais invité.

*Voyant son humeur chagrine
Et le mort mangeant à voir
Tu ne fais pas si bonne mine
Comme tu faisais hier au soir.*

Ms. 2217, p.135-138, et sq.
(Chants traditionnels et légendaires.)
Vicillevigne.

Sans origine.
Même cote que
version précédente.

3,06 LA PROTESTANTE MARTYRE

La Fille de la Religion.

Complainte.

Complainte

C'é - tait un' jeu - ne fil - le
de la re - li - gi - on
sa mère est de la mes - se
son pèr' n'en é - tait pas.

Coirault : [La protestante martyre], rubr.
Édifiantes : n° 84...

Guéraud cite aussi une autre version, (ms. 2217, p.
125-127) recueillie par Roullin et empruntée aux
Instructions... d'Ampère.

C'était un' jeun' fille
De la religion
Sa mère est de la messe
Son pèr' n'en était pas.

Sa mère est à lui dire
Ma fille obéis-moi ;
A la messe, ma fille,
A la messe allons va !

A la messe ma mère,
Jamais je n'y irai ;
La r'ligion de mon père
Toujours j'la soutiendrai.

Les dames de la ville
Venaient l'admonester,
Et li apporter des livres
Croyant la fair' changer.

Otez d'ici vos livres,
Ce n'est que des abus,
Qu'on m'apporte ma bible
Que je fass' mon salut !

Quand la belle eut sa bible,
Ell' se mit à chanter ;
Sur la fosse à son père
Elle s'en va prier.

Mon père, mon cher père,
Si vous étiez vivant,
Vous la verriez, vot' fille
Dans les mains des méchants.

Bourreau fais ton office,
De moi quand tu voudras,
Les pieds sur mes épaules
Envoie mon cœur au vent.

Les pieds sur mes épaules
Fut pendu' promptement,
S'écriant à voix haute :
J'tiens mon pèr' dans mes bras.

Ms. 2221, p. 10 et sq.

(Chants traditionnels et légendaires.)

Chanté par une protestante de

Mouchamps [85640].

Sainte-Hermine, J. Bujeaud. (Chants et chansons
populaires... II, p. 148-151.)

3,07 LA FILLE CHANGÉE EN CANE

Une fille du bourg de Saint-Gilles
Des plus belles et des plus gentilles
Un dimanche la matinée
Par des soldats fut enlevée.

Lui ont lié si dur les veines
Qu'elle ne peut avoir son haleine
Et l'ont malgré tous ses efforts
Conduite au château de Montfort.

L'officier la voyant venir
De joie ne pouvait se tenir
Faites la monter dans ma chambre
Nous dînerons tantôt ensemble.

Or chaque marche qu'elle montait
Son pauvre cœur soupirait.
C'est donc ici la belle chambre
Où il faut que mon Dieu j'offense.

Le capitaine l'assura bien
Que son Dieu n'offenserait point
Qu'il lui donnait son cœur pour gage
Et la prendrait en mariage.

Oh ! monsieur permettez-moi donc
Que je fasse mon oraison.
Elle a prié Dieu, Notre-Dame
Et Saint-Nicolas d'être canne.

Quand la prière fut achevée
En canne elle a pris sa volée
Elle s'envola par une grille
Dans un étang plein de lentilles.

Quand le capitaine vit cela
Tous ses soldats il appela
Ont bien tiré cinq cents coups d'arme
N'ont jamais pu toucher la canne.

Le capitaine au désespoir
Ne veut rien entendre ni voir
Ne veut plus être capitaine
Dans un couvent se fera moine.

Ms. 2221, p. 52-54. (*Chants traditionnels et légendaires.*)

M. le Vicomte de Florestan. [lequel précise en note :]

«Après l'arrêt de Conflans 1341, qui adjugea la Bretagne à Charles de Blois comme mari d'une fille descendante du frère aîné au préjudice de Jean de Montfort frère cadet du dernier Duc, la plupart des villes de cette province avaient plus ou moins souffert. Montfort fut une des plus mal traitées. Charles V avait envoyé en Bretagne le connétable Du Guesclin avec une armée sous prétexte de l'alliance du Duc avec les anglais, il s'empara de Rennes poussa de suite à Montfort-ar-Gaël et à Gaël-ar-Judicahel, cette dernière place importante fut prise et complètement rasée. Montfort résista et ses fortifications fort endommagées. Le roi les fit réparer afin d'y établir garnison. Ordonnances consignées dans les archives sous la date du 11 mars 1376. Ce fut alors qu'arriva le miracle de la canne. Les réparations s'exécutaient par corvées féodales. Au nombre des corvoyeuses était une jeune fille de Saint Gilles (Zantez Gil) qui fut séduite ou enlevée par le commandant de place, et de gré ou de force elle fut loger dans la tour qui sert aujourd'hui de prison. Aussitôt on fit courir le bruit que cette fille s'étant vouée à Saint Nicolas, le saint venait d'opérer un miracle en sa faveur. Par ce moyen le scandale fut dissipé et le mécontentement apaisé.

La fille passa pour s'être envolée intacte sous la figure d'une canne par la fenêtre de la tour sur l'étang de Montfort desséché en 1761. Dès lors on remarqua parmi les nombreuses cannes qui s'y trouvent habituellement une canne qui parut quelque peu différente des autres. Tous les ans on ne manquait pas de faire la même remarque et le peuple accourait de toutes les communes environnantes pour assister à la procession de Saint Nicolas (9 mai) et lorsque la canne ne jugeait pas à propos de se mêler à la procession, on allait la reconnaître sur l'étang et lui rendre hommage. Un jour qu'il y avait beaucoup de monde en admiration de la canne, un mécreant vint à passer armé d'une

arquebuse, son arme lui creva dans la main. On dressa procès verbal de cet événement comme d'un miracle bien avéré et enregistré aux archives de la ville. Il faut observer que la canne était toujours une couveuse qui avait des petits à protéger. Les petits passaient pour les enfants de la fille, non ceux qu'elle avait fait mais ceux qu'elle aurait dû faire. Le dernier procès verbal qui constate l'apparition de la canne est du 10 mai 1645 et a été rédigé par Eustache Lemoyne, sénéchal du comté de Montfort.

Quelques personnes ont expliqué la chose en disant que le clergé d'alors apprivoisait une canne sauvage... Comment aurait-il eu la persévérance de le faire pendant environ trois cents ans? Comment ne l'aurait-on pas découvert? Et puis la canne aurait-elle repris son caractère sauvage pour voltiger par dessus l'église et disparaître aux yeux des spectateurs? Selon moi il n'est pas douteux que le clergé partageait de bonne foi la crédulité publique. Du reste si on examine toutes les fables et les allégories qui étaient le goût dominant des anciens, on remarque qu'elles ont toutes pour point de départ un fait arrivé. Voici, je crois, quelle en est la véritable explication. La procession avait lieu autour de l'église bâtie à côté de la douve. Cette douve communiquait avec l'étang par une ruelle par laquelle les cannes venaient de l'étang faire leurs couvées dans les herbages de la douve. Le bruit de la procession pouvait en dénicher quelque une et faire les petits cannetons se fourvoyer parmi les processions et jusque dans l'église : leur mère devait naturellement voltiger aux alentours jusqu'à ce qu'elle pût parvenir à rassembler ses petits ainsi dispersés.

La canne avait été sculptée avec cinq petits aux pieds de la statue de Saint Nicolas sur le maître autel de l'église, elle a été peinte sur les vitraux coloriés des fenêtres, elle a été mise en broderie d'or sur la bannière et les ornements qui servaient dans la solennité du jour.

Vers 1750 M. de Bastie évêque de Saint-Malo examina toutes les pièces relatives à l'histoire de la

canne miraculeuse lors d'une visite diocésaine et dit au clergé en lui rendant les pièces : «Quoi ! messieurs, vous n'avez que cela ; c'est bien peu de chose que votre canne.» Depuis ce temps la croyance qui s'était déjà affranchie parmi le peuple ne fut plus ranimée par le clergé. Il est mentionné que la canne en voltigeant autour de l'appartement où elle était renfermée, y aurait laissé sur une pierre l'empreinte de ses pattes. Ce qui a passé pour l'empreinte de ses pattes est selon toute apparence des griffes d'un animal employé en torsade, pour ornement sur la tablette de cheminée de la chambre du premier étage de la tour. C'est tout ce qu'il reste du miracle aujourd'hui avec la légende mise en chanson que chacun chante à sa manière.....couler le sang de jannic. La détonation de l'arquebuse fit rouvrir les yeux alors on vit le méchant qui avait renié le miracle étendu sans vie, la balle au lieu de frapper en avant, avait retourné en arrière et lui avait traversé la tempe. La canne se soutenant en l'air était en face de lui et le regardait avec des yeux pleins de colère, puis elle tournoya dans les airs et disparut. Alors la canne miraculeuse fut brodée sur l'envers de la bannière de la Vierge aux pieds de Saint Nicolas, on la sculpta sur le maître autel, et on la peignit sur les vitraux coloriés des fenêtres. Tous les ans on fait une procession en mémoire du miracle pour aller reconnaître la canne, et elle était brodée sur tous les ornements qui servaient à cette solennité.

Elle revint souvent sur l'étang mais alors elle avait toujours avec elle des petits cannetons, qui étaient les enfants qu'elle aurait eu si elle eut épousé Jack.

Quand la procession entrait à l'église la canne y entrait aussi, et la cérémonie finie, elle s'élevait dans les airs et tournoyait comme au jour où elle manqua d'être tuée, elle disparaissait à la vue de tous les assistants.

La ville prit le nom de Montfort-la Canne et ce miracle fut consigné dans cette chanson qu'inspira le Saint-Esprit à un meunier du pays. »

Coirault : *La fille changée en canne*, rubr. *Rapts* : n° 1302.

Laforte : *La fille changée en canne*, II, B-35.

Étude : Bénichou (*Nerval...*, p. 75-82.)

Adj. Laforte, Roberge (p. 273-277, 1t, var., 1m.)

3,08 LA BERGÈRE MUETTE

La fille muette.

Lento



C'é - tait une p'tite mu - et - te qu'al - lait aux
champs C'é - tait une p'tite mu - et - te qu'al - lait aux
champs Ja - mais dans sa pen - sé - e elle n'a - vait eu
Que la Vier - ge Ma - ri - e son fils Jé - sus.

C'était un' fill' muette
Qui allait aux champs;
Jamais dans sa pensée
Elle n'avait eu
Que la Vierge Marie
Et l'enfant Jésus.

} bis

Et la belle s'en court (e)
A la maison,
A son père, à sa mère
Compt' ses raisons :
Un' grand' dame blanche
Dans mon troupeau
Me demand' sans cesse
Mon bel agneau.

Et la belle s'en court
A ses brebis;
La Dame lui demande
Que t'ont-ils dit ?
Ils m'ont dit, Madame,
Que le troupeau
Était sans doute à vous
Jusqu'au plus beau.

Un' grand' dame blanche
Lui apparut,
Ell' lui a dit bergère,
Belle Isabeau,
Donne-moi, je t'en prie,
Ton bel agneau.

} bis

Le père aussi la mère
Bien étonnés
D'entendre leur fille muette
Si bien parler,
Va-t-en lui dir' bergère,
Belle Isabeau,
Que l'troupeau est à elle,
Jusqu'au plus beau.

Au bout de la quinzaine } bis
La belle mourut
Qui dans sa main
Tient une lettre
(Du plus certain)
Qui dans sa main
Tient une lettre
Du père souverain.

Mon bel agneau, Madame,
Je le veux bien,
Si mon père et ma mère
Le veulent bien,
Va-t-en lui dir', bergère,
Belle Isabeau;
Je m'en vais prendre garde
A ton troupeau.

Ms. 2217, p. 148-149 et sq.
(Chants traditionnels et légendaires.)
Machecoul. Mme de la Nicollière.

À l'instar de *La fille changée en cane*, histoire et légende voudraient être ici intimement liées. D'aucuns localisent le fait en 1652, à Querrien, en la Prenessaye (22210), bien que les archives épiscopales relatives à ces apparitions aient été détruites... dans un incendie, et que le répertoire bretonnant ignore curieusement ce fait. Quoiqu'il en soit, la chanson s'est répandue sur tout le territoire français, et plus encore au Canada. La persistance d'une même famille mélodique est particulièrement remarquable. P. Coirault en a étudié le lignage à propos de la chanson des *Métamorphoses* (*Formation...*, pp. 487-519). Quelques versions se rattachent à un autre timbre.

Coirault : [La bergère muette et la Vierge], rubr. *Miracles-Pèlerinages* : n° 83...

Laforte : *La Bergère muette*, II, B-33.

Étude : Belly (Marlène), Mémoire de DEA à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1993.

Adj. Laforte, *Roberge* (p. 268-270, lt., var., 1 m.)

Garneret-Culot (I, p. 83, lt., 1 m.)

Guériff (I, p. 57, lt., 1 m., comm.)

Roy (p. 86-87, lt., 1 m., comm.)

Valière (*Anthologie de chants et musiques populaires du Haut-Poitou*, face 1, n° 3, interprète : Mme Soulas, Documents sonores de la Marchoise, Gencay, s.d.)

3,09 SAINTE CATHERINE

A)

Catherine était la fille,
La fille d'un grand roi,
Son père était payen,
Sa mère ne l'était pas.
Ave Maria, Sancta Catharina
Ave Maria.

Son père était payen,
Sa mère ne l'était pas.
Elle était en prière
Quand son père arriva.
Ave etc.

Elle était en prière
Quand son père arriva.
Catherine, ma fille Catherine,
Catherine que fais-tu là ?

Catherine, ma fille Catherine,
Catherine que fais-tu là ?
J'adore mon Jésus,
Mon Jésus que voilà.
Ave etc.

J'adore mon Jésus,
Mon Jésus que voilà.
Catherine, ma fille Catherine
N'adores-pas ce Dieu-là. *
Plutôt mourir mon père.
Que d'abjurer ma foi.
Ave etc.

Plutôt mourir mon père,
Que d'abjurer ma foi.
Qu'on m'apporte mon sabre
Et mon grand coutelas.
Ave etc.

Qu'on m'apporte mon sabre
Et mon grand coutelas.
Que je tranche la tête
A Catherine que voilà.
Ave etc.

Que je tranche la tête
A Catherine que voilà.
Un ange descend du ciel
Qui la reconsole.
Ave etc.

Un ange descend du ciel
Qui la reconsole.
Courage, Catherine,
Dans l'paradis tu iras.
Ave etc.

Courage, Catherine,
Dans l'paradis tu iras.
Et ton joli p'tit frère
T'y accompagnera.
Ave etc.

Et ton joli p'tit frère
T'y accompagnera.
Mais ta prudente mère
Dans l'purgatoire ira.
Ave etc.

Mais ta prudente mère
Dans l'purgatoire ira.
Et ton bourreau de père
Dans l'enfer il ira.
Ave etc.

* [Signale vraisemblablement l'irrégularité
strophique : un vers supplémentaire].

Ms. 2221, p. 32-33.

(Chants traditionnels et légendaires.)

Coirault : [Sainte Catherine],
rubr. *Saints et Saintes* : n° 89...

Laforte : *Le martyre de Sainte Catherine*, I, A-7.
Tiffauges, M. Gustin.

Adj. Laforte, Roberge (p. 187-188, 11., 1m.)
Garneret-Culot (I, p. 235-238, 61., 4m., et III, p.
771, 11., 1m.)

Redhon (V, p. 25, 26, 21., 2m.)

Cf. aussi : Coursault (René), *Sainte Catherine
d'Alexandrie, le mythe et la tradition*, Paris.
Maisonneuve & Larose, 1984, 134 p.

B) Ancien chant pour la fête de sainte Catherine.

Andantino

C'é - tait Saint' Ca - the - ri - ne la

fil - le d'un grand roi. Son père é - tait bar -

ba - re, sa mèr' ne l'é - tait pas

A - ve Ma - ri - a Sanc - ta Ca - tha - ri - na.

C'était Saint' Catherine,
La fille du grand roi :
Son père était barbare ;
Sa mère ne l'était point.
Ave Maria
Sancta Catharina.

Son père était barbare
Sa mère ne l'était point.
Où vas-tu, Catherine,
Où vas-tu comme cela ?
Ave etc.

Où vas-tu, Catherine,
Où vas-tu comme cela ?
J'veis adorer mon Dieu
Crucifié que voilà.
Ave etc.

J'veis adorer mon Dieu
Crucifié que voilà.
Viens adorer le nôtre,
Tu feras micux que celà.
Ave etc.

Viens adorer le nôtre,
Tu feras mieux que celà.
Non, non, dit Catherine,
Le bon Dieu ne l'veut pas.
Ave etc.

Non, non, dit Catherine,
Le bon Dieu ne l'veut pas ;
Apportez-moi mon sabre
Et mon grand coutelas.
Ave etc.

Apportez-moi mon sabre
Et mon grand coutelas ;
Que je tue Catherine,
Catherine que voilà.
Ave etc.

Que je tue Catherine,
Catherine que voilà.
Le sabre ne coupa pas
Le sabre ne coupa pas
Ave etc.

Le sabre ne coupa pas
Le sabre ne coupa pas
Il fit tourner les roues
Sous les roues la jeta.
Ave etc.

Il fit tourner les roues
Sous les roues la jeta
Les roues ne roulaient pas
Les roues ne roulaient pas
Ave etc.

Les roues ne roulaient pas
Les roues ne roulaient pas
Il fit bouillir de l'huile
Dans l'huile il la jeta.
Ave etc.

Il fit bouillir de l'huile
Dans l'huile il la jeta.
Trois anges descendent du ciel,
Chantant le Gloria
Ave etc.

Trois anges descendent du ciel,
Chantant le Gloria
Souffre, souffr' Catherine
En paradis tu iras.
Ave etc.

Souffre, souffr' Catherine
En paradis tu iras.
Ta mère, ta maudit' mère
En purgatoire ira.
Ave etc.

Ta mère, ta maudit' mère
En purgatoire ira.
Ton père, ton maudit père
En enfer il ira.
Ave etc.

Ton père, ton maudit père
En enfer il ira.
Un grand coup de tonnerre
Viendra, l'écrasera.
Ave etc.

Ms. 2221, p. 34-36 et sq.

(*Chants traditionnels et légendaires.*)

Chatellerault, P.H. Berger. Air n° XI :

« Le chant religieux n° 11 paraît remonter à une haute antiquité. Les paroles et l'air ont dans leur style le cachet d'une époque de foi naïve et sincère. » Ms. 2224, p. 325-326.

3,10 GUILLANNEUS

Dans les notes qui accompagnent son envoi, M. Grolleau associe avec une certaine intuition, étymologie et fêtes calendaires. L'origine celtique de « *L'Eghin an eit* » n'est plus guère discutée mais il convient de replacer ce temps de quête dans le long trimestre d'hiver séparant la fête de *Samhain* (le 1^{er} novembre), de celle d'*Imbolc* (le 1^{er} février). Cette période de veillées est particulièrement propice aux *visites*, et bien plus que la seule quête matérielle, il faut y reconnaître l'expression d'appartenance à une communauté. Les *quêteurs* en tissent symboliquement les liens : – dans l'espace, mais aussi au travers du temps –, car il est d'usage de vénérer les défunts par une collecte similaire (cf. le *chant pour les trépassés*, n° 3,12). La quête de la guillanneu, qui la précède, témoigne bien du même rite de partage ; la demande de la fille aînée, ou à défaut, de la servante, n'a probablement d'autre valeur que d'affirmer symboliquement la pérennité de cette communauté. Romains et chrétiens ont sans doute largement contribué à – resserrer – le temps de cette guillanneu, jusqu'à l'associer à la période du nouvel an. M. Grolleau rappelle d'ailleurs fort à propos, qu'avant Charles IX, il en allait sans doute tout autrement. Mais alors pourquoi une telle allusion à la germination dans l'appellation de cette quête ? Est-ce un rappel de ces coutumes largement attestées en France entre la Sainte Barbe (4 décembre) et l'Épiphanie, où le comportement de grains de blé, mis en présence de la chaleur présageait de la récolte à venir ? (Cf. Sébillot (P.), *Le folklore de France - La Flore*, Paris, Guilmoto, 1904-1906, Rééd. Paris, Imago, 1985, p. 176-178). Peut-être alors n'est-ce pas le hasard, si le thème de la multiplication des pains a été retenu pour la nouvelle guillanneu dont fait état M. Grolleau. À sa manière, le miracle du Christ, est une autre forme de germination, plus spectaculaire sans doute, mais tout aussi indispensable à la création et à la cohésion d'une communauté nouvelle.

Si la fonction justifie que ces pièces soient ici regroupées, on notera la diversité des agencements strophiques et des motifs. Ainsi, *le cheval défermé*, marque-t-il les textes 10 et 11. Le thème de *l'arbre du paradis*, présent dans les mêmes chansons, est recensé par Coirault en rubrique *Religieuses-diverses*, n° 81...

NOTES DONNÉES PAR M. GROLLEAU (MS. 2224, P. 294-295).

D. Lepelletier, *V^r Eghinat, dit que l'on se servait de cette expression pour demander des étrennes. Au dernier jour de l'an, dit-il, les jeunes garçons vont par les bourgs, villages et maisons chanter des cantiques et crient ensuite par trois fois : Ma Eghinat! A Morlaix, la bourgeoisie célèbre cette époque en chantant des chansons profanes, et criant : Eghin an eit, – le blé germe. D'où vient que cette fête est nommée l'Eghinat, et l'Eghin an eit. Dans les provinces voisines de la Bretagne, ces mots altérés ont donné : L'aguilanneuf, aguilanneu, et anguilaleu. Les Espagnols disent : Aguinaldo, que l'on explique par Albricias, stence : albricias por la buena nueva. Selon cet auteur, ce n'est pas à l'usage gaulois relatif au gui de chêne.*

Coirault : rubr. *Quêtes* : n° 91...

Laforte : *La Guignolée*, II, G-1 pp., *La Guignolée nous vous la demandons*, I, Q-2.

Études : Tiersot (J.), *Histoire de la chanson populaire*..., p. 188-191.

Postic (F.) & Laurent (D.), « Eginane, au gui l'an neuf ? : Une énigmatique quête chantée ». *Ar Men*, ed. du Chasse-Marée, Douarnenez, n° 1, 1986, p. 42-56.

Belmont N. - « Chanter » et « déchanter » dans les chansons de quête - in *Ethnologie française*, t. 3, Paris, Colin, 1992, p. 345 et ss.

Baudoin M., La chanson la plus typique de l'Ouest : l' Agui-lan-neu, in *Folklore de Vendée*, La Roche sur Yon, imp. Potier, 1934.

Adj. Garneret-Culot (I, p. 192 et sqq.)
Touraille (*Vendée - Le Marais - Pierre Burgaud*, Paris, collection Ocora, 1982, face A n° 5.)

J'ai écrit à Morlaix pour avoir des renseignements sur la fête de l'Eghin an eit. On n'a pu m'en donner.

M. Leboyer, dans son traité du calendrier dit : « Des autels druidiques sont encore disséminés sur notre territoire, et ces cris : à gui l'an 9 (sic) que l'on a vainement cherché à détruire dans quelques unes de nos campagnes, attestent combien les habitants étaient attachés à leurs usages. » (p. 264 et s.)

*J. Mahé (Essai sur les antiquités du Morbihan, p. 340) note : « Il n'y a pas longtemps, la veille du premier jour de l'an, les jeunes gens des campagnes réunis par pelotons, allaient de maison en maison, criant : **Aguilanneuf**, sans oublier de demander leurs étrennes. Je n'ai pas d'opinion fixe sur l'origine de cet usage, et je me contenterai de faire quelques observations sur les sentimens des autres... »*

***Courir le Guilledou** est une expression fort usitée en Poitou : pour dire courir les assemblées nocturnes et diaboliques. De Roquefort dit bien aussi que c'est courir en mauvaise compagnie, la nuit, dans des lieux de débauche; il fait venir ce mot de **Gildonia**, société, coterie; ou de l'anglais **Guild**, société, confrérie. – Dans les X et XI^e siècles, il s'était formé dans les communes, sous le nom de **Gilde**, des réunions politiques où l'on faisait des repas en commun. On peut penser que delà est venu l'usage chez les gens pauvres d'aller quêter vivres pour banqueter à l'époque de Noël et du premier de l'an, et de chanter cette chanson connue par le titre de **La Guillanneuf**.*

*L'usage de donner des étrennes remonte jusqu'à Tatius qui régnait avec Romulus. Ce prince étant allé cueillir le premier, ou ayant reçu comme bon augure des branches coupées, au renouvellement de l'année, dans un bois consacré à la déesse **Strenia**, autorisa cette coutume que les Romains observèrent dans la suite; et ces présens, qu'on accompagnait de souhaits de bonheur pour toute l'année, furent appelés **stren**, d'où nous avons fait le mot **Etrenne**, en l'honneur de la déesse **Strenia**. Suétonne (vie de Tibère) dit en parlant de ce prince : prohibuit strenarum usum, ne ultra calendas jannarias exercerentur : il défendit de prolonger l'usage des étrennes au-delà des calendes de janvier.*

*L'orthographe qui me paraît préférable est celle-ci : Guillanneuf, **eu** étant prononcé comme **u** simple; ce qui est une règle générale en Poitou.*

Voir Thierry, Récits des temps mérovingiens dans l'avant-propos.

La Guillanneuf, chantée à Longeville me paraît ancienne et composée dans le temps que l'année commençait à Pâques; sa date la plus récente serait du XVI^e siècle, avant 1563, année dans laquelle Charles IX rendit une ordonnance qui fixa le commencement de l'année au 1^{er} janvier. En conséquence de laquelle le 1^{er} janvier de 1563 devint le premier jour de l'année 1564. Le parlement ne se conforma à cette ordonnance que deux ans après et ne commença l'année au 1^{er} janvier qu'en 1567.

Ce sont MM. Herbert, de Longeville, qui m'ont procuré le texte de cette Guillanneuf.

Celle de Commequiers m'a été fournie par un fermier.

*Celle de Challans m'a été transmise par M. Herbert, notaire de cette résidence. Je ne connais pas la personne qui l'a écrite; son orthographe est enflammée par l'accent local; elle met **Dilanne**; il eut été mieux de noter Gillaneu; à Challans le G se prononce à la manière italienne dgi, dge; de même pour ce ci qu'on prononce tche tchi.*

Les deux versions que j'ai reçues de St Gervais ont été écrites par un jeune gars qui a la réputation d'être le meilleur chanteur de Guillanneuf du pays. [...]

A) Guillanneu chantée à Saint-Gervais (canton de Beauvoir) Vendée. (C'est l'ancienne, la plus communément chantée).

Messieurs et Mesdames, de cette maison,
De cette maison.
Ouvrez-nous la porte ie vous saluerons.
Notre Guillanneu nous la demandons.
Ouvrez-nous la porte ie vous saluerons
le vous saluerons
Si la chandelle est morte nous l'allumerons.
Notre Guillanneu nous la demandons.
Avec une allumette qui est sur le perron.
Votre fille aînée est-elle à la maison ?
Donnez-nous la servante, nous en contenterons.
Regardez dans la nappe, regardez tout du long.
Apportez la miche, laissez le grignon.
Regardez au charnier, regardez tout du long.
Apportez la côtelette, laissez le jambon.
Regardez dans la cave, regardez tout du long.
Apportez la piquette, laissez le vin bon.
Regardez dans la bourse, regardez tout du long.

Monnaie de bouteille. nous en contenterons.
Regardez dans la mue, regardez tout du long.
Apportez la poulette, laissez le chapon.
Dans le toit des oies, regardez tout du long.
Apportez la pire, laissez le piron.
Au toit des brebis, regardez tout du long.
Apportez la belotte, laissez le mouton.
Dans le toit des dindes, regardez tout du long.
Apportez la prote, gardez le dindon.
Regardez dans la pige, regardez tout du long.
Apportez la pigeonne, laissez le pigeon.
Si vous voulez rien donner
Nous faites point attendre
Pour un petit vent du Nord
Qui nous rend à la mort.

Ms. 2221, p. 457-458. (*Chants domestiques et rappelant une coutume.*)
Saint-Gervais. M. Grolleau.

B) Guillanneu chantée dans la commune de Challans (Vendée).

Messieurs et Mesdames, de cette maison,
De cette maison ;
Ouvrez-nous la porte nous vous saluerons.
Notre Guillanneu, nous la demandons.
Ouvrez-nous la porte nous vous saluerons
Nous vous saluerons.
Guiettez dans la nappe, guiettez tout du long.
Notre Guillanneu nous la demandons.
Apportez la miche, gardez le grignon.
Guiettez au charnier, guiettez tout du long,
Apportez la tête, gardez le jambon.

Dans le toit des ouailles, guiettez tout du long.
Donnez la belotte, gardez le mouton.
Dans le poulailler, guiettez tout du long,
Donnez la poulette, gardez le chapon.
Si la fille aînée n'est à la maison,
Donnez la servante, nous en contenterons.
En vous merciant nous nous en irons.

Ms. 2221, p. 459. (*Chants domestiques et rappelant une coutume.*)
Challans. M. Grolleau

C) La chanson de la Guy-an-neuf dont j'ai donné les principaux couplets à M. Guéraud se termine par un couplet sur un autre rythme ; en voici deux variantes :

Si vous ne voulez rien donner
Ne nous faites pas attendre
Car il fait un vent de nord
Qui nous coupe les jambes.

Si vous ne voulez rien donner
Donnez-nous la chambrière ;
Nous la mènerons au pailler
Et lui ferons bonne chère
Et lui apprendrons le jeu...
Donnez-nous la guy-an-neuf.

Ms. 2221, p. 453. (*Chants domestiques et rappelant une coutume.*)
Le Pellerin. M. Veillechêze.

D) Chaque année, la veille de Noël, à la brune [?], les gamins du Pellerin vont, par troupes, à la porte des principales maisons, demander leur Guy-an-neuf. Le plus hardi ou la plus belle voix de la bande chantent les couplets qui suivent, puis on termine en criant en chœur :

Noé, Noé! pour M. un tel,
Noé, Noé! pour Mme une telle,
Noé, Noé! pour toute la maisonnée.

Il est d'usage de leur donner soit de la menue monnaie, soit des noix ou des pommes.

Messieurs et Mesdames, de cette maison,
De cette maison,
Ouvrez-nous la port'-nous vous saluons.
Notre Guy-an-neuf nous vous la d'mandons.

Cherchez dans vos poches, cherchez tout du long,
Cherchez jusqu'au fond,
Apportez-nous les louis et laissez les jetons :
Notre Guy-an-neuf nous vous la d'mandons.

Cherchez dans la maie, cherchez jusqu'au fond
Cherchez tout du long,
Apportez-nous la miche et laissez le tourton.
Notre Guy-an-neuf nous vous la d'mandons. *

Cherchez dans la cave, cherchez tout du long,
Cherchez jusqu'au fond.
Apportez le bon vin et laissez la boisson.
Notre Guy-an-neuf nous vous la d'mandons.

* D'autres disent :
Guettez dans l'armoir' guettez jusqu'au fond
Guettez jusqu'au fond

Apportez-nous la miche et laissez les michons
Votre Guillaneu, nous vous la demandons.

Ms. 2218, p. 62 et ms. 2221, p. 464.
(Chants domestiques et rappelant une coutume.)
Sans origine.

E) La Guillanneux.

Moderato.



Nous som - mes de bons en - fants ai - mant

Por - nic et Saint - Gil - les, nous les fê - tons tous les

ans chas - sant la mé - lan - co - li - e,

chas - sant la mé - lan - co - li - e, en chan - tant d'un

ton jo - yeux, nous au - rons la Guil - la - neux.

Nous somm's de bons enfans
 Aimant Pornic et Saint-Gilles
 Nous les fêtons tous les ans
 Chassant la mélancolie
 Et chantons d'un cœur joyeux
 Nous aurons la Guillauneux.

La bourgeois' de ce logis
 Est une femme bien fine
 Elle va nous tirer du vin
 Dans la pinte ou la chopine
 Nous boirons un coup ou deux
 Nous aurons la Guillauneux.

Madam' pour vous saluer
 Nous boirons cette rasade
 Nous boirons à la santé
 De toutes vos camarades
 Ici bas, ou dans les cieus
 Nous aurons la Guillauneux.

C'est à toi cher compagnon
 De voir dans la cheminée
 S'il n'y a point de jambon
 Ou quelqu'andouille enfumée
 Ou quelque chose de mieux
 Nous aurons la Guillauneux.

Nous ne somm's point gourmands
 Nous prenons devant derrière,
 Les morceaux les plus friands
 Ou la bête tout entière
 Ce qui vaut encor mieux
 Nous aurons la Guillauneux.

Nous avons là parmi nous
 Un vaillant porteur de poches
 On peut le charger beaucoup;
 Il est fort comme une roche
 Il est plus fort que deux bœufs
 Nous aurons la Guillauneux.

Nous avons aussi chez nous
 Une bonne filandière
 Qui file tant tous les jours
 Qu'ell' en a mal au derrière
 Mais ses bras sont courageux
 Nous aurons la Guillauneux.

Si vous n'avez rien à donner*
 Donnez-nous la chambrière
 Là, derrière le pailler
 Nous lui f'rions bien son affaire
 Nous l'arrang'rons pour le mieux
 Ca vaudra la Guillauneux.

Saint Gilles notre patron
 Est plein de reconnaissance
 Il vous rendra pour vos dons
 Une bonne récompense
 Ici-bas ou dans les cieus
 Nous avons la Guillauneux.

* Ce couplet est à supprimer.
 Ms. 2221, p. 466-467 et sq. (*Chants domestiques et
 rappelant une coutume.*)
 Pornic, M. Bellanger. Air n° XXXIII.
 « Devrait offrir un nombre pair de mesures,
 l'erreur provient sans doute de la mesure 8 où la
 noire devrait être changée en croche et le demi-
 soupir également, et de la mesure 13 où les deux
 noires devraient être remplacées par des croches.
 L'air aurait quatorze mesures et les premières
 syllabes des vers seraient bien placées [...] Le
 mouvement doit porter l'indication Moderato. »
 Ms. 2224, p. 324.

F) Chanson qui se chante la veille du jour de l'an à la porte des maisons du Croisic.

Lentissimo

Nous som - - mes i - ci. Trois
 gar - çons sans sou - ci En trons har - di -
 ment. Puis-que nous sommes à la por - te D'un
 de nos meil-leurs a - mis nous vou - dri - ons - faire
 en sor - te de par - ler a - vec - que lui.

Nous sommes ici
Trois garçons sans souci :
Entrons hardiment,
Marchons plus avant
Puisque nous sommes à la porte
D'un de nos meilleurs amis
Nous voudrions faire en sorte
De parler avecque lui.

Nous ne refusons rien
Ni sou marqué ni liard
Ni pièces de deux sous
S'ils sont bons et valables.
Ah ! donnez-nous
Du lard de votre charnier
Ou quelque andouille parfumée.

C'est trop tarder
Pour un chapon lardé
Et le mettre à la broche
Et le faire fringuer
Quatre quartelles de pomme,
Des amandes, des raisins,
A toute la compagnie
Chaque notre bon coup de vin.

Ne nous faites pas attendre
Nous avons grand froid aux pieds
Et la goutte à la jambe
Et puis nous avons laissé
Nos femmes à la maison
Et nous ne savons
Si nous les retrouverons.

(Si les habitants de la maison donnent.)
En vous remerciant
Le maître et la maîtresse
Du présent que vous nous faites ;
Il est bon et honnête
Nous prions Dieu
Que de ce soir en un an
Vous puissiez nous en donner autant.

(Ils ne donnent rien.)
En vous remerciant
Madame la grosse andouille
Tous les chiens du village
C... dans votre goule.

Ms. 2221, p. 465 et sq. (*Chants domestiques et
rappelant une coutume.*)

Pornic. M. Rousse.

L'air est procuré par l'abbé Ch. Loyer,
Pontchâteau, Guérande.

G) Chanson des Marguillers de Moisdon.

Nous sommes de Moisdon
Tous enfants de naissance
Nous demandons du bien
Du bien en abondance
Du lin de la poupée
Aussi du bon jambon
De l'andouille fumée
Du bœuf de saison.

Nous avons avec nous
De fort bons porte-poches
Chargez-les hardiment
N'ayez pas peur qu'ils clochent
En aurait-il cent livres
De ce bon lin broyé
Chargé sur son échine
Il n'en serait point fâché.

Nous chanterions plus haut
Si nous avions à boire
Les étoiles du ciel
Nous troublent la mémoire
Descendez dans la cave
Et nous tirez du bon
Nous boirons avec grâce
Et nous vous remercions.

Le maître du logis n'a-t-il
Point tué quelque bête
Qu'il nous en donne un
[morceau
Entre la queue et le tête
C'est à dire du milieu

Et vous ma bonne maîtresse
Du hagnillan né de Sion
Met la tête à la fenêtre
Avec son petit bonnet blanc
Disant qu'il serait le maître
La maître du pot au feu
Le maître du hagnillan né.

Et vous les jeunes filles
Qui avez des rubans
Des rubans magnifiques
Pour y fleurir nos piques
Nos piques et nos bâtons
A la fin de l'année
Nous vous remercions.

Nous avons le sujet
De vous remercier
Nous prions le Seigneur
De vous récompenser
Qu'il vous comble de grâce
Et de bien en tous lieux.
Qu'à la fin de vos jours
Il vous donne les cieux.

Ms. 2221, p. 454. (*Chants domestiques
et rappelant une coutume.*)

Sans origine. Envoi probablement
dû à l'abbé Gautier.

H) La Guillannu.

Nous sommes d'Aracné
Tous enfants de naissance
Nous demandons du bien
Du bien en abondance
Du lin de la poussée
Et du gras de jambon
De la grosse échinée
Et du bœuf de saison.

Nous avons avec nous
.....
En aurait-il cent livres
De ce bon lin broyé
Chargé sur son échine
Nous ne serions pas fâché
Si nous avons à boire
.....

Si vous avez chez vous
Des rubans magnifiques
Faites-nous en présent
Pour fleurir nos piques
Pour y fleurir nos piques
Nos piques et nos bâtons
Voilà la pratique
A nos jeunes garçons.

Nous vous remercions
Le maître et la maîtresse
Le présent est honnête
A la prochaine année
Nous vous reviendrons
Nous ou nos camarades
Qui nous remplaceront.

Ms. 2221, p. 451.

(*Chants domestiques et rappelant
une coutume.*)

Moisdon. L'abbé Gautier.

I) Guillaneu chantée dans le canton de Talmont, notamment dans les communes de Longeville et le Bernard.

Réveillez-vous, cœurs endormis,
Pendant cette nuitée ;
Mettez le Seigneur Jésus Christ
Dedans votre pensée.
Nous vous souhaitons la bonne année ;
Donnez-nous va la Guillaneu.

Nous vous demandons pas grand chose
Pour fêter l'arrivée ;
Nous demandons du blanc, du noir,
Par dessous la dragée ;
Des quarts d'écus forgés à neuf.
Donnez-nous va la Guillaneu.

La Guillaneu n'est point ici ;
Elle est dans la fenêtre.
Dessus un petit cheveu gris
Qui n'a ni queue ni tête ;
Les quatre pieds blancs ferrés à neuf.
Donnez-nous va la Guillaneu.

Si vous voulez rien nous donner
Nous faites point attendre ;
Mon camarade a froid aux pieds,
Et moi de même aux jambes ;
Ça nous répond jusqu'au milieu.
Donnez-nous va la Guillaneu.

Si vous voulez rien nous donner
Nous prendrons la chambrière ;
Celle qui met le pot au feu
Pendre à la crémaillère ;
Nous l'emmenons en ces verts prés,
Pour apprendre le jeu d'aimer.

La fille aînée a tant d'amants
Comment la nuit dort-elle ?
La nuit pense-t-elle en dormant
Que son ami l'éveille ?
En flattant ainsi son désir
L'amour l'empêche de dormir.

Son père a fait planter un mai
Au fond de la vallée ;
C'était pour y marquer l'endroit
Où la belle était née.
La pauvre fille est loin de nous ;
Compagnons la logerez-vous ?

Là-bas, là-bas dedans ces bois,
Dedans ces bois à l'ombre,
J'entends chanter à pleine voix,
Le mauvis, la calandre ;
Le rossignolet après eux,
Doux messenger des amoureux.

La bourgeoise de la maison,
Faites rincer des verres,
Si vous nous donnez sans façon
Un petit coup à boire ;
Rincez-en un, rincez-en deux ;
Rincez-en trois ce sera mieux.

Si vous vouliez rien nous donner
Nous vous ferions dommage ;
Nous irions dans le poulailler
Pour pêcher la volaille ;
Nous prendrons poules et chapons,
Et les jolis coqs laisserons.

Si vous vouliez rien nous donner
Nous vous ferions dommage ;
Nous irions dans votre jardin
Nous hacherions vos potages ;
Nous les semerions parmi la rue ;
Donnez-nous va la Guillaneu.

Nous vous souhaitons la bonne année,
Un bon sommeil toute la nuit ;
Nous vous souhaitons la bonne année ;
Donnez-nous va la Guillaneu.

Ms. 2221. p. 462-463. (*Chants domestiques et
rappelant une coutume.*)
Talmont. M. Grolleau.

J) Guillaneu chantée à Saint-Gervais (canton de Beauvoir) (C'est celle que l'on y qualifie de nouvelle).

Nous sommes venus vous convier,
La Guillaneu nous faut chanter. (bis)
Mes compagnons,
La Guillaneu nous faut chanter
Par vos maisons.

Ne saurions jamais y aller ;
La Guillaneu nous faut chanter. (bis)
Mes compagnons,
La Guillaneu nous faut chanter
Par vos maisons.

Car nos chevaux sont déferrés,
etc.,

Mais nous les ferons bien ferrer,
etc.,

Avec trois petits clous dorés,
etc.,

Marcheront bien sur le pavé,
etc.,

Il y a un arbre dans la mer,
etc.,

Qu'on en a jamais vu le pied,
etc.,

C'est Jésus qui en est le pied,
etc.,

C'est Saint Pierre qui en est les branches,
etc.,

Jésus-Christ a dit à Saint-Pierre :
etc.,

Vois-tu beaucoup de gens passer ?
etc.,

J'en vois si grand nombre passer,
etc.,

Que je puis pas les ennombrer,
etc.,

Jésus-Christ avec sa main droite,
etc.,

Les a bien trestous rassemblés,
etc.,

Avecques trois petits [pains ?] d'orge,
etc.,

Les a trestous rassasiés,
etc.,

Si vous voulez rien nous donner,
etc.,

Nous faites point longtemps attendre,
etc.,

Car nous avons si bien chanté,
La Guillaneu nous faut chanter ;

Et pour un petit vent de nord
Mes compagnons

Et pour un petit vent de nord
Qui nous rend à la mort.

Ms. 2221. p. 455-456. (*Chants domestiques et
rappelant une coutume.*)
Saint-Gervais. M. Grolleau.

K) Guillanneu chantée dans la commune de Commequiers, canton de Saint-Gilles-sur-Vie.

Nous sommes venus vous convier
La Guillanneu nous faut chanter
En l'honneur de Notre Dame
Mes compagnons,
La Guillanneu nous faut chanter
Par vos maisons.

Allons-y belles nous promener
La Guillanneu nous faut chanter
En l'honneur de Notre Dame
Mes compagnons,
La Guillanneu nous faut chanter
Par vos maisons.

Pour moi ne puis pas y aller,
etc.
Car nos chevaux sont déferrés,
Venez-y, belles, les feront ferrer,
etc.

A chaque fer six clous dorés,
A chaque clou un doux baiser,

Il y at un arbre dans la mer
Qu'on en a jamais vu le pied.
Saint Pierre en est les branches
Et Jesus-Christ en est le pied.
Jesus-Christ a dit à Saint Pierre :
Vois-tu pas bien des gens passer ?
J'en ai vu si grand nombre
Que j'ai pas pu les ennombrer.
Jesus-Christ avec sa main blanche
Les a bien tretous ennombrés.
Avecques cinq petits pains d'orge
Les a bien trestous rassasiés.

Si vous voulez rien nous donner
Nous faites point attendre ;
Car vient un petit vent du haut
Qui nous souffle en nos jambes,
Et qui nous repond jusqu'au coeur
Donnez-nous va la Guillanneu.

Ms. 2221, p. 460-461. (*Chants domestiques et
rappelant une coutume.*)
Commequiers. M. Grolleau.

L) La Guillaneu.

Y at in âbre en les fouras
Qui passe les crêtes daux chagnes,
Queme les vergnes et les fragnes
Passant l'aronde et le garas.

Oh! bregers et bregères
La Guillaneu vous faut chonter; (bis)
Oque entre nous venez donser,
Donser sus les fougères.

Le rossignol y cache sen nic
Au mitan daux flurs les pus belles;
Les rabretdaus, les arondelles,
Le ser y trechont in abri.
Oh! bregers, etc.

Non n'y voit poit le Jeon daux bois*,
Et jamais la mère cossarde,
La grolle, l'ageasse bavarde
N'y fasont entendre leux voix.
Oh! bregers, etc.

Notre Seigneur en est le tronc,
Les apôtres on sent les bronches,
Chaque onge de ses ales blanches
Fait daux feilles ontour sen front.
Oh! bregers, etc.

De ses peds sacrés daucemont
Devale la sorce de vie,
Si cllaire qu'o ve doune onvie
De ve s'y begner in moument.
Oh! bregers, etc.

Quiau qui vut être juste et fort
Det boere à sa vâ de quielle ève;
Pre ly la dolor est in rêve
Et gle n'a pus paou de la mort.
Oh! bregers, etc.

**Nom populaire du chat-huant.*

Ms. 2217, p. 92-94.
(*Chants traditionnels et légendaires.*)
Fontenay. B. Fillon.
« Cette ballade se chante le dernier jour de l'année,
à Saint-Cyr-en-Talmondais. Elle a été publiée par
M. Firmin Joussemet [neveu de B. Fillon] dans la
Revue des Provinces de l'Ouest (3^e année, 1855, p.
241). M. Emile Grimaud en avait inséré
précédemment, dans ce même recueil (2^e année,
1854, p. 110) une gracieuse imitation en vers.
Cette ballade, qui n'est qu'un souvenir christianisé
de la fête gauloise du Gui sacré, se retrouve dans
diverses parties de nos contrées. Les habitants de
l'île Dieu, par exemple, ont ce même chant, mais
sur un thème différent. Le Christ placé sur un
arbre et entouré de ses disciples, converse avec
Saint-Pierre, qui lui montre la foule des pêcheurs
arrivant de tous côtés, et l'invite à renouveler le
miracle des pains et des poissons. Nous regrettons
de n'avoir pu jusqu'ici nous la procurer. » [Note de
Guéraud.]

3,11 QUÊTE DE MAI

A) La chanson des œufs.

Lento, marcato il canto. (1° et 2° couplets)

Bon - soir la com - pa - gni - e les gens de
 la - - mai - son Nous ve - nons cet - te nu - it, chan -
 ter dans vos - - mai - sons. tou - te la
 nuit, un - e chan - son plai - san - te, du mois de
 mai qui fait fleu - rir les en - - - tes.

Bonsoir la compagnie, les gens de la maison ;
 Nous venons cette nuit chanter par vos maisons,
 Toute la nuit, une chanson plaisante
 Du mois de mai, qui fait fleurir les entes.

Ah ! levez-vous, les fill's et quittez l'oreiller,
 Pour venir à vos portes ouïr vos amants chanter,
 Toute la nuit, etc.

Entre-vous, gros bourgeois, qu'avez de la volaille.
 Mettez la main au nid ; n'apportez pas la paille ;
 Apportez-nous des œufs et de l'argent,
 Nous en irons, le cœur content.

Notre porte-panier, il est jugé à pendre ;
 Il a la corde au cou, les pieds à la potence,
 Et le serein nous tombe sur les doigts,
 A la venue du joli mois de mai.

Si vous n'voulez donner ne nous fait's pas attendre ;
 Nous avons froid aux pieds, et aussi à la jambe ;
 Et le serein, etc.

En vous remerciant, le maître et la maîtresse ;
 Retournez vous coucher, et dormez à votre aise ;
 Nous prions Dieu, que d'ici en un an,
 Qu'vous puissiez nous en donner autant.

Coirault : rubr. *Quêtes de mai, de printemps* : n° 90... Une seule version y est recensée (le n° 15 de la collection Soreau.)

Laforte : *Quête-Oeufs, II*, G-23pp. et *Quête-Mettez la main au nid, II*, G-26pp.

Adj. Morand (p. 29-30, It. 1m).

Dastum (*Pays de Loudéac, 1986*, face B n°10 pp. et livret, p. 89-93, It., 1m., comm.)

B)

3° et derniers couplets



En - tre vous gros bour -
geois - - qu'a - vez de la vo - lai - le, por -
tez, la main au nid - n'ap - por - tez pas la
pai - le ap - por - tez - nous des
oeufs et de l'ar - gent, nous par - ti -
rons tou - jours le coeur con - tent .

Ms. 2221, p. 468 et sq.
(Chants domestiques et
rappelant une coutume.)
Sans origine.

3,12 CHANT DE QUÊTE POUR LES TRÉPASSÉS

A) Chanson des Marguillers pour les Fidèles Trépassés.

Nous sommes revenus,
Charité nous l'ordonne ;
Serons-nous bienvenus
Où tout le monde donne.
Entrons, chers camarades,
Entrons bien hardiment ;
Les portes sont ouvertes
Chez tous les braves gens.

Le maître de céans
A la bourse garnie,
Sa femm' et ses enfants
Donneront à l'envi :
Ayons en la mémoire
Les pauvres trépassés
Qui sont en purgatoire
En grand' captivité.

Ces pauvres trépassés,
Charité les réclame ;
Ayez-en donc pitié ;
Pour délivrer leurs âmes
Des feux du purgatoire,
Où ils sont retenus.
Dieu en aura mémoire,
Et son cher fils Jésus.

Nos parents et amis
Retenus dans les fers,
Bien d'autres trépassés
Peut-être abandonnés ;
Donnez donc quelque chose
Pour leur soulagement.
Afin que Dieu les place
Dans son saint firmament.

Laforte : *Quête-Varia*, II, G-37 pp.

A quoi ça vous sert-il
De faire les ingrats ?
Dieu et sa sainte Eglise
Ne vous l'ordonn't-ils pas :
Donnez du luminaire,
Et vous n'y perdrez rien ;
A la fin de vos jours,
Dieu y pensera bien.

En l'honneur de Jésus
Et de Saint-Sébastien,
Donnez, je vous en prie,
Quelque peu de vos biens ;
Dieu vous fera la grâce
De parvenir au but,
D'une joie peu durable
A l'éternel salut.

Prions tous, je vous prie,
Ce grand Saint-Sébastien ;
Auprès de Jésus-Christ
Il s'ra notre soutien,
Nous préserv'ra de guerre
Peste et contagion ;
Nous mettra à sa droite
Et nous fera pardon.

Nous avons avec nous
Un fort bon porte-poche :
Chargez-le hardiment,
Ne craignez pas qu'il cloche :
Mouill'rait-il sa chemise
En grand' dévotion,
Chargez, je vous en prie :
Point de compassion.

Nous chanterions plus haut
Si nous avions à boire ;
Les étoiles du ciel
Nous troublent la mémoire :
Descendez dans la cave,
Et nous tirez du bon ;
Nous boirons à vos grâces,
Nous vous remercions.

Et vous jeunes fillettes,
Fleurissez nos bâtons, (bis)
Jésus-Christ nous priérons
Qu'il vous fasse la grâce
D'avoir un bon mari,
Qu'il aime bien sa femme
Et qu'elle l'aime aussi.

Vous avez bien ici
Des rubans magnifiques,
Faites-nous en présent
Pour en fleurir nos piques (bis)
Nos piques et nos bâtons :
Voilà donc la pratique
A ces jeunes garçons.

Remerciement.
Nous avons le sujet
De vous en remercier
Nous prions le Seigneur
De vous récompenser.
Qu'il vous comble de grâces
Et de biens en tous lieux ;
A la fin de vos jours,
L' paradis et les cieux.

Ms. 2218, p. 63 (1-5). (*Chants domestiques et
rappelant une coutume.*)

Sans origine.

Se chante aux environs de Chateaubriant :
(Ms. 2218, p. 2d).

B) Chanson pour la quête des Fidèles Trépassés.

Nous venons à la quête
Du grand Saint Sébastien
Bientôt sera sa fête
Comme vous le savez bien
Donnez on vous en prie
Donnez à pleines mains
Donnez on vous supplie
Ayez des cœurs humains.

Nos pères et nos mères
Sont en captivité
Soulagez leurs misères
Par votre charité
Des feux leurs voix appellent
Venez les secourir
Dans les flammes cruelles
Qu'elles ont à souffrir.

Ce sont nos sœurs et nos frères
Qui souffrent ces tourments
Soulagez leurs misères
Pensez-y murement.
Aidés par votr' aumône
Ils cesseront leurs cris
Ils parviendront au trône
Que Dieu leur a promis.

Ayez donc en mémoire
Vos chers parents défunts
Qui dans le purgatoire
Sont sans secours d'aucun
Ils attendent sans cesse
Vos précieux présents
Du mal qui les oppresse
Sauvez-les promptement.

La mort impitoyable
Frappe à son choix sur tous
Et la jeunesse même aimable
Est sujette à ses coups
A vous jeunes personnes
Et vous ô fils bien nés
Sachez que plus on donne
Plus il vous sera donné.

S'il vous plaît diligence
Et remplissez nos sacs
La fin du jour avance
Ne nous retardez pas
Veuillez ne pas nous mettre
Dans le tard car la nuit
On dit tout bas sans cesse
Marguillers hors d'ici.

Pour remerciement
Pleins de reconnaissance
Nous vous remercions
Vous donnez assistance
A ceux que nous aimons
Au séjour de la gloire
Etablis à jamais
Ils auront en mémoire
Que c'est pour vos bienfaits.

Ms. 2221, p. 452. (*Chants domestiques et rappelant
une coutume.*)

Moisdon. L'abbé Gautier.

4. MILITAIRES

4,01 ENGAGÉ POUR UN BAISER REFUSÉ

L'enrôlement par dépit d'amour.

Allegretto

Un di - manche au soir é - tant en ri - bot - -
te, dans un ca - ba - ret j'ai été pour m'en - ga -
ger. Dans le même ins - tant il vient un ca - pi - tai - - -
ne qu'a dit mon a - mi faut pren - dr'un par - ti.

Coirault : *Engagé pour un baiser refusé*, rubr.
Départ-Militaires, n° 3005.

Laforte : *Le retour du soldat : la belle a pleuré*, II,
I-17 *pp* (exclure notamment la version Scrvettaz).

Adj. Béraud-Williams (p. 70. 1t. 1m.)

Dastum/AFAP/La Bouëze (*Chants traditionnels
du pays de Fougères*, face A, n° 3 et livret, p. 3, 1t.)

Garneret-Culot (I, p. 62-63, 1t., 1m.)

Dimanche au soir étant en ribotte,
Dans un cabaret j'ai été pour m'engager;
Dans le même instant il vient un capitaine
Qu'a dit, mon ami, faut prendre un parti.

De prendre un parti ça n'me fait pas de peine
Que l'on me donne un sabre, un chapeau bordé.
Ce que je regrette, c'est ma jolie maîtresse
De l'avoir tant aimée et d'la délaïsser.

Au bout de six ans me rendant de la guerre
Près de son logis me suis arrêté;
La belle Louison met la tête à la f'nêtre
Ses beaux yeux brillants ne faisaient que pleurer.

Elle a tant pleuré tant versé de larmes
Que tous les ruisseaux sont dev'nus des rivières
Mill'rivièr' aussi clair's qu'fontaine
Que les rochers s'en sont séparés.

Le beau galant z'a mis l'pied par terre
Le chapeau z'en main, bell' me connais-tu bien?
Est-ce mon habit qu'a changé d'plumage?
Mais mon tendre cœur n'a pas changé d'humeur.

Dis-moi donc z'ingrat qui t'a fait d'la peine?
Dis-moi donc l'sujet qui t'a fait t'engager?
- C'est un doux baiser, la bell', que j'ai voulu prendre;
Que tu m'as r'fusé, je me suis engagé.

Ms. 2223, p. 274 et sq. (*Chants divers.*)

Chatellerault. P.H. Berger. Air n° VI :

«...élégie pastorale narrative très populaire et fort ancienne dans le Poitou.» Ms. 2224, p. 325.

4,02 ENGAGÉ POUR LE PIÉMONT

Patois de Dinan.

Quand les gars s'en vont ès nocés
Mesdames, devinez pourqu' (bis)
C'est pour aller ver les filles,
Celles qui sont à lou gré. (bis)

En leur étreignant les pences
Et leur pilant sur l'orteil (bis)
En lous prêchant dans l'oureille
Ma mignonne, aime mê. (bis)

Las! comment vous aimerais-je?
Vous ne m'aye jamée rien baillé: (bis)
J'farfouillis dans ma pochette
J'sentis bouger j'ne sais qué. (bis)

Tiens ma mie, v'las une belle bague,
Boute-la va dessus ton doigt (bis)
Tiens, ma mie, vl'las une ceinture
Sac-la va autour de taï. (bis)

Las! comment vous aimerais-je?
On dit que vous z-n'allez (bis)
On dit que vous allez en guerre,
En Piémont, servir le Rê. (bis)

Vous verrez ces Piémontaises
Qui sont plus belles que mê. (bis)
Plus belles au clair de la leune
Que je ne sê en plein soulè. (bis)

Ms. 2223, p. 120. (*Chants divers.*)
Saint-Brieuc. M. Marres.

Coirault : *L'amant au cheval sellé, bridé*, rubr.
Départs-Militaires, n° 3019.

Laforte : *Comment veux-tu que je t'embrasse?*,
III. A -20 pp.

Adj. Garneret-Culot (I, p. 258 pp. 1t., 1m.)

4,03 ENGAGÉ POUR BOURBON

Coirault : *Les garçons du village ne savent point
faire l'amour, ou L'engagé pour Bourbon*, rubr.
Départs 2, Militaires, n° 3016.

Laforte : *Je me lève à l'aurore du jour*, II, H-1pp.

Lento moderato

J'ai fait u - ne maî - tres -
se trois jours n'ya pas long - temps
é - tant é - loi - gné d'el -
le n'la voy - ant pas sou - vent
y au - rait - il du chan - ge -
ment je n'en sais rien me
suis en - ga - gé pour Bour - bon - - Faut
te quit - ter ma pe - ti - te Na - non.

A)

J'ai fait une maîtresse
Trois jours n'y a pas longtemps
Etant éloigné d'elle
N'la voyant pas souvent
Y aurait-il du changement
Je n'en sais rien
Me suis engagé pour Bourbon
Faut te quitter
Ma petite Nanon.

Ms. 2221, p. 92. (*Chants traditionnels et
légendaires.*)
Les Sables. M. Renaud.
(Seule la 1^{re} strophe est donnée).

B)

(Manque la première strophe)

Par un matin je me lève
Plus matin que le jour
A la porte à ma mie
Frappant trois petits coups
Ah ! je lui dis, belle Nanon,
Sommeillez-vous :
Si vous dormez, réveillez-vous
C'est votre amant qui parle à vous.

La belle sans chandelle
A pris son blanc jupon
S'en va ouvrir la porte
A son berger mignon
Elle s'est jetée entre ses bras
En lui disant
[...] Mon cher amant
C'est toi que mon cœur aime tant.

La belle fondant en larmes
Son cher amant lui dit
Ne pleurez point tant ma belle
Vous me faites mourir.
Je suis engagé pour sept ans
Au régiment,
Aussitôt mon congé j'aurai
Ma belle je vous épouserai.

Sept ans, sept ans, dit-elle,
Oh ! que ce temps est long
A qui conter ses peines
O mon berger mignon.
Je m'en irai parmi ces champs
Toujours pleurant,
Toujours en regrettant
Celui que mon cœur aime tant.

Les gars de ton village
Ne sont-ils pas de bons enfants
Ils te feront la cour
Pendant que je suis absent.
Les gars de mon village ne savent
Point faire la cour
Ils ont toujours le même langage
Toujours le même discours.

Ms. 2224, p. 48. (*Chants divers.*)
Pays de Retz.

La mélodie notée par M. Renaud oscille gracieusement entre majeur et mineur. Un seul dièse aurait d'ailleurs suffi à sa première partie. Plusieurs variantes, citées par Coirault ou Laforte, témoignent d'une parenté incontestable et souvent, de cette même alternance modale.

4,04 LA BELLE QUI SUIVIT SON AMANT

C'est un jeune cadet
Qui s'en va dans les guerres
Il demande à sa maîtresse
Veux-tu venir contre moi
Je t'y jure, je t'y protège
Tu n'auras pas plus de mal que moi.

Je n'ai que ma pauvre mère
C'est lui mettre la mort au cœur
Toutes les filles qui vont en guerre
A perdent leur honneur.

Quand ça fut sur les ponts
Près d'entrer dans la ville
A retourne la tête en arrière
A dit adieu à ses amis
Toutes les filles qui vont en guerre
Sont pas sûres d'en revenir.

Si vous étiez cadet
Cadet comme vous le dites
Vous auriez les pieds sous table
En beuvant de bon vin
De l'argent dans votre bourse
Et suffit à vos besoins.

Coirault : *La Belle qui suit son amant*, rubr. *Belles à l'armée*, n° 67...

Laforte : *La fille soldat à l'hôtel*, II, M-15.

Adj. Guériff (I, p. 169-170, 1t., 1m.)

Ms. 2223, p. 285. (*Chants divers.*)
Sans origine.

4,05 ENGAGÉE POUR SUIVRE L'AMANT

Y veux ty dire adieu
Ma charmante Angélique
Je pars demain matin
O beaucoup de chagrin
Donne-ma va ton cœur
Je suis ton serviteur.

De t'y donner mon cœur
Cela m'est impossible
Tu pars au régiment
Et tu seras longtemps
Tu trouveras des fleurs
Qui charmeront ton cœur.

Un jour m'a prit envie
D'y aller avec toi (bis)
Au service du roi.
Dans ce beau régiment
Il y a de bons enfants.

La belle li a été sept ans
Sept ans dedans la troupe.
Rien ne la connaissen
Que c'petit officier
Elle couchait avec lui
C'était sa bonne ami.

Au bout des sept ans faits
La belle s'y fit connaître
Au milieu d'un combat
S'étant blessé un bras
Puis elle s'est écrié
Je n'y suis plus soldat.

Si vous n'êtes plus soldat
Faites-le donc connaître
Une ville en vingt deux ans
Avoir servi sept ans
N'aurait-elle point gagné
L'congé d'son bien aimé.

.....
.....
La croix d'honneur pour vous
V'z-avez fait la vaillante
Cent écus accordé
Et votre bien aimé.

Ms. 2223, p. 283. (*Chants divers.*)
Gaël (Ile et Vilaine). M. de Florestan

Coirault : *Engagée pour suivre l'amant*, rubr. *Belles à l'armée*, n° 67...

Laforte : *La fille soldat blessée*, II, M-16 pp.
Adj. Béraud-Williams (p. 218-219, 11.).

4,06 PIERROT À LA GUERRE

Chanson.

Dis-moi donc Pierrot, dis-moi c'-quo liat en ville,
Qu'iaï-t-entendu les tambours racassa ?
- Ma pauvre femme ol y a pat autre chouse,
Qu'à la guiare o nous faut tout alla.

Dis-moi, Catin, dis-moi ma pauvre femme,
Tire dau lait dans in grand pot tout nu :
Sale donc bai dau bûre et dau fremage,
Pre ton soldat quand gle s'ra revenu.

Quand y furons rendus dans quiés grands' pllaines.
Y formions de fameux bataillons ;
Gle nous fasiant marcher quatre à quatre
Dame ol allait d'in grand randon.

Seigneu ! grand Dieu ! dame y ogui grand peur.
Gl'aviant tiré in grand cot de canon ;
O Bourdounait autou de mes orailles,
Dame y ara bai v'lu être à la maison.

En m'en venant y passis pre netre aire,
Mon grand chai bllanc ma bai requenogiu
Y m'ennenguis trouver ma pauvre femme
Là qui plleurait dans le coin de son fûr.

Ms. 2218, p. 81. (*Chants de métiers.*)
Fontenay, Cl. Poey d'Avant.

4,07 LE PAYSAN ENRÔLÉ



I - ne nou - vel' m'est
ar - ri - vé d'men al - ler à la guiar - re; ol
é - tait ben meux mon mé - tier de la - bou - rer la
tar - re. Ol a pas - sé trois grands hous -
sai, glle m'ont pris, glle m'ont em - me - né.

A)

O m'a venu ine nouvelle
D'aller à la guiarre;
O l'était bai mu mon métaï
Qu'à labourer la tearre.
Ol a passé trois grands housai
Glle m'ont pris, glle m'ont emmenai.

Gle m'avant mis à mon couté
Ine grand' guibecaïre
De la grène d'ougnon dedans
Toutes mes ppleines escritaires
Ine curette à mon couté
Su min eapele in baton precé.

Gle m'avant mis en faction
Dare ine citadelle
Quiélai qui ne saviant pas mon nom
M'appeliant sentinelle
O sentinelle dormez-vous?
- Nenni, mon maître y parle à vous.

Quiélai qui étiant à chevu
Fassiant bai leur maîtres
Gl aviant de grands pllumets de jau
Tout à l'entou d'leu taites
Tout à l'entou de leu talons
Gle aviant daus pointes d'agueillons.

B) Variante de A

Ine nouvell' m'est arrivé
D'm'en aller à la guéarre;
Ol éteait bai mu mon métier
De labourer la tearre.
Ol a passé trois grands housai
Glle m'ont pris, glle m'ont emmenai.

Gle m'avant mis à mon couté
Ine grand' guibecièrre
De la poudre d'ougnon dedans
Toutes mes ppleines escritaires
Un sabre à mon couté
Su min eapele in fusil precé.

Gle m'avant mis en factio
Derrière ine citadelle
Quiélai qui ne saviant pas mon nom
M'appeliant sentinelle
O sentinelle dormez-vous?
- Nenni, mon maître y parle à vous.

Quiélai qui étiant à chevu
Fassiant bai leur maîtres
Gl aviant de grands pllumets de coq
Tout à l'entou d'leu taites
Tout à l'entou de leu talons
Gle aviant daus pointes d'agueillons.

C)

O vinguit in ordre dau roué
Pre allay à la guiare
Gle disiant qu'o s'ret meux mon fouet
Que d'labourer la tearre
O vinguit cinq ou six ouvrer
Qui v'lirant, morgué, m'emmener.

Gle me métrant su le dos,
Ine grand gibecèrre
Et de la graine de naviaux,
Dedans mes écritouères;
Ine grand broche à mon coôte
Su men épale in boué precé.

Gle m'métrant en fraction
Contre ine citadelle,
Le mond' qui n'saviant pas mon nom
M'appeliant sentinelle
Ho! sentinelle dormez-vous?
I non ja, car i preche à vous.

O l'y en avait sus dos chevaux
Qui fassiant bé leux maîtres,
Gl'aviant de grands plumes de jaux
A l'entou de leux taêtes
Et pis pre dare leux talons
Meux de cent pointes d'aguillons.

Coirault : [*Le paysan engagé*], rubr. *Militaires - Diverses* - n° 70...

Étude : Coirault : *Formation...*, p.119-128.

**Verrier A.J. - À propos d'une chanson angevine : *Fin brave soldat* -, in *Revue de l'Anjou*, Angers, 1910; airs notés.

Adj. Garneret-Culot (I, p. 149-152, 2t., 3m.)

A)

Gle tapiant dessus daus boisseas
 Abecque daus baquettes
 O me faisait ressouveni
 D'au fuséas de Jeannette
 Glle meniant bai in si grand brit
 Qui pris mon sac et men enguit.

M'en sai n'allé à la maison
 Ae tout quiel équipage
 Ma mère m'a dit : mon pauvre enfant
 Vour as-tu pris quiau bagage ?
 Oh ! voui, ma mère, y ses soldat.
 Toutes mes armes sont en état.

Me ses assis auprès d'au feu
 Y evrenigis la vraie
 Au sautit in breton de feu
 Dedans mes escritères
 Y crayais cinq cents diabltons
 Qui étiant emmanchés dans mes fonts
 Y crayas cinq cents diablatea
 Qui étiant à l'entou de ma pea.

B) Variante de A :

Gle tapiant dessus des tambours
 Abecque daus baquettes
 O me faisait ressouveni
 D'au fuséas de Jeannette
 Glle meniant bai in si grand brit
 Qui pris mon sac et men enguit.

M'en sai n'allé à la maison
 Ae tout quiel équipage
 Ma mère m'a dit : mon pauvre enfant
 Vour as-tu pris quiau bagage ?
 Oh ! voui, ma mère, y ses soldat.
 Toutes mes armes sont en état.

Me ses assis auprès d'au feu
 Je remuai la braise
 Au sautit une étincelle de feu
 Dedans mes escritères
 Y crayais cinq cents diabltons
 Qui étiant emmanchés dans mes culottes
 Y crayas cinq cents diablatea
 Qui étiant à l'entou de ma pea.

C)

D'autres fonciont su dos boisseas
 Avecque dos baguettes
 O ressemblait à quiez fuseas
 Qu'avait ma mie Jeannette
 Quand y entendis tot quio bric,
 I pris ma course et m'enfougis.

Quand i m'en retornis chain nous
 Dedans quiel équipage
 Gle me disiant qui étas fou
 D'mener tot quio ragage
 C'est que ma mère i sé soudart
 Totes mes armes sont en état.

I m'apprechis auprès do fut
 Pre égrabouiller la vraie
 O sautit in breton do fut
 Dedans mes escritères
 O semblaït mille diabltons
 Qui étiant à l'entou de mes fonds.

A) et B)

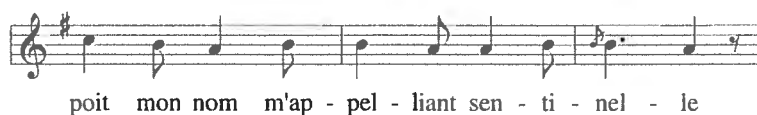
Ms. 2218, p. 76-77 et sq. (*Chants de métiers.*)
 Fontenay. Cl. Poey d'Avant. Air communiqué par
 M. Ménard, à Poitiers.

C)

Ms. 2222, p. 98-99. (*Chants satiriques.*)
 Fontenay. Cl. Poey d'Avant.

Le soldat.

Vif et gai



Plus vite



Ms. 2222, f° non paginé, suivant la p. 99.
 (*Chants satiriques.*)
 Montaigu. Ch. Dugast-Matifeux.

D)

O est venu in' nouvelle :
Faut aller à la guiarre.
O serait bé méeux mon métier
De labourer la tearre.
O est v'nu tras grands estafiés
Qui m'avant ben enroulé.

Le m'avant bé mis sur ma
In' grende gibecièrre.
Deux ous tras grain's de navias
En ine souricièrre,
Sus m'n' épaule un bâton percé,
In' grand' broche à mon couté.

Le m'avant ben emmené
Dans in' grand' citadelle ;
Et le saviant poit mon nom
M'appeliant sentinelle.
Oh ! sentinelle, dormez-vous ?
Nenni, maître, i preche à vous.

Le m'avant bé emmené
En kiau bel équipage ;
Ma mère m'a demandé
Qu'était tot kiau bagage :
Il est, ma mère, qui sais soudar.
Tot's mes arm's sont en état.

Ms .2218, p. 78. (*Chants de métiers.*)
Sans origine.

E)

O me ved' - jit in
man - de - ment pour al - ler à la guer - re ma
qui n'sa - vas pas tchau mé - té on
m'a - ve - nait jà guer - re o fol - lit pre - tant
bé pren - dre son sac et s'en al - ler.

O me vengit in mandemant
 Per aller à la dgerre
 Ma qui n'sava pouet thiau métaï
 On m'avenait ja guierre
 O follit pretant bai
 Prendre son sac et s'en allai.

Llie m'emmenirant bé loin ditchi
 Jusqu'au bout de la terre
 Tre tout lae ges de tcheau pays
militaire
 O foli pre malheur
 Qui changiss' mon nom pre le leur.

A poene fus i arrivé
 Qu'gle m'mirant sur l'échine
 Un grand vilain sac de pea de chaë
 Qui m'fit bé faire, lo mine
 O fallait le portae
 Tot les hivers tot les aetaé.

L'lie m'coueffiront d'un grand chapea
 Qui ne m'plaisait ja dgère
 L'lie m'metirant o mes coutés
 In grande gibecièrre
 L'lie m'baillirant aussi
 In baton qu'llappellant in fusi.

Quant tot ce qu'llie veliant m'fair fut fait
 L'lie m'appliant miliare
 Mai aimas bé mu l'nom de Jacquet
 Thié l'nom d'mon défunt père
 D'autres qui s'moquiant de mâ
 Me douniant le nom de soudâ.

L'lie m'metirant en faction
 Darère in citadèle
 Tchai lai qui n'saviant poit mon nom
 M'appeliant sentinèle
 On passait ja t'in châ
 Sans que n'criih : o que va là.

O passi bé trois béas messieurs
 Qui faisiant bé les maîtres.
 L'liavant bé d'au plumes de jaux
 Tot à l'entour d'la taète
 Et daux pointes d'agllens
 Tot à l'entour de les talons.

L'liétant monté sur daux mulets
 Qui marchiant ventre à terre
 L'lie sautiant, l'lie faisiant daux pets
 Quem' daux coups de tonnerre
 L'lie faisiant in bri si fort
 Qui cru in moumant qui étas mort.

D'autres frappiant sus daux boisséas
 Avecque daux badgettes
 L'lie me faisiant ressouveni
 D'aux fuséas de Jeannette
 L'lie faisiant tant de bri
 Qui en laissi tomber mon fusi.

L'lie m'emmenront dans un grand champ
 Qu'lli appeliant champ d'bataille
 Jamais i n'avas vu tant de gens
 Maême dans naus prévailles
 L'lie brailliant quem' d'aux lousp
 Qu'on aurait tiré pre la cou.

L'liétiant tretout si animés
 Qu'lli aviant l'air en colère
 Lus batons fasiant de la fumée
 Qui cachait tot' la terre
 L'lie trepigiant daux pés
 I croyas qu'lli étiant enragés.

Ientendis tchu qchaus qui sifflait
 Autous de maes orailles
 Vit' i trechi dans mon bounet
 Creyant qu'ich était le djiabie
 Ien jeti mon fusi
 Car llie me m'genait pour courir.

I vis tchu qu'in d'mes compagnons
 Qui se couchiant à terre
 I lae cru bé mort in moument
 Car llie n'boujiant jadgerre
 I lu souheti l'bonjour
 Et me sauvis bé vit chez nous.

Quant ma mèt me vit arriver
 Dans tchiau bel etchipage
 Davour d'ouè vé tu donc mon bea fail
 Avec tot tchiau bagage
 Ma mère i sai soudat
 Lé sauvé ma vie à l'hasard.

F)

Oh ! v'nez ci, v'nez ça, ma Nanon
J'ai un mot à vous dire.
Tant qu'à vous dire le vrai,
Je vas vous fair' tant rire.
Je m'suis engagé l'aut' nuitay
Au service de not' bon roy.

Ils me flanquèrent un juste au corps
Qu'étais fait à la mode.
Avec un chapias bordé d'or,
Et in' belle cocarde.
Y m'donnir'nt un bâton creusé :
J'étais biau comme un mardouillé.

Ils me boutèrent en faction,
Le long d'inn' citadelle.
Tous ceux qui n'saviaient mon nom
M'appeliant sentinelle.
A tos ceux qui passiant par là
Il fallait hucher : qui va là ?

Il y passit de biaux messieurs ;
I crayas qu'étaient mes maîtres ;
Ils avaient d'la plume de geais,
Tôt autour de leurs têtes.
Et ils méniant un si grand bruit,
Que par ma foi je m'en couris.

Que par ma foi, je m'en couris
Tôt draït à mon village.
Ma mère, en me voyant, me dit :
Mon gars, tu n'es pas sage.
Ventreguem' ne raisonnez pas
Car parsandiem' je suis soldat.

Je me suis approché du feu,
Pour égaiïler la braise,
O cottit un' bette de feu
Dedans ma gibecièrre
Tot' la poudre et le poudrier
Ont mis l'feu dans mon ajusté.

Quand ce fut le lendemain jour,
Fallut se r'mettre en marche.
Le capitain' nous fit tourner
Du côté d'la Garnache.
De la Garnache à Montaigu
I crayas ben que j'étais foutu.

Il tombait de p'tits animaux
Tôt ronds comme des boules
Et tous ceux qui les attrapient,
Ça leur cassait la goûle.
Moi, je m'avisis d'en prendre un
Mais il m'a bé brulé la main.

Je fus me piendre au commandant.
Disant qu'j'avais grand poure ;
Il app'lit deux grands garnemens,
Qu'étaient grands comm' des poutres
Leur disant qu'j'étais un poltron,
Que fallait me mettre en prison.

Mais quand je fus dans quell' prison,
Je n'savais trop qu'en dire :
J'avais beau chercher à tâton,
Je pouvais pas m'enfouïre,
Disant : grand Dieu ! sécoutez-mé
Ou ben, je serai fusillé.

Je me suis approché d'un trou
Ousqu'on vid' ses entrailles.
Je m'y enfonçai jusqu'au cou,
Glissant l'long d'la muraille ;
Mais quand j'fus d'hors de quiau pertuis,
Pendant plus d'une heur' j'éternuis.

Ms. 2222, p.100-102. (*Chants satiriques.*)
Pornic. M. Carou.

G) Le soldat Poitevin

Quand y étas dans mon pays
Chez mon père et me mère
In grand Moussieu vinguit me dit
Faut t'en aller en gheurre
O me faugus quitter les Moutiers
Pre m'en aller devers Pouetiers.

Dans le mitan d'un grand querhéas
Y vis in homme de pierre
Gle dision que gl'étais netre ras
Qui faisit si bé la gheurre
Y le salui, y levis mon chapéas
Gle me regardit enserement pas.

Tot en quittant quo grand querhés
Y m'en fut à l'église
Y vis tot plein de petit gars
Qui n'aviont que la chemise
Et gl'étais tondu queme daus œus
Chantiant menu queme daus cheveux.

Gl'aviant tretous un petit réchaud
Attaché de ficelle
Gle le faisiont sauter en haut
Tot queme de pus belle
Si l'on n'avait point pris garde à sé
Gle li auriont flanqué pré le nez.

En arrivant au régiment,
Y fut mis dans ine venelle
Queglé qui ne saviont pas mon nom
M'appeliont sentinelle :
« Oh ! sentinelle, dormez-vous ? »
Nenni, mon maître, y parle à vous.

O vinguit bé trois grands Moussieus
Avec daus péas de bêtes
Et qui aviont de grands chapéas bieus
Perchés dessus leurs têtes
Gle frappiont sur daus boisséas
O faisait bé bredi bredéas.

Gle frappiant sur daus boisséas
Avec daus baguettes
Y créias que gle preciont les péas
Avec les buchettes
Quand y entendis tot quau brit
Y pris mon sac y m'en vinguis.

Quand y arrivis chez mon préfet
Avec quel équipage
Ma mère dit : « Mon Pierret,
Où as-tu pris quau bagage ? »
Vé ne voyez pas qui sé soudart
Qui ai sauvé ma vie par hasard.

En arrivant à la maison
Y m'assisit sur la chaise
Y pris dans ma main in tisin
Pre égrabuïller la breaise
O l'en sautit un petit bretin
Qui fit sauter la graine d'ognin.
(poudre)

O l'en sautit in petit bretin
Dret dans ma gibecièrre
Sitôt le feu me prit aux fins (*mes fonds*)
Et m'y saute à la visièrre (*visage*)
Y créias quo gl'étais cinq cent diabolotins
Qui étiont à l'entour de mes borgnins.

Ms. 2222, p. 85. (*Chants satiriques.*)
Casson.

[Contacts avec En revenant de Neuville :
cf. n° 15.03]

4,08 LE CAPITAINE TUÉ PAR LE DÉSERTEUR

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une brune
Pour une bague d'or
Que je lui ai donnée
En présent ; de m'aimer
La belle a refusé.

De là je m'en suis allé
Tout en colère à Brest
Les gens qui mont logé,
Ils m'ont mal conseillé,
De prendre l'argent du roi
Et puis de désertier.

Dans mon chemin faisant
Rencontr' mon capitaine
Mon capitain' me dit :
Où vas-tu sans souci ?
- Là-haut sur ces vallons
Rejoindr' mon bataillon.
Là-haut sur ces vallons
Y-a-t'un' claire fontaine.

Où j'ai mis la pipabre (?)
Et le sabre à la main.
Du premier coup portant
J'ai tué mon capitaine
Mais d'ici dans trois jours
Ce sera-z-à mon tour.

De là l'on m'a conduit
Droit à la Citadelle,
L'on m'a bandé les yeux
Avec un mouchoir bleu ;
Et l'on m'fera mourir
Sans me faire souffrir.

Soldat de mon pays,
Si ma mère me demande
Tu lui diras plutô
Que je suis à Bordeaux
Avec les Hollandais,
Qu'ell' ne m'verra jamais.

Et l'on mettra mon cœur
Dans un' serviette blanche
Pour l'envoyer d'ici
Droit chez ma bonne mère ;
Quand elle verra mon cœur,
Versera-t-elle des pleurs.

Ms. 2223, p. 284. (*Chants divers.*)
Vannes. M. Rosenzweig.

Coirault : [*Le capitaine tué par le désertier*], rubr.
Déserteurs : n° 68...

Laforte : *Le capitaine tué par le désertier*, II. A-45.

Adj. Garneret-Culot (III, p. 740-741, 1t., 1m.)
Redhon (IV, p. 30, 1t., 1m.)

Duterte (*Musique traditionnelle des pays de
France*, vol. 1, Paris, Le Chant du Monde, 1975,
face B, n° 6)

4,09 LE DÉSERTEUR REPRIS

Je plains le sort d'un jeune garçon
Qui se laisse conduire d'la prison
Par la gendarmerie au régiment
Voyez combien on fait de peine aux jeunes gens.

Au régiment étant arrivé
Sur sa foi lui faut jurer
O jure o jure beau militaire jeune conscrit
I seras-tu toujours fidèle à la patrie.

Je vous le jure beau commandant
Qu'en ces trois jours j'y fous mon camp
Il n'y a point de gendarmerie nationau
Qui m'empêche d'aller voir ma mie dans son château.

Au château étant arrivé
Trois petits coups il a frappé
Ouvrez, ouvrez, ma mie Nanette, à votre amant
C'est celui que ton p'tit cœur aime il y a longtemps.

O oui o oui je t'ouvrirai
Si tu apportes ton congé
O oui o oui ma mie Nanette fort bien signé
Il est sous la première semelle de mon soulier.

Il ne fut pas sitôt entreu
Que les gendarmes sont arriveu
Te voilà donc beau militaire, jeune conscrit
Toutes les maisons sont au pillage dans ton pays.

Ils l'ont pris ils l'ont lieu (*lié*)
C'est à Rennes qu'ils l'ont meneu.
C'est à Rennes ès cachot noir dans les prisons
O voyez donc la récompense du jeune garçon.

Ms. 2223, p. 281. (*Chants divers.*)
Gaël (Ile et Vilaine). M. de Florestan.

Coirault : [*Le désertier repris*], rubr. *Déserteurs*, n° 68...

Laforte : *Le désertier chez sa blonde*, II, J-2 pp.

Étude : Benichou, (*Nerval*..., p. 291-299).
Adj. Guériff (I, p. 167).

4,10 LE DÉSERTEUR GRÂCIÉ

C'est un jeune soldat De la ville d'Angers; (bis) Qui a voulu désertier. Sans avoir son congé. Oh! gai, lon falira dondaine Lon falira dondé.	Le congé que je porte Il est sous mes souliers (bis) L'ont pris, l'ont emmené Dans les prisons d'Angers Oh! gai, etc.	Sur la place de Rennes Par un jour de marché. (bis) Mais par là, il passe Il passe un courrier, Oh! gai, etc.	Tiens soldat, v'là ta grâce, Ta grâce et ton congé. (bis) Va-t-en épouser celle, Celle que t'as tant aimé. Oh! gai, etc.
Qui a voulu désertier Sans avoir son congé. (bis) Dans son chemin rencontre, La Maréchaussée, Oh! gai, etc.	L'ont pris, l'ont emmené Dans les prisons d'Angers (bis) Au bout de six semaines, Son procès fut jugé. Oh! gai, etc.	Mais par là, il passe Il passe un courrier. (bis) Qui lui a demandé Soldat qu'as-tu donc fait? Oh! gai, etc.	Ms. 2223, p. 277-279. (<i>Chants divers.</i>) Sans origine.
Dans son chemin rencontre, La Maréchaussée. (bis) Qui lui a demandé Soldat, où est ton congé? Oh! gai, etc.	Au bout de six semaines, Son procès fut jugé. (bis) Il fut jugé à pendre, A pendre ou à rouer. Oh! gai, etc.	Qui lui a demandé Soldat qu'as-tu donc fait?(bis) Pour l'amour d'une brune, J'ai voulu désertier. Oh! gai, etc.	
Qui lui a demandé Soldat, où est ton congé? (bis) Le congé que je porte Il est sous mes souliers Oh! gai, etc.	Il fut jugé à pendre, A pendre ou à rouer. (bis) Sur la place de Rennes Par un jour de marché. Oh! gai, etc.	Pour l'amour d'une brune, J'ai voulu désertier. (bis) Tiens soldat, v'là ta grâce, Ta grâce et ton congé. Oh! gai, etc.	

Coirault : [*Les trois dragons déserteurs*], rubr. *Déserteurs* : n° 68...
Laforte : *Le déserteur pendu*, I, B-19.

Étude : Benichou. (*Nerval*... p. 291-299).

4,11 LE SOLDAT QUI TROUVE SA MIE MORTE

C'sont trois jeunes dragons Qui s'en vont à la guerre (bis) Toujours en regrettant Leur petit cœur charmant Leur petit cœur charmant.	Son beau-père lui répond Ta Prospère elle est morte (bis) Il y a trois jours et demi Son corps il est en terre Son âme en Paradis.	<i>Variante de la première strophe :</i> C'est un jeune dragon Qui s'en va à la guerre (bis) Toujours en regrettant Sa chère mie Prospère Que son cœur aimait tant.
Le plus jeune des trois Regrette encore la sienne (bis) Il a fort bien raison C'est la plus jolie Qu'il y a dans Lyon.	Le jeune dragon s'en va Sur le bord de sa tombe (bis) [?] Réveille-toi, Prospère Pour la dernière fois Mon cœur il est en peine Je veux mourir pour toi.	Ms. 2223, p. 286. (<i>Chants divers.</i>) Bouguenais.
Le jeune dragon s'en va De chez un capitaine (bis) Donnez-moi mon congé Que j'aïlle voir Prospère Celle que j'ai tant aimée.	Le jeune dragon s'en va De chez son capitaine (bis) [?] Bonjour mon capitaine Me voilà de retour Ma Prospère elle est morte Je vous servirai toujours.	
Le capitaine répond Voilà ta feuille de route (bis) Et ton joli congé Va-t-en voir ta Prospère Celle que tu as tant aimée.	Capitaine lui répond Va-t-en à la caserne (bis) Va-t'en t'y reposer Puisque...	Coirault : <i>Le soldat qui trouve sa mie morte</i> , rubr. <i>Traverses</i> , n° 1406. Laforte : <i>Le retour du soldat : sa blonde morte</i> , II, I-13.
Le jeune dragon s'en va Chez le père de sa mie (bis) [?] Ah! tant bon soir mon père Frère et sœur et parents Sans oublier Prospère Que mon cœur aimait tant.		Adj. Béraud-Williams (p. 225-227, 2t., 2m., comm.). Morand (p. 61-62, 1t., 1m., et p. 78-79, 1t., 1m.) Garneret-Culot (I, p. 42, 1t., 1m., et p. 277, 1t., 1m.) Le Bris-Le Noac'h (III, p. 28, 1t., 1m., IV, p. 5, 1t., 1m.)

4,12 LE REVENANT VIVANT

A) Chanson poitevine (Haut-Poitou). Le retour du soldat dans ses foyers.

A min secours, m'z-infints,
Rentrins, o gle tims.
De froyeur i sé morte ;
Ca i voit là bas,
Simon n'te gas, (notre)
Qui revint de sin trépas.

O gl'est in esprit
Vrai queme i ve-z-o dit
Tenez bé la porte,
O faut le conjuro ;
Prenez le psautio,
Et mé le bénitio.

Que faites-ve din (donc)
Sé v'te gas Simon (votre)
Qui revint d'Angleterre :
Comme i étas mal là-bas,
I revins à gronds pas.
Ne ve sauvez din pas. (donc)

Ah! ve-t-in, m'infint, (mon enfant)
Pre té à l'instint
Je sommes en prières
Pre t'gagner le paradis,
Ecoute bé i te dis
In de profundis.

In de profundis,
Caé trejou çaé de pris, (c'est ça)
Pre le creux de la serrure
Etes-ve fous tretous,
O bé me velez-vous,
Renvaiyer de chez vous.

I ai in écrit bé siné (signé)
Queme i fus tué
Dans ine grande dérouté.
Qui est écrit, est écrit,
Mets-te dans l'esprit,
T'es mort qu'est fini. (c'est)

I ne sé mort in brin,
Et i sé enfin
Ni revenint ni guiable (diable)
Oh! i ne savai prequé
I ve veyais de bonne fé (foi)
Prier Guieu pre mé. (Dieu)

Si o gl'est vrai que t'es vivint,
Rente, min cher infint.
Vint te mettre à tabgle; (table)
Minge, te nous rassureras,
I sé bé que là bas,
Les morts ne mingint pas.

Oh! quel héreu sort,
I vouet que t'es pas mort ;
Car te casse la croûte.
Si o gl'était autremint,
I te prendras pr'in revenint ;
I vouet que t'es vivint (vivant).

Ms. 2221, p. 37.

(Chants traditionnels et légendaires.)

Casson, M. Martineau.

Coirault : [Le revenant vivant], rubr. *Conges-
Retours*, n° 69...

Laforge : *Le revenant-Le retour du soldat*, II, 1-22.

B) Le gars Simon.

A mon s'cours mes enfants,
Rentrions il est temps
D'frayeur me v'la mort ;
V'la Simon not' grand gas
Qui r'vient du trépas
Et nous tend les bras.

C'est ben li voyez vous
Sauvons-nous tertous.
Fermons ben la porte
Oui pour le renvoyer
Prends vite ton psautier
Mets ton bénitier.

Pan pan ouvrez moi donc
J'suis vot' gas Simon
Qui r'vient d'Angleterre
Comme j'étais mal là bas
J'arrive à grand pas
Ne vous sauvez donc pas.

Hélas mon pauvre enfant
Pour toi dans l'instant
J'sommes tous en prières
Pour gagner l'paradis
Ecoute ben je dis
Un de profundis.

Bon un de profundis
C'est toujours un de pris
Par l'trou de la serrure
Mais êtes-vous fous tertous
Ou ben voulez-vous
M'renvoyer d'chez-vous.

Oui va-t-en mon enfant
D'nous tu s'ras content
Car dès demain j'te jure
Pour adoucir ton sort
J'te f'rons dire d'abord
Un service de mort.

Un service vous rêvez
J'vois ben qu'vous me prenez
Pour un autre ma mère.
Avec vous sans tarder
Pour vous rassurer
Laissez-moi entrer.

J'nous écrits ben signés
Comme quoi que tu fus tué
Dans la grande dérouté
C'qu'est écrit est écrit
Mets toi dans l'espi [r']
Que t'es mort c'est fini.

J'ne suis pas mort un brin
Je ne suis enfin
Ni revenant ni diable
Avec vous sans tarder
Pour vous rassurer
Je veux boire et manger.

Si c'est vrai que t'es vivint
Viens mon cher enfant
Viens te mettre à table
Là tu nous rassureras
Car je sais bien que là bas
Les morts ne mangent pas.

J'nous écrits ben signés
Comme quai que tu fus tué
Dans la grande dérouté
Mais je n'crois pu le papier
Puisqu'on n'at quartier
Te v'la tout entier.

Ms. 2221, p. 38.

(Chants traditionnels et légendaires.)

Sans origine.

4,13 LA COMMISSION OUBLIÉE

A)

Ce sont les gas de ce pays, (bis)
 Qui ne s'en vont point à la guerre,
 Sans dire adieu à leur maîtresse.

Adieu Suzon, ma Louison, (bis)
 Adieu Suzon je pars pour Nantes,
 Le roi Louis me le commande.

Puisque à Nantes vous allez
 Un beau corset vous m'acheterez;
 Un beau corset qu'aura des manches,
 Qui s'ra brodé de roses blanches.

Quand à Nantes il a-t-arrivé
 Au beau corset n'a plus pensé;
 Il n'a pensé qu'à la débauche,
 Au cabaret, avec les autres.

Qu'est-ce que va dire ma Louison, (bis)
 Elle va dire que je la délaissée
 Que je n'pense plus à mes promesses.

Tu lui diras, tu mentiras, (bis)
 Qu'il n'y a pas d'étoffe à Nantes,
 De la sorte qu'elle te demande.

N'y a point de montagne sans vallon,
 Ni de rivière sans poisson;
 Ni de printemps sans violettes,
 Ni de bergers sans amourettes.

Ah! j'ai bien battu le pavé,
 Ma fièr' épée à mon côté,
 Et mon fusil sur mon épaule,
 J'ai fait l'amour c'est pour un autre.

Ms. 2223, p. 287. (*Chants divers.*) Bouguenais.

Ms. 2218, p. 308. (*Chants divers.*)

Version identique, sans origine

Coirault : *La commission oubliée*, rubr. *Dissensions I*, n° 2501.

Laforte : *La commission oubliée*, II, H-5.

Adj. Guériff (I, p. 231, lt., 1m.)

Morand (p. 60, lt., 1m.)

Le Bris-Le Noac'h (I, p. 21, lt., 1m.)

Dastum (*Chants de Haute-Bretagne, Bogue d'or 1990*,

face A n°8, et livret p. 25-27, lt., comm.)

B)

Adieu ma mie, je m'en vas; (bis)
 Je m'en vas faire un tour à Nantes,
 Puisque le roi me le commande.

- Ah! puisqu'à Nantes vous allez,
 Un corselet m'en rapport'rez;
 Un corselet qui aura des manches,
 Qui s'ra brodé de roses blanches.

A Nante, à Nante, il est allé,
 Au corselet n'a plus songé;
 Il n'a songé qu'à la débauche,
 Au cabaret, comme les autres.

- Mais, que dira m'amie de moi?
 - Tu mentiras, tu lui diras,
 Qu'i n'y a pas de corselets à Nantes,
 De la sorte qu'elle demande.

- J'aime mieux la mer sans poissons,
 Ou les collines sans vallons,
 Ou le printemps sans violettes,
 Que de mentir à ma maîtresse.

Ms. 2218, p. 307. (*Chants divers.*)

Sans origine.

4,14 LA BERGÈRE ET LES TROIS OFFICIERS

Quand j'étais chez mon père,
Oh ! gai !
Quand j'étais chez mon père,
Jeune fille en quatorze ans,
La belle ren, rendez-les moi,
Jeune fille en quatorze ans,
La belle rendez-moi mes gants.

J'allais garder mes vaches
Oh ! gai !
J'aller garder mes vaches
Et mes moutons quant et quant
La belle ren, rendez-les moi,
Et mes moutons quant et quant,
La belle rendez-moi mes gants.

La prée où je les garde
Oh ! gai !
La prée où je les garde
Le grand chemin est dedans
La belle ren, rendez-les moi,
Le grand chemin est dedans.
La belle rendez-moi mes gants.

Par le grand chemin passe
Oh ! gai !
Par le grand chemin passe
Trois jeunes officiers du camp
La belle ren, rendez-les moi,
Trois jeunes officiers du camp.
La belle rendez-moi mes gants.

Officiers de nouvelles
Oh ! gai !
Officiers de nouvelles
Qu'ell's nouvell's y a-t-il au camp
La belle ren, rendez-les moi,
Qu'ell's nouvell's y a-t-il au camp.
La belle rendez-moi mes gants.

Je ne m'en soucie guère
Oh ! gai !
Je ne m'en soucie guère
J'ai son or et son argent
La belle ren, rendez-les moi,
J'ai son or et son argent,
La belle rendez-moi mes gants.

Qu'en ferez-vous, la belle
Oh ! gai !
Qu'en ferez-vous la belle
J'en f'rai faire un bâtiment,
La belle ren, rendez-les moi,
J'en f'rai faire un bâtiment,
La belle rendez-moi mes gants.

Qu'ira sur la mer verte
Oh ! gai !
Qu'ira sur la mer verte
A la pêche des harengs
La belle ren, rendez-les moi,
A la pêche des harengs,
La belle rendez-moi mes gants.

Ms. 2223, p. 326-327. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Coirault : non identifié. Le début est semblable à
Épousez moi d'abord, rubr. *Sages*, n° 711.

4,15 LA BELLE DONT LES CHEVEUX VIENNENT JUSQU'AUX TALONS

Moderato. Doux.



Chez mon père j'é - tions trois fil - les



Chez mon père j'é - tions trois fil - les



tou - tes bel - les se dit - on



A - li - son belle A - li - son.

Coirault : *La belle dont les cheveux viennent jusqu'aux talons*, rubr. *Rapis* : n° 1329.

Laforte : *La Belle aux cheveux tressés*, I M-5.

Adj. Guériff (I, p. 82-83, 1t., 1m., comm.)

Le Bris-Le Noac'h (I, p. 44, 1t., 1m., II, p. 29, 1t., 1m.)

Morand (p. 221, 1t., 1m.)

Redhon (IV, p. 44pp., 1t., 1m.)

Chez mon père j'étiens trois filles (bis)
Toutes belles se dit-on,
Alison, belle Alison *

Ms. 2224, p. 176 et sq. (*Chants divers.*)
Guérande. Cl. Pavée.

L'en a eune qu'a nom Jeanne (bis)
L'autre s'appelle Louison
Alison, belle Alison.

L'autre s'appelle Fleur d'Orange (bis)
Mais la plus belle est dit-on
Alison, belle Alison.

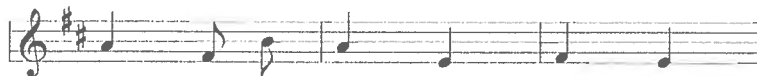
Oh ma sœur que vous êtes belle (bis)
Les soldats vous enlèvr'ront
Alison, belle Alison.

Ell' n'a pas fini la parole (bis)
Montez belle sur Grison
Alison, belle Alison.

Sur ma grand' haquenée grise (bis)
Qui m'a couté million,
Alison, belle Alison.

* Louise, Lison, Louison, Alison.

4,16 LE SALUT À LA MAÎTRESSE



Pe - tit sol - dat de guer - re



Dans la guerr' tu t'en vas



Dans la guerr' tu t'en vas et lon lan



la Dans la guerr' tu t'en - - vas.

Coirault : *Le salut à la maîtresse*, rubr. *Messages*, n° 405.

Laforte : *Le message à l'ami (ou amie)*, I, 1-4.

Adj. Morand (p. 62, 1t., 1m.)

Redhon (IV, p. 49, 1t., 1m.)

Guériff (I, p. 163, 1t., 1m., avec *Petite Glodrette*, chanson qui lui est fréquemment liée, 1t., 1m.)

Cf. aussi pour cette dernière, Millien-Delarue, p. 383-384, 2t., 2m.) et Garneret-Culot (II, p. 630, 1t., 1m.)

A) Le départ du soldat.

Petit soldat de guerre,
 Dans la guerr' tu t'en vas; (bis)
 Et lon lon la,
 Dans la guerr' tu t'en vas.

Si tu vois ma maîtresse,
 Je t'en prie, salue-là; (bis)
 Et lon lon la,
 Je t'en prie, salue-là.

Comment la saluerais-je ?
 Moi qui n'la connais pas.

Ell' porte la croix blanche,
 La fleur de lys au bras.

Le cheval qui la mène,
 Est couvert de lilas.

Le roi est aux fenêtres
 Qui la regard' passer.

Petite nourriceonne*
 Etes-vous mariée ?

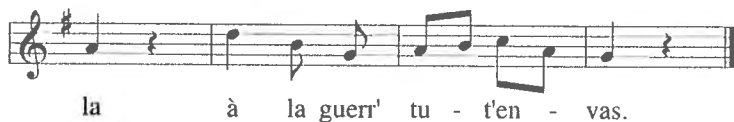
Nenni, Monsieur, dit-elle,
 Moi, j'ai des amants pour ça.

Entre Paris et Nantes,
 J'en ai bien vingt ou trente.

Le plus jeune des trente,
 C'est celui qui m'épousera.

** Nom d'une petite fille en nourrice.*

Ms. 2221, p. 20-21 et sq
 (Chants traditionnels et légendaires.)
 Chatellerault. P.H. Berger. Air n° VIII
 « Il m'a été attesté que les chants guerriers très
 populaires n° 8 et 9 [ce dernier manque aux
 manuscrits], sont anciens; le style de ces
 cantilènes, quant à l'air, a de la grâce et n'a pas
 vieilli. » Ms. 2224, p. 325.

B) Chemineresse.

Petit soldat de guerre
 A la guerre tu t'en vas
 Lon la la
 A la guerre tu t'en vas.

Si tu vois ma maîtresse
 Je t'en pri' salu'-la
 Lon la la
 Je t'en pri' salu'-la.

Comment la salu'rai-je
 Je ne la connais pas.

Est aisée à connaître
 Entre cinq cents soldats.

A porte la croix blanche
 La fleur de lys au bras.

A l'arçon de sa selle
 L'y a-t-in miroi.

C'est pour mirer les filles
 Les filles à marier.

Celles qui sont mariages
 (ou : *mariazes*)
 O ne l'eu-z-en faut pas.

L'manteau de la cheminaye
 Qui l'en-z-en servira.

Ms. 2221, p. 22 et sq.
 (Chants traditionnels et légendaires.)
 Fontenay, Cl. Poey d'Avant.

Connue depuis fort longtemps par l'incipit *Gentils galant de France*, et par une mélodie très stable, cette chanson porte l'empreinte de ses multiples voyages et transformations. Abandonnant le plus souvent la triste fin de son archétype (l'amy mort et enterré), elle développe les motifs de reconnaissance*, à moins qu'elle ne bifurque vers un autre argument (version Berger).

* La version Clétez, publiée par Guériff, ajoute par exemple, le ruban vert au bras, signe de ralliement des partisans de la duchesse de Berry.

5. MARINS ET MARINIERS

5,01 LE MERVEILLEUX NAVIRE

C'sont les fill's de la Ro -
 chel - le qu'ont ar - mé un bâ - ti - ment pour al -
 ler fai - re la cour - se de - dans
 les mers du Le - vant, et lon, lon, la, je n'ai point d'a -
 mant, je pas - se mon temps fort jo - li - ment.

Coirault : [*Le merveilleux navire*], rubr. *Marines*, n° 71...

Laforte : *Le merveilleux navire*, I, C-10.

Adj. Guériff (I, p. 97 = version Pavéc),
 Morand (p. 84, II., Im.)

Les fill's de la Ro -
 chel - le ont fait un bâ - ti - ment pour
 s'en al - ler en cour - se dans
 les mers du Le - vant, tan - dis que nous somm's
 jeu - nes, a - mu - sons nous gaî - ment.

A)

C'sont les fill' de la Rochelle
 Qu'ont armé un bâtiment
 Pour aller faire la course
 Dedans les mers du Levant.

Et lon, lon, la,
 Je n'ai point d'amant
 Je passe mon temps
 Fort joliment.

[Le refrain est bissé].

Pour aller faire la course
 Dedans les mers du Levant.
 Tous les mâts en sont d'ivoire
 Et les avirons d'argent.
 Et lon, lon, la, etc.

Les voiles sont de dentelle,
 Les cordages de rubans.

L'équipage qui le monte,
 Est de filles de seize ans.

Et celui qui le commande,
 N'a guère plus de vingt ans.

Un jour, sur le tillac monte,
 Pour savoir d'où vient le vent.

Il aperçoit une belle,
 Qui pleurait amèrement.

- Oh! qu'avez-vous donc, la belle,
 Qu'avez-vous à pleurer tant?

- Je pleure, lui répond-elle,
 Mon pays et mon amant.

- Oh! consolez-vous la belle,
 La bell', ne pleurez pas tant.

Car nous en allons à l'île,
 A l'île des bons enfants.

Pour un amant qui vous manque,
 Vous en rencontrerez cent.

B) Variante.

... filles de Paimbœuf
 Qui ont fait faire un armement
 Ell's ont fait bâtir corsaire
 Pour aller dans le Levant.

Brunette allons gai gai
 Brunette allons gaïment.

Les voiles sont en mousseline,
 Et les avirons d'argent.

La monture de ce navire,
 Est un mâât tout de diamants.

L'équipage de ce navire,
 Sont des filles de quinze ans.

(incomplète).

C) Ronde de bord.

Ce sont les filles de la Rochelle
 Qu'ont fait faire un armement,
 Alles ont fait bâtir Corsaire,
 Pour aller dans le Levant.
 J'ai mal aux dents
 Ah! que l'amour me domine
 Y a longtemps.

Alles ont fait bâtir Corsaire
 Pour aller dans le Levant,
 Le capitaine qui les commande
 C'est le roi des bons enfants.
 J'ai mal, etc.

Les gabiers de la grand'hune,
 Sont des filles de vingt ans.

Et les gabiers de misaine,
 Sont des filles de seize ans.

L'autre jour je m'y promène,
 Tout le long des passavents.

J'ai rencontré Madeleine,
 Qui pleurait dans les porteaubans.

Je lui demandai la belle,
 Qu'avez-vous à pleurer tant?

Je pleure mon innocence
 Qui s'en va z'au gré des vents.

Ms. 2223, p. 40-42 et sqq. (*Chants divers.*)

Poitiers. M. Ménard.

Variante de Bouguenais.

Les deux mélodies sont notées par M. Ménard.

Ms. 2223, p. 43-44. (*Chants divers.*)

Savenay. Cl. Pavéc.

5,02 LA BELLE FRANÇOISE

A)



C'est la bel - le Fran -
çoi - se de Saint Mar - tin de
Ré, la bel - le est a - mou -
reu - se d'un gar - çon ma - li -
nier faut s'en al - ler don -
dai - ne bel - le O faut s'en al - ler.

Coirault : *Pucelage ne se rend pas comme de l'argent prêté*, rubr. Abandonnées, n° 3412.

Laforte : *La belle Française*, I, B-9.

Adj. Guériff (I, p. 96, 1t., et p. 125, 1t., 2m.)
Morand (p. 118-119, 1t., 1m., p. 152, 1t., 1m. L'air
« du pays nantais » est très voisin de celui noté par
Cl. Pavéc).
Dastum (*Chants de Haute-Bretagne, Bogue d'or*
1978-1979, face A n°2 et *Bogue d'or* 1989, face B
n°2, et livret p. 29, 1t., comm.

B)

Allegretto. Gai.



C'est la bel - le Fran - çoise à lon - gué. C'est
la bel - le Fran - çoi - se De Saint -
Mar-tin de Ré ma lu - ron lu - ron lu - ron lu - ron - net - te
De Saint Mar - tin de Ré ma lu - ron lu - ré.

C'est la belle Françoise,
Allons gai
De Saint Martin de Ré,
Maluron, lurette ;
De Saint Martin de Ré,
Ma luron luré.
Son amant va la voir,
Allons gai ;
Bien tard après souper,
Maluron, lurette ;
Bien tard après souper,
Maluron luré.
Il la trouva seulette,
Sur son lit à pleurer.
Ah ! qu'avez-vous la belle,
Qu'avez-vous à pleurer.

J'ai beau pleurer, dit-elle,
Aussi me tourmenter.
Les novell's sont en ville,
Que demain vous partez.
Ceux qu'ont dit ça, la belle,
Ont dit la vérité.
Apprêtez mes chemises,
Et mes mouchoirs brodés.
Vous viendrez m'y conduire
A la carr' du rocher.
Nenni, vraiment dit-elle,
J'aurais peur de noyer.
Mais quand il fut au large,
Entend un glas sonner.

Qu'est-c'que j'entends, dit-il ?
Qu'est-c'que j'entends sonner.
C'est le glas de ta belle,
Que l'on porte enterrer.
Le garçon s'y dépouille,
A la mer s'est jeté.
Faut-il pour une fille,
Un garçon se noyer ?

Ms. 2221, p. 27-30 et *sqq.*
(*Chants traditionnels et légendaires.*)
Pornic. M. Carou (pour le texte).
Pour les mélodies :
A) Fontenay. Cl. Poey d'Avant.
B) Savenay. Cl. Pavec.

C)

C'est la belle Françoise
Le brin de romarin,
Qui veut s'y marier,
Le romarin lanlire,
Qui veut s'y marier,
Le romarin changer.
Son amant vient la voir,
Le brin de romarin,
Bien tard après souper,
Le romarin lanlire,
Bien tard après souper,
Le romarin changer.
Mais la trouvant seulette,
Sur son lit à pleurer.

Qu'avez, qu'avez, Françoise,
Qu'avez à tant pleurer ?
Ah ! j'ai vu dir', beau Pierre,
Qu'à la guerr' vous alliez.
Ceux qu'on dit ça, Françoise,
V's ont dit la vérité.
Mes chevaux sont à table,
Tout sellés, tout bridés.
Tu ploieras mes chemises,
Et mes mouchoirs carrés.
J'ploierai point tes chemises,
Ni tes mouchoirs carrés.

Tu viendras m'y conduire,
Jusqu'au bord du rocher.
Tandis qu'elle l'a vu,
N'a point cessé d'pleurer.
Sitôt qu'ell' n'la point vu,
Dans la mer s'est jetée.
Poissons, poissons, mangez,
La plus bell' fill' d'l'Evêché.
Elle a les cheveux jaunes,
Et les sourcils dorés.

Ms. 2221, p. 24-26.
(*Chants traditionnels et légendaires.*)
Vieillevigne. Angèle.

D)

Falira la la,
C'est la belle Françoise,
Falira don dé,
De Saint Martin d'Auray.
Falira la la,
Son amant va la voire,
Falira don dé,
Le soir après souper.
Il la trouva seulette,
Sur son lit à pleurer.

Qu'avez, qu'avez la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?
Les novell's sont en ville,
Que vous vous en allez.
Bell' pliez mes chemises,
Et mes mouchoirs brodés.
Bell', venez m'y conduire,
Jusqu'au bas du rocher.

Je n'irai point dit-elle ;
Car vous m'emmeneriez.
De tant loin qu'ell' le vit,
Ell' faisait que pleurer.
Quand la bell' l'a plus vu,
A la mer s'est jeté.

Ms. 2218, p. 273-274. (*Chants divers.*)
Sans origine.

E) Ronde.

Adieu la ville de Rennes
 La dira, diralé
 Ville où j'ai tant demeuré
 La dira, diralir, la dira, diralé
 Ville où j'ai tant demeuré
 La dira, diralé.

O l'y a des jolies filles
 La dira, diralé
 Qui sont parfait's en beauté
 La dira, diralir, la dira, diralé
 Qui sont parfait's en beauté
 La dira, diralé.

Y en a une par sus les autres
 A qui, j'ai mon cœur donné.

Je m'en suis-t-allé la voir
 Un petit tour après souper.

Où je la trouvis seulette
 Desur son lit à pleurer.

Je lui ai demandé : belle
 Belle, qu'avez-vous à pleurer.

Oh ! j'ai ouï de vos nouvelles
 Que voliez vos marier.

Ceux qui v'ont dit ça, la belle !
 Y v'ont dit la vérité.

Les chevaux sont à la porte
 Tous sellés, tout bridés.

Quand il fut dans les landes
 Entendit les cloches sonner.

Oh ! si ma maîtresse est morte,
 Oh ! je m'en vas me tuer.

Oh ! te tuer pour des filles
 T'en trouveras assez.

Ms. 2223, p. 420-421. (*Chants divers.*)
 Saint-Brieuc. M. Marres.

5,03 LA COURTE PAILLE**A)**

Vif

Ce sont trois ga - mi - ons d'Es - pa -
 gne, qui sur la mer ma lon lan
 la qui sur la mer s'en sont al - lés.

Coirault : *Le petit navire*, rubr. *Marines*, n° 71...
Laforte : *La courte paille*, I, B-13.

Ce sont trois navires de l'Espagne (bis)
Qui sur la mer ma lon la la
Qui sur la mer sont embarqués.

Au bout de deux ou trois semaines (bis)
Le pain, le vin ma lon la la
Le pain, le vin vinrent à manquer.

Il faut tirer la courte paille (bis)
A qui de nous ma lon la la
A qui de nous sera mangé.

La courte paille arrive au maître (bis)
Ce sera donc moi ma lon la la
Ce sera donc moi qui serai mangé.

Pierrot, Pierrot monte à la hune (bis)
Regarde bien ma lon la la
Regarde bien de tous côtés.

Je vois les moutons dans la plaine (bis)
Et les bergers ma lon la la
Et les bergers à les garder.

Je vois les petites hirondelles (bis)
Sur les maisons ma lon la la
Sur les maisons à voltiger.

Je vois la tour de Babylone (bis)
Et Barbarie ma lon la la
Et Barbarie à ses côtés.

Ms. 2223, p. 62 et sq. (*Chants divers.*)
Landes-Gienusson. L'abbé Jourdain.
Air noté à Pornic. M. Bellanger. « régulier à la
première reprise, irrégulier à la seconde où il
manque une mesure d'où il résulte que la
première syllabe des vers est placée tantôt au
premier temps de la mesure tantôt au second ». Ms
2224, p. 324.

B)

Hélas c'est un petit navire (bis)
Et de sa flotte, ma lon lanla
Et de sa flotte on prit l'heureux congé.

C'était pour faire le tour du monde
Beau marinier prenez courage
Et sans jamais, ma lon lanla
Et sans jamais la terre aborda.

Au bout de sept années (bis)
Le pain le vin, ma lon lanla
Le pain le vin leur z'a manqué.

Il faut tirer la courte-paille (bis)
Lequel de nous, ma lon lanla
Lequel de nous sera mangé.

La courte-paille arrive au maître (bis)
Ce sera-t-i moi, ma lon lanla
Ce sera-t-i moi je serai mangé.

Le voudrais-tu Pierre mon Pierre
Le voudrais-tu monter la hune
Je t'y donnerai, ma lon lanla
Je t'y donnerai ma fille aînée,
[Et le navire qu'est sous mon pied.]?

Le petit Pierre monte à la hune (bis)
Et s'écriait : ma lon lanla
Je vois la terre de tous côtés.

Je vis la tour de Babylone (bis)
Et Barbarie, ma lon lanla
Et Barbarie l'autre côté.

Oui tu l'auras Pierre mon Pierre
Oui tu l'auras ma fille aînée
Et le navire qu'est ma lon lanla
Et le navire qu'est sous mes pieds.

Je vois la servante à mon père (bis)
Qui a des pigeons, ma lon lanla
Qui a des pigeons fort à manger.

Ms. 2223, p. 57-58. (*Chants divers.*)
Sans origine

Cf. Rolland (I, p. 301 pour un air très proche, recueilli en Vendée et emprunté aux Poésies populaires..., t. VI, f° 443).

5,04 LE MATELOT DE GROIX

A)

J'étions trois matelots du roi (bis)
Embarqués sur le Saint-François
Montri, montra, tralala,
Montri, montra, lalire.

Embarqués sur le Saint-François (bis)
Pour aller de Belle-Ile à Groix.
Montri, montra, tralala,
Montri, montra, lalire.

Grand vent de nord vint à venter,

Beau matelot, il faut monter,

En haut serrer les perroquets,

Mon matelot monta le premier,

Sur l'empointure de s'étaler.

Le marchepied vient à casser,

Mon matelot tomba z'a l'eau,

On n'a sauvé que son chapeau,

Sa grande pipe et son couteau.

Coirault : [Le matelot de Groix].
rubr. *Marines*, n° 71...

Adj. Guériff (l. p. 94, lt., p. 286, lt., lm.)

Ms. 2223, p. 72-73. (*Chants divers.*)
Sans origine.

B) Les trois marins de Groaix.

Nous étions trois marins de Groaix (bis)
Embarqués sur le Saint-François
Mon tradérira, tra la la,
Mon tradérira lan laire.

Embarqués sur le Saint-François (bis)
Pour aller de Belle-Isle à Groaix
Mon tradérira, tra la la,
Mon tradérira lan laire.

Le vent du nord vint z'à souffler,

Il faut monter dans les z'humiers,

(bis)

Le marchepied vint z'a casser,

V'là mon mat'lot à l'eau tombé,

On n'a trouvé que son couteau,

Son porte pip' et son chapeau.

(bis)

Ms. 2223, p. 74-75. (*Chants divers.*)
Sans origine.

5,05 TEMPÊTE EN MER

Nous somm's à Saint-Nazaire.
En espérant l'beau temps.
Le beau temps est venu,
J'ons mis les voil's aux vents.
Vous soupirez les filles.
Pour vos jeunes amants.

Le beau temps est venu.
J'ons mis les voil's aux vents.
Nous n'fumes point loin zen mer,
Et r'çumes un coup de vent.
Vous soupirez, etc.

Un court à la cuisine,
L'autre au gaillard d'avant.

Oh! s'ècri' l'capitaine;
J'avons de bons enfants.

Ils s'raient bien mieux à terre,
A faire leurs beaux enfants.

Que d'être sur la mer,
A voler les marchands.

Ms. 2218, p. 169 et sq. (*Chants divers.*)
Sainte-Marie.

Slowly

Nous somm's à Saint - Na - zaire
 en es - pé - rant l'beau temps, en es - pé -
 rant l'beau temps. Le beau temps est ve - nu
 J'ons mis les voil's aux vents Vous sou - pi -
 rez les fil - les pour vos jeu - nes a - mants.

5,06 LE GARÇON MALADE DANS LES ILES

C'étaient trois garçons	(bis)	En arrivant là-bas	(bis)
Qui parlaient pour les îles		Dans ces îles infernales	
Qui parlaient pour les îles		Lui prit un mal de tête,	
Ces trois jeunes garçons		Un grand mal de côté	
Tout en r'grettant leurs belles,	(bis)	Je crois que dans ces îles	(bis)
Leurs petits cœurs mignons.		Il nous faudra rester.	
Le plus jeune des trois	(bis)	Le commandant leur dit :	(bis)
Regrettait tant la sienne,		Enfants, prenons courage	
Regrettait tant la sienne,		Enfants, prenons courage,	
Sans pouvoir la quitter,		En France nous irons,	
Tout le long du rivage	(bis)	Nous irons voir nos belles,	(bis)
M'en fus la consoler.		Leurs gentils cœurs mignons.	
Que faites-vous donc là,	(bis)	J'entends dans l'air bien loin	(bis)
Fillette abandonnée.		La voix d'une hirondelle	
J'y attends la réponse		La voix d'une hirondelle	
De mon fidèle amant		Qui me parle d'amour	
Qu'est parti pour les îles	(bis)	Je crois que c'est Adèle	(bis)
Rejoindr' son régiment.		Qui vient à mon retour.	
En arrivant à Lyon,	(bis)		
A Lyon la jolî ville			
Demande après Adèle,			
Adèl' n'est pas ici;			
Adèle est en Espagne	(bis)		
Rejoindr' son ami.			

Adj. Garneret-Culot (III, p. 744-745, lt., 1m.)

5,07 LE NAVIRE QUI APPORTE DES NOUVELLES DE L'AMI

Coirault : *Le navire qui apporte des nouvelles de l'ami*, rubr. *Petites aventures au bord de l'eau*.

n° 1710.

Laforte : *L'arrivée des navires*, 1. N-2.

Vif %

Ce sont les fill's de Lo - ri - ent, ce sont les
fill's de Lo - ri - ent, grands dieux qu'ell's sont gen -
til - les gai gai la - li - re, lon - li - re.

A)

Ce sont les filles de Lorient
Grands dieux qu'elles sont gentilles
Gai gai
La lire, lanlire.

Ell's vont le soir se promener
Sur l'bord de la Calauric*
Gai, etc.

En regardant dessus la mer
Aperçurent un navire
Gai, etc.

Arrive, arrive beau bâtiment
Te souhait' bonne arrivée
Gai, etc.

Et si mon ami est dedans
Encor meilleur arrivée
Gai, etc.

Oh ! non la belle, il n'y est pas
Car il est de reste aux îles
Gai, etc.

J'ai une lettre à vous donner
[-] Je ne la pourrai pas lire
Gai, etc.

La belle si vous le voulez
Je me charg' de vous la dire
Gai, etc.

Dans sept ans il doit revenir
Et que vous devez l'attendre
Gai, etc.

Dans le couvent de Saint-Nicolas
Je me ferai Ursuline
Gai, etc.

* *Ou callerie dans d'autres versions.*

Ms. 2223, p. 34-35 et sq. (*Chants divers.*)
Pornic. M. Bellanger. Air n° XXVII.

B)

A Lorient vous le savez (bis)
Il y a de jolies filles
Gai ma dondon
Il y a de jolies filles
Ma Louison.

Ell's'en vont s'y promener (bis)
Le long d'la cale au riz*
Gai ma dondon
Le long d'la cale au riz
Ma louison.

En r'gardant vers la mer
Aperçois-tu un navire ?

Arrive, arrive, beau matelot
Je te souhaite bonne arrive.

Si mon amant y est dedans
Encore meilleur arrive.

Non non la belle il n'y est pas
Il est resté aux îles.

Mais la belle voici une lettre
Que vous soyez ma mie.

Ah ! j'ai bien attendu cinq ans
J'en attendrai bien dix.

Mais au bout des dix ans passés
J'm'y rendrai capucine.

Dans le couvent de Saint-François
Où l'on marie les filles.

Les filles avec les garçons
Les garçons et les filles.

Ms. 2223, p. 33. (*Chants divers.*)
Bouguenais.

C)

Ce sont les fill's de Piriac (bis)
Falalire et la
Grand Dieu qu'ell's sont jolies,
Lanlire
Grand Dieu qu'ell's sont jolies,
Lanla.

Ell's s'en vont s'y promener (bis)
Falalire et la
Le long du caillonni
Lanlire
Le long du caillonni
Lanla.

Ell's ont aperçu venir,
Un tant joli navire.

Arrive, arrive, beau bâtiment,
Je te souhaite bonne arrive.

Si le mien ami est dedans,
Encore meilleur arrive.

Si le mien ami n'y est pas,
Je m'rendrai capucine.

Ms. 2223, p.36-37. (*Chants divers.*)
Sans origine.

5,08 LES MARINS QUI S'ÉCHOUENT VERS LEURS BELLES

A) Enfants de la ville de Nantes.



Nous é-tions trois bons gars nous é-tions trois bons gars



en - fants d'la la de la ville de Nan-tes mes gars ah ah ah!



en - fants d'la la de la vil - le de Nant' hé hé!

Coirault : *Les marins qui s'échouent vers leurs belles*, rubr. *Petites aventures au bord de l'eau*, n° 1726.

Nous étions trois bons gars (bis)
Enfants d'la la
De la ville de Nantes
Mes gars ah ah ah
Enfant d'la la
De la ville de Nantes
Hé hé.

Nous avons embarqué (bis)
Enfants d'la la
Pour aller en Hollande
Mes gars ah ah ah
Enfant d'la la
Pour aller en Hollande
Hé hé.

Quand nous fum's à mi-mer
Le vent nous fut contraire.

Le vent nous a pouss's
A la port' d'une hôtesse.

Hotess' va qu'ri du vin
Hotess' rince des verres.

Ne nous r'connais-tu pas,
Nous somm' ceux que tu aimes.

Ne te souviens-tu pas
Que j't-ach'times trois bagues?

C'était à condition,
Que coucherions ensemble.

De quel vin voulez-vous?
Du vin de la Saintonge.

Dans quell' chanmbr' couch'rons-
nous?
Dans la plus haute chambre.

Dans un grand lit carré
Couvert de roses blanches.

Aux quatre coins du lit
Quatre pommes d'orange.

Et au milieu du lit
Le gai rossignol chante.

Ms. 2223, p. 69-71 et sq. (*Chants divers.*)
Sainte-Hermine, J. Bujeaud.

B) Chant des batteurs (Sur l'air : et des pictons, bons marcheurs).

Où sont-ils nos valets? Qui aiment tant la jeunesse Hé, lonla! Qui aiment tant la jeunesse.	(bis)	Ne t'en souviens-tu pas? Sur les pavés de Nantes.	Dans un beau lit carré Garni de roses blanches.
Ils sont dessus la mer Le vent leur est contraire Hé, lonla! Le vent leur est contraire.	(bis)	A l'étal du mercier En choisissant des bagues.	Aux quatre coins du lit Quatre pommes d'orange.
Le vent les a jetés De Nantes en Angleterre.		En choisis cinq anneaux Tu n'en rendis que quatre.	Et au milieu du lit Le rossignolet chante.
En Angleterre il y a Une tant belle fille.		Celle que tu as gardée La foi du mariage.	Chantez rossignolet A la réjouissance.
De si loin qu'elle m'a vue La belle se mit à rire.		Si ton cœur et le mien Étaient dans la balance.	De voir jeunes amants Passer la nuit ensemble.
Je lui ai demandé D'où vient la connaissance.		Comme sont l'or et l'argent A la monnaie de France.	
		Si le tien emporte le mien Nous coucherons ensemble.	

Ms. 2222, p. 11-12. (*Chants de métiers.*)
Saint-Briecuc. M. Marres.

5,09 LES TROIS NAVIRES CHARGÉS DE BLÉ**A)**

Vif.

De - vant Por - nic sont ar - ri - vés
cou - pons du bois pour nous chauff - fer, trois na - vi - res char -
gés de blés, cou - pons du bois. chauff - fons le four,
dor - mez la belle il n'est pas jour.

Coirault : *Les trois navires chargés de blé.*
rubr. *Rapts.* n° 1315.
Laforte : *Le bateau chargé de blé.* 1. F-21.

Adj. Guériiff (1. p. 178-179. 2t., 3m.).
Morand (p. 80. 1t., 1m., p. 86. 1t., 1m.).

Ms. 2223, p. 52-54 et sq. (*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger. Air n° X :

« Est bon quant au nombre de mesures, mais examinant la première et la deuxième mesure on trouve une différence dans le dessin [sic] musical dont le résultat est de mal placer la première syllabe du deuxième vers : les 3,4 et 5e mesures de la seconde reprise se justifient par leur rythme régulier, sauve de plus par le commencement de vers à la deuxième moitié du second temps de la sixième mesure. » Ms. 2224, p. 323.

Devant Pornic sont arrivés
Coupons du bois pour nous chauffer
Trois navires chargés de blé
Coupons du bois, chauffons le four
Dormez la belle il n'est pas jour.

Trois navires chargés de blé
Coupons du bois pour nous chauffer
Trois dames vont le marchander
Coupons du bois, chauffons le four
Dormez la belle il n'est pas jour.

Marchand, marchand, combien ton blé.

Je le vens cent francs le setier.

Il n'est pas cher s'il est beau blé.

Entrez, Mesdames, vous le verrez.

La plus jeune eut le pied léger.

Dans le navire elle a sauté.

Le marinier prit à ramer.

Hisse la voil' beau marinier.

Dans mes bras j'tiens ma bien aimée.

Arrêt', arrêt, beau marinier.

Car j'entends ma mèr' m'appeler.

Et mes petits enfants pleurer.

S'il plaît à Dieu vous en aurez.

Il iront sur la mer voguer.

B)

A Nantes, à Nantes est arrivé,
La dondon, falira don dé,
Trois beaux navires chargés de blé,
Bon bon, falira dondaine,
Gai gai, falira don dé!

Trois beaux navires chargés de blé,
La dondon, falira don dé,
Trois dam's s'en vont les marchander,
Bon bon, falira dondaine,
Gai gai, falira don dé!

Marchand, marchand, combien ton blé?
Je le vends cent sous le setier.
Il n'est point cher, s'il est bon blé.

Entrez, madam', vous le verrez.
La dame a eu le pied léger.

Dedans la barque elle a-t-entré.
(ou : sauté).

Elle ne fut pas sitôt entrée.

Que l'marinier prit à nager.
(ou : à dériver; nager veut dire ramer).

A terre, à terre, beau marinier.

Car j'entends ma mèr' m'appeler.

Et mes petits enfants pleurer.

Oh! non la belle, car vous mentez.

Jamais d'enfants n'avez porté.

S'il plaît à Dieu, vous en aurez.

A la façon du marinier.

Ms. 2218, p. 240-242. (*Chants divers.*)
Sans origine.

C)

A Nantes, à Nantes sont arrivés,
Trois beaux navires chargés de blé.
La tira lon la, lon latira,
La tira lon la, lon latira.

Trois dames sont v'nu's les visiter
- Marchand, marchand, combien ton blé?

Je l'vends dix-huit francs la pairée.

- Ce n'est pas cher si c'est bon blé.

- Mesdam's, entrez, vous le verrez.

La plus jeune a le pied léger.

Dedans la barque elle a sauté...

Les mariniers ont dérivé.

- A terre, à terr' bons mariniers!

Car j'entends ma mèr' m'appeler.

Mes petits enfants vont crier!

- Taisez-vous la bell', vous mentez.

Jamais enfant n'avez porté.

S'il plaît à Dieu, vous en aurez.

Avec un brave marinier.

Qui portera chapeau brodé.

Et puis l'épée à son côté.

Un pantalon tout goudronné.

Ms. 2218, p. 245-246. (*Chants divers.*)
Sans origine.

D) Différents refrains sur lesquels se chante cette chanson.

A Nantes, à Nantes est arrivé
Nous irons sur l'eau nous promener
Trois beaux navir's chargés de blé.
Nous irons sur l'eau, sur le bord de l'eau,
Nous irons jouer dans l'île.

A Nantes, à Nantes est arrivé
Du thé, du café,
Trois beaux navir's chargés de blé.
Du ci, du ça du ratafia,
Du thé, du café,
Du chocolat dans un panier.

A Nantes, à Nantes est arrivé
Quand reverdira le pré
Trois beaux navir's chargés de blé.
Amis, le bois boutonne,
Quand reverdira, lalira,
Le pré de ma mignonne

A Nantes, à Nantes est arrivé
Trentemoult et Chantenay
Trois beaux navir's chargés de blé.
Vive Roche Maurice,
Trentemoult et Chantenay.
Ne sont-ils pas tous riches ?

A Nantes, à Nantes est arrivé
Ma bretonne j'aimerai
Trois beaux navir's chargés de blé.
J'aime ma bretonne mignonne,
J'aime ma bretonne.

A Nantes, à Nantes est arrivé
Laissons les soldats (*ou : conscrits*)
passer.
Trois beaux navir's chargés de blé.
Aux armes, aux armes ;
Laissons les soldats passer.
Car voici les gendarmes.

A Nantes, à Nantes est arrivé
Six cents garçons pour un denier ;
Trois beaux navir's chargés de blé.
A six cents francs les filles ;
Six cents garçons pour un denier,
Quell'triste marchandise !

A Nantes, à Nantes est arrivé
Vive le feu de royauté
Trois beaux navir's chargés de blé.
Vive la république,
Vive le feu de royauté,
Aussi Louis-Philippe !

A Nantes, à Nantes est arrivé
Je l'ai vu planter
Trois beaux navir's chargés de blé.
Vive la République
Je l'ai vu planter
L'arbre de la liberté.

Ms. 2218, p. 243-244. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Cette chanson est très répandue, et la diversité des refrains en témoigne, autant qu'elle explique les très nombreux courants mélodiques, dont la typologie reste à établir.

5,10 LA BARQUE À TRENTE MATELOTS

Le soir me promenant (bis)
Le long de ces côteaux
Le long de ces côteaux sur le bord de la mer
Le long de ces côteaux sur le bord de l'eau
Sur le bord du vaisseau.

J'aperçus un navire (bis)
Trente marins dedans
Trente marins dedans sur le bord de la mer
Trente marins dedans sur le bord de l'eau
Sur le bord du vaisseau.

Le plus jeune des trente (bis)
Disait une chanson
Disait, etc.

Y avait la fill' d'un prince (bis)
Qu'était à l'écouter
Qu'était, etc.

Votre chanson dit-elle (bis)
Je voudrais la savoir
Je voudrais, etc.

Mettez les pieds en barque (bis)
Nous vous l'apprenderons
Nous vous, etc.

Quand la belle fut en barque (bis)
La belle s'est endormie
La belle, etc.

Quand la bell' se réveille (bis)
Ell' se met à pleurer
Ell' se met, etc.

Qu'avez-vous donc la belle, (bis)
Qu'avez-vous à pleurer ?
Qu'avez-vous, etc.

Je pleur' mon avantage (bis)
Qu'ces marins m'ont gagné
Qu'ces marins, etc.

Ne pleurez pas, la belle, (bis)
Nous vous le renderons
Nous vous, etc.

Ceci n'est point, dit-elle, (bis)
Comm' de l'argent prêté
Comm' de l'argent, etc.

Ms 2223, p. 55. (*Chants divers.*)
Vannes. M. Rosenzweig

Coirault : *La barque à trente matelots*, rubr. *Rapts*, n° 1317.
Laforge : *L'embarquement de la fille aux chansons*, 1. K-5 pp

Adj. Guériff (I, p. 182, 11., 1m.).

5,11 LA BELLE AU PIED LÉGER

Devant Bordeaux est arrivé, (bis)
Un si joli petit navire ;
Devant Bordeaux dessus la rive.

Toutes les dames vont le voir, (bis)
Toutes les dames de la ville,
Devant Bordeaux dessus la rive.

Jusqu'à la fille du président, (bis)
Et dont le père en a la garde,
Devant Bordeaux dessus la rade.

Mais il ne l'a pas bien gardée, (bis)
Elle a mis pieds dans le navire ;
Devant Bordeaux dessus la rive.

A terre, à terre, beau marinier, (bis)
A terre, à terre, je vous prie,
Devant Bordeaux dessus la rive.

A terre, à terre, tu n'iras pas, (bis)
Nous irons à la Martinique,
Devant Bordeaux dessus la rive.

Et de la Martinique au Cap, (bis)
Et du Cap à la Martinique,
Devant Bordeaux dessus la rive.

Ms. 2223, p. 51. (*Chants divers.*)
Aizenay, M. Douaud.

Coirault : *La belle au pied léger*, rubr. *Rapts.*
n° 1310.

Laforte : *Le passage de l'eau : le marinier*, II, C-30.

5,12 L'EMBARQUEMENT DE CÉCILIA

A)

Allegro.

Mon père n'a - vait d'en - fant que moi, mon père n'a -
vait d'en - fant que moi, des - sus la mer il m'en - vo -
ya sau - tez mi - gnon' Cé - ci - li - a, ah!
ah! ah! ah! ah! ah! Cé - ci - li - a.

Coirault : *L'embarquement de Cécilia*,
rubr. *Moqueries*, n° 2410.

Laforte : *L'embarquement de Cécilia*, I, I-17.

Étude : Coirault : *Formation...* p. 378-379. Il y
expose notamment la prééminence d'un air
assez peu varié, auquel on rattachera aisément la
mélodie notée par Bellanger.

Adj. Morand pp : (p. 75)

Garneret-Culot pp (III, p. 795-796, II., 1m.)

Cf. aussi : *Les oiseaux parlent-ils?* rubrique :

Amours; dialogues n° 4.

Mon père n'avait d'enfant que moi; (bis)
Dessus la mer il m'envoya.
Sautez, mignon` Cécilia,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Cécilia!

Dessus la mer il m'envoya, (bis)
Le batelier qui me passa,
Sautez, mignon` Cécilia,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Cécilia!

Un doux baiser me demanda.

- Prenez-en deux, prenez-en trois.

Pourvu que papa n`le sach` pas.

- Eh! qui la bell', le lui dira?

- Les oisillons de ce bois là.

- Les oisillons ne parlent pas.

Ms. 2223, p. 60-61 et sq. (*Chants divers.*)

Pornic, M. Bellanger. Air n° 1 :

« Me paraît bon tant pour la régularité des phrases
musicales que pour le rythme bien suivi et non
coupé ». Ms. 2224, p. 323.

B)

Mon père n'avait d'enfant que moi (bis)
 Dessus la mer il m'envoya
 Sautez mignone Cécilia.
 Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! Cécilia.

Le marinier qui me passa
 Un doux baiser me demanda
 - Non car mon père le saura
 Sautez mignone Cécilia.
 Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! Cécilia.

- Qui voulez vous qui lui dira (bis)
 - Les oiseaux qui passent par là
 Sautez mignone Cécilia.
 Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! Cécilia.

- Les petits oiseaux ne parlent pas (bis)
 Ainsi belle ne m' refusez pas
 Sautez mignone Cécilia.
 Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! Cécilia.

Ms. 2223, p. 59. (*Chans divers.*)
 Sans origine

5,13 LE LACET NOUÉ

Tempo di barcarola

Dans la vil - le des - Sa - bles, vo - gue, vo - gue
 ma - ri - nier vo - gue - - - Ya -
 t'-un' fill' à ma - rier vo - gue beau ma - - ri -
 §
 nier Ya - t'-un' fille à ma - rier Ya - t'-un' fille à ma - rier.
 La bel - le s'est as - si - se vo - gue vo - gue
 ma - ri - nier vo - gue - sur
 §
 le bord de la mer vo - gue beau ma - ri - nier sur -

Dans la ville des Sables
 Vogue, vogue, marinier vogue !
 L'y a-t-un' fille à marier,
 Vogue, beau marinier !
 L'y a-t-un' fille à marier
 L'y a-t-un' fille à marier.

La belle s'est assise
 Vogue, vogue, marinier vogue !
 Sur le bord de la mer,
 Vogue, beau marinier !
 Sur le bord de la mer,
 Sur le bord de la mer.

Elle est là qui écoute,
 Le marinier chanter.

Chante, marinier chante,
 Apprends-moi à chanter.

Entrez, bell' dans ma barque,
 Et je vous l'apprendrai.

Quand la belle fut entrée,
 Au large il a poussé.

De frayeur, de tristesse,
 La bell' s'mit à pleurer.

Oh ! qu'avez-vous la belle,
 Qu'avez-vous à pleurer.

J'entends, j'entends mon père,
 M'appeler pour souper.

Restez, restez la belle,
 Avec moi vous soup'rez.

J'entends, j'entends ma mère,
 M'appeler pour coucher.

Restez, restez la belle,
 Avec moi vous couch'rez.

L'ont bien fait cent lieues d'aive,
 Sans rire et sans parler.

Au bout de ces cent lieux d'aive,
 La bell' s'mit à parler.

Ah c'est-il point Versailles,
 Ou Paris que je vois ?

C'est l'château de mon père,
 La bell' que vous voyez.

Bell' montez dans ma chambre,
 Avec moi vous couch'rez.

Comment veux-tu qu'je couche,
 Mon lacet est noué.

Mon épée sur la table,
 Bell' pourra le couper.

La bell' saisit l'épée,
 Dans l'cœur se l'est plongé.

Que je maudis l'épée,
 Celui qui l'a forgé.

Sans la maudite épée,
 Je serais marié.

Avec la plus bell' fille,
 Qu'il y ait dans l'Evêché.

Elle était aussi droite,
 Que le jonc dans le pré.

Etait aussi vermeille,
 Que la ros' du rosier.

Coirault : *Le lacet noué*, rubr. *Rapts*, n° 1304.1

Laforte : *L'embarquement de la fille aux chansons
 et sa déplorable mort*, 1, B-10.

Ms. 2223, p. 64-66 et sq. (*Chants divers.*)
 Ste Hermine, J. Bujeaud.

L'air noté par J. Bujeaud, se rattache à une veine particulièrement riche en variantes, et qui illustre fort bien la richesse d'une folklorisation musicale. Cf. l'étude de Benichou, qui cite trois mélodies de cette même famille, (*Nerval...*, p. 282-286.)

5,14 CELLE DONT PERSONNE NE VEUT

A)

A Roch'fort y at-une brune (bis)
 Qui voudrait bien s'y marier.
 Avec un garçon marinier.

Alle s'en va chez son hôtesse (bis)
 Y a-t-il point un marin ici ?
 Je voudrais bien parler à lui.

Il est là-haut dedans sa chambre :
 Montez, vous parlerez ensemble ;
 Il est là haut dessus son lit,
 Montez, vous parlerez à lui.

Bonjour, Monsieur, votre servante,
 Je suis venue ici me rendre,
 Je suis venue vous demander,
 Si vous voulez vous marier.

Vous êtes un peu trop magnifique,
 Pour moi qui n'suis point assez riche,
 Vous portez jupe et falbala,
 Cela surpasse mon état.

Vous portez encore autre chose (bis)
 Vous portez dentelle et frison,
 Cela surpasse le goudron.

Adieu mes biens, adieu mes rentes,
 Puisqu'un marin n'y veut prétendre ;
 Adieu mes bonnes qualités,
 Puisqu'un marin m'a refusée.

B) Variante

A Saint-Nazaire il y a une brune

..... vous causerez

Bonjour marin

Pour un marin qui n'est pas riche
 robe et

Vous portez encore autre chose
 Cela surpasse bien des choses
 Vous portez la montre au côté
 Cela surpasse mon métier.

Coirault : *Celle dont personne ne veut*, rubr.
Dissensions III, n° 2810.

Adj. : Guériff (I, p. 189, 11., 2m., et p. 195, 11., 1m.)

Ms. 2223, p. 38. (*Chants divers.*)
 Pornic. M. Carou.
 Variante de Bouguenais.

5,15 LA CULOTTE DE VELOURS

Qu'est-ce qui veut entendre la marmotte
 Chanter la culotte de velours
 Je m'en vais raconter tout court
 Ce qui en est de la culotte
 Tout en riant, pleurant, souriant
 Folletant en badinant.

Pour vous raconter l'histoire
 Du commencement jusqu'à la fin
 C'est un jeune marin
 Qui s'embarquait sur un corsaire
 Chacun à son bord
 Pensait à son sort.

Y mettant le pied à terre
 Pour aller s'y coucher sa chère amitié
 Mais dame il n'était pas le premier
 Sa femme qui le croyait en rade
 Commença à prendre ses plaisirs
 Et contentait tous ses désirs.

Avec un riche camarade
 Sans penser en rien tout allait bien
 Son mari frappait à la porte
 Pendant que sa femme ouvrait la porte
 Le favori saisi d'effroi se retire
 Dans un coin où on ne voyait rien.

Le restant de la nuit faisait son matin
 Sans penser en rien tout allait bien
 Son mari déchaussait ses bottes
 Pour aller au lit passer la nuit
 Sa femme n'était pas sottie
 Qui s'est mis à s'y plaindre bien haut.

Elle lui a dit : O mon mari, mon cher mari,
 J'ai attrapé le coup de la mort
 O mon mari je vais mourir
 Si tu ne daignes m'y secourir
 Oh ! oui, dit-il d'un grand cœur
 Ma femme tout-à l'heure.

Son mari s'en fut chez l'apothicaire
 Chercher douce liqueur.
 Quand sa liqueur fut prête
 Son mari comptait de l'argent.
 Comptait bien dix mille francs
 Une montre d'or d'Angleterre.

Culotte de velours aperçut du coup
 Que sa femme lui jouait d'un tour.
 Plutôt que de porter à sa commère
 La liqueur pour sa guérison
 Comme un vagabond
 Il a passé la nuit à boire.

Quand la femme se réveille
 Sortant du lit chercha son habit
 Y a dit ma montre d'or tous mes écus
 C'est ton mari qui les a eus
 Sa femme qui n'était pas trop sottie
 A été le trouver chez son voisin.

Lui a dit : Ah ! mon mari, mon cher mari,
 C'est ta culotte est mise en gage
 Pour lui fair' un point, donn' la moi, j'en ai besoin
 Son mari lui a dit sans la contredire : non tu ne l'auras pas
 Parce que tu veux m'y faire porter les cornes
 Il est ben juste que j'aie mon or.

Entre tous mes camarades qui riaient de mon accident,
 Je vois que deux mille francs
 Calmeront bien votre colère,
 Deux cents écus pour être c... !
 Si je gagnais tous les jours autant
 Je serais bien riche marchand.

Ms. 2222, p. 407-408. (*Chants satiriques.*)
 La Charlière. Guéraud.

Coirault : *La culotte de velours*, rubr. *Maris trompés*, n° 5924.
Laforte : *Les culottes de velours*, II, O-64 pp.

Remarque : version lacunaire ; plusieurs vers manquent. L'argument est tronqué et la coupe strophique est indéterminable. Millien a publié un texte complet avec mélodie, au t.3 des *Chants et chansons du Nivernais*, p. 106-109.

5,16 LE DIAMANT DU FIDÈLE AMANT

Chanson de bord.

Sa mèr' lui répond à l'instant :
Ma fille est aux champs
Etes-vous son amant ?

Sans lui tenir un plus long discours (bis)
S'en va trouver son tendre amour
Qui était sous l'ormeau,
Qui filait son fuseau
En gardant son troupeau
Lui dit : bonjour mon cœur,
Reçois mes faveurs
Je suis ton serviteur.

Monsieur, mon très fidèle amant (bis)
Il est passé z'y a longtemps
Au service du roi
Dans ses nobles emplois
Ne pensant plus à moi
Mon cœur est tout à lui,
Monsieur je vous prie
Retirez-vous d'ici.

Quand je partis du pays (bis)
T'en souviens-tu ma bonne amie,
Tiens voilà z'un diamant
Que j' te pris en partant,
Que tu étais contente !
Le bonheur aujourd'hui,
Me ramène ici
Pour te tirer d'ennui.

Voyant ce beau diamant vraiment (bis)
Je te reconnais cher amant
Tu étais en partant
Comme un vrai paysan
A présent changement
Te voilà z'équipé
Comme un vrai marinier.

Ms. 2223, p. 30-31. (*Chants divers.*)
Savenay. Cl. Pavec.

Coirault : *Le diamant du fidèle amant*, rubr.
Retours, n° 3703.

Laforte : *Le retour du soldat : les diamants*, II, 1-18.

Adj. Guériff (I, p. 97-98, 1t.)

5,17 L'ANCIEN AMANT QUI ÉCOUTE AUX PORTES

A)

A la Sauzerai il y a de jolies filles, (bis)
Elles sont belles et parfaites en beauté
Elles ont charmé le cœur d'un marinier.

Marin, marin, mène-moi dans ta chambre (bis)
Dans ma chambrette je t'y emmènerai
Un anneau d'or je t'y donnerai.

Il n'était point au milieu de la chambre, (bis)
Il n'y voyait que des embrassements
Entre la belle et son fidèle amant.

Et l'autre amant qu'est à la porte écoute, (bis)
Tendant les bras, jetant la vue aux cieus
Disant : Grand Dieu que je suis malheureux.

Faut-il avoir tant aimé une fille (bis)
Depuis l'âge de quatorze à quinze ans,
Mais à présent voir perdre mon temps.

Va-t-en chez toi, va-t-en mère encolée (bis)
Va-t-en chez toi n'y reviens plus chez moi
Puisque ma mie m'a refusé la foi.

Ma mie, fais-moi un beau bouquet de roses, (bis)
Qu'il soit de rose ou bien de jasmin
C'est pour y passer mon chagrin.

Coirault : *L'ancien amant qui écoute aux portes*, rubr. *Abandonnées*, n° 3608.
Laforte : *Elle a ravi le cœur d'un marinier*, II, E-42.

Adj. Guériff (I, p. 178, 1t., 1m.)

B)

Dedans Bordeaux il y a-t-une brune (bis)
Elle est jolie et parfaite en beauté
Elle a ravi le cœur d'un marinier.

Beau marinier mène-moi dans ta chambre (bis)
Oh oui la belle je t'y mènerai
Un anneau d'or au doigt j't'y mettrai.

Quand la belle fut dedans la jolie chambre (bis)
Elle ne voyait que des caressements
Entre la belle et son fidèle amant.

Son autre amant qu'est à la porte écoute (bis)
Joignant les mains jetant la vue aux cieux
Disant : Grand Dieu que je suis malheureux.

D'avoir aimé une tant jolie brune (bis)
L'avoir aimée, l'avoir tant caressée
Mais à présent il faudra la quitter.

J'y ferai faire un beau bouquet de roses (bis)
Tout à l'entour garni de jasmin
Quand je l'verrai, i passera mon chagrin.

Ms. 2223, p. 46. (*Chants divers.*)
Bouguenais.

5,18 LE GALANT QUI EST PLUS RICHE QU'ON NE CROIT II

A)

Vif.

Ah! si j'é - tais pe - tite al - louet - te gri - se,
ah! si j'é - tais pe - tite al - louet - te gri -
se je vo - le - rais sur ces mât
de na - vi - re dur' donc là dur' donc la ma mi - gno -
ne, dur' donc là dur' donc là ma mi - gno - ne.

Ah! si j'étais petite alouette grise
Je volerais sur ces mâts de navires
Dur' donc là, dur' donc là, (bis)
Ma mignone.

Je volerais sur ces mâts de navires
J'entendrais tous ces beaux mariniers dire
Dur' donc là, dur' donc là, (bis)
Ma mignone.

Sire, le roi mariez votre fille.

Beau marinier tu n'es pas assez riche.

Je suis plus riche que le roi et sa fille

J'ai trois moulins et tous trois font farine.

J'ai trois chevaux et tous trois portent bride.

J'ai trois vaisseaux qui sur la mer navigue [...]

L'un chargé d'or, l'autre de perles fines.

L'autre il n'y a rien que trois bell's jeunes filles.

L'une est ma sœur et l'autre ma cousine.

L'autre n'est rien, je crois qu'ell' s'ra ma mie.

Coirault : *Le galant qui est plus riche qu'on ne croit II.*
rubr. *Demandes en mariage*, n° 4702.
Laforte : *Joli tambour*, I, G-12 pp.

Adj. Guériff (I, p. 123, 1t., 1m., et p. 280, 1t. pp., 1m.).

Cf. aussi : *Le galant qui est plus riche qu'on ne croit I*, n° 6,313.

Ms. 2223, p. 47-48 et sq. (*Chants divers.*)
Pornic. M. Bellanger. Air n° XI :
« Il manque une mesure dans la première reprise, la première phrase musicale est de trois mesures et la seconde de quatre, quoique ce soit la répétition du même chant. » Ms. 2224, p. 323.

B)

Ah ! si j'étais petite alouette grise, (bis)
 Je m'envolerais sur le bord d'un navire
 Frondeur, dormez-vous ?
 Joli frondeur réveillez-vous.

Je m'envolerais sur le bord d'un navire (bis)
 Sire, le roi veux-tu me donner ta fille
 Frondeur, dormez-vous ?
 Joli frondeur réveillez-vous.

Tu n'as pas valant ta robe et ta chemise.

J'ai trois bateaux sur l'eau, chargés de marchandise.

L'un est rempli d'or, l'autre de perles fines.

Dans l'autre il y a trois belle jeunes filles.

Dont l'une est ma sœur et l'autre ma cousine.

L'autre ne m'est rien, mais elle sera ma mie.

Ms. 2223, p. 49. (*Chants divers.*)
 Tiffauges. M. Gustin.

C) Suite de l'alouette grise.

Je suis plus riche que toi, etc.
 J'ai trois navires, lire la
 J'ai trois navires chargés de marchandises.

J'ai trois navires chargés de marchandises
 L'un chargé d'or, lire la
 L'un chargé d'or, l'autre d'argenterie.

L'autre est chargé de trois belles jeunes filles.

L'une est ma sœur et l'autre ma cousine.

L'autre ne m'est rien, je crois qu'elle s'ra ma mie.

Ms. 2223, p. 50. (*Chants divers.*)
 Vieillevigne.

6. AMOURS

6. 0. Choix de l'amant : *conseils, mise en garde*

6,001 BELLE ROSE

A) Ronde.

J'ai cueilli la rose rose, (bis)
 Qui pendait au rosier blanc.
 Allons tous de rang, de rang.

Je l'ai cueilli' feuille à feuille, (bis)
 Mis' dans mon tablier blanc.
 Allons, etc.

J'l'ai portée au marché vendre (bis)
 Sur le chemin de Rouen.
 Allons, etc.

Je n'y ai rencontré personne, (bis)
 Que le rossignol chantant.
 Allons, etc.

Qui disait dans son langage : (bis)
 Mari'ons, bell' car il est temps.
 Allons, etc.

Las! comment m'y marierai-je, (bis)
 Moi qui n'ai pas de galant?
 Allons, etc.

Coirault : *Belle Rose*, rubr. *Pressées II* : n° 1101

Laforge : *La Belle Rose*, I, G-8 pp.

Cf. aussi : *Combien gagnez-vous par an?*, n° 6,002.

Adj. Garneret-Culot (I, p. 239, lt., 1m., et II, p. 373-379, 4t., 5m.)

Ms. 2223, p. 194. (*Chants divers.*)

Blain. M. Geffredeau.

B)

Ah! dis-moi, Pierre veux-tu t'y rendre (bis)
 Veux-tu t'y rendre et tenir bon?
 J'irons nous battre sur sur le pont.

Du premier coup que Pierre frappe (bis)
 Jetit son maître à reculons;
 Son chapeau cheyit sur le pont.

J'vous d'mande excus' mon capitaine (bis)
 Que mon chapiau me soit rendu
 Que mon chapiau me soit rendu.

A mon chapiau n'y at une aiguille (bis)
 Qui est de fil d'argent battu;
 Le nom de ma mie est dessus.

Ta mie est-elle demoiselle (bis)
 Pour coudre au aiguille d'argent,
 Pour coudre au aiguille d'argent?

Ma mie ell' n'est pas demoiselle (bis)
 C'est la fille d'un riche marchand
 Qui a de l'or et de l'argent.

Son père il faisait la dentelle (bis)
 Son petit frère les rubans,
 Son petit frère les rubans.

Et moi je m'en allais les vendre (bis)
 Sur le grand chemin de Rouen,
 Sur le grand chemin de Rouen.

C)

Veux-tu venir et tenir bon
 J'irons nous fesser sur le pont.

..... Pierre fesse

..... tombit sur...

Excusez moi mon capitaine

..... y un' adrille [?]
 Qui est de fin' argent battu

..... au l'aiguille...

Nenni elle n'est...
 Mais la fille d'un riche

..... des rubans

Jeanne allait les porter à vendre

Là où je n'ai trouvé personne
 Que le doux rossignol chantant

Qui disait dans son doux langage
 Mariez-vous filles car il est temps.

Ms. 2224, p. 12. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

Variante: Savenay. M. Ledoux.

D)

Allegro.



Oh dit mon Pierre veux - tu t'y ren -
 dre oh dit mon Pierre veux - tu t'y
 ren - dre j'i - rons nous bat - tre sur le
 pont j'i - rons nous bat - tre sur le pont.

Oh dis mon Pierre veux-tu t'y rendre (bis)
 J'irons nous battre sur le pont. (bis)

Le premier coup que Pierre y frappe (bis)
 Son chapiau chéit sous le pont. (bis)

Excusez-moi mon capitaine (bis)
 Que mon chapiau m'y soit rendu. (bis)

A mon chapiau y a t'une aiguille (bis)
 Qui est de fil d'argent battu
 Le nom de ma mie est dessus.

Ta mie est-elle demoiselle (bis)
 Pour coudre o l'aiguille d'argent. (bis)

Nenni all' n'est pas demoiselle (bis)
 C'est la fille d'un riche marchand. (bis)

Son père y faisait la dentelle (bis)
 Et son petit frèr' les rubans. (bis)

Et moi je les portai à vendre (bis)
 Sur le grand chemin de Rouen. (bis)

Où je ne rencontrais personne (bis)
 Que le doux rossignol chantant. (bis)

Qui disait dans son doux langage (bis)
 Marie-toi fille car il est temps. (bis)

Hélas comment m'y marirai-je (bis)
 Mes parents n'sont pas consentants. (bis)

Il n'y a que mon petit frère (bis)
 Qu'en a li le cœur bien content. (bis)

Ms. 2224, p. 13-14 et sq. (*Chants divers.*)
 Savenay. Cl. Pavec.

6,002 COMBIEN GAGNEZ-VOUS PAR AN ?

D'un grand bonjour jolie brunette (bis)
 Combien gagnez-vous par an
 Belle Rose ?
 Combien gagnez-vous par an
 Belle Rose du printemps.

Oh ! je n'y gagne pas grand chose
 Je n'y gagne que cent francs
 Belle Rose

Je n'y gagne que cent francs
 Belle Rose du printemps.

Venez chez moi jolie brunette,
 Je vous en donnerai z-autant.

Vous n'aurez pas grand chose à faire,
 Que ma chambre et mon lit blanc.

Vous et puis moi jolie brunette,
 Nous y coucherons dedans.

Ms. 2223, p. 128. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

Coirault : *Combien gagnez-vous par an ?*,
 rubr. Sages, n° 711.

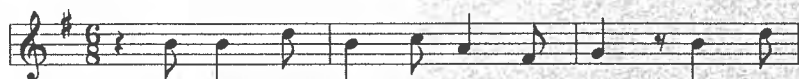
Laforte : *La belle rose*, I, G-8 pp.
 Cf. aussi : *Belle Rose*, n° 6,001.

Étude : Coirault, *Recherches...* V, p. 631-638.

Adj. Garneret-Culot (I, p. 257, 1t., 1m. et III, p.
 811, 1t., 1m.)
 Redhon (III, p. 19, 1t., 1m.)

6,003 LE ROSSIGNOL ET SON LATIN

A) La confiance du rossignol. Ronde.



Me suis le - vé par un ma - tin, m'est a -



vis que je vo - le, Co - lin, j'ai des - cen - du dans mon jar -



din, m'est a - vis que je vo - le, m'est a -



vis que je vo - le, Co - lin, sur le ro - sier de Ni - co - le.

Je m'suis levé' par un matin,
M'est avis que je vois Colin ;
Je suis allé' dans le jardin,
M'est avis que j'y vole,
M'est avis que je vois Colin
Dans la maison d' Nicole.

Je suis allé' dans le jardin,
M'est avis que je vois Colin ;
Pour cueillir rose et romarin,
M'est avis que j'y vole,
M'est avis que je vois Colin
Dans la maison d' Nicole.

J' n'en avais pas cueilli trois brins,

Que l'rossignol vint sur ma main.

Qui m' dit dans son joli latin,

Que les hommes ne valent rien.

Et les garçons encor-bien moins,

Pour les femmes, je n'en dis rien,

Pour les filles, je les soutiens.

Me suis levé par un matin,
M'est avis que je vole, Colin
J'ai descendu dans mon jardin,
M'est avis que je vole,
M'est avis que je vole, Colin,
Sur le rosier de Nicole.

Coirault : *Le rossignol et son latin*,
rubr. *Moqueries*, n° 2406.

Laforte : *La belle au jardin*, I, G-3 pp.
Voir aussi *Le blanchiment du logis* : n° 6,005.

Étude : Coirault (*Formation...*, p. 367-376.)
Adj. Garneret-Culot (II, p. 386, 1t., 1m.)

Ms. 2218, p. 251-252 et sq. (*Chants divers.*)
Poitiers. M. Ménard (pour la musique).

B)

Me suis levé par un matin
 Ah ! que les augustins sont fins
 Pour cueillir rose et romarin
 Ah que les prêtres
 Ah que les moines
 Ah ! que les augustins sont fins.

Pour cueillir rose et romarin
 Ah ! que les augustins sont fins
 Je n'en ai pas cueilli trois brins
 Ah, etc.

Qu'un rossignol vint sur ma main
 Qui dit dans son joli latin
 Que tous les hommes ne valent rien
 Et les garçons encor bien moins
 Pour les miens je les soutiens.

Ms. 2222, p. 391-392. (*Chants satiriques.*)
 Saint-Gervais. M. Grolleau.

C)

Par un matin j'me suis levé
 Ah je crois que j'y vole
 Ah je cois que j'y vole Colin
 Sur la maison de Nicole.

J' m'en suis-t-allé dans mon jardin
 Ah je crois que j'y vole Colin
 Pour cueillir rose et jasmin
 Ah je crois que j'y vole
 Ah je crois que j'y vole Colin
 Sur la maison de Nicole.

Je n'en ai pas cueilli trois brins

Que l'rossignol sur ma main
 Il dit dans son joli latin
 Que tous les hommes ne valent rien
 Et les garçons encore bien moins
 Mais pour les femmes je n'en dis rien
 Et pour les filles je les soutiens.

Ms. 2223, p. 365. (*Chants divers.*)
 Bouguenais.

D)

J'me suis levé de grand matin
 Mon p'tit moulin grin grin
 Pour cueillir rose et jassmin
 Mon p'tit moulin gringole
 Mon p'tit moulin grin grin
 Mon p'tit moulin gringole bien.

Ms. 2223, p. 368. (*Chants divers.*)
 Tiffauges. M. Gustin.

L'air noté par M. Ménard, à Poitiers, a de nombreux cousins. Coirault, en cite plusieurs, breton ou poitevin, dans l'étude de ce thème (*Formation...*, p. 368). Il le signale, en outre, dans Bujeaud (I, p. 73), associé à un autre argument : *Mon père a fait bâtir maison.*

6,004 LES FILLES N'AIMENT POINT LES GARÇONS QUI LES AIMENT

A)

Au derrière' chez mon père il y a une fontaine
Il y a une fontaine
Où tous les amants vont soulager leurs peines
Ton ton ton deridaine deridon
Ton ton ton deridaine.

Où tous les amants vont soulager leurs peines
Vont soulager leurs peines
Pour moi j'y suis allé pour soulager les miennes
Ton ton ton deridaine deridon
Ton ton ton deridaine.

Mais je n'y ai point trouvé
Le sujet qui m'y mène.

Rien qu'un vieux rossignol
Qui chante à perdre haleine.

Il dit dans son jargon
Chose sûre et certaine.

Que pour avoir des fleurs
Il faut en semer graine.

Que les filles d'à présent
N'aiment point qui les aime.

Le ciel te punira
O beauté inhumaine.

Ms. 2223, p. 373-374. (*Chants divers.*)
Machecoul. Mme La Nicollière.

Coirault : *Les filles n'aiment point les garçons qui les aiment.*
rubr. *Lyriques*, n° 112.

B) Galant faut prendre peine.

Vif.

Pour al - ler fair' l'a - mour, pour al - ler fair' l'a -
mour, ga - lant faut pren - dre pei - ne don - dai - ne
ga - lant faut pren - dre pei - ne don - dé.

Coirault ne mentionne à son fichier que deux versions de la première chanson. L'une provient de sa collecte personnelle ; l'autre est publiée dans Bujeaud (I, 224).

Sur un argument qui emprunte dans sa seconde partie des motifs similaires, et sur une même coupe, nous lui associons : *Galant faut prendre peine.*

Pour aller faire l'amour
Galant faut prendre peine
Dondaine
Galant faut prendre peine
Dondé.

Pour moi je l'ai bien fait
Un mois et cinq semaines
Dondaine
Un mois et cinq semaines
Dondé.

J'étais garçon honteux
J'n'osais m'approcher d'elle.

Je lui ai demandé
Qui est votre amant, belle.

La bell' ne répond point
La sœur répond pour elle.

Ma sœur n'a point d'amant,
Monsieur, voulez-vous l'être ?

Là-bas dedans ces bois
Il y a une fontaine.

Où tous les amants vont
Pour y conter leurs peines.

Pour moi j'y suis allé
Pour y conter les miennes.

Je n'y ai rien trouvé
Qu' l'amour qui s'y promène.

L'amour m'a demandé,
Que cherchez-vous la belle ?

Je cherche mon amant
Qu'est là-bas dans la plaine.

Oubliez votre amant
L'amour tiendra sa place.

Ms. 2223, p. 115-117 et sq. (*Chants divers.*)
Pornic. M. Bellanger. Air n° XXIV :
« La première reprise devrait être de six mesures
et non de quatre, la seconde de six mesures et non
de cinq : alors mauvaise position des premières
syllabes des vers. » Ms. 2224, p. 324.

6,005 LE BLANCHIMENT DU LOGIS

A)

Vif.

Ce sont les da - mes de Pa -
ris, se sont les da - mes de Pa - ris, qui ont fait
blan - chir leur lo - gis mon beau ru - ban
gris mon jo - li gris jau - ne mon beau ru - ban jau - ne mon
vert jo - li mon beau ru - ban gris.

Ce sont les dames de Paris
Qui ont fait blanchir leur logis
Mon beau ruban gris
Mon joli gris jaune
Mon beau ruban jaune
Mon vert joli
Mon beau ruban gris.

Qui ont fait blanchir leur logis
Depuis la table jusqu'au lit
Mon beau, etc.

Depuis la table jusqu'au lit
Depuis le lit jusqu'au jardin
Mon beau, etc.

Dans ce jardin il y a un buis
Où les oiseaux vont fair' leur nid
La caille ainsi que la perdrix
La caille dans son latin a dit
Que tout's les femm's ne valent rien
Et les jeun's fill's encor bien moins

De tous les homm's ell' n'en dit rien
El les garçons encor bien moins
Les vrais amis, ell' les soutient.

Ms. 2223, p. 340-342 et sq. (*Chants divers.*)
Pornic. M. Bellanger. Air n° XIII :
« Me parait également régulier quoique les
reprises ne commencent pas toujours au même
temps de la mesure, ce qui pourrait nuire au
rythme mais qui est accepté en musique (voir 4e
mesure). » Ms. 2224, p. 323.

B)

Ce sont les dames de Paris
Qui ont fait bâtir leur logis (bis)
Belle j'entends bien
Tourner la meule du moulin
Quand elle va bien.

Qui ont fait bâtir leur logis
Depuis la table jusqu'au lit
Belle, etc.

Depuis la table jusqu'au lit
Depuis le lit jusqu'au jardin
Belle, etc.
Dans ce jardin il y a un puits
Où les oiseaux vont fair' leur nid
La poule, la caille et la perdrix
La perdrix dit dans son latin

Que tous les hommes ne valent rien
Et les garçons encore bien moins
Pour les femmes je n'en dis rien
Mais pour les fill's je les soutiens.

Ms. 2223, p. 340-342. (*Chants divers.*)
Bouguenais.

Le *beau ruban* est probablement le refrain le plus souvent associé à cet argument. Son tempo alerte et sa montée mélodique ornée avec goût, se marient ici fort bien à l'incipit musical du *Merveilleux navire*, noté par La Landelle dès 1841. (Cf. Bénichou, *Nerval...*, p. 230.) La meule du moulin, refrain de Bouguenais, apportait sans doute un autre air auquel Guéraud ne nous donne pas accès. Coirault en signale un, recueilli par Huré sur le même refrain (*Formation...*, p. 377). Guériff, le mentionne aussi (I, p. 206), le cite dans la collecte Clétiez, et enfin dans Trébucq (*Vendée...*, p. 118), associé à un autre argument. Trois exemples qui démontrent bien que ce refrain importe toujours avec lui, les mêmes motifs mélodiques.

6,006 LE COQ QUI CHANTE

A)

Allegro.

Des - sus les ponts de Nan - tes, des -
 sus les ponts de Nan - tes, il ya un coq qui
 chan - te la nuit et le jour, vi - ve la jeu -
 nes - se qui ne vit que d'a - mour.

Coirault : *Le coq qui chante*, rubr. *Moqueries*,
 n° 2401.

Laforte : *Le coq qui chante*, I, 1-13.

Étude : Coirault, *Formation...*, p. 200-205.
 Adj. Redhon (II, p. 45, It., Im.)

Dessus le pont de Nantes (bis)
 Il y a-t-un coq qui chante,
 La nuit et le jour.
 Vive, la jeunesse qui ne vit que
 d'amour!

Il y a-t-un coq qui chante (bis)
 L'on ne sait ce qu'il demande,
 La nuit, etc.

Il demand' fille à prendre.

N'y prenez point d' ces blondes,

Car la couleur leur tombe.

N'y prenez point d' ces blanches,

Car la couleur leur change.

N'y prenez point d' ces rouges,

Car ell's sont trop farouches.

N'y prenez point d' ces noires,

Car ell's aiment trop boire.

Prenez-y ces brunettes;

Car ell's sont joliettes.

B) (variante)*(Refrain différent.)*

Il faut prendr' ces brunettes
Car ell's sont grassouillettes,
Et ornent la couchette.

[ou]

Car ell's sont gentillettes,
Ell's bross'nt bien la couchette,
Et son bien grassouillettes.

Dessus le pont de Nantes
N'y a-t-un coq qui chante, hélas!
Mardi, mardi, mardi gras,
Mardi gras, ne t'en va mie;
Mardi gras, ne t'en va pas.

Ms. 2218, p. 185-186 et sq. (*Chants divers.*) Ms. 2223, p. 89-90, pour la variante. (*Chants divers.*)
Pornic, M. Bellanger. Air n° V :
« La seconde reprise me semble écourtée de deux mesures; il [l'air] peut néanmoins être regardé comme bon et exact et être rangé dans la première catégorie [airs réguliers]. » Ms. 2224, p. 323.

6,007 TROIS GENTILHOMMES AMOUREUX

De la Basse-Bretagne
Du beau pays où j'étais,
Ma fai!
Du beau pays où j'étais
Trâ jeunes gentilhommes
Sont amoureux de mai,
Ma fai
Veurte Mesdames!
Veurte vis ons dou may, ma fay,
Cut cut, ma fay,
Oh! que j'ai d'amour pour tay!
Viâou, viâou! cut cut cute!
Vai, vai, cut, ma fay!

Trâ jeunes gentilhommes
Sont amoureux de may,
Ma fay
Sont amoureux de may
L'eun est le fils d'un prince,
L'âoutre est le fils d'un rey,
Ma fay!
Veurte, etc.

Et l'âoutre est capitaine,
Et c-ti là s'ra pour may.
Quand i m'mène à la danse,
I ne regarde que may.

Quand il a des bell's bagues,
Il me les fianque aux dails.

Ms. 2223, p. 202. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Coirault : *La belle courtoisie par trois gentilhommes*, rubr. *Demandes en mariage* (diverses), n° 4802.

Adj. Morand (p. 155, lt. 1m. comm.)
Redhon (III, p. 23, 1m.)

6,008 LA BELLE A FAIT FAIRE GANTS D'UN TROP LONG COTILLON**Ronde.**

Mon père nous a donné
De beaux cotillons blancs (bis)
Moi j'étais la plus jeune
Et j'ai eu le plus grand.
Je suis d'Allemagne
Je parle Allemand.

Moi j'étais la plus jeune
Et j'ai eu le plus grand (bis)
Du restant de ma jupe
Je m'en suis fait des gants.
Je suis, etc.

Je les ai porté à vendre,
Au marché d'Orléans.

Dans mon chemin rencontre,
Un monsieur fort galant.

Il m'a demandé belle,
Aimez-vous les amants?

Je lui en ai donné,
Mais c'était de mes gants.

Il m'a fait comparaître,
A Rennes au Parlement.

Je suis interrogée,
Par Monsieur le Président.

C'est vous, mademoiselle,
Qui frappez les amants?

Et pourquoi pas, dit-elle,
Quand ils sont insolents.

J'en ferais bien autant,
A Monsieur le Président.

Ms. 2224, p. 54-55. (*Chants divers.*)
M. Guillaume. (Cette ronde est populaire dans le département de l'Ille et Vilaine.)

Coirault : [*Le cotillon trop long dont on a fait des gants*], rubr. *Sociales* n° 62...

Laforte : *La robe trop courte par derrière*, I, L-3.

Adj. Redhon (III, p. 29, lt. 1m.)
Dutertre (*Musique traditionnelle du Poitou*, in *Anthologie de la musique traditionnelle française*, vol. 6, 1980, face A, n°4b).

6,009 LE DISCOURS DES JEUNES HOMMES

Coirault : *Les discours de jeunes hommes*,
rubr. *Moqueries*, n° 2415.

Vif.

Dans ces mes - sieurs, mes - da - mes ne vous y fi - ez
pas, ne vous y fi - ez pas, car ils font
des maî - tres - ses par i - ci et par là, dans ces
mes - sieurs, mes - da - mes ne vous y fi - ez pas.

Ms. 2222, p. 305-307 et sq. (*Chants satiriques.*)
Pornic. M. Bellanger. Air n° XVIII :
« Établi correctement, ne peut pas servir à danser
en ronde. Tel qu'il est copié, voici ses défauts :
premières syllabes du vers placées tantôt au
premier temps de la mesure tantôt au second
temps ; au commencement de la deuxième
reprise, répétition trop précipitée d'une phrase
musicale de la première reprise. Pour l'avoir
régulier, il faut le changer entièrement. » Ms.
2224, p. 324.

A)

Dans ces messieurs, mesdames
Ne vous y fiez pas (bis)
Car ils font des maîtresses
Par ici et par là
Dans ces messieurs, mesdames
Ne vous y fiez pas.

Car ils font des maîtresses
Par ici et par là (bis)
Ils vous mènent au bal
Le chapeau sous le bras
Dans ces messieurs, mesdames
Ne vous y fiez pas.

En rentrant à la danse
Ils regard'nt ça et là.

S'il y a une demoiselle
Monsieur l'accostera.

A la sortie du bal
Monsieur la conduira.

En sortant d'avec elle
Monsieur s'informera.

Si la d'moiselle est riche
Ou si ell' ne l'est pas.

Si la d'moiselle est riche
Monsieur retournera.

Si la d'moiselle est pauvre
Monsieur la plant'ra là.

Croyez-moi mesd'moiselles
Ne les écoutez pas.

Car ce sont tous, mesdames
Des faiseurs d'embarras.

B) Variante.

A ces messieurs, mesdames
Ne vous y fiez pas (bis)
Car ils font des maîtresses
Par ici et par là
Ma foi ces messieurs pensent
Qu'on ne les connaît pas.

Ils s'en vont les voir
Le chapeau sous le bras.

Mettant un genou en terre
Le petit mot tout bas.

A la sortie de là
Monsieur s'informera.

Si la d' moiselle est riche
Ou si elle ne l'est pas.

6,010 L'ERMITAGE DES AMANTS CONSTANTS

A) L'ermitage de la vallée des soupirs.

J'ai fait un amant, Mesdames,
Trois jours, il n'y a pas longtemps;
Il est beau, il est aimable,
Mais il est un peu changeant.
L'amour des homm's n'est que vent,
Ne vous y fiez nullement.

Il est beau, il est aimable,
Mais il est un peu changeant;
Car lorsqu'il est dans un bal,
De maîtress's il en fait tant.
L'amour des homm's n'est que vent,
Ne vous y fiez nullement.

A l'un' il conte ses peines,
Et à l'autre ses tourments.

Mais à moi, il vient me dire :
Mon p'tit cœur que j'aime tant.

J' f'rai bâtir un ermitage;
Toi et moi irons dedans.

J' f'rai graver sur la porte :
Vive les amants constants !

Ms. 2218, p. 191. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Coirault : *L'ermitage des amants constants*, rubr.
Petites scènes d'amour, n° 1513.

Adj. Guériff (I, p.193, 1t., 1m.).
Est proche de notre troisième version, mais avec
un dénouement différent. Hormis, les
rapprochements de coupe, faudrait-il peut-être
envisager deux notices différentes.

B)

Entre vous, mesdemoiselles,
Vous qui n'avez pas d'amants;
Je vous conseille d'en prendre,
C'est un grand contentement.
Parole d'homme n'est que du vent
Ne vous y fiez nullement.

Je vous conseille d'en prendre,
C'est un grand contentement.
Pour moi, j'en ai un qui m'aime
Et qui m'aime tendrement.
Parole, etc.

Quand il est dans une danse,
De maîtresses, il en a tant.

A l'une il compte ses peines,
Et à l'autre ses tourments.

Puis à moi il vient me dire,
Mon p'tit cœur que j'aime tant.

Gardons nos amours secrètes,
Encore pour un peu de temps.

Je f'rai faire un ermitage,
Toi et moi irons dedans.

Je f'rai graver sur la porte,
Ici les amants constants.

Et nous fermerons la bouche,
A beaucoup de médisants.

Ms. 2222, p. 401-402. (*Chants satiriques.*)
Sans origine.

C)

Me suis levée par un matin,
Plus matin que tous nos gens
J'ai descendu dans mon jardin
Par un escalier d'argent.
Moquons-nous gaiement,
Rions-nous des inconstants.

J'ai descendu dans mon jardin
Par un escalier d'argent.
J'ai trouvé trois marguerites,
Toutes les trois fleuries de rang,
Moquons, etc.

J'ai pris mes ciseaux bien vite,
Les coup'rai de rang en rang.

Et j'en ai fait un bouquet
Pour mon plus fidèle amant.

Et je lui ai renvoyé
Par le rossignol chantant.

Il me l'a renvoyé
Par l'allouette pleurant.

Qu'as-tu donc, belle allouette,
Qu'as-tu à t'affliger tant ?

C'est de votre amant la belle
Qu'est devenu inconstant.

Pour la perte d'un amant,
Faut-il donc s'affliger tant ?

Aujourd'hui on en perd un,
Demain on en trouve cent.

Ms. 2223, p. 369-370. (*Chants divers.*)
Sans origine.

6,011 LA FILLE QUI NE VEUT PAS DU PORTEUR D'ÉPÉE

Vous, Mesdames, qu'avez aimé,
Aimez-moi, j'vous aimerai;
Dites-moi si l'on peut oublier;
M'aimez-vous, me voulez-vous?
Si vous m'aimez, approchez-vous.

Dites-moi si l'on peut oublier;
Aimez-moi, j'vous aimerai;
Celui que l'on a tant aimé.
M'aimez-vous, me voulez-vous?
Si vous m'aimez, approchez-vous.

Le cœur voudrait-il s'abuser?

Un souvenir vient l'détromper.

Apprenez donc avant d'aimer,
Qu'à son cœur on n'peut commander.

Mon père veut m'y marier,

Avec un très jeune officier.

Jamais je n'y consentirai,

J'aimerai toujours mieux mon berger.

Coirault : *La fille qui ne veut pas du porteur d'épée.*
rubr. *Demandes en mariage* (diverses), n° 4808.

Ms. 2223, p. 201. (*Chants divers.*)
Sans origine.

6,012 LA FILLE AUX TROIS VALETS

Dans la forêt des maréchaux (bis)
Les trois valets du roi y sont
La landelirette
Et lonlanla lalandelira.

Les trois valets y sont (bis)
Tous trois leur trompette en argent,
La, etc.

Tous trois s'en vont les sonnant,

La fille du roi qui entend cela,

Ah! dit' ma mère qu'est-c' que j'entends là?

Ma fille ce sont tes galants,

Ah! oui ma mère car j'en ai tant.

Là j'en ai bien vingt-deux ou trois,

Lequel prendrais-je de ces vingt-trois?

Je prendrai Pierrot, je laiss'ra Jeannot,

Parce que Pierrot sait mieux danser,

Et moi qui m'en passe de manger,

D'puis l'déjeuner jusqu'au dîner,

Depuis le dîner jusqu'au souper.

Ms. 2223, p. 181. (*Chants divers.*)
Bouguenais

6,013 CHOIX ENTRE DEUX AMOUREUX

La demande en mariage.

A la Bézinière* il y a deux amoureux
Pierrot en est un Jeannot en est deux
Mon cœur ne puit pas mon cœur ne saurait
Mon cœur ne puit pas passer ses regrets.

Pierrot en est un Jeannot en est deux,
De chez Jeanneton ils s'en vont tous les deux
Mon cœur, etc.

Belle, dites-nous, l'objet de vos vœux.

La fille aussitôt se mit entre les deux.

Celui de droite aura mon cœur.

Celui de gauche un bouquet de fleurs.

(Ici l'on change d'air pour en prendre un plaintif.)

Et l'autre amant qui est à la porte
Baissant les yeux, levant la tête aux cieux
Disant : grand Dieu que je suis malheureux
D'avoir aimé une tant jolie fille
D'avoir aimé, de ne l'avoir pas été
Adieu la belle me voilà délaissé
Je lui ai fait faire un beau bouquet de rose
Tout à l'entour garni de jasmin
Quand je la vois je bannis mon chagrin.

*[Ecart, auprès de Haute-Goulaine, 44115].

Ms. 2224, p. 156-157. (*Chants divers.*)

Mlle Morin.

Autre version pratiquement identique à celle-ci, au ms. 2221, p. 443-444.

(*Chants domestiques et rappelant une coutume.*)

Sans origine

Laforge : *Les deux amoureux*, I, N-14.

Le changement d'air mentionné par Guéraud est aussi changement de chanson, empruntant au thème de l'ancien amant qui écoute à la porte (*cf.* rubr. *Marins et mariniers*, n° 5,17). Voir aussi sur le thème du choix entre deux amoureux, le n° 10,07 : *Deux amoureux dans la danse*.

6,014 LE FILS DU ROI VOLEUR DE POMMES BLANCHES

Derrière chez mon père à Nantes
Et lon lon la
Je regrette ma jeunesse qui s'en va
Il y a des pommes blanches
Et le fils du roi y ente. (*fréquente*)

Il en a bien rempli ses manches
Et lon lon la
Je regrette ma jeunesse qui s'en va
Sa mère les demande
Mon fils qui a cassé vos manches.

C'est les filles que je ente
Et lon lon la
Je regrette ma jeunesse qui s'en va
Mes fils les filles nous feront pendre
Et vous n'aurez plus le cœur tendre.

Si jamais fille me fait pendre
Et lon lon la
Je regrette ma jeunesse qui s'en va
M'y ferait si haut pendre
Qu'ils me verront de Nantes
Et ma maîtresse de sa chambre.

Ms. 2223, p. 103. (*Chants divers.*)

Derval.

6. 1. Amours contrariées

6,101 LA FILLE QUE L'ON A GARDÉE SEPT ANS ENFERMÉE

Rosignolet du bois
Dis-moi donc, lire la lira
Dis-moi donc ta pensée.
N'est-il pas bon d'aimer,
Fillette, lire la lira,
Fillette renfermée.
J'en aimis un' sept ans,
Dans un' tour renfermée.

Mais au bout des sept ans,
Ell' me fut enlevée.
Si je savais le jour,
Qu'ell' serait mariée ?
Je prendrais mes gants blancs,
Et ma tant belle épée.
Je m'en irais dansant,
Je m'en irais chantant.

Je tuerais son mari,
J'aurais ma bien aimée.

Ms. 2223, p. 104. (*Chants divers.*)
Blain. M. Geffredeau.

Coirault : *La fille que l'on a gardée sept ans
enfermée*, rubr. *Demandes en mariage* : n° 4812.

6,102 LE COUTURIER ÉVINCÉ

La vie d'un petit couturier.

Qui veut savoir la vi' d'un petit couturier ? (bis)
Il s'en va faire l'amour au bourg de Guémené.
Tra la la la la la la laire,
Tra la la la la la la la.

Il s'en va faire l'amour au bourg de Guémené.
Dans son chemin rencontr' le bonhomm' Margotté.
Tra la, etc.

Bonjour, bonjour, bonhomm' ; bonjour vous soit donné.

Votre fill' en mariag', voulez-vous m' la donner ?

Ma fille n'est point fait' pour un p'tit couturier.

Le jeune homme s'en fut, maudissant son métier.

Sans mon maudit métier, je serais marié.

Avec la plus bell' fill' du bourg de Guémené.

Ms. 2223, p. 154. (*Chants divers.*) Sans origine.

Coirault : *Le couturier évincé au profit d'un cordonnier*, rubr. *Demandes en
mariage*, n° 4704

Laforte : *Le couturier refusé car avec son aiguille*, I, N-6.

Adj. Morand (p. 100-103, 3t., 3m., comm.)

Le Bris-Le Noac'h

(I, p. 27 pp., III, p. 15, 1t., 1m.)

Garneret-Culot (II, p. 443pp., 1t., 1m.)

Rolland (I, p. 314-315) donne une version très
proche de celle-ci. Il l'a empruntée aux Poésies
populaires de la France, t. IV, fet 11, pour les
paroles, et t. V, fet 205 pour l'air.

6,103 L'ARMURIER QUI REFUSE DE DONNER SA FILLE

Chanson du Marais de Beauvoir.

Excusez si j'entre en danse ;
Ça n'est point pour me moquer.
Tour lalira, lire et lalire,
Tour lalira, lire et lala.

C'est pour me faire une maîtresse
Si j'en trouve une à mon gré.
Tour, etc.

J'en ai trouvé ienne, (*une*)
C'est la fille d'un armurier.

L'armurier était trop riche,
Il n'a point v'lu la donner.

Donne me la donc si te vé
Si te vé pas m'la donner,
Je t'y ferai mal arranger.

Je ferai tirer tes vaches
Je ferai écorner tes bés.

Je ferai faucher tes prés
Je ferai vendanger tes vignes.

Ms. 2224, p. 150. (*Chants divers.*)
Beauvoir.

Cf. Pineau (p. 209, contacts).

6,104 LE FARINIER QUI REFUSE DE DONNER SA FILLE

Blanc farinier donnez-moi votre fille
 Donnez-la moi je la trouve gentille
 Et nous ferons (ter)
 Bonne maison.
 Noir charbonnier tu n'auras pas ma fille
 Je marierais, la drôle de famille !
 Sac de farine
 Avec sac de charbon.
 Non non non non non non non non non non
 Tu n'auras pas Suzon.

Le Farinier.
 Mon ami, tu n'as donc jamais vu la mine,
 Car ma fille et toi, c'est la nuit et le jour.
 Suzon a le teint plus blanc que ma farine
 Et le tien mon cher est plus noir que le four.
 Ton seul aspect effarouche l'amour. (bis)

Blanc farinier donnez-moi votre fille
 Donnez-la moi je la trouve gentille...

Le Charbonnier.
 Il faut me voir le dimanche, mon compère
 Quand j'ai barbe faite et veste de velours;
 Et puis la beauté c'est chose passagère,
 Moi j'ai du charbon cela se vend toujours,
 Car il en faut pour allumer vos fours
 Il vous en faut pour allumer vos fours.

Blanc farinier donnez-moi votre fille
 Donnez-la moi je la trouve gentille...

Le Charbonnier.
 Mon ami je sais que vous êtes bon père
 Quitter votre fille est pour vous un chagrin
 Mais j'ai des écus pour arranger l'affaire
 Et puis dans ma cave un tonneau de vin,
 Pour vous aider à noyer le chagrin. (bis)

Blanc farinier donnez-moi votre fille
 Donnez-la moi je la trouve gentille...

Le Farinier.
 Noir charbonnier soyez de ma famille
 Marché conclu, je vous donne ma fille
 Vous me plaisez, vous lui plairez un jour,
 Car vous avez un charmant caractère
 Et plus près quand on vous considère
 Vous êtes beau (ter)
 Mon cher comme le jour
 Et de plus vous êtes fait au tour,
 Vous êtes un vrai petit amour.

Ms. 2223, p. 126-127.
 Sans origine.

6,105 LA FILLE DU MARÉCHAL

A)

C'était un p'tit sou tire lire lire
 C'était un p'tit soudard... ard !
 Qui allait à la forge
 Tra la la deri dera
 Qui allait à la forge
 Faire ferrer son cheval... al !

Faire ferrer son che tire lire lire
 Faire ferrer son cheval... al !
 Ce n'était point la forge
 Tra la la deri dera
 Ce n'était point la forge
 Qui le menait là... là !
 Mais c'était bien la fille
 La fille du maréchal.

Ma fille n'est point faite
 Pour un petit soudard.

Mais pour le capitaine
 Ou pour un gentil gars.

Qui porte des manchettes
 Et aussi des rabats.

Adj. (Morand, p. 126 pp.)

Ms. 2218, p. 298-299; [=Ms. 2224, p. 139.]
 (*Chants divers.*)
 Saint-Gervais. M. Grolleau.

B)

Je m'en fus à la forge
Vole mon cœur vole
Je m'en fus à la forge
Chez le maréchal
Chez le maréchal la la
Chez le maréchal.

Ce n'est pas la forge
Vole mon cœur vole
Ce n'est pas la forge
Qui m'amène là
Qui m'amène là la la
Qui m'amène là.
C'est une jolie fille
Qu'a le maréchal.

Baille moi ta fille
Gentil maréchal.
Je ne donne pas ma fille
Au premier bon gas.
Je donnerai ma fille
A quelques bons gas.
Qu'iront dans les Indes
Chercher du tabac.

Ms. 2224, p. 138. (*Chants divers.*)
Sans origine

6,106 CLIMÈNE ET SA MÈRE

A) La mère et la fille.

Mon ami, l'autre jour,
Me contait son amour.
Hélas! je vois ma mère,
Ma mère tout en courroux.
Si j'vous prie de m'aimer,
Me refuserez vous?

Hélas! je vois ma mère,
Ma mère tout en courroux.
- Eh quoi! voici, ma fille,
Un homme à vos genoux!
Si j'vous prie, etc.

- Ma mère, il dit qu'il m'aime,
Il m'aimera toujours.
- Des discours des hommes,
Ma fille, défiez-vous.
Souvent ils dis'nt qu'ils aiment,
Ils n'aiment pas du tout.
- Eh! ma mère, à mon âge,
Comment faisiez-vous?
- Ma fille à votre âge,
Je les renvoyais tous.

- Ma mère, à mon père,
Que lui disiez-vous?
- Ce n'sont point vos affaires;
Ma fille, taisez-vous.

Ms. 2218, p. 189 (2 feuillets). (*Chants divers.*)
Sans origine.

Coirault : *Climène et sa mère*, rubr. *Amourettes*, n° 1810.

B)

L'autre jour à la chasse,
A la chasse au loup, (bis)
J'ai aperçu Thirsie
Endormi' sour un houx.
Si je vous prie de m'aimer,
Me refuserez-vous?

J'ai aperçu Thirsie,
Endormi' sour un houx, (bis)
Ah! ses yeux m'ont blessé,
Blessé de mille coups.
Si je vous prie, etc.

Tous ceux que vos yeux blessent,
Bell', les guérissez-vous?
J'en aurais trop à faire,
Monsieur, retirez-vous.
Car j'aperçois ma mère,
Qui vient à grand courroux.
Ah! que vois-je ma fille,
Un homme à vos genoux?

Eh! ma mère, à mon âge,
Comment faisiez-vous?
Ma fille, d'un ton sévère,
Je les renvoyais tous.
Eh! ma mère, à mon père,
Comment fîtes-vous?

Ms. 2218, p. 247-248. (*Chants divers.*)
Sans origine. En note :
« Se chante à Blain »

Cette chanson est paradoxalement plus connue par ses antécédents que par les recueils de nos folkloristes. Coirault, n'y a relevé que quatre textes et deux mélodies.

6,107 LA PORTE MAL FERMÉE

Ronde.

Allegretto.

Mon père va t'aux vi-gnes et ma mère aux
nô - ces; ils m'ont bien en - char - gé
d'ben bar - rer la por - te. Vir' - ras - tu, mon
vir vir vir vir, vir' - ras - tu z'en - co - re,
vir' - ras - tu mon vir vir vir vir, vir' ras - tu z'en - co - re.

Mon père va-t-aux vignes
Et ma mère aux nocés;
Ils m'ont ben enchargé
D' ben barrer ma porte.
Vir'ras-tu, mon vir vir vir vir
Vir'ras-tu z'encore.
Ils m'ont ben enchargé
De ben barrer ma porte;

Je l'ai barrée, rebarrée,
Avec quatre pailles d'orge.
Vir'ras, etc.

Mon amant z'il est venu
Z'il a enfoncé la porte.

Je me suis écrié si haut,
[.....]

Que ma mère l'a entendu
De la table des nocés.

Courons donc mes bons amis
Car ma fille all' est morte.

Quand alle fut dans la vallée
All' roulait comme une p'lotte.

Coirault : *La porte mal fermée*, rubr. *Larcins II* divers, n° 2215.

Laforte : *La fille surprise par ses parents*, I, L-9.

Ms. 2224, p. 165 et sq. (*Chants divers.*)

Chatellerault. P.H. Berger. Air n° II :

« [...]Chantée dans les fêtes de famille à la campagne [et] en usage dans tous les villages du Poitou [...]La mélodie en est gracieuse et fort dansante. » Ms. 2224, p. 325.

De cette chanson très ancienne, nos collectes folkloriques nous livrent assez peu de témoins. Choisie pour timbre dans le Noël poitevin *Andrillon et Colichon* (Lemaître et Clouzot, p. 88 et sq., p. 150 pour la musique), les mélodies se laissent ici aisément à comparer. Dans Millien (III, p. 174, version B), on trouvera aussi un air apparenté à celui noté par P.H. Berger en Poitou. La version de Trébucq (*Vendée*, p. 178), est d'une autre famille.

6,108 LE RUBAN BLEU

Ma mère, donnez-mè Josai,] bis
 Car, c'est un garçon que j'aime :
 Il m'a donné ses rubans bleus,
 Ma mèr', ma chèr' mère ;
 Il m'a donné ses rubans bleus,
 Ma mèr', je le veux.

Coirault : *Le ruban bleu*, rubr. *Pressées*, n° 1015.

Laforte : *Le ruban bleu*, III, C-12.

Adj. Millien-Delarue

(I, p. 427-428, 2t., 2m., comm.)

- Hélas ! ma fill', qu'en feras-tu ?] bis
 On dit qu'il vendra ses vaches.
 - S'il vend les vach's, j'vendrai les bœufs,
 Ma mèr', ma chèr' mère ;
 S'il vend les vach's, j'vendrai les bœufs,
 Ma mèr', je le veux.

- Hélas ! ma fill', qu'en feras-tu ?] bis
 On dit qu'il battra sa femme.
 - S'il donne un coup, j'en donn'rai deux,
 Ma mèr', ma chèr' mère ;
 S'il donne un coup, j'en donn'rai deux,
 Ma mèr', je le veux.

Hélas ! ma fill', qu'en feras-tu ?] bis
 On dit que c'est un ivrogne.
 - S'il boit un coup, j'en boirai deux ;
 Ma mèr', ma chèr' mère ;
 S'il boit un coup, j'en boirai deux ;
 Ma mèr', je le veux.

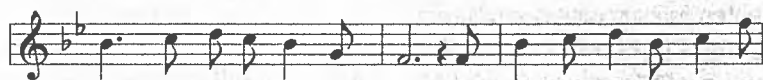
Ms. 2218, p. 203. (*Chants divers*.)
 Sans origine.

6,109 LA BELLE QUI ACCOUCHE AU BOIS

J'entends le rossignolet.



Là haut par-mi ces bois ya-t - une é - pi - ne noi - re



j'en - tends le ros - si - gno - let, Là haut par-mi ces bois ya-



t-une é - pi - ne noi - - - re.

Coirault : *La belle qui accouche au bois*,
 rubr. *Petites scènes d'amour*, n° 1527.

Laforte : *L'amant qui voit sa mie accoucher*,
 II, C-50.

Là haut parmi ces bois
Y-a-t'une épine noire
J'entends le rossignolet !
Là haut parmi ces bois
Y-a-t'une épine noire.

La bell' qui est dessous
Qui s'y promène à l'ombre
J'entends le rossignolet !
La bell' qui est dessous
Qui s'y promène à l'ombre.

Tout en s'y promenant,
La bell' tomba malade.

Si vous vouliez ma belle,
J'irais chercher vot' mère.

Ma mère ne viendrait point,
Elle a le cœur cruèle.

Si vous vouliez ma belle
J'irais chercher la mienne ?

Galant monte à cheval,
File comm' l'hirondelle.

Quand il fut de retour,
Il trouva sa mie morte.

Je veux mourir aussi
Avecque ma maîtresse.

Tout beau ! tout beau galant !
Je n'suis pas encor' morte.

C'était pour y savoir,
Si l'amour était bonne.

Ms. 2224, p. 34 et sq. (*Chants divers.*)
Sainte-Hermine. J. Bujeaud. (*Chants et chansons
populaires...*, I, p. 199-201.)

Comme le remarque G. Delarue, en faisant référence à Benichou (*Nerval...*, pp. 158-160), le refrain : *j'entends le rossignolet*, importe ou impose sa mélodie. Celle recueillie par Bujeaud est très proche de l'air entendu et noté par Tiersot. La version de Trébuçq (*Chanson populaire en Vendée*, p. 289), construite autour d'un refrain différent, est d'une toute autre veine.

6,110 IL EST POURTANT TEMPS

A)

Moderato. %

Ol est pr'e - tant temps pr'e - tant
temps bon - ne mère ol est pr'e - tant temps de me ma - ri - er.
Ma fille y n'a - vons point d'ar - gent
ma fille y n'a - vons point d'ar - gent ma mère y a - vons
un six francs y le chan - ge - rons ma - ri - ez me donc. Ol, etc.

Coirault : *Il est pourtant temps*, rubr. *Pressées*, n° 1012.

Laforge : *La fille et la mère : les vêtements*, IV, Ea-26.

Adj. Millien-Delarue
(I, p. 403-411, 7^{m.}, comm.)

Morand
(p. 268-269, 2 v. dont celle d'Orain, 1889.)
Garneret-Culot

(II, p. 462-465, 2^{t.}, 2^{m.} et III, p. 809-810.)

Ol est pretant temps, pretant temps, bonne mère,
Ol est pretant temps de me marier.

Ma fill', y n'avons pas d'argent (bis)
Ma mèr' y avons un cinq francs
Je le changerons
Mariez-moi donc.

Ol est pretant temps, pretant temps, bonne mère,
Ol est pretant temps de me marier.

Ma fill', y n'avons pas de pain (bis)
Ma mèr', y avons do bon grain
Y le mouderons,
Mariez-moi donc.

Ol est pretant temps, pretant temps, bonne mère,
Ol est pretant temps de me marier.

Ma fill', y n'avons pas de vin (bis)
Ma mèr', y avons do raisin
Y l'écraserons,
Mariez-moi donc.

Ol est pretant temps, pretant temps, bonne mère,
Ol est pretant temps de me marier.

Ma fill', y n'avons pas de lard, (bis)
Ma mèr', y avons un cochon,
Y le tuerons,
Mariez-moi donc.

Ol est pretant temps, pretant temps, bonne mère,
Ol est pretant temps de me marier.

Ma fill', y n'avons pas de draps (bis)
Ma mèr', y avons do reparons*
Y le filerons,
Mariez-moi donc.

Ol est pretant temps, pretant temps, bonne mère,
Ol est pretant temps de me marier.

Ma fill', y n'avons pas de lit (bis)
Ma mèr', y'en avons un chéti,
Gle sera bé prou bon.
Mariez-moi donc.

Ol est pretant temps, pretant temps, bonne mère,
Ol est pretant temps de me marier.

* *C'est la meilleure filasse après le lin.*
Il y en a quatre : la tête, les étoupes, le reparon et le lin.

Ms. 2223, p. 161-162 et sq. (*Chants divers.*)
Montaigu. Ch. Dugast-Matifeux.

B)

O lé peurtant temps, peurtant temps, ma mère
O lé peurtant temps de me marier.

Ma fille, je n'avons point d'argent (bis)
Ma mère, j'avons là cinq francs
Que n' les change t'on
Que n' m' les donne-t-on
Que n' me marie t'on ?
O lé peurtant temps, peurtant temps, ma mère
O lé peurtant temps de me marier.

Ma fille, je n'avons point de pain (bis)
Ma mère, j'avons là dau grain
Que ne le moud-t'on
Que n' me le donne t'on
Que n' me marie t'on ?
O lé peurtant temps, peurtant temps, ma mère
O lé peurtant temps de me marier.

Ma fille, je n'avons point de vin (bis)
Ma mère, j'avons là dau raisin
Que ne l'écrase t'on
Que n' me le donne t'on
Que n' me marie t'on ?
O lé peurtant temps, peurtant temps, ma mère
O lé peurtant temps de me marier.

Ma fille, je n'avons point de lit (bis)
Ma mère, y a des planches à se pourri
Que ne les arrange t'on
Que n' m' les donne t'on
Que n' me marie t'on ?
O lé peurtant temps, peurtant temps, ma mère
O lé peurtant temps de me marier.

Ma fille, je n'avons point de draps (bis)
Ma mère, j'avons là dau sacs
Que n' les découpe t'on
Que n' m' les donne t'on
Que n' me marie t'on ?
O lé peurtant temps, peurtant temps, ma mère
O lé peurtant temps de me marier.

Ma fille, je n'avons point de maison (bis)
Ma mère, y a le toit à cochon
Que n' le nettoie t'on
Que n' m' le donne t'on
Que n' me marie t'on ?
O lé peurtant temps, peurtant temps, ma mère
O lé peurtant temps de me marier.

Ma fille, je n'avons point de galant (bis)
Ma mère, y a votre valet Jean
Que n' le demande t'on
Que n' m' le donne t'on
Que n' me marie t'on ?
O lé peurtant temps, peurtant temps, ma mère
O lé peurtant temps de me marier.

Ms. 2223, p. 159-160. (*Chants divers.*)
Machecoul. [La Nicollière?]

L'air noté par Dugast-Matifeux est voisin de
Servettaz (174), et Bujeaud (I, 98.)

6,111 LA FILEUSE QUI EMBRASSE SON BERGER

L'autre jour j'étais assise à l'ombre avec mon berger,
 Ma mère est venue me dire qu'il y avait du danger.
 Comment voulez-vous (bis)
 Comment voulez-vous que l'on file ?
 On ne peut pas toujours filer.

Coirault : *La fileuse qui embrasse son berger*, rubr. *Badines*, n° 318.

Adj. Garneret-Culot (III, p. 835. 1t., 1m.)

Ma mère est venue me dire qu'il y avait du danger.
 Ma mèr' pour vous obéir je m'en vais me retirer.
 Comment voulez-vous (bis)
 Comment voulez-vous que l'on file ?
 On ne peut pas toujours filer.

Mais avant de m'en aller, mon berger j'ai embrassé.

Je ne l'ai point dit à ma mère, mais je l'ai dit à mon curé.

Qui m'a donné pour pénitence de souvent recommencer.

Grand Dieu, que c'est un brave homme que Monsieur notre curé !

C'est grand dommage que c'soit un prêtre, car ce s'rait un bon berger.

Ms. 2222, p. 214. (*Chants satiriques.*)
 Nantes. Mme Brissonnière.

6,112 LA BAGUE SOUSTRAITE**A)**

Il était une jeune fille (bis)
 De l'âge de quinze à seize ans.
 Faisant l'amour, passant son temps.

Ms. 2224, p. 24. (*Chants divers.*)
 Ce bal m'a été donné par M. Geffre deau,
 de Blain. Demander description à M. Bizeul.

Son amoureux s'en va la voire (bis)
 Par la fenêtre de son lit,
 Environ l'heure de minuit.

Ah ! dormez-vous, sommeill' ous, belle ? (bis)
 Si vous dormez réveillez-vous ;
 C'est votre amant qui parle à vous.

Ah ! je ne dors ni ne sommeille, (bis)
 Toute la nuit je pense en vous ;
 Mon bel amant, approchez-vous.

Le bel amant s'approchit d'elle, (bis)
 Faisant semblant de l'embrasser :
 Son anneau d'or l'y a z'oté.

-Z'amant z'amant, rends moi mes bagues (bis)
 Les anneaux d'or de mes doigts
 Et ne te moque pas de moi.

J'ai bien fait l'amour à cinquante, (bis)
 A cinquante dedans un jour,
 Jamais je n'aimerai que vous.

Coirault : *La bague soustraite*, rubr. *Dissensions I*, n° 2509.

Étude : Coirault. (*Formation...*, p. 234-236.)
 Adj. Guériff (I, p. 142, p. 188)
 Millien-Delarue (II, p. 102-103, 2t., 1m.)

B)

Mais quand j'étais petite fille Petite, à l'âge de quinze ans Faisant l'amour, passant le temps.	(bis)	N'y a que mon chien de beau-père Qui a toujours été résolu Dans nos amours n'y pensons plus.	(bis)
Les amoureux venaient m'y voir Par la fenêtre de mon lit Environ l'heure de minuit.	(bis)	Le galant s'est approché d'elle Faisant semblant de l'embrasser, Ses anneaux d'or lui a ôtés.	(bis)
Ah ! dormez-vous, sommeillous, belle ? Si vous dormez, réveillez-vous, C'est votre amant qui parle à vous.	(bis)	Galant, galant, laissez mes bagues Les anneaux d'or de mes doigts Et ne vous moquez pas de moi.	(bis)
Ah ! je ne dors ni ne sommeille, Toute la nuit, mon esprit veille Toute la nuit, je pense à vous Mon bel amant, marions-nous.		Je ne me moque pas des filles, Et d'autant belle comme vous, A qui j'y ai tant fait l'amour.	(bis)
En as-tu parlé à ton père, En as-tu parlé à ta mère ? Et à tous tes proches parents, En ont-ils tous le cœur content ?		J'ai bien fait l'amour à cinquante Et à cinquante et cor à vous ; Jamais je n'aimerai que vous.	(bis)
Oui, j'en ai parlé à mon père Oui, j'en ai parlé à ma mère, Et à tous mes proches parents, Ils en ont tous le cœur content.			

Ms. 2223, p. 180. (*Chants divers.*)
Sans origine

6,113 JE VENDRAI LEUR TERRE SILLON PAR SILLON

Mon père et ma mère,
A Lyon ils sont,
Bon,
A Lyon ils sont.
Ils m'ont fait la promesse
Qu'ils m'y marieront,
Bon
Tape du pied minette
Et moi du talon.

Ils m'ont fait la promesse
Qu'ils m'y marieront,
Bon,
Qu'ils m'y marieront.
Ah ! s'ils m'y marient,
Ils s'en repentiront
Bon

Tape du pied minette
Et moi du talon.
Je vendrais mes terres,
Sillon à sillon.

Et sur le pont de Nantes,
J' f'rai bâtir une maison.

Si le roi y passe,
Nous le logerons.

Dans la plus haute chambre,
De notre maison.

Coirault : *Je vendrai leur terre sillon par sillon*,
rubr. *Pressées*, n° 1108.

Laforte : *Les gars de Locminé*, I, M-13.

Étude : Guériff : Variation sur un air, *Cahier des Amis de Guérande*, 1980.

Adj. Guériff (I, p. 89-91, versions Pavéc-Clétiez, Fouquet, Pavéc-Soreau et comm.)


Ms. 2223, p. 208. (*Chants divers.*)
Tiffauges. M. Gustin.

Cette chanson est très localisée à l'Ouest français.

6,114 PRÊTE-MOI TON MOUCHOIR

A)

Moderato.



J'ai fait u - ne maî - tres - se trois jours nia point long -
 temps quand je m'en vais la voir on
 m'y verse à - boire une ver - rée de vin
 blanc bois donc mon cher a - mant.

Coirault : *Prête-moi ton mouchoir*, rubr.
Demandes en mariage, n° 4708

Laforte : *Galant, retirez-vous*, II, E-23 pp.

Adj. Garneret-Culot (II, p. 453-455, 3t., 3m.)

Redhon (III, p. 26, 1t., 1m.)

Guériff (I, p. 131, 1t., 1m.)

Le Bris-Le Noac'h (I, p. 29, 1t., 1m.)

Millien-Delarue (II, p. 208-214, 8t., 5m.)

J'ai fait une maîtresse
 Trois jours il n'y a point longtemps
 Quand je m'en vais la voir
 Elle m'y verse à boire
 Une verrée de vin blanc
 Bois donc mon cher amant.

A ta santé Nannette
 Je suis ton serviteur
 Si tu n'étais point si jeune
 Je t'y parlerais d'amourette
 Mais attends encore un an
 Je serai ton amant.

Un an, un an, dit-elle,
 Un an, c'est bien du temps.
 Un an, c'est bien du temps
 Pour un amant que j'aime
 Un an, c'est bien du temps
 Pour un amant qui attend.

Son père qui est aux écoutes
 Entend ce discours-là.
 Ma fille ol est bien riche
 De cinq cents mille livres
 Un garçon qui n'a rien
 Peut passer son chemin.

Son frère qui est aux écoutes
 Qu'entend son père parler
 C'est un garçon d'honneur
 Faut lui donner ma sœur.

Nannette, ma Nannette
 Allons nous promener
 Allons nous promener
 Allons dedans la ville
 Allons-y donc tous deux
 Comme des amoureux.

Quand il furent dans la ville
 Grand Dieu la jolie ville
 Elle est belle tout atour
 L'ornement de la cour.

Nannette, ma Nannette,
 Prête-moi ton mouchoir
 Pour essuyer mes larmes
 Les larmes de mes yeux
 En nous disant adieu.

Nannette, ma Nannette,
 Prête-moi tes ciseaux
 Pour couper l'alliance
 Que nous avions ensemble
 L'alliance, c'est l'amour !
 Adieu donc pour toujours !

Ms. 2221, p. 81-82 et sq.

(Chants traditionnels et légendaires.)

La Charlière.

B) J' ai fait une maîtresse.

J'ai fait u - ne maî - tres - - - se, trois
 jours n'ya pas long - temps j'i - rai la voir di - man - che lun -
 di sans plus at - ten - dre, mar - di sans plus tar - der j'i -
 rai la de - man - der.

J'ai fait une maîtresse,
 Trois jours, n'y a pas longtemps;
 J'irai la voir dimanche,
 Lundi sans plus attendre...
 Mardi sans plus tarder
 J'irai la demander.

Passant devant sa porte,
 J'ai levé mon chapeau :
 Bonsoir la compagnie,
 Sans oublier ma mie !
 Je viens la demander,
 En s'rai-j'-z-y refusé ?

Son père qui est aux écoutes
 Qu'entend c' discours-là :
 Galant ma fille est riche
 De cinq cent mille livres
 Un autre amant que vous,
 Galant retirez-vous.

Si faut que j' m'y retire
 Je m'y retirerai
 Dans-n-un couvent d'hermite
 Pour l'amour d'une fille,
 Hermite dans les bois
 A jamais nous revoir.

Méli, belle Mélie*
 Prête-moi tes ciseaux
 (ou Donne-moi...)
 Pour couper l'alliance
 Que nous avons ensemble,
 Notre alliance d'amour
 Qui d'vait durer toujours.

Méli' ! belle Mélie,
 Prête-moi un rasoir
 Pour m'y couper la barbe
 Et m'en aller hermite,
 Hermite dans les bois,
 A jamais nous revoir.

Mélie ! belle Mélie !
 Prête-moi ton mouchoir
 Pour ess'yer mes larmes
 Qui coul'nt de mon visage
 A caus'nt de tes beaux yeux,
 Ma belle si tu veux.

De mouchoir dans ma poche,
 De mouchoir, j' n'en ai pas ;
 Il est dans ma chambrette
 Sur ma tabl' de toilette,
 Tout au pied de mon lit,
 Cher amant allons-y.

Son frèr' q'i est aux écoutes
 Qu'entend ce discours là
 O mon père ! ô mon père !
 Calmez votre colère,
 C'est un garçon d'honneur
 Qui mérite ma sœur.

* *Croyance populaire.*

Ms. 2223, p. 209-210 et sq. (*Chants divers.*)
 Sainte-Hermine. J. Bujeaud. (*Chants et chansons
 populaires...*, I, p. 280-281.)

Le thème de cette chanson est extrêmement répandu, et la liste des versions canadiennes est impressionnante. La fidélité mélodique est bien moindre, et les seules versions françaises témoignent déjà de plusieurs courants, sans lien de parenté.

6,115 LA MÉCHANTE TANTE

A)

Par un matin me suis levée
 Plus matin que ma tante (bis)
 M'en suis allée dans mon jardin
 Pour cueillir la lavande
 Ah, ah, ah,

Vive l'amour
 Cela ne durera pas toujours!
 M'en suis allée dans mon jardin
 Pour cueillir la lavande (bis)
 Je n'en ai pas cueilli trois brins
 Que mon amant y entre
 Ah, etc.

Il m'a dit, me prenant par la main,
 Marions-nous ensemble.

Tous mes parents le veulent bien,
 Il n'y a que ma tante.

Je prierai Dieu pour mes parents,
 Le diable pour ma tante.

Tous mes parents seront sauvés,
 Et au diable ma tante.

Ms. 2223, p. 220-221. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

Coirault : *La méchante tante.*

rubr. *Pressées*, n° 1118.

Laforte : *La rose blanche*, I. G-6 pp.

Adj. Gueriff (I, p. 191, 1t., 1m., comm.)

Morand (p. 165, 1t., 1m., comm.)

B)

J'me suis levé grand matin
 Plus matin que ma tante (bis)
 J'me suis rendu dans mon jardin
 Cueillir de la lavande
 Ah! ah! ah! ah! Vive l'amour
 C'est le refrain de la jeunesse
 Ah! ah! ah! ah! Vive l'amour
 Cela ne durera pas toujours.

Ms. 2223, p. 368. (*Chants divers.*)
 Tiffauges. M. Gustin.

C)

Je me suis levé de grand matin
 Plus matin que ma tante (bis)
 M'en suis allé dans le jardin
 Pour cueillir la lavande. (bis)
 Oh! oh! Vive l'amour,
 Cela ne dure pas toujours.

Ms. 2223, p. 368. (*Chants divers.*)
 Vielleveigne

6,116 LA FILLE QUI EST TROP BONNE MÉNAGÈRE

A)

Eh bonjour, ma mie Jeanneton,
 Sa cuillère, sa marmite et son poëlon rond.
 Où est donc votre mère
 Sa marmite et sa cuillère.

Monsieur, ma mère n'est point ici,
 Sa cuillère, sa marmite et son poëlon gris.
 Elle est à la grand' messe,
 Montée sur son ânesse.

A ma mère que lui voulez-vous ?
 Sa cuillère, sa marmite et son poëlon roux.
 Je veux une de ses filles,
 Sa cuiller et sa marmite.

En finissant les discours là,
 Sa cuillère, sa marmite et son poëlon gras.
 Voilà la mère qu'arrive,
 Sa cuiller et sa marmite.

Mon bea Monsieur, que voulez-vous ?
 La cuillèr, sa marmite et son poëlon roux.
 Je veux un' de vos filles,
 Sa cuiller et sa marmite.

Laquelle de mes filles voulez-vous ?
 Sa cuiller, sa marmite et son poëlon roux.
 Je veux la belle Ambroise,
 Sa cuiller et sa grand poêle.

La bell' Ambroise vous n'aurez point,
 Sa cuiller, sa marmite et tout son p'tit train.
 Vous aurez Marguerite
 Sa cuiller et sa marmite.

Marguerite, je la veux bien,
 Sa cuiller, sa marmite et tout son p'tit train.
 Ca sera bien mon affaire Elle fera mon affaire
 Sa cuiller et sa grand poêle.

Buvons, chantons, divertissons-nous
 Sa cuillèr, sa marmite et son poëlon roux.
 Aux noces de Marguerite,
 Sa cuiller et sa marmite.

Coirault : [*La fille qui est trop bonne ménagère*],
 rubr. *Demandes en mariage*, n° 4706
Laforte : *Demande en mariage refusée par la mère*,
 II, O-37.

Adj. Guériff (I, p. 196, lt., 1m.)

(variante)

Mon cher ami, laquelle voulez-vous ?

Je veux la Bombardière
 Sa marmite et sa cuillère.

La Bombardière n'est point pour vous
 Sa cuillèr, sa marmite et son poëlon roux.

B)

Eh bonjour, ma mi' Jeanneton,
 Sa cuillère, sa marmitte et son poêlon rond.
 Où est donc votre mère,
 Sa marmitte et sa cuillère ?

Monsieur, ma mèr' n'est point ici ;
 Sa cuillère, sa marmitte et son poêlon gris.
 Elle est à la grand' messe ;
 Monté' dessus son ânesse.

Finissant tous ces discours-là,
 Sa cuillère, sa marmitte et son poêlon gras.
 Voilà la mère qu'arrive,
 Sa cuillère et sa marmitte.

Mon beau Monsieur, que voulez-vous ?
 Sa cuillère, sa marmitte et son poêlon roux.
 Je veux un' de vos filles,
 Sa cuillère et sa marmitte.

Mon cher ami, laquell' v'lez-vous ?
 Sa cuillère, sa marmitte et son poêlon roux.
 Je veux la bombardière,
 Sa marmitte et sa cuillère.

La bombardière n'est pas pour vous,
 Sa cuillère, sa marmitte et son poêlon roux.
 Vous aurez Marguerite
 Sa cuillère et sa marmitte.

La Marguerit', je la veux bien,
 Sa cuillère, sa marmitte et son petit bien.
 Ell' fera mon affaire
 Sa marmitte et sa cuillère.

Ms. 2218, p. 316-317. (*Chants divers.*)
 Fontenay. Cl. Poey d'Avant

6,117 MENACES DE L'AMANT ÉCONDUIT

O! est bé venu chez nous } bis
 Un bon gas de village
 Le ma bé demandé
 Vraiment en mariage
 O! est bé vrai qui me sé endormie
 Non, non jamais, je ne m'endormirâé.

Le ma bé demandé } bis
 Vraiment en mariage
 Mais mon père li a répond
 Qui étois poit assez sage
 O! est, etc.

Tu veux poit me la donner,
 Y te ferai demage.

Y envoieurai bé tes bœufs,
 Tes bœufs avec tes vaches.

Y envoieurai tes baudets
 Dehors dau paturage.

Y envoieurai tes goret
 Courrir dans l' jardinage.

Comparer à **Coirault** : *Je ferai ravage*, rubr.
Pressées II, n° 1109.
 Et **Laforte** : *La fille bonne à marier*, I, M-3.

Ms. 2223, p. 183. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

6,118 VOILÀ LA TOUSSAINT

A)



Voilà la Toussaint, la belle journée;
 voilà la Toussaint, la belle journée;
 où tous les amants vont à la veillée;
 va, mon ami, va, la lune est levée;
 va mon ami va; la lune s'en va.

Coirault : *Voici la Saint-Jean*,
 rubr. *Petites scènes d'amour*, n° 1503.
 Laforte : *Voici la Saint-Jean*, I, N-8.

Adj. : Guériff (I, p. 25, lt., p. 211, lt., 1m.).
 Morand (p. 32, lt., 1m.)
 Le Bris-Le Noac'h (V, p. 30, lt., 1m.)

Ronde.

Voilà la Toussaint, la belle journée, (bis)
 Où tous les amants, vont à la veillée.
 Va, mon ami, va,
 La lune est levée;
 Va, mon ami, va,
 La lune s'en va.

Où tous les amants, vont à la veillée, (bis)
 Le mien n'y va pas, j'en suis assurée.
 Va, mon ami, va,
 La lune est levée;
 Va, mon ami, va,
 La lune s'en va.
 Il est à Paris ach'ter nos livrées.
 Qu'apportera-t-il à sa bien-aimée?
 Chapelet d'argent, ceinture dorée.
 Le chapelet s'ra pour la fiancée,
 (ou : le chapelet sera pour sa bien aimée)
 La ceintur' sera pour la mariée.

B) Variante

Voilà la Toussaint, le temps des veillées, (bis)
 Ou tous les amants, vont à la soirée.
 Va, mon ami, va,
 La lune est levée;
 Va, mon ami, va,
 La lune s'en va.

Où tous les amants, vont à la soirée, (bis)
 Le mien n'y va pas, j'en suis assurée.
 Va, mon ami, va,
 La lune est levée;
 Va, mon ami, va,
 La lune s'en va.
 Il est à Paris, ou dans la Vendée.
 Qu'apportera-t-il à sa bien-aimée ?
 Bouquet d'oranger pour sa fiancée,
 La ceintur' sera pour la fiancée.

C) Les plaintes de la fiancée.

Moderato lento.

Ve - la la Tous - saint, la bel - le jour -
né - e, ve - la la Tous - saint,
la bel - le jour - né - e, où tous les a - mants
vont à la veil - lé - e. Va, mon
a - mi va, la lune est le - vé - e, va, mon
a - mi va, la lu - ne s'en va.

Plus vite

Voici la Toussaint, le temps des veillées. (bis)

Où tous les amants vont à l'assemblée.

Va, mon ami, va,

La lune est levée;

Va, mon ami, va,

La lune s'en va.

Où tous les amants vont à l'assemblée. (bis)

Le mien n'ira pas, j'en suis assurée.

Va, mon ami, va,

La lune est levée;

Va, mon ami, va,

La lune s'en va.

Il est à Paris, faire sa tournée.

Qu'apportera-t-il à sa bien aimée ?

Bracelets d'argent, ceinture dorée.

Bracelets d'argent, pour la fiancée.

Ceinture dorée pour la mariée.

6,119 TROIS PRINCESSES AU POMMIER DOUX

Ronde.

Allegretto moderato *p*

Der - rièr' chez mon pè - re vo - le vo - le mon cœur

vo - le y'a un pom - mier doux! tout

rit. *mf a tempo*

doux, et iou! y'a un pom - mier doux.

Coirault : *Les trois princesses au pommier doux*,
rubr. *Petites scènes d'amour*, n° 1501.
Laforte : *Le pommier doux*, I, N-1.

Étude : Benichou (p. 243-246.)
Adj. : Guériff (I, p. 253, 1t., 1m.)
Garneret-Culot (II, p. 36 5-367, 3t., 3m., et III, p.
1001, 1t., 1m.)
Le Bris-Le Noac'h (II, p. 7, 1t., 1m.)

Au jardin de mon père
Vole, mon cœur, vole
Au jardin de mon père
Il y a-t-un pommier doux (bis)
Gué, gué,
Il y a-t-un pommier doux
Gué.

Les pommes en sont aigres
Vole, mon cœur, vole
Au jardin de mon père
Le cidre en est doux (bis)
Gué, gué,
Le cidre en est doux
Gué.

Trois filles d'un prince,
Se reposaient dessous.

L'une dit à l'autre,
Ma soeur, il est jour.

Oh! se dit la petite,
Ce n'est pas là le jour!

Ce sont les amours,
De mon cher ami doux.

Qui s'en va-t-en bataille,
A combattre pour nous.

S'il gagne la bataille,
Il aura mes amours.

Qu'il gagne ou qu'il perde,
Il les aura toujours.

Ms. 2224, p. 143. (*Chants divers.*)
Saint-Brieuc. M. Marres. Air noté, emprunté au
recueil de Champfleury-Weckerlin.

6,120 JE SUIS LASSE DE RESTER FILLE

A)

Je suis lasse d'être fille,
Je suis fille qu'à regret,
Tout le monde de la ville,
En babille
Ma mère, je veux un mari,
Dès aujourd'hui.

Ma fille, vous êtes encore jeune,
Vous n'avez encore que quinze ans,
Ma fille, à votre âge
Il faut être sage,
Attendez l'âge de trente ans,
Il sera temps.

J'aurais grand peur d'être morte,
Avant l'âge de trente ans,
I a un garçon de ma sorte,
Qui m'a dit : mignonne,
Je veux être ton amant,
Assurément.

Ce n'est que du badinage,
Il faut aller au couvent,
Vous irez en diligence
Avec prudence,
Vous irez au couvent,
Assurément.

Pour aller avec ces nones,
Ma mère, il faut de l'argent,
J'estim'rais bien mieux un homme
Avec cette somme
Mon cœur serait plus content,
Assurément.

Ma fille, vous êtes rusée,
Je le vois bien à présent,
Vous serez la mariée,
Votre cause est bien gagnée,
Vous le serez à quinze ans
Assurément.

Ms. 2223, p. 163-164. (*Chants divers.*)
Vicillevigne.

B)

Je suis lassée d'être fille,
Je ne le suis qu'à regret,
Tout le monde de la ville
En babille;
Ma mère, je veux un mari
Aujourd'hui.

Taisez-vous petite sottie,
Vous n'avez pas cor quinze ans;
Pour parler du mariage
A votre âge;
Lorsque vous aurez trente ans
Il sera temps.

Je serai peut-être morte
Avant l'âge de trente ans;
Un beau galant de la sorte
Me dit; ma Rose,
Je serai moi votre amant
Assurément.

Peut-être ce garçon, ma fille,
Veut-il se rire de vous;
N'est-ce point pour badinage
Qu'il vous tient ce langage
Tout garçon qui fait l'amour
A des détours
Défiez-vous.

Ce n'est point pour badinage,
De la façon qu'il s'y prend;
Il m'a donné des gages
En mariage;
Ils sont gravés dans mon cœur
A toute heur'.

Taisez-vous, petite sottie,
Je vous f'rai mettre au couvent;
Au couvent bien enfermée,
Bien resserrée;
Je vous f'rai mettre au couvent
Assurément.

Au couvent de ces nones;
Ma mère il faut de l'argent;
J'estimerais bien mieux un homme,
Avec la somme;
J'aurais le cœur plus content
Qu'au couvent.

Tenez ma mère voilà la route
Qui vous conduit au couvent;
Mais pour moi voilà la mienne
Qui m'y mène
Tout droit chez mon amant
Qui m'attend.

Ms. 2223, p. 189-190. (*Chants divers.*)
Sans origine

Coirault : *Je suis lasse de rester fille.*
rubr. *Amoureuses*, n° 922.

Laforte : *Ma mère me faut un amant*, III, C-13.

Adj. Millien-Delarue
(I, p.418-420, 4t., 3m., comm.)
Garneret-Culot (II, p. 466, 1t., 1m.)

6,121 LA FILEUSE QUI BRÛLE D'ÊTRE EN MÉNAGE

Mariez-moi ma petite maman
 Je brûle d'entrer en ménage
 Voilà que j'ai bientôt vingt ans
 Je crois que c'est un bel âge.
 Toujours tourner, toujours filer
 De ce métier je suis bien ennuyée.
 Si vous ne me mariez pas
 Maman je ne filerai pas.

Taisez-vous, ma fille et cessez vos cancans
 Osez-vous parler de la sorte
 Vous n'avez pas encore trente ans
 Vous n'êtes encore qu'une sottie
 Fuyez fuyez ma jeune enfant
 Fuyez fuyez ces jeunes galants.
 Si vous ne me mariez pas
 Maman je ne filerai pas.

Si ce n'est qu'à trente ans que j'aurai un mari
 Je vous le dis ma bonne mère
 J'aimerais mieux que mon rouet fut rôti
 Réduit en cendres et en poussière.
 Ma quenouille sur le pignon de la maison
 Et mon bâton réduit en charbon.
 Si vous ne me mariez pas
 Maman je ne filerai pas.

Ma belle jolie, si je prends mon bâton
 Je redresserai ton corsage
 Si je connaissais quelque mauvais garçon
 Qui te voudrait en mariage
 Je leur dirais pour le certain
 Prenez ma fille et corrigez-la bien.
 Si vous ne me mariez pas
 Maman je ne filerai pas.

Ma bonne maman, je vous dis tout de bon
 Que si vous connaissiez ma pensée
 D'me marier, ce serait sitôt fait
 Et vous seriez débarrassée
 Car, tenez si je prends mon rouet,
 Je ferai du fil gros comme un fouet.
 Si vous ne me mariez pas
 Maman je ne filerai pas.

Si je connaissais le mari qui t'aura
 Je le préviendrai bien d'avance
 Que tu ressembles au gros mardi-gras
 Qui n'aime que jeu et bombance
 Boire, manger, ne point filer
 Te bien mirer, te bien promener.
 Si vous ne me mariez pas
 Maman je ne filerai pas.

Ma bonne maman, le fils du gros Lucas
 M'a demandé en mariage
 Je n'aime que lui, vous n'en ignorez pas
 Il m'a donné son cœur pour gage
 Il n'écouterait point vos cancans,
 Il m'aime aussi c'est un bon enfant.
 Si vous ne me mariez pas
 Maman je ne filerai pas.

Et bien jolie, puisqu'il est à ton goût,
 Il faut en finir au plus vite
 Nous verrons quand il sera ton époux
 Si tu fileras ma petite
 Dans le ménage pour être heureux
 Il faut qu'chacun travaille de son mieux.
 Si vous ne me mariez pas
 Maman je ne filerai pas.

La belle jolie fut trouver son amant,
 Pour lui raconter son affaire
 Nous pouvons nous marier maintenant
 J'ai bien fait consentir ma mère
 Et bien Julie pour te récompenser
 Reçois un bouquet d'oranger.
 Marions-nous, soyons heureux
 Et tu fileras si tu veux.

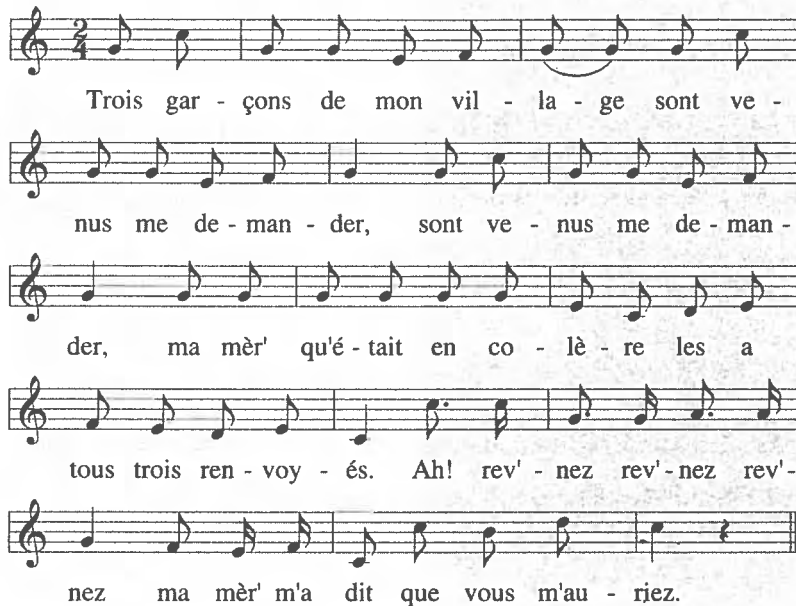
Ms. 2223, p. 188. (*Chants divers.*)
 Derval.

Coirault : *La fileuse qui brûle d'être en ménage*, rubr. *Pressées*, n° 1009.
Laforte : *Mariez-moi, sinon je ne filerai pas*, III, C-14.

Adj. Garneret-Culot (II, p. 457-460. It., 1m.)

6,122 MA MÈRE A DIT QUE VOUS M'AURIEZ

A)



Trois gar - çons de mon vil - la - ge sont ve -
nus me de - man - der, sont ve - nus me de - man -
der, ma mèm' qu'é - tait en co - lè - re les a
tous trois ren - voy - és. Ah! rev' - nez rev' - nez rev' -
nez ma mèm' m'a dit que vous m'au - riez.

Trois garçons de notr' village
Sont venus me demander; (bis)
Ma mèm' qu'était en colère,
Les a tous trois renvoyés.
Ah! rev'nez, rev'nez, rev'nez,
Ma mèm' m'a dit qu' vous m'auriez.

Et moi qui étais jeune,te,
Je me suis mise à pleurer. (bis)
- Taisez-vous petite sottte,
Allez donc les rappeler.
Ah! rev'nez, etc.

J'ai monté sur un' gross' pierre,
Je me suis mise à hucher; (bis)
Le plus jeun', le plus alerte,
Est arrivé le premier.
Ah! rev'nez, etc.

Ms. 2218, p. 171 et sq. (*Chants divers.*)
Vieillevigne.

B) (Sur le même air qu'à Vieillevigne).

Trois beaux gars de mon village
Sont venus me demander. (bis)
Ma mère qu'était en colère,
Les a tretous renvoyés.
Ah! rev'nez, rev'nez, rev'nez
Maman m'a dit qu' vous m'auriez.

Ma mère qu'était en colère.
Les a tretous renvoyés. (bis)
Moi, qu'étais encore jeune,te,
Je me suis mise à pleurer.
Ah! rev'nez, etc.
- Qu'as-tu donc petite sottte,
Qu'as-tu donc à tant pleurer?

- C'est mes amoureux, ma mère,
Que vous m'avez renvoyé.

- Tais toi donc, petite sottte,
Nous allons les rappeler.

Je m' suis mis' su l'seuil d'la porte,
Et me suis mise à crier.

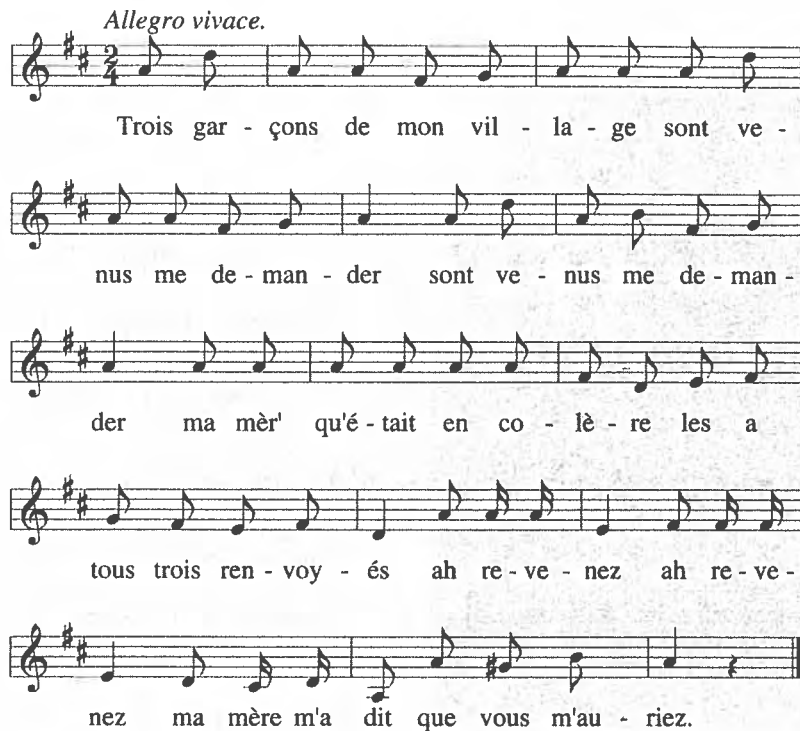
Le plus jeun', le plus honnête
Seul a voulu retourner.

Il a embrassé ma mère
Et moi pard'sus l'marché.

Ms. 2223, p. 175-177 et sq. (*Chants divers.*)
Tiffauges. M. Gustin.

C)

Allegro vivace.



Trois gar - çons de mon vil - la - ge sont ve -
nus me de - man - der sont ve - nus me de - man -
der ma mère qu'é - tait en co - lè - re les a
tous trois ren - voy - és ah re - ve - nez ah re - ve -
nez ma mère m'a dit que vous m'au - riez.

Trois garçons de mon village
Sont venus me demander; (bis)
Ma mère qu'était en colère,
Les a tous trois renvoyés
Ah revenez, ah revenez
Ma mère m'a dit que vous m'auriez.

Ma mère qu'était en colère,
Les a tous trois renvoyés (bis)
Moi qu' étais encor' jeunette
Je me suis mise à pleurer
Ah revenez, ah revenez
Ma mère m'a dit que vous m'auriez.

Moi qu' étais encor' jeunette
Je me suis mise à pleurer, (bis)
Va-t-en donc petite sottie
Va-t-en donc les rappeler.
Ah revenez, etc.

J'ai monté sur une roche
Et me suis mise à hucher.

Le plus jeune, le plus alerte
Est accouru le premier.

Et c'est celui-là mesdames
Celui-là que j'épouserai.

6,123 LA FILLE DU GEOLIER AMOUREUSE D'UN PRISONNIER

La geôlière.

Dans la ville de Lyon il y a } bis
 Il y a une geôlière
 Elle est belle comme le jour } bis
 Un prisonnier lui fait la cour.

Par un matin elle s'est levée } bis
 Elle s'en va chez son juge,
 A deux genoux, elle s'est jetée } bis
 Demande la grâce d'un prisonnier.

Lequel est-ce des prisonniers } bis
 Qu'est votre amant, la belle.
 Celui qui a les fers aux pieds } bis
 C'est celui-là mon mieux aimé.

Le juge il l'a prit par la main } bis
 Relevez-vous Françoise
 Il est jugé, il en mourra } bis
 Un autre amant il vous faudra.

La belle elle a mal entendu } bis
 Elle s'en va chez son père
 Dessous le traversin du lit } bis
 Les clefs de la prison elle prit.

Les clefs de la prison elle prit, } bis
 A son amant les porte
 Sortez sortez de la prison } bis
 Les portes sont à l'abandon.

De prison, je ne sortirai } bis
 Françoise, ma Françoise
 De prison, je ne sortirai } bis
 Que mon procès ne soit jugé.
 Se sont assis dessus un banc, } bis
 Causant si haut ensemble
 A regardé derrière lui, } bis
 Aperçut le bourreau venir.

Ah ! voici l'heur' qu'il faut mourir } bis
 Françoise, ma Françoise
 Prends l'anneau d'or que j'ai au doigt } bis
 Et fais un autre amant que moi.

Un autre amant je ne ferai pas } bis
 Pierre mon ami Pierre
 Un autre amant je ne ferai pas,
 Je veux mourir entre tes bras.
 Mourir ici, mourir ailleurs,
 Entre tes bras c'est le meilleur.

Mais quand il fut sur l'échafaud } bis
 La patient demande
 Couvrez ma mie de mon manteau } bis
 Afin que je meure en repos.

Les juges ils se sont regardés, } bis
 Voilà des amants tendres,
 Ensemble il faut les marier, } bis
 Afin qu'il n'en soit plus parlé.

Ms. 2221, p. 98. (*Chants traditionnels et légendaires.*)
 Sans origine.

Coirault : *La fille du geôlier amoureux d'un prisonnier*, rubr. *Traverses*, n° 1403.

Laforte : *Pierre et Françoise*, II, C-5.

Étude : Doncieux (*Romancero*, p. 330-337.)

Adj. Guériff : (I, p. 256, 1 str., 1m.)

6,124 LE PRISONNIER DE NANTES ET LA FILLE DU GEOLIER

A)

Vif. %

Dans les pri - sons de Nan - tes et
rou - piou-piou de - ri tra la la dans les pri - sons de
Nan - tes, il ya un pri - son -
nier, il ya un pri - son -
nier, gai, gai, il ya un pri - son - nier - .

Coirault : *Le prisonnier de Nantes et la fille du géolier*, rubr. *Traverses*, n° 1427.

Laforte : *Le prisonnier de Nantes*, I, B-17.

Adj. Morand (p. 158, 1t., 1m.)

Le Bris-Le Noac'h (II, p. 33, 1t., 1m., III, p. 12, 1t., 1m.)

Redhon (IV, p. 55, 1t., 1m.)

Dastum (Pays de Loudéac, 1986, face A n°9, et livret, p. 61-62, 1t., 1m., comm.)

B) Variante.

Dans les prisons de Nantes
Et rou piou piou deri tra la la
Dans les prisons de Nantes
Il y a un prisonnier
Gai gai
Il y a un prisonnier.

Personne ne va le voir
Et rou piou piou deri tra la la
Personne ne va le voir
Que la fille du géolier
Gai gai
Que la fille du géolier.

Et qui lui porte à boire,
A boire et à manger.

Elle lui porte aussi,
Des chemises brodées.

Un jour il lui demande,
Quelle nouvelle apportez.

Dans les prisons de Nantes,
Au gué,
Dans les prisons de Nantes
Il y a un prisonnier,
Leridon ma dondaine
Il y a un prisonnier,
Leridon ma dondé.

Celle-là lui porte à boire,

(couplet passé).

M'entendez-vous nommer ?

La novell' que j'apporte,
Vos beau yeux vont pleurer.

La nouvelle est en ville,
Que demain vous mourrez.

Ah ! si, demain, je meurs,
Les pieds me détachez.
La fille était légère,
Les pieds a détaché.

Le garçon tout alerte,
Dans la Loir' s'est jeté.

Quand il fut dans la Loire,
Il se prit à chanter.

Que Dieu béniss' les filles,
Les fill's à marier.

Il y en a surtout une,
C'est la fille du geôlier.

Si je reviens à Nantes,
Oui ! je l'épouserai.

Je lui f'rai porter robe,
Robe de satin brodé.

A chaque point d'aiguille,
L'amour y sera gravé.

(couplet passé).

J'entends dire par la ville,

Lâchez moi donc les pieds.
La fille fort charitable,
Les pieds lui a lâché.

(couplet passé).

Quand il fut dans les Landes,
Il se mit à chanter.

Surtout celle du geôlier.

(couplet passé).

Si je reviens en France,

De satin blanc brodé.

Son nom sera gravé.

Ms. 2221, pp. 93-95 et sq. (*Chants traditionnels et légendaires.*) Pornic. M. Bellanger. Air n° XIV :
« Me paraît bon tant pour la régularité des phrases musicales que
pour le rythme bien suivi et non coupé ». Ms. 2224, p. 323.
Variante de Saint-Brieuc. M. Marres.

C) Le prisonnier et la fille du geôlier.

Dans la prison de Nantes,
Tra la la la la lidera,
Dans la prison de Nantes
Il y a un prisonnier.

Personn' ne le va voir
Tra la la la la lidera,
Personn' ne le va voir
Que la fille du geôlier.

Un jour lui porte à boire,
A boire et à manger.

Il lui a dit : ma belle
(variante : geôlièr', belle geôlière)
Desserrez-moi les pieds.
(Allège moi les pieds.)

La fille fut honnête,
Les fers lui a ôtés.
(Les pieds lui a allégés).

Le garçon fut volage,
Dans la Loir' s'est jeté.
Les dames aux fenêtres,
Monsieur, vous vous noyez.

N'ayez pas peur, mesdames.
Je sais fort bien nager.

Quand il fut dans la Loire,
Il se mit à chanter.

Vive les filles de Nantes,
Surtout celle du geôlier.

Si je retourne à Nantes,
Oui, je l'épouserai.

Voilà la récompense,
Que je lui donnerai.

Ms. 2217, pp. 155-156.
(*Chants traditionnels et légendaires.*)
Sans origine.

D) Le Prisonnier et la Fille du geôlier.

Dans les prisons de Nantes,
Ma dondaine,
Ol y at un prisonnier,
Ma dondé,
Ol y at un prisonnier. (bis)

Personne vat le voir,
Ma dondaine,
Que la fill' dau geôlier,
Ma dondé,
Que la fill' dau geôlier. (bis)

Ly porte chemisette,
Aussi blanc mouchenez.

Geôlière, belle geôlière,
Qu'gle disant-teil de mai.

Gle disant dans la ville,
Que demain vous murrez.

Geôlière, belle geôlière,
Desserrez-moi les pieds.

Que je repasse la mer,
.....

Quand la mer fut passée,
Gle s'est mis à chanter.

Que Dieu garde les filles,
Qui sont à marier.

Surtout ine que j'aime,
La fille du geôlier.

Si je retourne en France,
Je crois que j' l'épouserai.

Ms. 2217, pp. 157-158.
(*Chants traditionnels et légendaires.*)
Fontenay. Cl. Poey d'Avant.

E)

Dans la prison de Nantes
Y a-t-un prisonnier
Personn' ne va le voir
Que la fille du geôlier.

Elle lui porte à boire,
A boire et à manger
Et des chemises blanches
Tant qu'il en veut changer.

Un jour ell' va le voir,
Ell'se met à pleurer.
Quelle nouvelle
Que vous m'apportez ?

La nouvelle que j'apporte,
Que demain vous mourrez.
Ah ! si demain je meurs,
Démarrez-moi les pieds.

Quand ils furent démarrés,
Dans la mer a sauté
Quand il fut sur le sable,
Il se mit à chanter :

Dans la prison de Nantes
Y a-t-un' joli' fille,
Si je reviens en France,
La fille du geôlier j'aurai.

Ms. 2221, p. 96.
(*Chants traditionnels et légendaires.*)
Vannes. M. Rosenzweig.

F)

Dans les prisons de Rennes
Houpe là la la
Houpe là la la
Dans les prisons de Rennes
Il y a un prisonnier.

Il y a un prisonnier
Gai gai
Il y a un prisonnier
Personne ne le va voir
Houpe là la la
Houpe là la la
Personne ne le va voir
Que la fille du geôlier.
etc. etc.

derniers couplets :

A fait trois tours en mer
Sans jamais rien trouver.
Faisant le quatrième
La terre il a trouvé.
En entrant dans la ville
Il s'est mis à chanter.
Que Dieu béniss' les filles
Surtout celle du geôlier.
Si jamais j' vas à Rennes
Oui je l'épouserai.
Je lui f'rai porter robes
Qui balairont les pavés.
Coiffure à la dentelle
Et les souliers brodés.

La mélodie notée à Pornic
laisse à reconnaître l'influence de
Malbrough. De nombreuses
autres versions témoignent du
même emprunt (cf. par exemple,
Rolland II, p. 161, et *Chansons
de France*, n°2, 1907, p. 27).

Ms. 2221, p. 97.
(*Chants traditionnels et légendaires.*)
Sans origine.

6,125 MON PÈRE IL M'A BATTUE

Mon père il m'a battue (bis)
Disant que j'avais trop trop trop
Disant que j'avais trop biau temps.

Pourtant je n'en ai guère (bis)
Que de la peine et du du du
Que de la peine et du tourment.

Si j'vis une autre année (bis)
Vère, je me marierai, rai rai rai
Vère je me marierai vraiment.

A quéque joli gendarme (bis)
Qu'il y a dans le ré ré ré
Qu'il y a dans le régiment.

J'arons une chambrière (bis)
Pour promener nos petits petits
Pour promener nos petits enfants.

Ms. 2223, p. 243. (*Chants divers*)
St-Brieuc. M. Marres.

6,126 LA LETTRE AU CURÉ

Ce sont les filles de Saint-Jean
Grand Dieu qu'elles se croient belles
On dirait à les voir passer
Qu'elles seraient demoiselles.

Tous les garçons s'sont rassemblés
On fait faire une lettre
L'ont donnée à Monsieur le curé
Pour publier à vêpres.

Ms. 2223, p. 425. (*Chants divers*)
Bouguenais.

Coirault : *La lettre au curé,*
rubr. *Pressées du mariage II*, n° 1111.
Laforte : *Les filles qui demandent les garçons,*
II, O-21.

6. 2. Enlèvements et rapt

6,201 LE PETIT MERCELOT

C'était un petit marcelo, ro, ro, ro
De Basse-Normandie
Rororo, lantirelire
De Basse-Normandie.
Ro, ro, ro.

S'en va demander à loger, ro, ro, ro
Dans une hôtellerie
Rororo, lantirelire
Dans une hôtellerie
Ro, ro, ro.

Mais l'hôtellerie que c'était,
Y avait de jolies filles.

Mais la plus jeun' pardessus tout,
Est encore la plus gentille.

Mais la plus jeun' monte en haut,
Le marcelo la suit.

Il l'a prise, il l'a pliée,
L'a mis' dans sa valise.

I n' la pas pliée court assez,
On voit sa jupe grise.

Dans son chemin a rencontré,
Les parents de la fille.

Marcelo! petit marcelo!
Qu'as-tu dans ta valise?

J'ai des couteaux, j'ai des ciseaux,
Des bagues pour les filles.

O Marcelo! petit marcelo!
Déploie donc ta valise.

Ma valise ne se déploie point,
Que dans les grandes villes.

Soit à Paris, soit à Rouen,
A Nantes, la jolie.

Ms. 2222, p. 373-374. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Coirault : *Le petit marcelot*, rubr. *Rapts*, n° 1308.
Laforte : *La fille dans la valise*, I, O-11.

Adj. Guériff (I, p. 252-253, 2t., 2m., comm., p. 270, = version Soreau)
Morand (p. 94, 1t., 1m.)
Garneret-Culot (I, p. 177-178, 1t., 1m.)
Redhon (II, p. 53. 54, 2t., 2m.)

6, 202 LA VIELLE D'ARGENT

A Paris il y a une brune
Plus belle que le jour
Ce sont trois garçons du Mans
Qui lui font la cour (bis)
La lirene
Qui lui font la cour.

Ms. 2223, p. 467. (*Chants divers.*)
Les Sables d'Olonne, M. Renaud.



A Pa - ris il ya une bru - ne plus belle que



le jour ce sont trois gar - çons du



Mans qui lui font la cour qui lui



font la cour la - li - ren - ne qui lui font la cour.

Coirault : *La vieille d'argent*, rubr. *Enlèvements*,
n° 1209.

Laforte : *L'enlèvement de la belle*, I, N-18.

Étude : Le Floc'h J., *La chanson française en
Acadie : le mythe du retour aux origines*, colloque :
Acadie : mythes et réalités, Poitiers, mai 1994.
Actes à paraître.

Nous ne déciderons pas, avec cette seule strophe, s'il y a enlèvement ou rapt, et conserverons donc la perplexité évoquée par Coirault dans son étude (*Formation...*, p. 359-362). La mélodie notée par M. Renaud, affirme comme bien d'autres, son indépendance. Sa première incise, au saut de quarte appuyé, rappelle bien davantage le timbre mentionné au Théâtre de la Foire; la parenté avec la version de Bujeaud ne fait aucun doute. La suite diffère, notamment grâce au refrain, explorant ici fort joliment les degrés supérieurs, avant de rester en suspens sur la dominante.

6,203 LA DUCASSE

A)

Coirault : *La Ducasse*, rubr. *Enlèvements*, n° 1206.
Laforte : *L'invitation à la fête*, II, P-63.

Prestissimo.



J'irons di - manche à la du -
casse Fan-chon vien - dras - tu quant et moi nous au - rons
du plai - sir ma foi nous nous di -
ver - ti - rons ma chère les vi - o - lons les bâ - tons y se -
ront Fan-chon nous nous di - ver - ti - rons.

J'irons dimanche à la Ducasse (*bal*)
Fanchon viendras-tu quant et moi
(*quant : avec, en breton, gand*)
Nous aurons du plaisir ma foi
Nous nous divertirons, ma chère,
Les violons, les bâtons y seront (*bâton veut dire : bignou*)
Fanchon nous nous divertirons.

Colin j'ai de la peine à croire
A t'y promettre que j'irai
Car mon papa, ma maman ne veut pas
Que je m'y dérange d'un pas.

Fanchon tu leur feras accroire
Que tu veux voir tes parents
Puis nous irons joyeusement
Nous aurons du plaisir ma chère.

Là ils n'aiment point le badinage
Et moi à toute heure du malheur
J'ai peur d'y perdre mon honneur.

Fanchon tu connais ma constance
Et l'amitié que j'ai pour toi
J'aimerais mieux mourir cent fois
Que de t'y faire la moindre offense
Prête-moi ta main demain au matin
Nous pourrons nous mettre en chemin.

Bonjour monsieur, madame l'hôtesse
Bonjour à toute la compagnie
De moi n'en soyez point surpris
Si j'amène ici ma maîtresse
Ah ! placez-là, servez-là avec beaucoup de politesse.
Allons Fanchon, entrez donc sans façon
Assoyons-nous, puis déjeunons.

Fanchon voulez-vous d'une andouille
D'une poularde ou d'un chapon
Ou bien d'une tranche de jambon
Ou, d'un levrant que l'on dépouille
Il sera cuit et rôti à midi
Faites de bon feu que le pot bouille
Nous prendrons du mouton et du bon
Du bœuf, du veau et du mouton.

Que l'on prépare dessus la table
Que l'on prépare de ce bon vin
Du macaron, du biscuit, du rôti, du vin fin
Le repas vaudra un festin.

Fanchon voici la nuit qu'approche
Il faudrait bien nous en aller
Nous avons le bois à passer
Le loup pourrait nous faire ombrage
Allons dansons, remuons tous des talons
Afin qu'il n'y ait rien de jaloux.

B)

Marion je vas à l'assemblée
 Veux-tu venir avec moi
 Tu triomph'ras dedans la soie
 Tu mangeras de la fricassée
 Et tu riras, tu mang'ras tu boiras
 Tant que l'assemblée durera.

Colin tous tes discours m'engagent
 A te promettre que j'irai
 Oui dà je te le prometterai
 Mais pourvu que tu sois bien sage
 Car les amants d'à présent sont méchants
 Ils aiment bien le badinage
 Et moi qu' ai peur à tout heure du malheur
 Je crains de perdre mon honneur.

Bonjour mon hote et mon hotesse
 Et bonjour tous les bons amis
 De moi ne soyez point surpris
 Si j'vous amène ma maîtresse
 Embrassez-là, caressez-là
 Avec beaucoup de politesse
 Allons Marion remuons les talons
 Préparons-nous et déjeunons.

Ne plaisantons pas davantage
 Préparons-nous pour le dîner
 Le dessert est-il apprêté,
 etc., etc.,

Ms. 2223, p. 495. (*Chants divers.*)
 Mme Minard.

Les versions recueillies par Guéraud sont lacunaires. Il est difficile d'en extraire une coupe stable. Le rapport à la mélodie invite d'ailleurs à une autre formule.

Ce poème est très peu répandu en France. La mélodie l'est davantage, et ne lui est pas spécifique. M. Gauthier-Villars l'a recueillie sur le même argument, mais l'a signalée aussi dans une chanson poitevine notée à Airvault : *La belle bocagère*, (*Chansons de France*, p. 512). G. Delarue, mentionne le même timbre, recueilli par Millien, pour *La culotte de velours*. (III, p. 106).

6,204 LA FILLE CONDUITE CHEZ LE ROI

Chanson chemineresse.

Dans la ville dau Poitou
 Ol y at de jolies filles
 Ma la lonla
 Ol y at de jolies filles
 Ma lironfa.

Il y en a une pardessus tout,
 Qui est bien la plus jolie
 Ma la lonla
 Qui est bien la plus jolie
 Ma lironfa.

Quand le roi l'a sogiu, [?]
 Le l'a envoyée quière.
 Par trois de ses soudarts,
 Quatre de ses gendarmes.

La bouteille à la main,
 In bea verre dans l'autre.

Beuvez, belle beuvez,
 Beuvez dans tio bea verre.

I ne m'appartient poit,
 De boire à tio bea verre.

Qui appartiendrait peutôt,
 A tielle belle demoiselle.

Qui port'ra dau clinclin,
 Coiffure à la dentelle.

Et aussi dau soler,
 Soler à la bouclette.

Ms. 2223, p. 424. (*Chants divers.*)
 Vieillevigne.

6,205 LA BELLE QUI FAIT LA MORTE

A)

Dessous le rosier blanc,
La belle s'y promène
Blanche comme la neige,
Belle comme le jour
Trois jeunes capitaines
S'en vont lui fair' la cour.

Le plus jeune des trois,
La prit par sa main blanche
Montez, montez la belle
Dessus mon cheval gris,
A Paris, je vous mène
Dans mon fort beau logis.

Quand la belle fut rendue,
A Paris chez l'hôtesse
L'hôtesse la regarde
Dites-moi sans mentir,
Etes-vous ici par force,
Ou bien pour vos plaisirs.

La belle lui répond,
Comme une fille sage
Je suis plutôt par force,
Et non pour mes plaisirs
Trois jeun's capitaines,
M'ont amenée ici.

Au milieu du repas,
La belle fit la morte
Sonnez, sonnez trompettes,
Tambours et violons
Ma maîtresse elle est morte,
J'en ai le cœur dolent.

Où l'enterrerons-nous,
Cette belle princesse ?
Au logis de son père,
A ce fort beau logis
Nous prierons Dieu pour elle,
Qu'elle aille en paradis.

Mais au bout de trois jours,
La belle ressuscite
Bonjour ; bonjour mon père,
Mon cher père bien aimé.
Trois jours j'ai fait la morte
Pour mon honneur garder.

Ms. 2223, p. 449. (*Chants divers.*)
Viellevigne. V. Allain.

Coirault : *La belle qui fait la morte pour son honneur garder*, rubr. *Rapts.* n° 1307.

Laforte : *La belle qui fait la morte pour son honneur garder*, II, A-25.

Étude : Doncieux (*Romancero...*, p. 269-279.)

Benichou (*Nerval...*, p. 273-281.)

Adj. Guériff (I, p. 121-122, 1t., 1m.)

Dastum/AFAP/La Bouëze (*Chants traditionnels du pays de Fougères*, face B, n° 10 et livret, p. 21, 1t.)

Garneret-Culot (I, p. 29, 1t., 1m.)

Le Bris-Le Noac'h (II, p. 15, 1t., 1m.)

Redhon (I, p. 28, 1t., 1m.)

B)

La bell' s'y promenant
Dessous la rose blanche,
Belle comme le jour,
Blanche comme la neige.

Trois jeunes capitaines
Venant lui fair' l'amour,
Le plus jeune des trois
La prit par sa main blanche.

Montez, montez-y, belle,
Dessus mon cheval gris.
A Paris je vous mène,
Dans un fort beau logis.

Quand ça fut à Paris,
A Paris chez l'hôtesse,
L'hôtess' la regardant,
Lui dit en souriant :

J'connais à votre mine
Qu' vous êtes fill' des champs.
Devallez, d'vallez, Belle,
Mettez le pied à bas.

Avec nos capitaines
Vous y prendrez repas.
Au milieu du repas
La belle a fait la morte.

Sonnez, sonnez, trompettes,
Tambours et violons.
Ma maîtresse elle est morte
J'en ai le cœur dolent.

Où l'enterrerons-nous
Cette aimable maîtresse ?
Dans le jardin d'son père
Dessous la fleur de lis.

Prierons Dieu pour la belle
Qu'elle aille en Paradis.

.....
.....

Mon père, mon cher père,
Ouvrez, si vous voulez
Trois jours j'ai fait la morte
Pour mon honneur garder.

(*Ce couplet est bissé.*)

Ms. 2223, p. 450-451. (*Chants divers.*)
Viellevigne. Donnée par Angele.

C) **Complainte.***(variante :)*

Dessous le laurier blanc } bis
 La belle s'y promène,
 Blanche comme la neige,
 Belle comme le jour.
 Trois braves capitaines
 S'en vont lui fair' la cour.
 Un' fille s'y promène

Le plus jeune des trois } bis
 La prit par sa main blanche :
 Montez, montez, la belle
 Dessus mon cheval gris
 A Paris je vous mène
 Dans un fort beau logis.

Quand la bell' fut rendue } bis
 A Paris chez l'hôtesse,
 L'hôtesse lui demande :
 Dotes-moi z'à loisir,
 Et's-vous ici par force
 Ou bien pour vot' plaisir.

En essayant ses pleurs, } bis
 Elle répond : Madame,
 Je suis ici par force,
 Non pas pour mon plaisir ;
 Je veux quitter la ville,
 Secondez mon désir.

Au milieu du repas, } bis
 La belle fit la morte.
 Sonnez, sonnez, trompettes,
 Tambours et violons ;
 Si ma maîtresse est morte,
 J'en connais la raison.
 Au milieu du souper,
 J'en sais bien la raison.
 Où l'enterrons-nous } bis
 Cette aimable princesse ?
 Dans l'jardin de son père,
 Où il y a trois fleurs de lys ;
 Nous prierons Dieu pour elle
 Qu'elle aille en Paradis.

Mais au bout de trois jours } bis
 La belle ressuscite ;
 S'en court de chez son père
 Dessus un cheval gris,
 Laissant le capitaine
 Dans son hôtellerie.
 La belle se réveille :
 Ouvrez, ouvrez la porte
 Bon pèr', si vous voulez,
 Trois jours j'ai fait la morte
 Pour mon honneur garder.

Ms. 2217, p. 150-151. (*Chants traditionnels et légendaires.*)
 Sans origine.

6,206 L'AMANT GÉNÉREUX REFUSÉ PAR LES PARENTS

J'ai fait ni a quelque temps } bis
 Un amant dans un village.
 Un amant généreux,
 Généreux fidèle et sage.
 Faut-il que de mon cœur,
 L'amour en soit le vainqueur.

Mes parents ne veulent pas } bis
 Consentir au mariage.
 Et bien nous nous en irons,
 Dans le fond d'un vert bocage.
 Faut-il, etc.

Et bien nous nous en irons, } bis
 Dans le fond d'un vert bocage.
 Et puis nous nous marierons,
 Et nous ferons bon ménage.
 Faut-il, etc.

Mariage par intérêt, } bis
 C'est le diable dans le ménage.
 Mariage par amitié,
 Ce n'est qu'un petit passage.
 Faut-il, etc.

Ms. 2223, p. 213. (*Chants divers.*)
 Bouguenais.

6. 3. Dissensions : de la querelle à la rupture

6,301 LE RÊVE DU GALANT

A)

Allegro.



J'ai fait un rêv' tiet - te neit là, l'ai
fait un rêv' tiet - te neit là,
tié tié tie - te neit là, li - ron la
li - re, tiet - te neit là, li - ron la la.

Variante pour le commencement



J'ai fait un rê - ve tiet - te neit là j'ai fait, etc.

Coirault : *Le rêve du galant*,
rubr. *Sages*, n° 718.

Laforte : *La mie en rêve*, I, O-1 pp.

Adj. Garneret-Culot (II, p. 436, It., Im.)

I' avons fait un rêve } bis
Tiette neit là,
Tié tié tiette neit là,
Liron la lire,
Tiette neit là,
Liron la la.

Qu' tenas ma maîtresse } bis
Entre mes bras,
En en entre mes bras,
Liron la lire,
Tiette neit là,
Liron la la.

Mais à la révoillée,
Ren ne s'y trouva
Ren en en ne s'y trouva.

I sautai en pliace,
Fred comme un glas
Fred ed ed comme un glas.

I attrapis ma culotte,
Et mon chapia
Et et et mon chapia.

A la porte à ma mic,
Dret i m'en vas *
Dret et et i m'en vas

Et qui frappe à ma porte.
A tiette heùre là
A à à tiette heùre là.

Oi est mâ, ma migneuoune,
Ouvre m'y va
Ou ou ouvre m'y va.

I n'ouvre poit ma porte,
La neit aux gas
La la la neit aux gas.

* *D'autres ajoutent le couplet suivant :*

A la porte à ma mic,
Trois coups frappa.
Trois, trois, trois coups frappa.

Ms. 2218, p. 291-292 et sq. (*Chants divers.*)
Sans origine.

B)

J'ai fait un rêve cette nuit là, (bis)
 Cette nuit là, lire la lan lire
 Cette nuit là, lire la lan la.

Que j'y tenais ma mie enter mes bras, (bis)
 Enter mes bras, lire la lan lire,
 Enter mes bras, lire la lan la.

Mais à la réveillé' point n'était là.

Qu'un oreiller de plume entre mes bras.

Ah! j'ai pris ma culotte et mon chapia.

A la porte à ma mie, tout dret j'men vas.

Qu'est-ce qui frappe à ma porte, à cett' heure là.

C'est votre amant, la belle, ouvrez-lui va.

Je n'ouvre point ma porte à cette heure là.

Il est onze heur's sonné's, minuit s'en va.

Si t'ouvre point ta porte, noyer j'm'en vas.

Galant, si tu t'y noies, damné tu seras.

La bell' si je m'y damne, cause tu seras.

Ms. 2218, p. 293-294. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

C) Ronde vendéenne.

J'ai be fait un rêve
 Tiette net la
 Tiette net la, liron la lire
 Tiette net la, liron la la.

Qui la tenait ma mie
 Entre mes bras
 Tiette net la, liron la lire
 Tiette net la, liron la la.

Mais à ma réveillée,
 Rin n'y trouva.

Y sautit en place,
 Fret comm' un glas.

Y appis ma tulotte
 Et mon chapea.

A la port' à ma mie,
 Dret y m'en vas.

Ah! j'ai fait un rêve
 Cette nuit là
 Cette nuit là, lire lan lire,
 Cette nuit là, lirié, lanlà.

Que je tenais ma mie

Oh! n'était jà.

Aussitôt saute en piace,

Tot drait j'men va.

Qu'est-c' qui frapp' à ma porte
 A tiette heur' là.

O le mâ ma mignoune,
 Ouvre m'y va.

Y n'ouvre point la porte,
 La net aux gas.

O let onze heur's sounées,
 Ménet s'en va.

Si t'ouvre poit la porte,
 Mâ y m'en vas.

Y'en trouv'ras ben in' autre,
 Plus belle que ta.

Arrivant à sa porte,
 Trois coups frappa.

C'est votre amant la belle,
 Ovrez li vâ.

Je n'ovre point ma porte,
 A cett' heur' là.

Si tu n'ovres ta porte,
 Néyer j' men vas.

Garçon, si tu t'y néyes,
 Damné tu s'ras.

Ms. 2224, p. 18-19. (*Chants divers.*)
 Aizenay. M. Douaud.
 La variante est de Pornic.
 M. Carou.

D)

J'ai rêvé un rêve cette net là (bis)
 Cet... è..è...è....cette nuit là
 Liron la lire
 Cette net là liron la la.

Je tenais ma megnoune entre mes bras (bis)
 En... en... en... en....entre mes bras
 Liron la lire
 Cette net là liron la la.

A la réveillée rien ne trouva.

Je sautis en place froid comme d'au glias.

Le hapis ma ciulotte et mon chapea.

A la porte à ma mie droit ie m'en vas.

Qu'est ce qui frappe à ma porte à cette heure là ?

O! est moi ma megnoune ouvre me va.

O! est onz heures sounnées minet s'en va.

I n'ouvre point ma porte la net aux gas.

Ms. 2224, p. 20-21. (*Chants divers.*)
 Saint-Gervais. M. Grolleau.

A comparer avec les autres mélodies connues : celles en provenance de l'Ouest sont à n'en pas douter d'une même famille, d'ailleurs non exclusive à ce poème. *La Fille du labouroux*, *La mie rêvée morte*, et bien d'autres lui empruntent motifs, ou séquences plus longues.

6,302 SI J'ÉTAIS HIRONDELLE

Qu'est-c' qui frappe à ma porte, } bis
 Il est minuit sonné.
 Mon pèr', ma mèr', mon frère, } bis
 Dorment et moi-z-aussi.

Montez par la fenêtre } bis
 Qu'est au pied de mon lit.

Si j'étais hirondelle } bis
 Et que je puiss' voler

Sur le sein de ma belle } bis
 J'irais me reposer

Mon sein n'est point un arbre } bis
 Qui puisse vous porter

Cherchez une autre branche } bis
 Qui puisse vous porter.

Coirault : *Si j'étais hirondelle*,
 rubr. *Petites scènes d'amour*, n° 1515.
Laforge : *Si j'étais hirondelle*, II, E-54 pp.

Étude : Benichou (*Nerval*... p. 214-219).
 Adj. Redhon (III, p. 32pp., 1t., 1m.)

Ms. 2223, p. 211. (*Chants divers.*)
 Vannes. M. Rosenzweig.

Plus qu'une chanson à part entière, on sait qu'il s'agit d'une strophe passe-partout, associée ici à un autre texte, lequel n'a d'ailleurs pas la même assonance. Rolland (I, p. 33-34), donne une version des environs de Lorient sur le même argument.

6,303 LE GALANT SANS ARGENT

Ma maîtresse est bien lon d'ici
 Aller la voir c'est mon plaisir
 C'est ce que je trouve de plus étrange [bis]
 D'aller la voir ni a que de la lande,

Je pris mon sabre et mon fusil
 M'en suis allé m'y divertir.
 Je m'en suis allé dans un vert bocage
 J'embrassis ma mie sous l'ombrage (bis)
 O qui pleurait à chaudes larmes.

Qu'avez-vous ma mie à pleurer
 Qu'avez-vous donc à soupirer ?
 J'ai beau pleurer celui, dit-elle, [bis]
 On dit que vous quittez la Rochelle.

Ceux qui l'ont dit ont bien menti (bis)
 Je suis un garçon trop honnête [bis]
 Pour abandonner ma maîtresse.

Allons la belle nous promener
 En attendant le déjeuner
 Allons nous promener en chartre [bis]
 Nous verrons tous ceux qui passent.

La belle s'est ennuyée
 Et demandit à déjeuner.
 Bonjour bonjour madame l'hôtesse [bis]
 Avez-vous quelque chose de bon pour ma maîtresse ?

J'ai du jambon, j'ai du dindon,
 Et du bon quartier de mouton
 Et de bon vin dedans ma cave
 Buvez, mangez cher camarade.
 J'ai de quoi dans ma cuisine,
 Avec l'argent on fait bonne mine.

Il n'avait pas demi diné
 L'hôtesse demandit à compter.
 Le garçon fit la triste mine [bis]
 N'ayant pas l'argent de chopine.

Sa belle tira sa main des gants (bis)
 Voilà de l'or en abondance [bis]
 Buvons, mangeons en assurance.

Je ne conseille jamais garçon (bis)
 D'aller faire l'amour à une fille [bis]
 S'il n'a pas l'argent de chopine.

Coirault : *Le galant sans argent*,
 rubr. *Dissensions III*, n° 2806.

Laforte : *Le galant sans argent*, II, C-34.

Adj. Garneret-Culot (II, p. 604, lt., 1m.)

Ms. 2223, p. 494. (*Chants divers.*)
 Derval.

La segmentation du poème n'est pas celle du manuscrit, laquelle ne rend pas compte d'une formule de rimes stable : aabb ou aabbbb. Le [bis] du dernier distique, est aussi une proposition, dont certaines autres versions font état : par exemple, celle de Garneret-Culot (II, p. 604).

6,304 L'ÉCOT À PAYER

Ce sont trois garçons bondrilles
 Un soir s'en allant promener cherchant fortune
 Dans leur chemin ont rencontré trois jolies brunes
 Ils les ont pris par leurs mains blanches
 Au cabaret les ont menées
 Buvons mangeons divertissons-nous mes jeunes filles
 Votre écho sera payé soyez tranquilles.

Quand ce fut au milieu du dîner
 Les trois garçons s'en sont allés par leur adresse
 Ont laissé l'écho à payer à leurs maîtresses
 L'hôtesse les voyant s'en aller
 Tout de suite elle s'en fut trouver les jeunes filles
 Disant il me faut de l'argent filles gentilles.

Toutes les trois elles se regardent
 Se voyant toutes sans argent
 La plus jeune la plus jolie et la plus volage
 Tire un anneau d'or de son doigt et le laisse pour gage
 La plus jeune la plus jolie et la plus volage
 A la maison de son amant s'en va.

Bonjour papa bonjour maman ma très chère mère
 Votre fils a tombé dans l'eau dans la rivière
 Il vous prie avec tendresse de lui envoyer son manteau
 Il est là-bas sur le bord de l'eau qui tremble sans cesse
 Nous le couvrirons comme il faut dans sa faiblesse.

Mais quand elles ont eu le manteau
 Au lieu d'aller sur le bord de l'eau
 De suite elles sont allées trouver Madame l'hôtesse
 Le manteau vaut mieux que l'écho buvons sans cesse
 Ah rendez-moi mon anneau d'or Madame l'hôtesse
 Le manteau vaut mieux que l'écho buvons sans cesse.

Que l'on m'apporte sur la table
 Cinq à six bouteilles de bon vin
 A la santé des libertins à mon volage
 Les diables ils paieront l'écho et le dommage.

Ms. 2223, p. 498. (*Chants divers.*)
 Bouguenais.

Coirault : *L'écot à payer*, rubr. *Dissensions* 1,
 n° 2519.

Laforte : *Le galant sans argent : le manteau*, II,
 C-35.

Adj. Le Bris-Le Noac'h (IV, p. 12, 1t., 1m.)
 Redhon (I, p. 57, 1t., 1m.)

6,305 CELLE QUI NE VEUT PAS ALLER À LA PROMENADE

Ce soir à la promenade } bis
 Ma mignonne y viendrez-vous?
 O non non non (bis)
 O non non que Dieu m'en garde } bis
 D'aller seulette avec vous.

Que dites-vous petite sottie } bis
 Je vous ai vue l'autre jour
 Tout le long (bis)
 Tout le long du vert bocage } bis
 Un homme auprès de vous.

D'un amant auprès de moi } bis
 Que voulez-vous dire?
 Oui j'ai fait (bis)
 Oui j'ai fait comme la lune } bis
 Du beau temps j'ai profité.

La nourrice qui m'a élevée } bis
 Elle n'a jamais su mon nom
 Elle me nomme (bis)
 Elle me nomme Fleur d'épine } bis
 Belle Rose, c'est mon nom.

Belle Rose c'est un beau nom } bis
 C'est un nom bien cher vendu
 Il me coûte (bis)
 Il me coûte le triple et le double } bis
 La monnaie de cent écus.

Cent écus n'est pas grand chose } bis
 Envers ce que j'ai perdu
 J'ai perdu (bis)
 J'ai perdu mon avantage } bis
 Mon avantage est perdu.

Ms. 2224, p. 45-46. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

Coirault : *Celle qui ne veut pas aller à la promenade*, rubr. *Sages*, n° 709.
Laforte : *Je m'en irai en promenade*, III. B-16.

Adj. Millien-Delarue (II, p. 107-112, 7t., 7m.)

6,306 J'AI TROUVÉ RIVAL

A)

Coirault : *J'ai trouvé rival*, rubr. *Dissensions I*, n° 2514.

Laforte : *En passant par Paris, vidant les bouteilles*, l. E-6.

Étude : Coirault, (*Formation...*, p. 252-256.)

Adj. Guériff (I, p. 75 = version Pavéc, p. 127. It., 1m.)

Le Bris-Le Noac'h : (I, p. 12. It., 1m., et V, p. 15. It., 1m.)

Garneret-Culot (II, p. 406-409, 3t., 3m.)

Millien-Delarue (II, p. 121-123, 5t., 3m.)

Moderato.

Pas - sant par Pa - ris vi - dant
ma bou - teil - - le vi - dant ma bou - teil - -

Plus marqué.

le j'ai ren - con - tré ma mie as - sis'
sur l'her - bet - te le prin - temps m'en -
dort l'a - mour me ré - veil - - le.

Passant par Paris
Vidant ma bouteille (bis)
J'ai rencontré ma mie
Assis' sous l'herbette,
Le printemps m'endort,
L'amour me réveille.

J'ai rencontré ma mie
Assis' sous l'herbette (bis)
J'ai trouvé un rival
Assis auprès d'elle,
Le printemps, etc.

Sitôt qu'il me vit,
Il s'est éloigné d'elle.

Reste mon rival,
Reste auprès d'elle.

Tu n'auras jamais,
Ce que j'ai eu d'elle.

J'ai eu de son cœur,
La fleur la plus belle.

J'en ai eu trois beaux fils,
Tous les trois capitaines.

L'un est à Rouen,
L'autre à la Rochelle.

L'autre est à Paris,
A caresser les belles.

Ms. 2223, p. 443-444 et sq. (*Chants divers.*)
Guérande. Cl. Pavéc.

B)

Passant par Paris
Vidant ma bouteille
Deux de mes amis
M'ont dit à l'oreille
Et bon vigneron dondon
Vigneron dondaine.

Va prends garde à toi
On te coupera l'herbe
La coupera qui voudra
Je ne l'en soucie guère.
Et bon, etc.

Tu n'auras jamais
Ce que j'ai eu d'elle.

J'ai eu de son cœur
La fleur la plus belle.

Trois petits enfants
Voilà c' que j'ai eu d'elle.

Il y en a un à Paris
L'autre à la Rochelle.

Et l'autre à la maison
La fleur la plus belle.

Ms. 2223, p. 442. (*Chants divers.*)
Viellevigne.

6,307 L'AMANT CONGÉDIÉ POUR S'ÊTRE BATTU

Ronde.

Ms. 2223, p. 199. (*Chants divers.*)
Saint-Brieuc. M. Marres.

Quand la bergère elle va aux champs (ter)
 Toujours filant,
 Sa quenouillet' à son côté, son fuseau d'argent. (bis)
 Son bel amant la va suivant (ter)
 Toujours disant :
 La belle, n'allez pas si fort, tardez un moment ! (bis)
 Je vous vis battre l'autre jour, (ter)
 Si vaillamment
 Moi qui étais dans nos jardins, le cœur mourant ! (bis)
 N'aviez-vous pas l'épée en main ? (ter)
 La bague au doigt.
 L'anneau d'or que je vous ai donné, belle, rendez-le moi. (bis)
 Tiens ingrat ! voilà ton anneau ! (ter)
 Retire-toi !
 Je n'ai que faire de ton anneau, encore moins de toi. (bis)
 Ma belle, si j'ai mal parlé (ter)
 Je m'en repens,
 Tendez-moi vos deux bras, à vos genoux je me rends ! (bis)
 Mon cher amant, il n'est plus temps (ter) ·
 Tu t'en repens
 Tu m'as donné mon congé, moi je le prends ! (bis)

Coirault : *L'amant congédié pour s'être battu*,
 rubr. *Dissensions III*, n° 2805.
 Laforte : *La bergère indifférente*, II, F-37.

Adj. Guériff (I, p. 184)
 Millien-Delarue (II, p. 245-247, 3t., 4m.)

6,308 LA MAGICIENNE

Ronde.

Par un matin me suis levée
 Delira bon bon ; gai deliré,
 Tra la mon toulalira
 Plus matin que ma tante.

M'en suis allée dans nos jardins
 Delira bon bon ; gai deliré,
 Tra la mon toulalira,
 Cueillir la lavande.

J'ai aperçu le messenger
 Le messenger de Nantes.

Beau messenger, beau messenger,
 Qué nouvelles y a de Nantes ?

Tristes nouvelles assez, pour vous
 Votre amant, il vous mande.

Vous mande qu'il est fiancé
 A une grande Flamande.

Est-elle plus belle que moi
 Cette grande Flamande ?

Ms. 2224, p. 40. (*Chants divers.*)
 Saint-Brieuc. M. Marres.

Coirault : *La magicienne*, rubr. *Abandonnées I*,
 n° 3408.

Laforte : *Le message de l'infidèle*, I, N-4.

Adj. : Guériff (I, p. 210, 1t., 1m.).

On ne connaîtra pas par cette version les avantages de la rivale. D'autres nous disent que sa beauté n'est pas en cause. Mais elle sait faire fleurir le romarin sur les points de ses manches, faire venir la mer en vin, et les poissons en viande. (D'après Trébucq, *Vendée...*, p. 182).

6,309 MA RIVALE J'AI RENCONTRÉ

L'autre jour allant nous prom'ner (bis) Aux miens est venu se jeter,
 Ma rivale j'ai rencontré.
 Lonfa lalira dondaine lariré Ah! retournez d'où vous venez,
 Lonfa lalira dondé.
 Je n'veux pas d'un cœur partagé
 Ma rivale j'ai rencontré (bis)
 Mon amant était à ses pieds Si j'en prends un il s'ra entier.
 Lonfa, etc.

Ms. 2223, p. 187. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

6,310 LA MAÎTRESSE QUI A CHANGÉ D'AMI

La rupture.

Andante.

Par un lun - di on vient m'a - ver - tir
 que ma - maî - tress' veut chan - ger - . d'a -
 mi. Bien promp - te - ment je m'en fus re - tour -
 né; bell' Na - non, a - vez - vous chan - gé d'a - mi - tié?

Coirault : *La maîtresse qui a changé d'ami*,
 rubr. *Dissensions II*, n° 2603.

Laforte : *Galant tu perds ton temps*, III, A-6 pp.

Adj : Béraud-Williams (p. 109, lt., 1m., comm.)
 Le Bris-Le Noac'h (III, p. 21, lt., 1m.)
 Millien-Delarue (II, p. 261-264, St., 5m.)
 Gagné-Poulin (Canada, *La Brune habillée en soie*,
 p. 177-183, lt., var., comm.)
 Dastum/AFAP/La Bouëze (*Chants traditionnels du
 pays de Fougères*, face A, n° 10 et livret, p.10, lt.)
 Dastum (*Chants traditionnels du « Bas-Pays »*,
 face B n° 9, et livret, p. 50, lt., 1m.)

Par un lundi on vient m'avertir
 Que ma maîtresse veut changer d'ami ;
 Bien promptement je m'en fus retourner
 Belle Nanon, avez-vous changé d'amitié.

Allez, la belle, mais si j'avais cru
 Que nos amours n'auraient pas parvenu,
 Je n'aurais pas dépensé mon argent
 Au cabaret, avec tous les parents.

Mon gros lourdaut pourquoi le dépensais-tu ?
 Combien de fois je te l'ai défendu !
 Ne t'ai-je pas répété bien souvent
 Retire-toi, galant tu perds ton temps !

Si j'ai perdu mes peines et mon temps,
 J'ai bien passé d'agréables moments
 Combien de fois avons joué tous deux
 A la chandelle comme deux amoureux.

Belle Nanon, vous avez de l'esprit,
 Votre beauté engendre du mépris.
 Du jour viendra, votre beauté s'en ira,
 Vous chercherez, bell', qui vous aimera.

Belle Nanon, j' m'en vais vous dire adieu ;
 Le verre en main, non pas les larmes aux yeux.
 Encore un coup j' m'en vais vous dire adieu
 En retirant mon épingle du jeu.

Ms. 2224, p. 42 et sq. (*Chants divers.*)
 Chatterault. P.H. Berger. Air n° XII :

« La cantilène narrative n° 12 d'un caractère rustique et trivial, très ancien et très populaire, doit probablement cet honneur à la vérité de ses détails, reproduisant avec fidélité les mœurs de la plupart des campagnes ». Ms. 2224, p. 326.

On peut s'étonner que ce texte ait pu conserver autant de tournures, qu'on qualifierait volontiers de semi-lettrées. La mélodie s'est transmise avec la même constance. Qu'elle soit bretonne, française ou canadienne, qu'elle emprunte au mode mineur ou majeur, au rythme d'une bourrée ou d'une ronde, elle est parfois d'une fidélité assez étonnante et exemplaire. Le saut d'octave divisant cet air en deux parties, n'est guère fréquent dans notre folklore musical. Il n'en est que plus significatif et caractéristique.

6,311 J'EN AI OUBLIÉ BIEN D'AUTRES

A) Le château d'amour. Ronde.

J'ai une amante en ce monde,
Je ne sais où la trouver; (bis)
J'ai un message à lui faire,
Je ne sais qui le fera.
La violette double, double,
La violette doublera.

J'ai un message à lui faire,
Je ne sais qui le fera;
Si j'en charg' le rossignol,
Le rossignol le dira.
La violette, etc.

Si j'en charge l'alouette,
L'alouette le fera.

L'alouette prend son vol,
Au château d'amour s'en va.

Trouve ces dames à table,
Ces messieurs n'y étaient pas.

Bonjour l'une, bonjour l'autre,
Bonjour celle que voilà.

Votre amant vous fait dir', belle,
Que vous ne l'oubliez pas.

J'en ai bien oublié d'autres,
J'oublierai bien celui-là.

Ms. 2218, p. 249-250 et sq. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Coirault : *J'en ai oublié bien d'autres*,
rubr. *Messages*, n° 412.

Laforte : *Le rossignol, messenger des amours*, 1, 1-3.

Étude : Benichou (*Nerval...* p. 354-357.)
Adj. Le Bris-Le Noac'h
(II, p. 18, 1t., 1m., p. 49, 1t., 1m.)
Morand (p. 160, 1t., 1m.)

B)

Allegro.

Ah j'ai un mes - sage à fai - re
je ne sais qui le fe - ra je ne sais qui
le fe - ra si j'en char - ge l'al - lou - ette
ma com - mis - sion se fe - ra la viol - lette en
dou - ble dou - ble la vio - lette en dou - ble - ra.

Air noté à Machecoul.
Mme de la Nicollière.

C)

J'ai un a - mant en ce mon - de
 je ne sais où le trou - ver je ne sais où
 le trou - ver; j'ai un mes - sag' à lui fai - re
 je n'sais qui le lui fe - ra. La vio - let - te
 dou - ble, dou - ble, la vio - let - te dou - ble - ra.

Ms. 2218, p. 250 (b) (*Chants divers.*)
 Bouguenais.

D)

(variante)

J'ai un ami dans le monde,
 Je ne sais où le trouver; (bis)
 J'ai un message à lui faire,
 Je n' sais qui le lui fera.
 La violette en double, double,
 La violette en doublera.

J'ai un message à lui faire,
 Je n' sais qui le lui fera;
 Si j'invite l'alouette,
 Tout le monde le saura.
 La violette, etc.

Si j'invit' le rossignol,
 Mon message se fera.

Le rossignol prend son vol,
 Au jardin d'amour s'en va.

Il trouva les portes fermées,
 Mais par la f'nêtre entra.

Il trouva ces dames à table,
 Et ces messieurs à faire les pas.

Bonjour l'une, bonjour l'autre,
 Bonjour m'amzell' que voilà.

Votre amant vous prie en grâce,
 S'il vous plaît, n' l'oubliez pas.

J'en ai bien oublié d'autres,
 J'oublierai bien celui-là.

Si les hommes sont trompeurs,
 Pourquoi ne l'serions-nous pas?

Ms. 2218, p. 249-250. (*Chants divers.*)
 Sans origine. (Se chante à Blain).

(autre fin)

Ma chanson elle est finie
 Lève-nez, allez vous-en (bis)
 Rev'nez la prochaine année
 On vous en dira autant
 Viv' les gas de St-Lumine
 Sont-ils pas de bons enfants?

Ms. 2218, p. 250. (*Chants divers.*)
 Sans origine. [La mention de St-Lumine se rapporte
 peut-être à St-Lumine de Coutais, proche de
 Machecoul, et ce couplet pourrait être alors une
 adjonction de Mme de la Nicollière.]

6,312 LA BELLE DONT LES PARENTS VEULENT UN GENDRE RICHE

L' amoureux de Bouvron.

Par un matin, par un beau jour,
M'en suis allé faire la cour.
A la porte de ma maîtresse,
J'entendais fort beau discours;
J'apprenais comme il fallait faire,
Pour s'entretenir d'amour.

Je suis entré fort hardiment;
J'ai fort bien fait mon compliment,
Saluant le père et la mère,
Les enfants pareillement;
M'assayant auprès de ma chère,
Celle que mon cœur aime tant.
Je lui ai dit : Bell' Jeanneton,
Bell' Jeanneton, aimez-moi donc.

La belle m'y a répondu,
D'un petit air fort résolu :
Mon père n'aime point les gens
Qui sont beaux et bien faits;
Mais de l'argent en abondance
Et de l'esprit en effets.
Mon beau galant n' vous fâchez pas
De ce que je vous ai dit-là.

Parlez-en va à ma mère,
A cinq ou six de nos parents;
Et ce sera une affaire faite,
Nos deux cœurs seront contents.
A votre mère j' n'en parl'rai point,
A vos parents j' n'en dirai rien :
Votre papa fait le fier,
Votre cœur pareillement;
Vous qu' avez tant de mérite,
Cherchez-y un autre amant.

Ms. 2223, p. 103. (*Chants divers.*)
Sans origine, si ce n'est le titre, qui mentionne
Bouvron (44130), près de Blain.

Coirault : *La belle dont les parents veulent un
gendre riche*, rubr. *Dissensions I*, n° 2525.

Trois versions seulement, sont mentionnées au fichier Coirault; deux proviennent de sa collecte personnelle. Celle-ci se rattache à la forme B2, où la vanité des parents et de la belle conduit le galant à la rupture.

6,313 LE GALANT QUI EST PLUS RICHE QU'ON NE CROIT I

Prestissimo.

Trois p'tits tam - bours re - ve - nant de la
guer - re trois p'tits tam - bours re -
ve - nant de la guer - re ro ro p'tit be - deau
re - ve - nant de la guer - re.

Coirault : *Le galant qui est plus riche
qu'on ne croit I*,
rubr. *Demandes en mariage*, n° 4701
Laforte : *Joli tambour*, I, G-12 pp.

Étude : Doncieux (*Romancero*..., p. 428-435.)
Benichou (*Nerval*..., p. 236-239.)
Adj. Guériff (I, p. 123, II, 1m.)
Garneret-Culot (II, p. 393-395, 3m., et III, p.
793, II, 1m.)

Trois p'tits tambours revenant de la guerre
Ro, ro, ro, p'tit bedeau, revenant de la guerre.

(bis)

Petit tambour, ah je te ferai pendre

Le plus jeune avait de jolies roses
Ro, ro, ro, p'tit bedeau, avait de jolies roses.

(bis)

Sire, le roi, si vous me faites pendre

La fille du roi était à sa fenêtre

Petit tambour dis-moi quel est ton père

Petit tambour donne-moi de tes roses

Mon père il est le grand roi d'Angleterre

Je n'en donne point à moins de mariage

Petit tambour, ah tiens, voilà ma fille

Petit tambour, demande-le à mon père

Sire, le roi, gardez va votre fille

Sire, le roi, donnez-moi votre fille

En Angleterre elles sont plus jolies.

Petit tambour quelles sont tes richesses

Mes richesses sont ma caisse et mes baguettes

Ms. 2224, p. 161-162 et sq. (*Chants divers.*)

Fay. M. de Florestan.

Cf. aussi : *Joli marinier*, rubrique : *Marins et mariniers* (n° 5,18.)

6,314 ADIEUX À LA MIE AU COUVENT

A)

Par derrière chez nous il y a un couvent
Où tout le monde dit que ma mie est dedans.
Mon cœur ne saurait; mon cœur ne pourrait
Mon cœur ne saurait la quitter sans regret.

(bis)

Tout enveloppée de son grand voile noir.

J'ai pris mon chapeau, lui ai souhaité le bonsoir.

Où tout le monde dit que ma mie est dedans
Je n'ai pas voulu croire, je m'en suis allé voir.
Mon cœur, etc.

(bis)

Lui ai dit adieu pour ne plus la revoir.

J'ai trouvé ma mie tout au fond du parloir.

Ms. 2224, p. 131. (*Chants divers.*)

Vieilleville.

B)

Derrière chez nous, il y a un couvent (bis)
Tout le monde dit que ma mie est dedans.
Mon cœur ne saurait,
Mon cœur ne pourrait,
Mon cœur ne saurait
S'engager sans danger.

J'ai trouvé ma mie tout au fond d'un parloir.

J'ai pris mon chapeau, lui souhaitai le bonsoir.

Adieu donc, la belle, adieu jusqu'au revoir.

Tout le monde dit que ma mie est dedans (bis)
N'ai pas voulu croire, j'y suis allé voir.
Mon cœur, etc.

Ms. 2224, p. 132. (*Chants divers.*)

Aizenay. M. Douaud.

6,315 LE RENDEZ-VOUS DE NUIT

Un soir en m'y rendant de vèpres
 Y trouvis ma mie dans quié prés
 Jamais je n'avais vu de fille
 Si jolie à mon gré.
 A m'y a dit si rudement :
 Garçon mauvais,
 Sarions nous parler à vous faisant l'amour
 Car tout valet qui sert son maître
 Ne fait pas l'amour quand glle vut.

Quand glle va voir ma maîtresse
 O l'y faut in congé o deux
 Pour ine fois que j'ai manqué
 En peux y mu.
 Sarions nous, etc.

Venez de soir sur les dix heures
 Venez de soir après soupé
 Qué mon papa l'y dormira,
 Ma mère aussi.

Le beau galant n'a point manqué l'heure
 A l'heure que la belle avait dit
 O dormez vous, sommeillez vous
 Petit coeur joyeux
 A la porte vient d'arriver
 Votre amoureux.

Promptement la belle se lève,
 La porte vat uvrir,
 Parlez plus bas marchez pu doux
 Mon bel ami
 Si mon papa l'entendait
 Morte je suis.

Montez y dedans ma chambre
 Assiez vous dessus mon lit
 Nous parlerons de nos amours
 Toute la nuit.

O lus a poit duré deux heures
 Que le coq chantit a jou
 Ce n'est pas le jou
 Mon bel ami
 Ce n'est que minuit
 Que le coq dit.

Ah! si l'amour prenait racine
 Comme o l'y fait le remarin
 J'en planterais de point à point
 Dans mon jardin
 En y ferais passer à quié amoures
 Qui n'en ont point.

Ms. 2223, p. 216-217. (*Chants divers.*)
 Fontenay. Cl. Poey d'Avant.

Coirault : *Le rendez-vous de nuit*, rubr. *Rendez-vous*, n° 607.

Laforte : *Le rendez-vous de nuit*, II, C-11 pp.

Adj. Guériff (I, p. 133, lt., 1m.)

Redhon (I, p. 35, lt., 1m.)

Millien-Delarue (II, p. 94-99, 9t., 5m.)

Cette célèbre chanson, connue depuis le xv^e siècle, et recueillie maintes fois depuis, a déjà fait l'objet de plusieurs études, dont celle de Coirault (*Formation...*, p. 156-161), et celle, plus récente, de Benichou (*Nerval...*, p. 21-26). La mélodie eût été ici fort utile pour établir une coupe strophique régulière à cette version. On peut d'ailleurs douter que ce texte soit chantable, en l'état. Le refrain n'est associé qu'aux deux premiers couplets. Les suivants, dont tous les vers sont enchaînés dans le manuscrit, peuvent s'organiser autour d'une coupe attestée par d'autres sources.

6,316 LA DÉLAISSÉE CHOISIT SES COULEURS.

J'avais un amant fort joli (bis)
 On dit qu'il m'a mis' en oublé
 Que les amants sont volages
 Non non je n'aimerai plus
 Je serai toujours sage.

On dit qu'il m'a mis' en oublé (bis)
 J'en ferai bien autant de lui
 Que les amants sont volages
 Non non je n'aimerai plus
 Je serai toujours sage.

J'en ferai bien autant de lui
 J'en porterai le deuil de dépit.

J'en porterai le deuil de dépit
 Je prendrai le noir et le gris.

Je prendrai le noir et le gris
 Plutôt le vert, plutôt le bleu.

Plutôt le vert, plutôt le bleu
 C'est la couleur des amoureux.

Ms. 2224, p. 149.
 Tiffauges. M. Gustin.

6. 4. Dialogues d'amoureux

6,401 LES MÉTAMORPHOSES

A) Dialogue entre une jeune paysanne et son amant.

Coirault : *Les métamorphoses*,
rubr. *Petites scènes d'amour*, n° 1528.
Laforte : *Les métamorphoses*, IV, Ma-7.

Adj. Morand (p. 276, lt., 1m.).
Tourcille (*Vendée - Le Marais* - Pierre Burgaud,
Paris, collection Ocora, 1982, face A n°9.)
Millien-Delarue (II, p. 52-58, 7t., 7m.)
Cette chanson s'est présentée aux collecteurs sous
deux formes strophiques différentes.
Les deux existent ici.

Allegretto.

Plu - tôt que de t'a -
voir pour mon fi - dèle a - mant, je
de - vien - drai z'oi - sille dans ce jo - li bois
blanc dans ce jo - li bois blanc, la
nuit et l'jour sans ces - se, va, tu n'm'au - ras
pas pour ta jo - lie maî - tres - - se.

Plutôt que de t'avoir pour mon fidèle amant
Je deviendrai z'oisill' dans ce joli bois blanc ;
Dans ce joli bois blanc, la nuit et l'jour sans cesse
Va, tu n' m'auras pas pour ta jolie maîtresse.

- Si tu deviens oisill' dans ce joli bois blanc,
Je deviendrai chasseur, je t'aurai z'en chassant ;
Je deviendrai chasseur, la nuit et l'jour sans cesse
Va, j' t'aurai toujours pour ma jolie maîtresse.

- Si tu deviens chasseur que tu m'aies en chassant,
Je deviendrai z'anguille, dans ce ruisseau courant,
Dans ce ruisseau courant, la nuit et l'jour sans cesse
Va, tu n' m'auras pas pour ta jolie maîtresse.

- Si tu deviens anguille dans ce ruisseau courant,
Je deviendrai pêcheur je t'aurai en pêchant ;
Je deviendrai pêcheur, la nuit et l'jour sans cesse
Va, j' t'aurai toujours pour ma jolie maîtresse.

- Si tu deviens pêcheur, que tu m'aies en pêchant,
Je deviendrai pigeonn' dans un colombier blanc ;
Je deviendrai pigeonn' la nuit et l'jour sans cesse
Va, tu n' m'auras pas pour ta jolie maîtresse.

- Si tu deviens pigeonn' dans un colombier blanc
Je deviendrai pigeon, je t'aurai z'en rôdant ;
Je deviendrai pigeon, la nuit et l'jour sans cesse
Va, j' t'aurai toujours pour ma jolie maîtresse.

- Si tu deviens pigeon, que tu m'aies en rôdant,
Je deviendrai r'ligieuse dans un joli couvent ;
Je deviendrai r'ligieuse la nuit et l'jour sans cesse
Va, tu n' m'auras pas pour ta jolie maîtresse.

- Si tu deviens r'ligieuse, dans un joli couvent,
Je deviendrai prêtre, je t'aurai z'en prêchant ;
Je deviendrai prêtre, la nuit et l'jour sans cesse
Va, j' t'aurai toujours pour ma jolie maîtresse.

- Si tu deviens prêtre que tu m'aies en prêchant,
Je deviendrai morte, ils m'enterreront ;
Je deviendrai morte, la nuit et l'jour sans cesse
Va, tu n' m'auras pas pour ta jolie maîtresse.

- Si tu deviens morte, après t'enterront,
Je deviendrai timbre*, de moi te couvriront ;
Je deviendrai timbre, la nuit et l'jour sans cesse
Va, j' t'aurai toujours pour ma jolie maîtresse.

- Si tu deviens timbre, de toi me couvriront,
Je reviendrai z'en vie, après m'habilleront
Je reviendrai z'en vie, la nuit et l'jour sans cesse
Va, tu n' m'auras pas pour ta jolie maîtresse.

- Si tu reviens z'en vie, après t'habilleront,
Je deviendrai z'étoffe, de moi t'habilleront
Je deviendrai z'étoffe, la nuit et l'jour sans cesse ;
La voilà donc gagnée ma charmante maîtresse.

* On appelle timbre dans les campagnes du Poitou, une pierre dure creusée pour recevoir l'eau, servant à abreuver le bétail.

Ms.2221, p. 83-84 et sq. (*Chants traditionnels et légendaires.*)
Chatellerault. P.H. Berger. Air n° VII :

« [...]Élégie pastorale narrative très populaire et fort ancienne dans le Poitou
[...] Semble avoir emprunté ses inspirations au dogme druidique des existences
successives et offre quelque intérêt sous ce rapport. » Ms. 2224, p. 325.

B)

J'ai fait une maîtresse
N'y a pas longtemps ;
J'irai la voir dimanche,
Par agrément.

Si tu viens m' voir dimanche,
Perfide amant,
Moi je m'y mettrai rose
Au rosier blanc.

Las ! si tu t'y mets rose
Au rosier blanc,
Je prendrai la serpette
D'un jardinier,
Je cueillerai la rose
Par amitié.

Las ! si tu prends la serpe
D'un jardinier,
Moi je m'y ferai carpe
Dans un vivier ;
Dont de moi tu n'auras
Nul agrément.

Las ! si tu t'y fais carpe
Dans un vivier,
Je m'y ferai pêcheur
Nasse filet,
Je pêcherai la carpe
Par amitié.

Las ! si tu prends la nasse
D'un marinier,
J' m'y f'rai nonnette
Dans un couvent ;
Dont de moi tu n'auras
Nul agrément.

Las ! si tu t'y fais nonne
Dans un couvent,
Moi là je m'y ferai moine
Pour confesser,
Je confess'rai la nonne
Par amitié.

Las ! si tu t'y fais moine
Dans un couvent,
Je ferai la malade
Sur mon lit blanc,
Dont de moi tu n'auras
Nul agrément.

Si tu fais la malade
Sur ton lit blanc,
Je me ferai docteur
Pour te soigner,
Je soign'rai la malade
Par amitié.

Si tu t'y fais docteur
Pour me soigner,
Moi je ferai la morte
Sur mon lit blanc,
Dont de moi tu n'auras
Nul agrément.

Las ! si tu fais la morte
Sur ton lit blanc,
Je m'y ferai Saint-Pierre
Au paradis
Je n'ouvrirai la porte
Qu'à mes amis.

Si tu t'y fais Saint-Pierre
Au paradis,
Je me ferai l'étoile
Du firmament,
Dont de moi tu n'auras
Nul agrément.

Si tu t'y fais étoile
Au firmament,
Je m'y ferai nuage,
Nuage blanc,
Et couvrirai l'étoile
Du firmament.

En 1858, M. Sauvaget, pépiniériste, route de
Rennes, à Nantes, a chanté cette chanson à
M. Lover.
Ms. 2221, p. 85-87.
(*Chants traditionnels et légendaires.*)
[Ch. Dugast-Matifeux.]

c)

J'ai fait une maîtresse,
Trois jours n'y a pas longtemps,
J'irai la voir dimanche
Sans plus tarder,
Je prendrai sur sa bouche
Un doux baiser.

- Si tu viens m'y voir dimanche
Sans plus tarder,
Je m'y rendrai caille, caille
Dedans les blés :
En moi n'ai plus d'attente,
O fidèl' berger!

- Si tu t'y rends caille
Dedans les blés,
J'y prendrai la figure
D'un épervier,
Je plumerai la caille
Par amitié.

- Si tu prends la figure
D'un épervier,
Je m'y rendrai biche
Courant les champs :
En moi n'ai plus d'attente,
O fidèl' amant.

- Si tu t'y rends biche
Courant les champs.
Je m'y ferai chasseur
Dedans ces champs,
Je chasserai la biche
A tous moments.

- Si tu t'y rends chasseur
Dedans les champs,
Je m'y rendrai carpe
Dans le vivier :
En moi n'ai plus d'attente,
O fidèl' berger!

- Si tu t'y rends carpe
Dans le vivier,
Je m'y ferai pêcheur
Dans le vivier,
Je pêcherai la carpe
Par amitié.

- Si tu t'y rends pêcheur
Dans le vivier,
Je m'y rendrai étoile
Au firmament :
En moi n'ai plus d'attente,
O fidèl' amant.

- Si tu t'y rends étoile
Au firmament,
Je m'y rendrai soleil,
Soleil brillant,
J'embrasserai l'étoile
A tout moment.

- Si tu t'y rends soleil,
Soleil brillant,
Je m'y ferai nonnette
Dans un couvent :
En moi n'ai plus d'attente,
O fidèl' amant!

- Si tu t'y fais nonnette
Dans un couvent,
Je m'y ferai moine,
Moine-z-en blanc,
Je confess'rai la nonne
Dans le couvent.

- Si tu t'y rends moine,
Moine-z-en blanc,
Je m'y rendrai malade,
Malade au lit :
En moi n'ai plus d'attente,
O fidèl' ami!

- Si tu t'y rends malade
Dans ton lit,
Je m'y rendrai docteur,
Panseur au lit,
Et je pans'rai la belle
Dedans son lit.

- Si tu t'y rends docteur,
Panseur au lit,
Je m'y rendrai morte
Dedans mon lit;
En moi n'ai plus d'attente,
O fidèl' ami!

- Si tu t'y rends morte
Dedans ton lit,
Je m'y rendrai Saint Pierre
Au paradis,
Je n'ouvrirai la porte
Qu'à mes amis.

- Si tu t'y rends Saint Pierre
Au paradis,
Tiens v'la mon cœur,
Mon cher ami,
En moi prends donc attente,
O, fidèl' ami!

(sorte de récitatif sur un chant triste et monotone,
sans aucun cachet.) [sic]

Ms. 2221, p. 88-91.
(Chants traditionnels et légendaires.)
Pontchâteau.

La mélodie recueillie par P.H. Berger, ajoute une autre veine aux airs déjà mentionnés par Coirault dans son étude : (*Formation...*, p. 487-519).

6,402 LES OISEAUX PARLENT-ILS ?

A)

Vivace.



Mon père a trois mou - lins mou - lins mon
père a trois mou - lins mou - lins les trois meuniers
s'en sont al - lés fa - lé - ri - don fa - lé - ri -
dé fa - lé - ri - don don - dai - ne.

Coirault : *Les oiseaux parlent-ils?*,
rubr. *Sages*, n° 708. À rapprocher aussi, dans la
rubr. *Moqueries*, des chansons n° 2406 à 2411.
Laforte : *L'embarquement de Cécilia*, I, 1-17 pp.

Étude : Coirault : *Formation...* p. 363-365.
Adj. Guériff : (*C'est dans la rue de Penestin*,
p. 119-120, 1t., var., 1m., comm.).

Mon père a trois moulins moulins (bis)
Les trois meuniers s'en sont allés
Faléridon, faléridé
Faléridon dondaine.

Les trois meuniers s'en sont allés (bis)
Faléridon, faléridé
Faléridon dondaine.

Dans leur chemin ont rencontré

Un' jolie fille tout à leur gré

Le plus jeune vous a demandé

Mignonne voulez-vous m'embrasser ?

Nanni car mon père le sarait

Hélas la belle qui li dirait ?

Les oisillons qui chant'nt au pré

Les oisillons ne parlent point

Bia fait quand ils sont ben apprints

Ils parlent français et latin

Que diront-ils dans leur latin ?

Bouteille ne vaut rien sans vin

Comme une fille sans amant.

Ms. 2223, p.456-458 et sq. (*Chants divers.*)
Guérande. Cl. Pavéc.

B) C'est dans la rue des plats d'étain.

C'est dans la rue des plats d'étain (bis)
Là où il y a-t-un écrivain
Gai, gai, l'aurai-je ma mie
Lan la l'aurai-je pas.

Là où l'y a-t-un écrivain (bis)
A chaque mot qu'il écrivait
Gai, gai, l'aurai-je ma mie
Lan la l'aurai-je pas.

Ma mignonnette embrassez mé.
Nenni ma mère le saurait.

Qui voulez-vous qui lui dira ?

Les oisillons qui volent au bois.

Les oisillons ne parlent pas.

Si fait quand on les apprend bien.

Ils parlent français et latin.

Que disent-ils dans leur latin

Que tous les hommes ne valent rien,

Et les garçons encore bien moins.

Ms. 2223, p. 357. (*Chants divers.*)
Sans origine.
Cf. aussi : *L'embarquement de Cécilia*.

6,403 AIMER N'EST PAS UN CRIME

Lento.



L'au - tre jour dans la plai - ne j'en - ten - dis
 sou - pi - rer L'au - tre jour dans la plai - ne j'en - ten - dis
 sou - pi - rer ah c'est la voix
 de ma maî - tres - se je m'en vais la re - con - so - ler.

Coirault : *Aimer n'est pas un crime*, rubr. *Petites scènes d'amour*, n° 1516.

Laforte : *Lâ-haut sur ces montagnes*, II, F-5.

Étude : Millien-Delarue (I, p. 95-106, 17t., 12m., comm.)

Guériff (I, p. 37-39.)

Adj. Garneret-Culot (II, p. 505-506, 2t., 2m. et III, p. 823, 1t., 1m.)

Redhon (I, p. 66, 68, 69, 3t., 3m.)

Dutertre (Chansons et Musiques traditionnelles du Québec, in *Anthologie de la musique traditionnelle française*, vol. 7, 1983, face B, n°6).

L'autre jour dans la plaine } bis
 J'entendis soupirer
 Ah ! c'est la voix de ma maîtresse
 Je m'en vais la reconsole.

Ms. 2221, p. 62 et sq.
 (Chants traditionnels et légendaires.)
 Pontchâteau. L'abbé Loyer.

Tiersot (*Alpes*..., p. 345), prétend qu'il existe deux types mélodiques différents pour cette chanson. S'il est vrai que leur présence est attestée dans de nombreux recueils, la liste n'est peut-être pas être close pour autant. L'air recueilli par l'abbé Loyer n'est pas sans rapport avec plusieurs mélodies notées par J.G. Penavaire pour le compte de Millien et éditées par G. Delarue. Faut-il voir sans doute, dans l'amalgame des couplets qui composent habituellement cette chanson, la possibilité d'emprunter la mélodie de l'un ou de l'autre. Avec la seule strophe notée ici, nous n'en déciderons évidemment pas. Tout au plus, peut-on signaler que la première phrase musicale, n'est pas sans rappeler le cheminement mélodique et cadentiel de la version Guériff (I, p. 39). Quant à une étude comparative globale, elle reste à entreprendre, comme le suggère G. Delarue.

6,404 LA FILLE DE PARTHENAY

A) Les filles du Loroux.

Coirault : *La fille de Parthenay*,
rubr. *Amourettes*, n° 1830.

Laforte : *La fille de Parthenay*, I, K-1.

Adj. Millien-Delarue (II, p. 21-22, 4t., 1m.)
Le Bris-Le Noac'h (II, p. 16, 1t., 1m.)

Allegretto.

Ce sont les fil - les du Lo - roux Grand Dieu qu'elles
sont jo - li - es. Il y'en a une par des - sus
tout pour qui mon coeur sou - pire voy - ez - vous J'ai - me le
mot, le pe - tit mot, j'ai - me le mot à ri - re.

Ce sont les filles du Loroux,
Grand Dieu, qu'elles sont jolies !
Il y en a un' par-dessus tout
Pour qui mon cœur soupire,
- Voyez-vous,
J'aime le mot, le petit mot,
J'aime le mot à rire.

Il y en a un' par-dessus tout
Pour qui mon cœur soupire,
Je lui demande un doux baiser ;
La bell' se mit à rire.
- Voyez-vous,
J'aime le mot, le petit mot,
J'aime le mot à rire.

Car si mon père le savait,
Il ne ferait que dire.

Et si ma mère le savait,
Ell' ne ferait qu'en rire.

Se souviendrait d'son temps passé,
Du temps qu'elle était fille.

Prenez-en deux, prenez-en trois ;
Mais n'allez pas le dire.

Ms. 2218, p. 236-237 et sq. (*Chants divers.*)
Bouguenais.

B) Blulette.

C'est dans la ville du Loroux
Qu'il y a trois joli's filles :
Il y en a un', par-dessus tout,
Pour qui mon cœur soupire.
- Voyez-vous,
Que j'aime le mot, tanla derira,
Que j'aime le mot à rire.

Il y en a un', par-dessus tout,
Je lui demande un doux baiser :
La bell' ne fait qu'en rire.
- Voyez-vous,
Que j'aime le mot, tanla derira,
Que j'aime le mot à rire.

Prenez-en un, prenez en deux :
Mais n'allez pas le dire.

Car si mon père le savait,
Il ne saurait qu'en dire.
(Il me ferait mourir.)

Mais si ma mère le savait,
Ell' ne ferait qu'en rire.

Se souvenant du joli temps.
Du temps qu'elle était fille.

La mélodie recueillie à Bouguenais est d'une veine bien connue. Elle est pratiquement identique dans une version vendéenne publiée par Rolland (II, p. 239), empruntée aux *Poésies populaires...*, t. VI, fets 444 et 465. Plus récemment, le recueil de Le Bris-Le Noac'h, en donne aussi une proche parente (II, p. 16, 1t., 1m.)

Ms. 2218, p. 235. (*Chants divers.*)
Sans origine.

6,405 MARGUERITE VEUT PASSER LE BOIS

Marguerite.

Allegretto.

Mar - gue - rite est au fond d'un bois



qui pleure et qui sou - pi - re, qui pleure et qui sou -



pi - re. Ell' vou - drait bien pas - ser le bois,



mais elle est trop pe - ti - te. Ga - lants qui vous mê -



lez d'ai - mer; ai - mez comme il fait mon ber - ger.

Coirault : *La fille de Parthenay*, rubr. *Amourettes*, n° 1830.

Cf. aussi : *Le passage du bois* (la fille du lépreux), rubr. *Occasions manquées*, n°1907.

Laforte : *La fille de Parthenay*, l. K-1 et *Le passage du bois*, l. K-7.

Adj. Millien-Delarue (II, AH-06, p. 21-22, 4t., 1m.)

Marguerite est au fond d'un bois
Qui pleure et qui soupire; (bis)
Ell' voudrait bien passer le bois,
Mais elle est trop petite.
Galants qui vous mêlez d'aimer,
Aimez comme il fait mon berger.

Ell' voudrait bien passer le bois,
Mais elle est trop petite; (bis)
Je le passerai z-avec vous,
Marguerite ma mie.
Galants, etc.

C'était de prendre un doux baiser,
Sur la bouche à sa mie.

Prenez-en un, prenez-en deux,
Mais n'allez-pas le dire.

Car si mon papa le savait,
Il m'en coût'rait la vie.

Mais si maman ell' le savait,
Ell' ne ferait qu'en rire.

Ms. 2218, p. 174-175 et sq. (*Chants divers.*)
Sainte-Marie

Si le motif d'introduction rappelle bien des occasions manquées, la chanson évolue ensuite vers une toute autre conclusion, à la faveur d'une même coupe strophique. Trébucq a recueilli le même argument et un air similaire (*Vendée...*, p. 92-93).

6,406 L'AMANT CONFESSEUR

A menuit de Noel
 Une de nos filles va à confesse
 [.....]
 Croyant bien que c'était un prêtre
 Elle ne croyait nullement
 Que c'était son fidèle amant.

J'y ai menti j'y ai juré
 Je dis des paroles malhonnêtes
 [.....]
 [.....]
 J'y ai menti avec dessein
 J'ai dit du mal de mon prochain.

La belle vous n'y faites pas bien
 De vous livrer à tant de vices
 Il faudrait mieux mal pour le bien
 Que vous n'avez eu jamais de malices
 Que d'avoir dit et mal parlé
 Finissez de vous confesser.

J'y ai encore un mot à dire
 Si vous avez l'honneur de m'entendre
 [.....]
 [.....]
 Je vous prie charitablement
 Ecoutez-moi cor un moment.

[.....]
 [.....]
 C'est d'un jeune voiturier
 Hélas que j'en suis amoureuse
 Je l'ai aimé je l'aime encor
 Je l'aimerai jusqu'à la mort.

Hélas, ma fille ce garçon là
 Est-il d'une bonne parentelle
 Il est d'une bonne parentelle assez
 Puisqu'il a l'honneur de m'y plaire.
 Mais pour vous dire la vérité
 Je n' sais là où ils l'ont trouvé.

Pour mieux vous confesser
 Il faudra revenir dimanche
 Vous sonnerez la cloche du couvent
 V' z'appellerez le père e grand' manches
 Il viendra vite à vous d'abord
 Finissez votre confiteor.

Confiteor mea culpà
 C'est par une rude pénitence
 Mais c'est d'aimer qui n' m'aime pas
 J'engage aussi ma confiance
 J'ai aimé pour mon malheur
 Il en coutera cher à mon coeur.

Ms. 2222, p. 234. (*Chants satiriques.*)
 Au Bourgneuf (Ile et Vilaine)
 M. de Florestan.

Coirault : *L'amant confesseur*,
 rubr. *Amourettes*, n° 1838.
Laforte : *L'amant confesseur*, II, C-1.

Adj. Guériff (I, p. 215-216)
 Millien-Delarue (II, p. 47-51, St., 3m.)

Version très lacunaire. Outre les crochets, qui signalent les manques, l'argument ne développe pas la dernière partie, où l'amant se fait reconnaître.

6,407 LA FILLE QUI DEMANDE CADEAUX AVANT CŒUR EN GAGE

Coirault : cf. *Voici la Saint-Jean*, rubr., *Petites scènes d'amour*, n° 1503, pp.

Laforte : cf. *Voici la Saint-Jean*, I, N-8, pp.

Ms. 2224, p. 31-32 et sq.

(*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger.

Air n° XXVIII :

« Première reprise manque une mesure : seconde reprise manque une mesure [...] alors mauvaise position des premières syllabes des vers ». Ms. 2224, p. 324.

Vif. %

Voi - ci la Saint Jean lan - de - ri - ret - te

qu'on fau - che les prés lan - de - ri - ré

qu'on fau - che les prés qu'on fau - che les prés.

Voici la Saint-Jean
Landeriette
Qu'on fauche les prés
Landeriré
Qu'on fauche les prés.

N'irai-je pas voir
Landeriette
Mon amant faucher
Landeriré
Mon amant faucher.

Bonjour mon amant,
Vous êtes mouillé.
J'ai lieu d'êtr' mouillé,
J'ai bien travaillé.
Combattre je viens,
Cent homm's bien armés.
De cent hommes, deux,
Deux ont demeuré.

Ton épée donne-moi,
J'aill' les achever.
D'épée je n'ai point,
Pour les achever.
Un coeur sincèr' j'ai,
Belle à vous donner.
La caill' s' prend point,
Assis au huchet. (ou chevet).

Les fill's on n'a point,
Pour les demander.
Leur promettre il faut,
Aussi leur donner.
D'épingl's des quart'rons,
Pour les attacher.
Des aunes de ruban,
Pour les bien coiffer.

6,408 L'AMIE RÉVEILLÉE PAR UNE ROSE

A)

B) Variante.

Là-bas sous un saule
La bell' s'endormit, (bis)
Par le chemin passe
Colin son ami.
Les gens qui s'entr'aiment
Se marieront-ils?
Par le chemin passe
Colin son ami (bis)
Il cueille une rose
Dans la main lui mit.
Les gens, etc.

A la réveillée,
Qui m'a mis ceci?

C'est votre amant belle,
Passant par ici.

A l'ombre d'un chêne
Les gens qui sont jeunes, jeunes
Pourquoi dorment-ils?

Il prit

L'odeur de la rose
La belle se réveillit.
Ah ah dit-elle
Qui m'a mis ceci?

C'est Colin la belle
Colin votre ami.

Mon amant, dit-elle,
Quel habit a-t-il?
Il avait des bas rouges,
Et un habit gris.
Ah! vraiment dit-elle,
Vraiment c'est bien lui.
Maudite soit l'heure,
Où je m'endormis.
Je l'aurais passée,
Avec mon ami.

Ah vraiment dit-elle
... bas noirs
Quel chemin prend-il?

Ms. 2224, p. 58. (*Chants divers.*) Sans origine.
Variante de Bouguenais.

Coirault : *L'amie réveillée par une rose*, rubr. *Endormies*, n° 1604.
Laforte : *La belle dormeuse et la rose*, I, G-9.

Adj. Garneret-Culot (II, p. 417, lt., 1m.)

6,409 LA DÉLAISSÉE AUX TROIS ROBES

A) Ma mie.

Là j'ai rê - vé la nuit pas -
sée. Là j'ai rê - vé
la nuit pas - sée que ma mie
é - tait mor - te, lan li - re; que
ma mie é - tait mor - te, lan la.

Coirault : *La délaissée aux trois robes ou les tristes noces*, rubr. *Abandonnées I*, n° 3409.

Laforte : *L'abandonnée aux trois robes*, I, B-4.

Étude : Doncieux (p. 338-350.)

Adj. Guériff (I, p. 151-152, 1t., 3m., comm.)

Garneret-Culot (I, p. 23-24, 1t., 1m.)

Là j'ai rêvé, la nuit passée,
Que ma mie était morte,
Lanlire;
Que ma mie était morte,
Lan la.

(bis)

Mon cheval tombe à deux genoux,
Sur trois boutons de rose.

Ms. 2218, p. 167 et sq. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Sellez, bridez-moi mon cheval,
Que j'aïlle voir ma mie,
Lanlire, etc.

(bis)

Des trois j'en ai cueilli la fleur,
Pour porter à ma mie.

Tenez, ma mie, voilà mon cœur,
Mettez-l'avec le vôtre.

B)

J'ai rêvé la nuit en dormant
Que ma mie était morte.

(bis)

Ma mie je suis venu ce soir
Vous prier à mes noces.

(bis)

Tant de loin que la vis venir
Voilà la mariée.

(bis)

Qu'on selle et bride mon cheval
Que j'aïlle voir ma mie.

(bis)

Ma belle si vous y venez
Ne changez point de robe.

(bis)

La mariée je ne suis point
Je suis la délaissée.

(bis)

Je ne fus point à mi-chemin
Que mon cheval tombe.

(bis)

La belle elle a mal entendu
Elle changea de trois sorte.

(bis)

La délaissée vous n'êtes point
Vous êtes la belle mariée.

(bis)

Il a tombé de deux genoux
Sur trois boutons de roses.

(bis)

L'une fut un satin blanc
L'autre couleur de rose.

(bis)

Des trois brins j'ai cueilli la fleur
Pour porter à ma mie.

(bis)

Et un damas violet
Pour paraître plus belle.

(bis)

Ms. 2224, p. 22 (*Chants divers.*)
Vieilleville

6,410 LE BAISER DE SOUVENANCE

Ce soir étant à table
J'entendais l'amour chanter
Ecoutez-là bien, ma belle,
Cette jolie chansonnette.
Qu'a composé sur vous!

- Qui sont ces gens malhonnêtes
Qui ont mal parlé de moi ?
- Ce sont vos amants, ma belle,
Que vous croyez si fidèles;
Non ma belle, ils ne le sont pas.

[.....]
Ils sont là-bas dans la plaine
A la chasse d'un sanglier.

Ce n'sont point des sangliers qu'ils chassent
Mais, ma belle, ce sont vos amours.
Vos amours votre avantage,
Votre petit cœur volage
Ma belle qu'ils auront un jour.

Ma belle je m'en vais dimanche
N'as-tu rien à me donner ?
- Que veux-tu que je te donne,
Je ne dois rien à personne
Ne t'ai-je pas assez donné ?

[.....]
Je t'ai donné une rose
La plus belle des roses
Que j'avais dans mon rosier.

Ms. 2224, p. 37. (*Chants divers.*)
Beauvoir.

Coirault : *Le baiser de souvenance*,
rubr. *Messages*, n° 407.

Laforte : *Rosignol du vert bocage*, II, N-7 pp.

Adj. Guériff (I, p. 225 pp., 1t., 2m.)
Garneret-Culot (II, p. 353, 1t., 1m.)
Millien-Delarue (II, p. 154-158, 6t., 5m.)

Tous les vers sont enchaînés dans le manuscrit. La segmentation proposée tient compte de la coupe habituelle, et suggère donc des lacunes. On aurait pu cependant composer cinq strophes de cinq vers, sans tenir compte de l'alternance FMFFM.

6,411 BEAU LABOUREUR DE VIGNES

Ronde.

Vigneron, vigneron,
Gué, lan lire, lan la ;
Beau laboureur de vigne,
Gué, lan lire, lan lire.

N'as-tu point vu passer,
Gué, lan lire, lan la ;
Marguerite ma mie ?
Gué, lan lire, lan lire.

Comment l'aurais-je vue,
Moi qui ne la connais guère.

J' li donn'rais cent écus,
Qui m'dirait : v'la ta mie.

Monsieur, quand elle est là,
Et entrez dans ma vigne.

La trouva sour un cep,
Dessour un cep de vigne.

L'embrassa par trois fois,
Sans aucun mot lui dire.

La quatrième fois,
La bell' se mit à dire.

Qu'est-c'-qu'ils vont dir' les gens ?
Les gens, qu'est-c'-qu'ils vont dire ?

On laiss'ra dir' les gens,
Les gens on laiss'ra dire.

Quand ils auront tout dit,
N'auront plus rien à dire.

Ms. 2218, p. 70-71. (*Chants de métiers.*)
Sans origine.

« A Vieillevigne, elle est moins complète et a un
couplet qui dit :
Belle comme le jour :
Blanche comme un cigne
La lire
Blanche comme un cigne
Oh ! gué lon la. »

Coirault : *Beau laboureur de vignes*, rubr. *Petites scènes d'amour*, n° 1524.
[Voir aussi le n° 07,23 : *Les gens, laissez les dire*, sur un thème voisin].

6,412 LA FILLE QUI A PEUR DE MANQUER D'ARGENT

J'ai fait l'amour à ma brune
 Ah ! je ne sais si je l'aurai, (bis)
 Cette aimable brunette.

Adj. Millien-Delarue (II, p. 59-63, 7t., 2m.)

Un jour passant devant sa porte,
 Marie, mignonne y dormez-vous (bis)
 Dans votre lit seulette ?

.....
 N'y a-t-il point d'moment dans la nuit (bis)
 Que l'amour vous réveille.

.....
 Toute la nuit je pense en vous, (bis)
 Mon cher amant, que j'aime.

Le beau galant la prit
 Allons la bell' nous promener (bis)
 En haut dedans la plaine.

Nous entendrons le violon
 L'amour qui nous réveille (bis)
 Ingrat tu m'abandonnes.

Tu m'y laisses en embarras
 Dans ce pays étrange
 Si j'ai cinq sous en mon valant
 Je ne sais où les prendre.

Pour de l'argent tu t'y chagrines
 Allons la belle nous en gagnerons (bis)
 Si nous avons du courage.

Ms. 2224, p. 23 (*Chants divers.*)
 Vieillevigne. Donné par Angèle.

6. 5. Au bord de l'eau

6,501 LA CLAIRE FONTAINE

Le bouton de rose.

Coirault : *La claire fontaine*,
rubr. *Abandonnées I*, n° 3415.
Laforte : *A la claire fontaine*, I, G-10.

Parmi plusieurs études : Bénichou (p. 122-126.)
Doncieux (p. 465-471.)
Adj. Guériff (I, p. 94 : 1t., de Cl. Pavéc, p. 201, 1t.,
3m., comm.)
Garnet-Culot (II, p. 371-372, 2t., 2m., p. 538-539,
2t., 2m., et III, p. 786-787, 2t., 1m.)
Redhon (III, p. 24, 1t., 1m.)
Millien-Delarue (II, p. 161-170, 12t., 13m.)

A la claire fontaine,
Dondaine,
Mes mains m'y suis lavé,
Don dé.

Mes mains m'y suis lavé; (bis)
A la feuille du chêne,
Dondaine,
Me les suis essuyées,
Dondé.

Me les suis essuyées; (bis)
A la plus haute branche,
Dondaine,
Le rossignol chantait,
Dondé.

Chante, beau rossignol,
Tant que tu as l'cœur gai.

Le mien n'est pas de même,
Il est bien affligé.

Pierre, mon ami Pierre,
A la guerre est allé.

Pour un bouton de rose,
Que j' lui ai refusé.

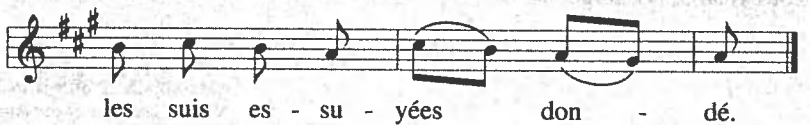
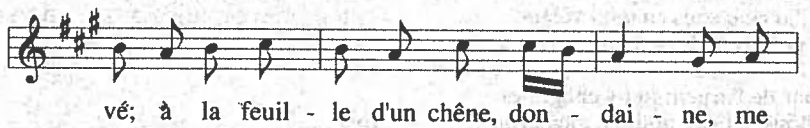
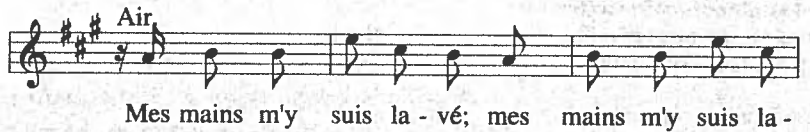
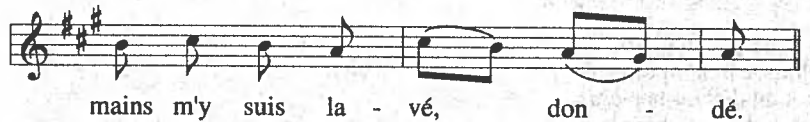
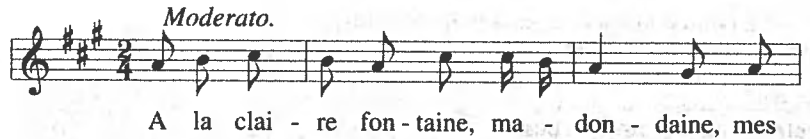
Je voudrais que la rose,
Fût encore au rosier.

Et que mon ami Pierre,
Fût encore à m'aimer.

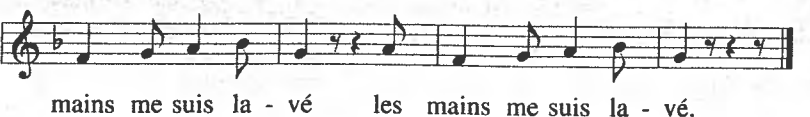
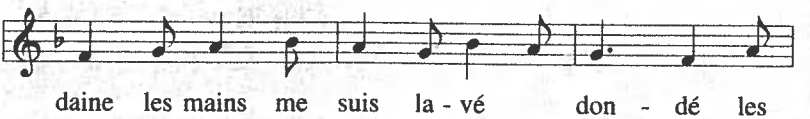
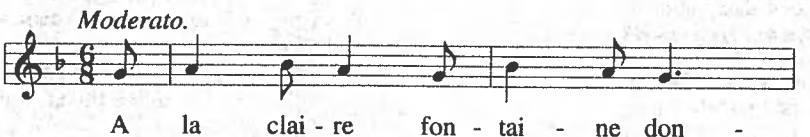
Ms. 2218, p. 284-285 et sqq.
(*Chants divers.*) Bouguenais.
La seconde mélodie
provient de Machecoul. Mme de la Nicollière.

A)

Introduction.



B)



C) La claire fontaine.

En revenant des nocés,
Dondaine,
Bien las, bien fatigué
Dondé,
Bien las, bien fatigué.

Près la claire fontaine,
Dondaine,
Les mains me suis lavé,
Dondé,
Les mains me suis lavé.

A la feuille d'un chêne,
Me les suis essuyés.

A la plus haute branche,
Le rossignol chantait.

Chante, rossignol, chante,
Puisqu' tu as le cœur gai.

Le mien n'est pas de même,
Car il est affligé.

C'est mon ami Pierre,
Qui avec moi s'est brouillé.

C'est pour une rose,
Que je lui refusai.

Je voudrais que la rose,
Fût encore au rosier.

Et que mon ami Pierre,
Fût encore à m'aimer.

Ms. 2218, p. 286-287. (*Chants divers.*)
Sans origine.

D) Le rossignol.

En m'promenant à l'ombre
Je me suis fatigué (bis)
Au bord d'une fontaine
Je me suis reposé.
Tridera la la la la lère
Tridera la la la la la.

Au bord d'une fontaine
Je me suis reposé
L'eau était si claire
Que je m'y suis lavé.
Tridera, etc.

Puis aux feuilles d'un chêne
Je me suis essuyé.
Dans la plus haute branche
Le rossignol chantait.

Chante, rossignol chante,
Toi, qui as le cœur gai.

Le mien n'est pas de même,
Il est bien affligé.

L'un de mes camarades,
Vient de m'abandonner.

Pour un bouton de rose,
Que j'ai refusé.

Ah! je voudrais encore
Que la ros' fut au rosier.

Et qu' le rosier lui-même,
Ne fût jamais planté.

Et que celui qui sème,
Ne l'eut jamais semé.

Et qu' le jardinier même,
N'eut jamais existé.

Ms. 2223, p. 396-397. (*Chants divers.*)
Landes-Genusson. L'abbé Jourdain.

E)

A la claire fontaine
Dondaine
Les mains me suis lavé
Dondé.

Les mains le suis lavé (bis)
A la feuille d'un chêne
Dondaine
Les mains m'suis essuyées
Dondé.

A la plus haute branche,
Le rossignol chantait.

Chante beau rossignol
Toi qui as le cœur gai.

Le mien n'est pas de même,
Il est bien affligé.

C'est ma jolie maîtresse,
Qu'on mène fiancer.

Pour un bouton de rose,
Que j' lui ai refusé.

Je voudrais que la rose,
Fut encor au rosier.

Et ma jolie maîtresse,
Fut encore à m'aimer.

Ms. 2223, p. 398-399. (*Chants divers.*)
Vielleveigne. V. Allain.

Dans le Saphir, livre des salons publié sous la direction du Bibliophile Jacob par la librairie Louis Janet, il y a quelques années, on trouve une petite nouvelle qui se passe en Normandie par Charles Deslys où se trouve la chanson suivante :

F)

Chante, rossignol chante,
Toi qui a le cœur gai,
Le mien n'est pas de même,
Il est bien affligé.
Tra la la.

De c'que mon ami Pierre,
Tout en pleurs m'a quittée,
Pour un bouton de rose,
Qu'à un autre j'ai donné.
Tra la la.

Je voudrais que la rose,
Fût encore au rosier.

Et que mon ami Pierre,
Fût encore à mes pieds.

Ms. 2223, p. 400. (*Chants divers.*)

G) Autres refrains.

A la claire fontaine
Dondaine, ma dondaine
Les mains me suis lavé
Dondaine ma lon la la
Les mains me suis lavé
Dondaine ma dondé.

Ms. 2223, p. 399. (*Chants divers.*)
Saint-Brieuc. M. Marres.

M'en revenant des noces
Dondaine ma dondaine
Des noces bien fatiguée
Dondaine ma dondaine
Des noces bien fatiguée
Dondaine ma dondé.

Ms. 2223, p. 396. (*Chants divers.*)
Derval.

6,502 LA BELLE AU JARDIN D'AMOUR

A)

La belle est au jardin d'amour,
Elle y a passé la semaine ;
Léridon, léridondaine.

Son père la cherche partout
Et son amant en est en peine ;
Léridon, léridondaine.

Faut demander à ce berger
S'il n'a point vu la beauté même :
Léridon, léridondaine.

Berger, berger, n'as-tu pas vu
Par ici passer une belle ?
Léridon, léridondaine.

Elle est là-bas dans le vallon,
Assise au bord d'une fontaine ;
Léridon, léridondaine.

Qui dans ses mains tient un oiseau
A qui elle conte sa peine ;
Léridon, léridondaine.

Petit oiseau, que tu es heureux
D'être entre les mains de ma belle ;
Léridon, léridondaine.

Moi qui suis son fidèle amant,
Je ne saurais m'approcher d'elle ;
Léridon, léridondaine.

Faut-il être auprès d'un ruisseau,
Et endurer la soif extrême ;
Léridon, léridondaine.

Faut-il être auprès d'un rosier,
Sans pouvoir y cueillir la rose ;
Il y a si longtemps qu'elle est éclos.

Cueillez-là, mon amant, cueillez ;
Cueillez-là donc la jolie rose,
Car c'est pour vous qu'elle est éclos.

Ms. 2218, p. 215-216.
Sans origine. = Ms. 2224, p. 49. (*Chants divers.*)
Pays de Retz

Coirault : *La belle au jardin d'amour*,
rubr. *Amourettes*, n° 1801.

Laforte : *La belle au jardin d'amour*, I, G-15.

Études : Doncieux (*Romancero...*, p. 441 et sqq.)
Benichou (*Nerval...*, p. 96-99.)
Adj. Garneret-Culot
(II, p. 362, 1t., 1m., et III, p. 992, 1t.)
Le Bris-Le Noac'h (I, p. 24, 1t., 1m.)
Millien-Delarue (II, p. 23-25, 7t., 2m.)
Dutertre (*Musique traditionnelle des pays de
France*, vol. I, Paris, Le Chant du Monde, 1975,
face A, n° 1 a.)

B)

La belle est au jardin d'amour (bis)
C'est pour y passer la semaine
Laridon laridondaine.

Petit oiseau que tu es heureux (bis)
De savoir les peines de ma belle
Laridon laridondaine.

Son père qui la cherche partout (bis)
Son bel amant en est en peine
Laridon laridondaine.

Moi qui suis son fidèle amant (bis)
Je ne puis pas m'approcherd'elle
Laridon laridondaine.

Faut demander à ce berger (bis)
S'il n'a point vu passer Hélène.
Laridon laridondaine.

Ah ! si dit-il, je l'ai bien vue (bis)
Assise au bord de la fontaine
Laridon laridondaine.

Ms. 2223, p. 364. (*Chants divers.*)
Bouguenais.

Qui dans sa main tient un oiseau (bis)
Nuit et jour lui conte ses peines.
Laridon laridondaine.

C)

Nous sommes ici en bonne maison
Il faut y passer la semaine
Leridon don
Leridondaine.

Moi qui est son fidèle amant
Je l'y ai bien fait l'amour sept ans
Leri, etc.

La belle va au jardin d'amour
Pour cueillir la marjolaine
Leri, etc.

Je n'en ai encore pas su une
Faut-il être dessus le bord de l'eau
Ni pouvoir boire dans la fontaine
Leri, etc.

Elle n'en a pas cueilli trois brins
Que son mari est en peine.
Leri, etc.

Faut-il être tout prêt du rosier
Ne pouvoir cueillir la rose
Il y a si longtemps qu'elle est éclore
Leri, etc.

Il s'en va la cherchant partout
N'auriez-vous point vu Madeleine
Leri, etc.

Six fois six fois je la z'ai vue
Assise sur le bord d'une fontaine
Leri, etc.

Ms. 2223, p. 366-367. (*Chants divers.*)
La Charlière.

Qui dans ses mains tient un oiseau
A qui la belle conte ses peines
Leri, etc.

Petit oisillon que tu es heureux
De savoir les peines de ma belle
Leri, etc.

6,503 LA FILLE AU CRESSON

A)

Moderato.

Quand j'é - tais chez mon pè - re

Quand j'é - tais chez mon pè - re Pe - tite à

la ti - ti la ri - ti, ton ton la - ri

ton, Pe - tite à la mai - son.

Coirault : *La fille au cresson*, rubr. *Petites aventures au bord de l'eau*, n° 1722.
Laforte : *La fille au cresson*, I, H-4.

Adj. Guériff (I, p. 99, p.135.)

Morand (p. 248-249.)

Le Bris-Le Noac'h (I, p. 25, 1t., 1m., II, p. 21, 27, 37, 3t., 3m.)

Gagné-Poulain (p. 363-375, 1t., 1m., comm.)

Garneret-Culot (II, p. 396, 1t., 1m.)

Redhon (II, p. 56, 1t., 1m., III, p. 22, 1t., 1m.)

Dutertre (*Musique traditionnelle du Poitou*, in *Anthologie de la musique traditionnelle française*, vol. 6, 1980, face B, n°3b).

Quand j'étais chez mon père (bis)
 Petite à la titi, la riti,
 Ton ton, lariton,
 Petite à la maison.

Il m'envoyait aux landes (bis)
 Pour cueillir du titi, la riti,
 Ton ton, lariton,
 Pour cueillir du cresson.

La fontaine était creuse,
 Coulée je suis au fond.

Sur le grand chemin passe,
 Trois cavaliers barons.

Regardent à la fontaine,
 Ils vir'nt la belle au fond.

Que donneriez-vous, belle,
 Qui vous tir'rait du fond ?

Tirez, tirez, dit-elle,
 Après ça nous verrons.

Quand la belle fut tirée,
 S'en court à la maison.

Elle monte à sa fenêtre,
 Et chante une chanson.

Ce n'est point ça la belle,
 Que nous vous demandons.

Ce sont vos amourettes,
 Et votre cœur mignon.

Mes amours sont promises,
 A un gentil garçon.

Des amoureux, dit-elle,
 Nous vous en fricass'rons.

Dans un' poêle à châtaignes,
 Qui n'aura point de fond.

Ms. 2218, p. 261-262 et sq. (*Chants divers.*)
 Bouguenais.

B)

Allegretto presto.

Fa - li - ra don don, quand j'é - tais chez mon
 pè - re, Fa - li - ra don don, quand j'é - tais chez mon
 pè - re, Fa - li - ra don don, Pe -
 tite à la mai - son. Fa - li -
 ra don don, Pe - tite à la mai - son

Falira don don, } bis
 Quand j'étais chez mon père,
 Falira don don, } bis
 Petite à la maison.

Falira don don, } bis
 Il m'envoyait aux landes,
 Falira don don, } bis
 Pour cueillir du cresson.

La fontaine était creuse,
 Tombée je suis au fond.

Par le grand chemin passe,
 Trois chevaliers barons.
 Que donneriez-vous belle,
 Pour vous tirer du fond ?

Tirez-moi va, dit-elle,
 Après ça nous verrons.

Quand la bell' fut tirée,
 S'en fut à la maison.

Elle ouvrit sa fenêtre,
 Leur dit une chanson.

Ce n'est pas ça, la belle,
 Que nous vous demandons.

C'sont vos amours, la belle,
 Si nous les méritons.

Mes amours, leur dit-elle,
 Nous vous en fricasserons.

Dans la poêle aux châtaignes,
 Qui n'aura point de fond.

Ms. 2218, p. 269-270 et sq. (*Chants divers.*)
 Bouguenais.

C)

Vif.

Gai la, la, la quand j'é - tais chez mon
père, gai ma don - don pe -
tite à la mai - son, gai, gai! gai
ma don - don pe - tite à la mai - son.

Gai la la la! } bis
Quand j'étais chez mon père,
Gai ma dondon,
Petite à la maison,
Gai, gai!
Gai ma dondon
Petite à la maison.

Gai la la la! } bis
M'envoie à la fontaine,
Gai ma dondon,
Pour cueillir du cresson,
Gai, gai!
Gai ma dondon
Pour cueillir du cresson.

La fontaine était creuse,
Je suis tombée au fond.

Par le grand chemin passe,
Trois cavaliers marons.

Regardent la fontaine,
Voient la belle au fond.

- Que donneriez-vous, belle,
Pour vous tirer du fond?

- Tirez-moi, leur dit-elle,
Après ça nous verrons.

Quand la bell' fut tirée,
S'encours à la maison.

Se mit à sa fenêtre,
Leur chante une chanson.

- Ce n'est point ça, la belle,
Que nous vous demandons.

Ce sont vos amours, belle,
Si nous les méritons.

Mes amours, ce dit-elle,
Sont pas pour des marons.

Dans un' poêle à châtaignes,
Nous vous les fricasserons.

Voilà comm' sont les filles,
Ell's attrapent les garçons.

Ms. 2223, p. 382-385 et sq.
(*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger. Air n° VII :

« Me paraît bon tant pour la régularité des phrases
musicales que pour le rythme bien suivi et non
coupé ». Ms. 2224, p. 323.

D) Ronde.

Quand j'étais chez mon père } bis
Petite Jeanneton
On m'envoie à la fontaine
Oh! verdin, verdillette
Pour cueillir du cresson
Verdillette, verdillon.
Verdin, verdin, verdillette.
Verdin, verdin, verdillon.

Variante de la fin :

C'est votre cœur volage (bis)
Savoir si nous l'aurons
Mon père l'a promis
Oh! verdin, verdillette
A un autre garçon
Verdillette, verdillon.
Verdin, verdin, verdillette,
Verdin, verdin, verdillon.

Mon père l'a promis (bis)
A un autre garçon
Qui est sur la rivière
Oh! verdin, verdillette
A pêcher du poisson,
Verdillette, verdillon.
Verdin, verdin, verdillette,
Verdin, verdin, verdillon.

D)

Allegretto.

Quand j'é - tais chez mon pè - re
pe - ti - te Jean - ne - ton On m'en - voie à
la fon - tai - ne au ver - din, ver - dil - let - te
pour cueil - lir du cresson ver - dil - let - te
ver - dil - lon ver - din ver - din ver - dil - let - te
ver - din ver - din ver - dil - lon ver - din ver - din
ver - dil - let - te ver - din ver - din ver - dil - lon.

Ms. 2223, p. 387 et sq. (*Chants divers.*)
Chatellerault. P.H. Berger. Air n° V :
«[...]Chantée dans les fêtes de famille à la
campagne [et] en usage dans tous les villages du
Poitou [...]La mélodie en est gracieuse et fort
dansante.» Ms. 2224, p. 325.

E)

Allegretto.

Quand j'é - tais chez mon pè - re, Le - ri -
ti, ton ton, le - ri - tai - ne, Pe - tite à la mai -
son, Le - ri - ton, sur le - ri - ti sur le - ri - ton
sur le - ri - ti ton ton le - ri - ton Pe - tite à la mai - son.

Quand j'étais chez mon père, (bis)
Leriti ton ton leritaine.
Petite à la maison
Leriton, sur leriti.
Sur leriton, sur leriti. (bis)
Ton, ton leriton,
Petite à la maison.

Ms. 2218, p. 263 et sq. (*Chants divers.*)
Savenay. Cl. Pavée.

F)

Quand j'étais chez mon père
Et bon bon bon la bouteille
Petite à la maison
La bouteille est bon bon bon
Petite à la maison
La bouteille est bon garçon.
etc. etc.
Il passe trois cavaliers dragons.

Derniers couplets :

Mon petit cœur, dit-elle,
N'est pas pour ces poltrons.

C'est pour les gens de guerre,
Qu'ont la barbe au menton.

Dessus le haut du casque,
Un beau plumet dragon.

Le fusil sur l'épaule,
L'épée au ceinturon.

Ms. 2223, p. 388. (*Chants divers.*)
Vannes. M. Rosenzweig.

G) Différents refrains sur lesquels se chante la chanson précédente:

Quand j'étais chez mon père,
Rouli, roulon, roulette,
Petite à la maison,
Rouli, roulette,
Petite à la maison,
Rouli, roulon.

Quand j'étais chez mon père,
Lon lan la, la bouteille,
Petite à la maison,
La bouteille au bon bon bon,
Petite à la maison,
La bouteille au bon garçon.

Quand j'étais chez mon père,
Buvons, nous en allons,
Petite à la maison,
Il faut boire, il faut boire,
Petite à la maison,
Buvons, nous en allons.

Quand j'étais chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Petite à la maison,
Gai, gai,
Petite à la maison.

Quand j'étais chez mon père,
Petite à la maison, (bis)
La chandell' de rousine
Fait danser l' rigodon.

Quand j'étais chez mon père,
Petite, à la titi miriti,
Ton ton mironton,
Petite à la maison.

Quand j'étais chez mon père,
Dondaine,
Petite à la maison,
Don don.

Ms. 2218, p.265-266. (*Chants divers.*)
Sans origine.

H)

Quand j'étais chez mon père,
Petite à la maison, (bis)
M'envoie à la fontaine,
Pour cueillir du cresson.
T'endormir, t'endormir, belle,
T'endormir n'est pas bon.

Ms. 2223, p. 386. (*Chants divers.*)
Tiffauges. M. Gustin.

I)

Quand j'étais chez mon père,
Roulon, rouli, roulette,
Petite à la maison,
Roulette, roulon.

Ms. 2223, p. 389. (*Chants divers.*)
Vieilleville. Vieilleville.

Coirault a souligné « l'extraordinaire succès » de cette chanson dans son étude (*Formation...*, p. 338-353). Les recueils Guéraud le confirment bien, par le nombre de versions recueillies. Si l'argument est des plus stables, on retiendra en revanche l'apport de ces quinze refrains, suggérant autant de familles mélodiques, dont cinq sont ici notées.

6,504 LA FILLE QUI SE TORD LE PIED

C'était une jeune fille
 Verduron, verduron, la verdille
 En passant son pied s'entortille
 Verduron, verduron, la verdille
 Ell' tomba dans l'eau tout son long
 La verdriette, la verdrillon.

Ell' tomba dans l'eau tout son long
 La verduron, la verdille
 Par là passe un baudrille
 Verduron, verduron, la verdille
 Qui la pêcha comme un poisson
 La verdriette, la verdrillon.

Devinez ce qu'il en a fait
 Verduron, verduron, la verdille
 La maria avec son garçon.
 La verdriette, la verdrillon.

Ms. 2224, p. 133. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

Parodie de la fille au cresson, composée par
 Mme Favart, pour sa pièce *Jeannot et Jeannette*
 (sc. XIII, t. V de l'édition de 1763).
 (Note de G. Delarue.)

6,505 L'ÉPINE DANS LE SOULIER

M'en vais à la fontaine
 L'épine dans mon soulier (bis)
 Un officier vient me l'a a, vient me l'o o,
 Vient me l'ôter.
 Lon farira dondaine
 Lon farira dondé.

Un officier vient me l'ôter,
 Lon farira dondé (bis)
 Pour sa peine veut m'en a a, m'en ou ou,
 Veut m'embrasser.
 Lon farira dondaine
 Lon farira dondé.

Non je n'embrasse point d'officier,
 Je garde tout pour mon berger.
 Non pas pour ces diables d'officiers.

Ms. 2224, p. 39. (*Chants divers.*)
 Tiffauges. M. Gustin.

Cf. aussi : *Le cordonnier et la jeune fille qui a trop
 dansé*, (n° 6,602.)

Coirault : *L'épine dans le soulier*, rubr.
Amourettes, n° 1828. Cf. aussi : *Le cordonnier et la
 jeune fille qui a trop dansé*, même notice.
Laforte : *L'épine au pied*, I, O-17.

6,506 LA BAIGNEUSE QUI DIALOGUE AVEC LE POMMIER

Derrière chez mon père (bis)
 Ma gente bergère
 Il y a un pommier doux
 Bergère l'amour.

Il y a un pommier doux (bis)
 Pommier de douces pommes
 Ma gente bergère
 Que tu es chargé de fleurs
 Bergère mon cœur.

Que tu es chargé de fleurs (bis)
 Je n'en suis pas tant chargé
 Ma gente bergère
 Que ton cœur est d'honneur
 Bergère mon cœur.

Que ton cœur est d'honneur (bis)
 N'y faut qu'une gelée
 Ma gente bergère
 Pour abattre tes fleurs,
 Bergère mon cœur.

Pour abattre tes fleurs, (bis)
 N'y faut qu'un tour de langue
 Ma gente bergère
 Pour perdre ton honneur
 Bergère mon cœur.

Ms. 2224, p. 142. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

Coirault : *La baigneuse qui dialogue avec le
 pommier*, rubr. *Petites aventures au bord de
 l'eau*, n° 1720.

Laforte : *La fille qui se noie*, I, L-1.

6,507 LA JEUNE FILLE ET LE CABOCHAT

Ce sont trois jeunes filles
Bon!
Ce sont trois jeunes filles;
Ma lon lanla! } bis
Tout* les trois du Pé-bas.

Ly a un' qui coud en linge
Bon!
Ly a un' qui coud en linge
Ma lon lanla! } bis
Et l'autre en menu drap.

Et l'autre les regarde,
Ma sœur que fais-tu là?

J'y vois et j'y regarde,
Gentilhomme à cheva'.

Qu'est armé de toute arme,
Jusqu'à son garde bras.

En passant la rivière,
Son garde bras tomba.

Qui s'ra la fille heureuse,
Qui me le ramass'ra.

Encor bien plus heureuse,
Celle qui m'épousera.

Je lui f'rai porter robe,
Robe à grands falbalas.

Coiffure à la dentelle,
Soulier de taffetas!

Ms. 2224, p. 141. (*Chants divers.*)
Sans origine

Coirault : *La jeune fille et le cabochat*, rubr.
Badines, n° 314.

Une seule autre version est mentionnée au fichier Coirault : celle de Barbillat (1930, I, p. 81).

6,508 LE PLONGEUR NOYÉ

A)

Moderato.



La fille du roi d'Es - pa - gne, lan - la la
fille du roi d'Es - pa - gne; veut ap - prendr'
un mé - tier, di - gue - don, ma don - dai - ne,
veut ap - prendr' un mé - tier, di - gue - don, ma don - dé.

Coirault : *Le plongeur noyé*, rubr. *Petites aventures au bord de l'eau*, n° 1723.

Laforte : *Le plongeur noyé*, I, B-12.

Adj. Guériff (I, p. 125, 1t., 1m.)
Le Bris-Le Noac'h (III, p. 31, 1t., 1m.)
Morand (p. 108, 1t., 1m.)
Garneret-Culot (I, p. 28, 1t., 1m.)
Redhon (I, p. 30, 1t., 1m.)

Falira la la,
La fill' du roi d'Espagne;
Falira don dé, } bis
Veut apprendre un métier.

Falira la la,
Quel métier veut-elle prendre?
Falira don dé, } bis
A coudre ou à filer.

A faire la lessive;
La faire et la laver.

Prend la chemis' de son père;
Elle s'en va la laver.

Du premier coup qu'elle frappe;
Son badras* a cassé.

Du second coup qu'elle frappe;
Ses anneaux ont tombé.

Du troisième coup qu'elle frappe;
Elle s'est mise à pleurer.

S'n amant pass' par la porte ;
Li a dit et demandé :

Qu'avez-vous donc la belle,
La belle, à tant pleurer ?

C'est les anneaux d'mes noces ;
Dans la mer sont tombés.

Du premier coup qu'il plonge ;
Na jà rien apporté.

Du second coup qu'il plonge ;
Les anneaux ont dindé.

Du troisième coup qu'il plonge ;
Je suis garçon noyé.

Ne dites point à ma mère ;
Que je suis garçon noyé.

Dites plutôt à mon père ;
Que je suis marié.

A la plus jolie fille ;
Qui soit dans l'évêché.

Dans l'évêché de Nantes ;
Et çuila de Poitiers.

* *le battoir à battre le linge.*

Ms. 2218, p. 271-272 et sq. (*Chants divers.*)
Sans origine. Air noté par Mlle Morin (Nantes).

B)

Allegretto.

A Nantes lia un plongeur Vi - ve la
Loire à Nantes lia un plongeur vi - ve la
Loire qui sa - vait bien plon - ger vi - ve la
Loire la Loire qui sa - vait
bien plon - ger vi - ve les ma - ri - niers.

Ms. 2223, p. 87-88 et sq. (*Chants divers.*)
Nantes. M. de Florestan.

A Nantes l'y a un plongeur, vive la Loire (bis)
Qui savait bien plonger, vive la Loire, la Loire
Qui savait bien plonger, vive le marinier.

Dans son chemin rencontre, vive la Loire (bis)
Une belle qui pleurait, vive la Loire, la Loire
Une belle qui pleurait, vive le marinier.

Qu'avez-vous donc la belle,
Qu'avez-vous à pleurer.

J'ai perdu ma compagne,
Ma bague bien-aimée.

Nc pleurez pas la belle,
Vot're bague vous l'aurez.

Du premier coup qu'il plonge,
Au fond il a touché.

Le second coup qu'il plonge,
La bague il a touché.

Le troisième coup qu'il plonge,
Au fond il est resté.

Sa mère par la fenêtre,
Elle s'est mise à pleurer.

Ne pleurez pas, Madame,
Nous le ferons enterrer.

Dans le jardin de ma tante,
Sous trois beaux lauriers.

C) Ronde.

Au jardin de mon père,
Vive l'amour!
Il y a un vivier;
Vive lan lon lalire
Il y a un vivier
Vive le laurier!

Les chevaux y vont boire
Vive l'amour!
Les cannes y plonger
Vive lan lon lalire
Les cannes y plonger
Vive le laurier!

La fille aînée de mon père,
Sa coiffure y va laver.

Son batouller est d'or,
Son lavouer est argenté.

Di premier coup qu'elle frappe,
Ses anneaux ont cassé.

Du second coup qu'elle frappe,
Dans l'eau ils sont tombés.

La fille était jeunette,
Elle se mit à pleurer.

Par le chemin il passe,
Le fils d'un marinier.

Qui lui demande : belle!
Qu'avez-vous à pleurer?

Les anneaux de mes noces,
Dans l'eau ils sont tombés.

Que donneriez-vous, belle,
Qui vous les tirerait?

J'ai cent écus en bourse,
J'en donnerai la moitié.

Le garçon s'y débotte
Dans l'eau il s'est plongé.

Du premier coup de nage,
Il les amène au le pied.

Du second coup de nage,
Le garçon s'est noyé.

Rosignolet sauvage,
Qui chante dans ces verts prés.

Ne va pas dire au pays,
Que je suis noyé.

Va-t-en plutôt leur dire,
Que je suis marié.

A la plus jolie fille,
Que la terre ait portée.

Elle a les cheveux d'or,
Les sourcils argentés.

Elle a les joues vermeilles
Comme une rose au rosier.

Ms. 2223, p. 85-86. (*Chants divers.*)
Saint-Brieuc. M. Marres.

D)

Falira la la,
Le port de la Rochelle
Falira dondé,
C'est un beau port de mé. (*mer*)

Falira la la,
Les chevaliers vont boire;
Falira dondé,
Les femmes y vont laver.

Une y porte la selle*
Et l'autre le badoué**.

Le premier coup qu'elle frappe;
Se frappe sur les doigts.

La belle elle s'est assise,
Sur la selle à pleurer.

De par le chemin passe
Trois jeunes cavaliers.

Lui ont demandé : Belle;
Qu'avez-vous à pleurer?

Les clefs de ma ceinture,
Dans la mer ont tombé.

Cent écus de ma bourse;
Mon p'tit cœur a gagés. (*gagner*)

Le galant s'y dépouille,
Dans la mer s'est jeté.

A la première plonge;
Il n'a rien trouvé.

A la seconde plonge;
Aux clefs il a touché.

A la troisième plonge;
Le galant s'est noyé.

La mère à la fenêtre;
Qui voit son fils noyé.

Tais-toi, tais-toi bonne femme;
Nous l' ferons enterrer.

Nous plant'rons sur sa tombe;
Un' bell' branch' d'oranger.

Tous les oiseaux du ciel;
Viendront s'y reposer.

**petit banc*

***battoir pour battre le linge*

Ms. 2218, p. 275-277. (*Chants divers.*)
Sans origine.

E) La Danae.

C'était une frégate
La la (*ou bien : longué*)
C'était une frégate
Nommée la Denoë
Digue don, ma dondaine
Nommée la Denoë
Digue don ma dondé.

Qui allait de côte en côte
La la
Qui allait de côte en côte
Sans jamais rien trouver
Digue don, ma dondaine
Sans jamais rien trouver
Digue don ma dondé.

Aborde sur une roche,
La frégate a coulé.

Sur trois ou quatre cents hommes
Ils se sont tous noyés.

N'y avait qu'un quartier-maître
Qui savait bien nager.

En arrivant à terre,
Trouve sa belle à pleurer.

Qu'avez-vous donc la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

J'ai beau pleurer dit-elle,
O s'y m'y tourmentait.

Les clefs d'or à mon père,
Dans la mer sont tombées.

Que donneriez-vous, belle
Qu'irait vous les chercher ?

Cent écus de ma bourse,
Je vas vous les compter.

Le galant s'y dépouille,
Dans la mer s'est jeté.

Le premier coup de plonge,
Du sable a-t-apporté.

Le second coup qu'il plonge,
Les clefs ont drelinde.

Le troisième coup de plonge,
Le galant s'est noyé.

Le père à sa fenêtre,
Qui voit son fils noyé.

Faut-il pour une fille,
Que mon fils s'est noyé ?

Tais-toi, tais-toi bonhomme,
Nous le frons enterrer.

Nous plant'rons sur sa tombe,
Une bell' branche d'oranger.

Tous les oiseaux du ciel,
Viendront s'y reposer.

(*autre refrain*)

C'était une frégate
Nommée la Denoë
Qu'iallait de côte en côte
Sans jamais rien trouver.
Adieu donc mes amourettes,
Jamais je n'les reverrai.

Ms. 2223, p. 80-82. (*Chants divers.*)
Bouguenais.

F)

C'est une jolie frégate (bis)
Dans la mer s'est noyée
Digue don ma dondaine
Dans la mer s'est noyée
Digue don ma dondé.

Le fils du contremaître (bis)
De rive en rive a erré
Digue don ma dondaine
De rive en rive a erré
Digue don ma dondé.

Dans son chemin il trouve,
Une fille à pleurer.

Qu'avez-vous donc la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

J'ai bien le lieu dit-elle,
De me chagriner.

Les clefs d'or de mon père,
Dans la mer sont tombées.

Que donneriez-vous belle,
A qui les tirerait ?

Cent écus d'or dit-elle,
Mon cœur si vous le voulez.

Le garçon s'y dépouille,
Dans la mer s'est jeté.

Du premier coup qu'il plonge,
Du sable a apporté.

Du second coup qu'il plonge,
Les clefs d'or ont sonné.

Du troisième coup qu'il plonge,
Le garçon s'est noyé.

Sa mère à sa fenêtre,
Voit son fils noyé.

Que le diable emporte les filles
Et bénissent les garçons.

Ms. 2223, p. 83-84. (*Chants divers.*)
Derval.

G) La frégate.

C'est un' joli' frégate, lan la (bis)
 C'est un' joli' frégate.
 On me l'a donnoée, dig don, ma dondaine;
 On me l'a donnoée, dig don, ma dondé.

S'en va de rive en rive, lan la (bis)
 S'en va de rive en rive,
 Sans jamais rien trouver, dig don, ma dondaine;
 Sans jamais rien trouver, dig don, ma dondé.

Mais au bout de sept lieues,
 Une fille à pleurer.

Qu'avez, qu'avez, la belle,
 Qu'avez à tant pleurer?

Les clefs de ma ceinture,
 Dans la mer ont tombé.

Que donneriez-vous belle,
 J'irais vous les chercher.

Le galant se dépouille,
 Dans la mer s'est jeté.

A la première plonge,
 Il ne peut rien trouver.

A la deuxième plonge,
 Les clefs ont drelinde.

A la troisième plonge,
 Le garçon s'est noyé.

Ms. 2223, p. 85-86. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

6,509 LE PONT DU NORD

Ce soir, à Nantes,
 Ma luluron luraine
 Ce soir, à Nantes,
 Il y a un bal assigné. (bis)

Où tous y entrent,
 Ma luluron luraine
 Où tous y entrent,
 Barons et chevaliers. (bis)

Il n'y a qu'Hélène,
 Qui n'a point son congé.

Demande à son père,
 Me laisserez-vous aller?

Ah! non, Hélène,
 Point au bal vous n'irez.

Elle monte en chambre,
 Pour son chagrin passer.

Demande à son frère,
 Me laisserez-vous aller?

Ah! oui Hélène,
 Je vous y conduirai.

Prenez vos robes,
 Les plus belles que vous aurez.

Montez, en carosse,
 Et moi j'irai de pied.

La mer est haute,
 Les ponts y sont cachés.

La belle Hélène,
 Dans la mer est tombée.

Mon très cher frère,
 Me laisserez-vous noyer?

Et l'un pour l'autre,
 Tous deux se sont noyés.

Voilà la vie,
 Des enfants débauchés.

Qui vont au bal,
 Sans avoir leur congé.

Coirault : *Le pont du Nord*, rubr. *Petites aventures au bord de l'eau*, n° 1725.

Laforte : *La danseuse noyée*, I, B-2.

Adj. Garneret-Culot (I, p. 253, lt., lm., = version Beauquier.)

Dutertre (*Chansons et Musiques traditionnelles du Québec*, in *Anthologie de la musique traditionnelle française*, vol. 7, 1983, face B, n°2).

Ms. 2223, p. 292. (*Chants divers.*)
 Saint-Brieuc. M. Marres.

6. 6. Anecdotes d'amour

6,601 MON PÈRE AVAIT UN JARDINET

La meule.

Mon père avait un jardinet (bis)
 Tout plein de roses et de muguets
 Belle j'entends bien tourner la
 [meule,
 Du moulin quand elle va bien.

Tout plein de roses et de muguets(bis)
 Mon petit frère les bechoitait.
 Belle, etc.

Ma sœur l'aînée les arrosait,
 Par là le fils du roi passait,
 Dans son langage il lui disait :

Belle faites m'en un bouquet,
 Qui soit de roses et de muguets.

Ms. 2224, p. 44. (*Chants divers.*)
 Landes-Genusson. L'abbé Jourdain.

Coirault : *Mon père avait un jardinet*, rubr.
Amourettes, n° 1825.

Laforte : *Mon père avait un jardinet*, I, G-4.

6,602 LE CORDONNIER ET LA JEUNE FILLE

A) Sur les ponts de Nantes.

Sur le pont de Nant' la fa-li-ra don -
 dai - ne il ya t-un bal dres - sé la fa-li -
 ra don - dé j'ai tant dan - sé

Coirault : *Le cordonnier et la jeune fille
 qui a trop dansé*,
 rubr. *Amourettes*, n° 1828.
 Cf. aussi : *L'épine dans le pied*,
 même notice (n°1828.)

Laforte : *Le soulier décousu*, I, K-2, et
L'épine dans le pied, I, 0-17.

Adj. Dutertre (*Musique traditionnelle du Poitou*,
 in *Anthologie de la musique
 traditionnelle française*, vol. 6, 1980,
 face A, n° 4a).

Cf. aussi : *L'épine dans le soulier*, (n° 6,505.)

Sur le pont de Nantes,
 La falira dondaine!
 Il y a-t-un bal dressé,
 La falira dondé!

J'ai tant dansé tant,
 La falira dondaine!
 J'ai tant dansé, tant belle,
 La falira dondé!

J'ai tout usé mes souliers.
 M'en vais chez le cordonnier.

Cordonnier, beau cordonnier,

Raccomode mes souliers.

Te donn'rai un sou marqué.

J'aim'rais mieux un doux baiser.

Ms. 2224, p. 1 et sq. (*Chants divers.*)
 Saint-Hermin. J. Bujeaud. (*Chants et chansons
 populaires...*, I, p. 93-94.)

B)

Je viens des noces, j'ai tant dansé
 Tour lantour, lantour la liré
 Que j'en ai rompu mon soulier
 Lantour la lirette,
 Mon soulier, lantour la liré.

Que j'en a rompu mon soulier
 Tour lantour, lantour la liré
 Je m'en fus chez un cor, cordonnier
 Lantour la lirette,
 Cordonnier, lantour la liré.

O cordonnier, beau cordonnier,
 Veux-tu rabiller mon soulier.

Je te donnerai un sou marqué.

Un sou marqué n'est point assez,

J'estimerai mieux un doux, un doux baiser.

Au diable, au diable, le cordonnier,

Je suis la fille d'un conseiller.

Ms. 2224, p. 2-3. (*Chants divers.*)
 Machecoul. Mme de la Nicollière.

C)

Trois jeunes fill's ont tant dansé,
 Lon falura dondé!
 Qu'elles en ont rompu
 Leur hu hu,
 Leur ha ha,
 Leurs souliers,
 Lon falura, lura, dondaine,
 Lon falura, lura, dondé!

Qu'ell's en ont rompu leurs souliers,
 Lon falura dondé!
 Ell's s'en vont chez un
 Cor hu hu,
 Cor ha ha,
 Un cordonnier,
 Lon falura, lura, dondaine,
 Lon falura, lura, dondé!
 Bonjour, bonjour, beau cordonnier,

Veux-tu me raccomoder mon soulier.

Je te donn'rai un sou marqué,

J'estimerai mieux un doux baiser!

Ms. 2224, p. 4-5. (*Chants divers.*)
 Sans origine.
 Et Ms. 2224, p. 2 (*Chants divers*) Bouguenais.

D)

J'ai été au bal, j'ai tant roupiou,
 Petit peta tra la deri dera la la
 J'ai été au bal, j'ai tant dansé
 Lon far la lira dondé.

Que j'ai déchiré mes roupiou,
 Petit peta tra la deri dera la la
 Que j'ai déchiré mes souliers
 Lon far la lira dondé.

Je m'en fus chez le cordonnier.

Bonjour Monsieur le cordonnier,

Raccomodez-moi mes souliers,

Belle asseyez-vous su l'tabouret.

Je vous donnerai un sou marqué,

Un sou marqué n'est pas assez,

Je veux avoir un doux baiser.

Je n'embrasse pas les cordonniers.

Ms. 2224, p. 5-6. (*Chants divers.*)
 Tiffauges. M. Gustin.

6,603 LA BELLE CHEZ LE DORATIER

A)

Vif.

Le roi d'Es - pagne a or - don -
né, le roi d'Es - pagne a or - don - né que
tout's les fill's à ma - ri - er far - lé - ri - dai - ne far -
lé - ri - dé, far - lé - ri - don don - dai - ne far -
lé - ri - dai - ne don - dé.

Coirault : *La belle chez le doratier.*
rubr. *Amourettes*, n° 1827.

Adj. Morand (p. 142, lt., 1m.)

Le roi d'Espagne a ordonné
Que les filles à marier
Farlérinaire, farléri,
Farléri don dinaire
Farléri don d.

Que les filles à marier
Aient toutes les cheveux dorés.
Farlérinaire, etc.

La bell' va chez le dorurier.

Beau dorurier, beau dorurier,

Mes cheveux voudrais-tu dorer ?

Oh ! oui la bell' si vous voulez.

Chaque cheveu qu'il lui dorait,

Un doux baiser lui demandait,

Prenez-en deux et vous hâtez,

Car si mon père le savait,

Oh ! pour le sûr, il me battrait.

Ms. 2223, p. 445-446 et sq. (*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger. Air n° XXII :

« est faux dans sa première reprise il manque une
mesure, alors mauvaise position des premières
syllabes des vers ». (Ms. 2224, p. 324.)

B)

Le roi d'Espagne a ordonné
Que les filles à marier
Farlérinaire, farléri,
Farlérinaire dondaine
Farlérinaire dond.

Que les filles à marier
Auront toutes les cheveux dorés.
Farlérinaire, etc.

La belle s'en fut chez le dorurier.

Oh dorurier, beau dorurier,

Voudrais-tu mes cheveux dorer ?

Oui la belle pour un doux baiser.

A chaque cheveu qu'il lui dorait,

Une clochette il lui mettait.

La belle s'en fut au sermon.

Menant un tel carillon,

Que le prêtre s'en retourne au son.

Qui diable mène ce carillon,

C' n'est pas l' diable, mais c'est mon front.

Ms. 2223, p. 445. (*Chants divers.*) Sans origine.

Chanson très peu recueillie. La seconde version est proche de celle publiée par Pavéc, reprise par Guériff (I, p. 93, 1t.)

6,604 LE MAÎTRE D'ÉCOLE AMOUREUX

A)

C'était un p'tit bonhomme,
La la ;
C'était un p'tit bonhomme
Qui s'appelait Simon.
Houpe la la, ma dondaine
Qui s'appelait Simon,
Houpe la la, ma dondon.

Il avait une fille,
Qui s'appelait Suzon.

Il l'envoie-t-à l'école,
A deux pas d' sa maison.

Le maître qui l'enseigne,
Est un fort bon garçon.

A chaque coup de plume,
Suzon embrasse-moi donc.

Je ne suis point fillette,
A embrasser les garçons.

Je suis plutôt fillette,
A ballyer ma maison.

Si elle est bien balliée,
Les amants y viendront.

Coirault : *Le maître d'école amoureux*, rubr. *Sages*, n° 713, et *C'est pas l'affaire des filles d'embrasser les garçons*, même rubr., n° 714.

Laforte : *La destinée, la rose au bois*, I, M-6.

Adj. Millien-Delarue
(I, p. 398-402, 7t., 5m., comm.)

Garneret-Culot
(II, p. 594-595, 1t., 2m., et III, p. 866, 1t., 1m.)
Dastum (*Pays de Loudéac, 1986*, face A n°2, et
livret, p. 43-44, 1t., 1m., comm.)

Ms. 2218, p. 318-319. (*Chants divers.*)
Sans origine.

B)

C'est un petit bonhomme
 Qui s'appelait Simon
 Il avait une fille
 Qui s'appelait Nanon.
 Ut, ré, mi, fa, sol, fa,
 Sol, fa, delà, mi, la,
 Delà, sol, fa, mi, ut.

Il avait une fille,
 Qui s'appelait Nanon
 Il l'envoie-t-à l'école
 Pas loin de sa maison.
 Ut, etc.

Le maître qui lui montre
 Est un fort bon garçon.

A chaque mot de lettre,
 Embrassez-moi Nanon.

Je ne suis point fillette,
 A embrasser les garçons.

Mais je suis bien fillette
 Pour balier la maison.

Quand la maison est nette,
 Les amants y viendront.

Y viendront quatre à quatre,
 Deux à deux s'en iront.

Ms. 2222, p. 376. (*Chants satiriques.*)
 Sans origine.

6,605 L'OLIVIER DONT ON A FAIT TROIS NAVIRES

Mon père avait un gas
 Et ma mère une fille
 Mon père battait son gas
 Et ma mère sa fille.
 Fondeurs dormez-vous
 Jolis fondeurs réveillez-vous.

Mon père battait son gas
 Et ma mère sa fille
 Il les ont tant battu
 Qu'ils ont quitté la ville.
 Fondeurs dormez-vous
 Jolis fondeurs réveillez-vous.

Ont bien été sept ans,
 Sans jamais s'entrevire.

Mais au bout de sept ans,
 Ils s'entre rencontrèrent.

S'entr' embrassaient si durs,
 Que leurs deux coeurs partirent.

Il faut les enterrer,
 Au milieu de la ville.

Sur la tombe au garçon,
 Il faut planter la vigne.

Sur la tombe à la fille,
 Il faut planter l'olive.

(bis) L'olive a cru si haut,
 Qu'elle ombrageait la ville.

Faut avoir des tailleurs,
 Pour tailler cette olive.

De la première branche,
 Ils ont fait trois navires.

L'y en a un chargé d'or,
 L'autre d'argenterie.

Dans l'autre il n'y a rien,
 Que trois belles jeunes filles.

L'y en a une qu'est ma sœur,
 Et l'autre est ma cousine.

Et l'autre ne vaut rien,
 Je la prends pour ma mie.

Ms. 2223, p. 293-294. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

Coirault : *L'olivier dont on a fait trois navires.*
 rubr. *Fantaisistes*, n° 215, et *L'olive qui a couvert la*
ville, rubr. *Traverses*, n° 1415.

Laforte : *L'olive si grande*, I, B-23.
 Adj. Guériff (I, p. 212, 1t., 1m., comm.)

6,606 MON PÈRE A FAIT BÂTIR MAISON I

A)

Mon père a fait bâti méson (bis)
Pre quatre-vingts jolis maçons, (bis)
Et le pu jeune est maon megnon.

Allons, marjolaine
Au bois de Vincennes;
Chapea de Coquieu,
Ta barbe et ta langue,
Ton nez dans maon...

Fringue, fringue, laridondaine,
Fringue, fringue, laridondai.

Gle m'a demandé maon nom,

- Eh! Madelaine o l'est maon nom.

Madelaine est in bea nom.

Qu'as-tu belle sous ton souillon?

- Un pâté de trois pigeons.

Assiste iqui qui le mangeons.

A s'est assis' d'in si grou son,

A fait trembler terre et boissons.

Jusqu'au grand clocher de Luçon.

Toutes les dam's alliant au son,

Et les capots* et les borgnons*.

* espèces de coiffures de femmes.

Coirault : *Le pâté de trois pigeons*
(*Mon père a fait bâtir maison I*), rubr. *Lyriques*,
n° 105. Cf. aussi : *En revenant de Charenton*, rubr.

Obscènes, n° 120...

Laforte : *Mon père a fait bâtir maison*, I, N-11.

Étude : Millien-Delarue (I, p. 321-338.)

Ms. 2218, p. 259-260. (*Chants divers.*)

Fontenay. Cl. Poey d'Avant.

B) En revenant de Charenton

En m'en revenant de Charenton,
Allons mes concombres allons,
J'ai rencontré Jeanneton,
Des concombres, des melons,
Des oranges, des citrons,
Des andouilles, des brochets,
De la sauce de poulet.
Ziste, zeste, oh! oh!
Oh! la belle journée!

J'ai rencontré Jeanneton.

Que portes-tu belle dans ton giron?

C'est un pâté de trois pigeons.

Assieds-toi, belle, qu'nous le mangions.

Elle s'est assise d'un si gros son,

Qu'a fait trembler sol et maison.

Jusqu'au grand clocher de Luçon.

(Même chanson sur un refrain différent :)

En m'en revenant de Charenton,
Allons en vendanges,
J'ai rencontré ma Jeanneton,
Allons en vendanges (bis)
Les raisins sont bons.
etc.

Ms. 2223, p. 337. (*Chants divers.*)

Tiffauges. M. Gustin.

C)

M'en revenant de Saint-Urgeon
La faridondaine, la faridondon
J'ai rencontré ma mie Jeanneton
Ridondaine ta la la
Ta la la ridondaine
Ah que tu en sais long, laridon
La faridondaine, la faridondon.

J'ai rencontré ma mie Jeanneton,
Qu'apportes-tu dans ton giron?

C'est un pâté de trois pigeons,
Assis-toi là nous le mangerons.

Et tous ensemble nous boirons,
A la santé de Cupidon.

A la santé de Cupidon,
Car c'est le dieu que nous fêtons.

Ms. 2223, p. 335. (*Chants divers.*)

Sans origine

D)

Allons en ballon, mesdames. Et qu'as-tu, belle, dans ton jupon ? J'ai z'un pâté de trois pigeons. Des concombres et des melons Des châtaignes et des marrons Et de la miche et des bonbons. Oh ! la drin drin avec dau verjus de grain Et quatre andouilles, la mère andouillette Et cinq andouilles, la michon d'oignon.	(bis)	Ah ! c'est assez d'un si gros son A faire trembler terre et buissons Aussi le clocher de Mormaison Des concombres, etc.	(bis)
J'ai z'un pâté de trois pigeons Assis-toi, belle, nous le mangerons Ah ! c'est assez d'un si gros son Des concombres, etc.	(bis)	Aussi le clocher de Mormaison Aussi le grand clocher de Luçon Mais je voudrais que la maison Des concombres, etc. Mais je voudrais que la maison All' s'rait en cendres et en charbon Aussi le grand clocher de Luçon. Des concombres, etc.	

Ms. 2223, p. 336. (*Chants divers.*)
Sans origine.

6,607 MON PÈRE A FAIT BÂTIR MAISON (I et II)

Mon père a fait bâtir maison (bis)
Vigneron dondaine, vigneron dondon ;
Par quatre-vingt jolis maçons,
Vigneron dondaine, vigneron dondon
Vigneron, vigneron dondaine
Vigneron dondon.

Par quatre-vingt jolis maçons (bis)
Vigneron dondaine, vigneron dondon ;
Mon père, pour qui cette maison
Vigneron dondaine, vigneron dondon
Vigneron, vigneron dondaine
Vigneron dondon.

C'est pour toi, ma fill' Jeanneton.
Ma fille, promettez-moi donc,
Que jamais n'aimerez garçon.
J'aimerais mieux que la maison,
Serait en cendres et en charbon,
Que de jamais n'aimer garçons.
Belle, qu'as-tu dans ton giron ?
Un bon pâté de trois pigeons.
Assieds-toi bell', nous le mang'rons.
Elle s'est assis' d'un si gros son,
Qu'elle fit trembler terre et maison,
Et les Nabites et Apremont,
Et Saint-Christophe du Ligneron,
Et Rocheservière et Mormaison,
Aussi le grand clocher de Luçon.

Autre refrain :

Je remue ma voisine
Je remue, je remue, je remurons
Je remurons son cotillon.

Coirault : *Mon père a fait bâtir maison I*, rubr.
Lyriques, n° 105. Cf. aussi : *Mon père a fait bâtir*
maison II, rubr. *Lyriques*, n° 106.

Laforge : *Mon père a fait bâtir maison*,
I, N-11 et I, N-12.

Étude : Millien-Delarue (I, p. 321-338.)

Ms. 2223, p. 409-412. (*Chants divers.*)
Montaigu. Ch. Dugast-Matifeux.

6,608 MON PÈRE A FAIT BÂTIR MAISON II

A) Quatre mélodies notées par Cl. Pavec. Savenay. Ms. 2223, p. 419 et sq.

Vif. Gai.

Mon père a fait bâ - tir mai - son, prom' - nez vous
 belle sur ce ga - zon, par qua - tre
 vingts jo - lis ma - çons, prom' nez vous
 bel - le prom' - nez vous donc prom' - nez vous belle sur ce ga -
 zon prom' - nez vous prom' - nez vous prom' - nez vous
 bel - le prom' - nez vous donc sur ce ga - zon.

Gai. Vif.

Mon père a fait bâ - tir mai - son sur le
 vert jo - li ver - re par qua - tre vingts jo - lis ma -
 çons sur la vert tin - tai - ne sur le vert tin - ton sur le
 vert jo - li vert sur le jo - li prin - temps ver - - re.

Gai. Doux.

Mon père a fait bâ - tir mai -
 son ah ah ah p'tit bon-net tout rond par qua - tre
 vings jo - lis ma - çons p'tit bon-net grand bon - net et - -
 et et - - et ah ah ah p'tit bon-net grand bon -
 net ah ah ah p'tit bon-net tout rond.

Fort. -

Vif. Gai.

Mon père a fait bâ - tir mai - son des
 cives et des o - gnons par qua - tre - vings jo - lis ma -
 çons des cives et des o - gnons des con-combres et des me -
 lons des gue - rouè - sel - - les de l'an - douille et du bou -
 din du ta - bac et du bran de vin.

B) La maison de mon père.

Allegro.

Mon père a fait bâ - tir mai - son; mon p'lo -
 ton, dé - vi - de, va donc. Par qua - tre vingts jo - lis ma -
 çons, dé - vi - de, dé - vi - de, dé - vi - de va donc; mon p'lo -
 ton, dé - vi - de, dé - vi - de; mon p'lo - ton, dé - vi - de, va donc.

Coirault : *Mon père a fait bâtir maison II*, rubr. *Lyriques*, n° 106.

Laforte : *Mon père a fait bâtir maison*, I, N-12.

Étude : Millien Delarue (I, p. 321-338.)

Adj. Morand (p. 111-112, It., 2m.)

Guériff (I, p. 84, It., 3m.)

Garneret-Culot (II, p. 622, It., 1m.)

Mon père a fait bâtir maison,
 Mon p'loton dévide, va donc,
 Par quatre-vingts jolis maçons,
 Dévide, dévide, dévide, va donc,
 Mon p'loton dévide, dévide,
 Mon p'loton dévide, va donc.

Mon père', pour qui cette maison ?

C'est pour toi, ma fille Jeanneton.

Mais c'est à une condition,

Que jamais tu n'aimeras garçon.

J'aim'rais autant que la maison,

Ell' fût en cendre et en charbon,

Et vous, mon Père', sur le pignon,

Que de ne pas aimer mon mignon.

Ms. 2218, p. et sq. 253-254. (*Chants divers.*)
 Viellevigne.

C) Autres refrains.

Mon père a fait bâtir maison,
 Ron, ron,
 Par quatre-vingts jolis maçons,
 Ron, ron, ron, ron, tontaine,
 Ron, ron, ron, ron, tonton.

Ms. 2218, p. 255-256. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

D)

Mon père a fait bâtir maison (bis)
 Par quatre-vingts jolis maçons,
 Sur le verduron, don daine,
 Sur le verduron, don don.

Ms. 2218, p. 257-258. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

E)

Mon père a fait bâtir maison, } bis
 Viens-tu Marion, diguedaine,
 Par quatre vingts jolis maçons
 Viens-tu, Marion, diguedaine,
 diguedon,
 Viens-tu Marion diguedaine ?

Ms. 2223, p. 408. (*Chants divers.*)
 Saint-Brieuc. M. Marres.

F)

Mon père a fait bâtir maison,
Tire va donc sur tes avirons...
Par quatre vingts jolis maçons;
Tire, tire,
Marinier tire,
Tire va donc sur tes avirons.

(suite semblable excepté :)

Fût dans la mer jusqu'au fond,
Pour nourrir les petits poissons.

Quand ils s'ront grands nous les mangerons,
A la sauce blanch', au court bouillon.

Ms. 2223, p. 406. (*Chants divers.*)
Vannes. M. Fouquet. et
Ms. 2218, p. 82 (*Chants divers.*)
Sans origine.

I)

Mon père a fait bâtir maison; (bis)
Trimoussez-vous, bell', trimoussez-
vous donc,
Par quatre vingts jolis maçons,
Trimoussette, trimoussez, trimoussez-
vous, belle,
Trimoussez, trimoussez-vous donc.

Ms. 2223, p. 416. (*Chants divers.*)
Envoyé de Pornic.

K)

Mon père a fait bâtir maison,
Haut l'piquet la vach' à Byron
Par quatre vingts jolis maçons
La vache à Byron, Byron ma dondaine
La vache à Byron, Byron ma dondon.

Ms. 2223, p. 419. (*Chants divers.*)
Vieilleville.

G)

Mon père a fait bâtir maison,
Vive les gas de Campbon,
Par quatre vingts jeunes maçons,
Vive la jeunesse,
Vive les gas de Campbon,
Ils sont toujours les maîtres.

Ms. 2223, p. 413-415. (*Chants divers.*)
Moisdon. L'abbé Gautier.

J)

Vif.

Mon père a fait bâ - tir mai - son
sur le vèrt jo - li vert, par qua - tre vingts jo -
lis ma - çons sur le vert tin - tain' sur le vert tin - ton
sur le vert jo - li vert sur le vert jo - li vert ga - zon.

Mon père a fait bâtir maison,
Sur le vert, joli vert
Par quatre vingts jolis maçons.
Sur le vert tintin
Sur le vert tinton
Sur le vert, joli vert
Sur le vert, joli vert gazon.

Ms. 2223, p. 417-418 et sq. (*Chants divers.*)
Pornic. M. Bellanger. Air n° XII :
« Me paraît également régulier quoique les
reprises ne commencent pas toujours au même
temps de la mesure, ce qui pourrait nuire peut-être
au rythme de l'air mais qui est accepté en
musique. (voir 9e mesure) ». Ms. 2224, p. 323.

L)

Mon père a fait bâtir maison,
Ioup la la, la vache à Biron
Par quatre vingts jolis maçons
La vache à Biron, Biron ma dondaine
La vache à Biron, Biron ma dondon.

Ms. 2223, p. 419. (*Chants divers.*)
Sans origine.

M)

Mon père a fait bâtir maison,
D'une main je tiens l'ânon
Par quatre vingts jeunes maçons
Je suis entre deux ânes
D'une main je tiens l'ânon
Et l'autre main l'âne.

Ms. 2223, p. 419. (*Chants divers.*)
Tiffauges. M. Gustin.

6,609 MON PÈRE A FAIT BÂTIR CHÂTEAU

Mon père a fait bâtir château,
L'a fait bâtir sur trois carreaux.
Dame Joliette,
C'est moi qui toujours
Fleurit les brunettes.

L'a fait bâtir sur trois carreaux,
Sur ces carreaux est un ormeau.
Dame Joliette,
C'est moi qui toujours
Fleurit les brunettes.

Dans cet ormeau est un oiseau,

Comment s'appelle cet oiseau ?

Il s'appelle un étourneau.

O étourneau, bel étourneau !

Va-t-en dire à mon Isabeau :

Qu'elle m'apporte mon manteau.

Coirault : *Mon père a fait bâtir château*, rubr. *Lyriques*, n° 103.

Laforte : *Mon père a fait bâtir château*, I, N-10.

Adj. Guériff (I, p. 122. lt., 1m., comm.)

Ms. 2223, p. 404-405. (*Chants divers.*)
Sans origine.

6,610 LA BELLE QUI PRÉFÈRE UN CHARBONNIER

A) Le charbonnier.

Mon père a fait bâtir
Une mine à charbon
Pour promener Nanette
Et ma mie Jeanneton
Gai lanla landerirette
Au gai lanla,
Pour promener Nanette
Et ma mie Jeanneton.

J'ai trois amants sur terre ;
Lequel prendrai-je donc ?
I ne veux pas du riche
Il n'est point à mon gré,
I ne veux pas du pauvre,
Il est mal habillé.
Gai lanla landerirette
Au gai lanla,

I ne veux pas du pauvre,
Il est mal habillé. (bis)

J'aime bien mieu^x encore,
Mon amant charbonnier.

Quand il est dans sa mine,
Il boit à ma santé.

A ta santé Nanette,
Grand merci charbonnier.

Quand ma journée sera faite,
Chez toi je m'en irai.

Ami dans ta chambrette,
Là, je t'embrasserai.

Coirault : *La belle qui préfère un charbonnier*, rubr. *Avant le mariage* (diverses) n° 4927.

Ms. 2223, p. 223. (*Chants divers.*)
Sans origine.

B) Chemineresse.

Chemineresse.

Mon pè - re m'a - fait fai - re u -
 ne mine à - char - bon. Mon pè - re m'a - - fait
 fai - re u - ne mine à - char - bon. j'ai
 trois a - mants sur ter - re le - quel pren - drai - je
 donc gué lon la, la vi - o - let - te, au gué lon la.

Mon père m'a fait faire } bis
 Une mine à charbon.
 J'ai trois amants sur terre
 Lequel prendrai-je donc,
 Gué lon la, la violette
 Au gué lonla.

[La suite manque.]

Ms. 2221, p. 23 et sq.
 (Chants traditionnels et légendaires.)
 Les Sables d'Olonne. M. Renaud.

6,611 LE CHEVAL DÉFERRÉ**A)**

En m'en venant de Chantonay (bis)
 J'ai rencontré, la ridondaine
 Trois cavaliers, la ridondé.

J'ai rencontré trois cavaliers (bis)
 Deux de cheval, la ridondaine
 L'autre de pied, la ridondé.

Celui de pied va le premier.

Celui de cheval, a demandé.

Où irons-nous, ce soir loger ?

A notre auberge, d'accoutumé.

Là où nous sommes, si bien traités.

Poule et poularde, chapon lardé.

Des jeunes filles, à nos côtés.

Toute la nuit, pour un denier.

Tu as menti, franc cavalier.

Car ton cheval, y est resté.

Aussi la bride, pour le brider.

Ton ép'ron d'or, pour l'épronner.

Tout ça vaut mieux, que ton denier.

Ms. 2223, p. 452. (Chants divers.)
 Vieilleville.

B)

(n): *A Bouguenais elle est moins
 complète et commence:*

Dessous les voûtes de Saillé
 Là il y a, la ridondaine
 Trois cavaliers laridondé.

Coirault : *Le cheval déferré.*
 rubr. *Lyriques*, n° 104.

Laforte : *Le cheval déferré*, I, P-2.
 Voir aussi les guillaneux (III : *Chants religieux.*
Quêtes), qui reprennent parfois ce thème.

Étude : Coirault (*Revue des Traditions Populaires.*
 vol. 5, 1957, p. 114-133.)
 Adj. Guériff (I, p. 211, lt., 1m.)

C)

En m'en rev'nant,
Léridondaine,
De Guéméné,
Léridondé;
De Guéméné. (ter)
Léridondaine,
De Guéméné
Leridondé.

Dans mon chemin,
Leridondaine
J'ai rencontré
Leridondé;
J'ai rencontré (ter), etc.
Trois cavaliers fort bien montés.
Deux de cheval et un de pied.
Celui de pied a demandé,

Mes camarades, où irons-
[j]coucher?
A notre auberge accoutumée.
Où on a des filles, à bon marché.
On en a six, pour un denier.
Tu en as menti, franc cavalier.
Car ton cheval, y a resté.

Aussi la selle, pour le seller.
Aussi la bride, pour le brider.
Aussi l'éperon, pour l'ép'ronner.

Ms. 2223, p. 453-455. (*Chants divers.*)
Blain. M. Geffredeau.

6,612 LA FILLE AUX NOISETTES

A)

C'é - tait un p'tit bon - homme gue - nil - lon d'u -
ne no - ble fa - mil - - le d'u - ne no - ble fa -
mil - - le. Il n'a - vait pas va - lant gue - nil - lon que
u - ne ro - be gri - se. Ah! ah! ah! dan -
sons gue - nil - lon, sau - tons la gue - nil - - le.

Coirault : *La fille aux noisettes*, rubr. *Larcins II*,
n° 2208.

Laforte : *La fille tombée de l'arbre*, I, H-6 pp.

Adj. Le Bris-Le Noac'h (I, p. 17, lt., 1m., V, p. 19,
lt., 1m.)

Garneret-Culot (I, p. 74, lt., 1m., et p. 282-283, lt.,
1m.)

C'était un p'tit bonhomme,
Guenillon,
D'une noble famille,
Il n'avait pour valant,
Guenillon,
Qu'une robe grise.
Ah! ah! ah! ah! guenillon
Sautons la guenille.

Mais il avait pourtant,
Guenillon,
Une tant jolie fille.
Il l'envoyait au bois,
Guenillon,
Pour cueillir la nozille*
Ah!, etc.

Mais l'arbre était trop haut,
La fille trop petite.

Dans un de ses p'tits doigts,
Il entra une épine.

Et la douleur du doigt,
Fit endormir la fille.

Par le chemin il passe,
Trois cavaliers gentils.

Le premier qui passa,
Dit : voilà une fille.

Le second qui passa,
Dit : elle est bien gentille.

Le troisième qui passa,
Dit : elle sera ma mie.

*noisette

Ms. 2218, p. 176-177 et sq.
(*Chants divers.*)

Sans origine. [L'air est très proche de la version
Bujeaud (I, p. 111)]

B)

Vif.

Mon père n'a pas va - lant la va - leur
d'une ai - guil - le, la va - leur d'une ai - guil -
le, mais il a bien va - lant c'est u - ne
be - le fil - - le, je n'ai point d'a -
mant je puis bien le di - re.

Mon père n'a pas valant
La valeur d'une aiguille
Mais il a bien valant
C'est une belle fille.
Je n'ai point d'amant
Je puis bien le dire.

Mais il a bien valant
C'est une belle fille
Il l'envoya au bois
Pour cueillir la noisille.
Je n'ai, etc.

La noisille est trop haute,
Trop petite est la fille.

La belle se piqua,
A une verte épine.

De la piqûre du doigt.
La bell' s'est endormie.

Par le chemin passa,
Grande cavalerie.

Le premier qui passa,
Dit : voilà une fille.

Le second qui passa,
Dit : elle est endormie.

Le troisième qui passa,
Dit : elle sera ma mie.

La prit et la monta.
L'assit sur sa valise.

Ms. 2223, p. 394-395 et sq.

(*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger. Air n° IX :
« Me paraît régulier quoique les
reprises ne commencent pas
toujours au même temps de la
mesure, ce qui pourrait nuire peut-
être au rythme de l'air mais qui est
accepté en musique. (voir 10e
mesure).

C)

Mon papa n'avait pas,
Le tin, le ton, falalira,
Mon papa n'avait pas,
Pas valant-z-une pille. (bis)
Le tin, le ton, la lire.

Mais il a qui vaut mieux.
Le tin, le ton, falalira.
Mais il a qui vaut mieux.
Il a trois jolies filles. (bis)
Le tin, le ton, la lire.

La plus jeun' va-t-au bois.
Pour cueillir la nozille.

Mais le bois était haut,
La fille était petite.

Ell' s'enfonça au doigt,
Ah ! une verte épine.

La belle a tant pleuré,
Qu'elle s'est endormie.

Par le chemin passa,
Une cavalerie.

Le premier qui passa,
Dit : je vois une fille.

Le second qui passa,
Dit : elle est endormie.

Le troisième qui passa,
Derrière lui la montit.

Ont bien fait cinq lieues,
Sans aucun mot se dire.

Au bout de cinq lieues,
La bell' se mit à dire :

Je vois bien le château.
Où j'ai été nourrie.

Et je vois le moulin,
Qui moulait not' farine.

Bell' regardez c'est bien,
Vous n'y retourn' rez mie.

Car nous vous emmenons,
En basse-Normandie.

Où vous n'y couch' rez plus,
Que sur la paille fine.

Où vous n'y mang' rez plus,
Que de vertes racines.

Où vous n'y boirez plus,
Que de l'eau de la rive.

Ms. 2223, p. 390-392.

(*Chants divers.*)

Bouguenais.

D)

Mon père m'envoyait au bois
Guenillon
Pour cueillir la noisille (bis)
Ho ho guenillon,
Dansons la guenille.

La noisiller était haut,
Guenillon
La fille était petite (bis)
Ho ho, etc.

La belle s'est piquée au doigt,
A une tant verte épine.

A la pique du doigt,
La fille s'est endormie.

Par le chemin passa,
Trois cavaliers bondrille.

Le premier qui passa,
Dit : voilà une fille.

Le second qui passa,
Dit : elle est endormie.

Le troisième qui passa,
Dit : elle sera ma mie.

Il l'a prit l'a montée,
Dessus sa jument grise.

Elle a bien fait cent lieues,
Sans parler ni sans rire.

Quand elle fut bien loin,
Elle se prit à tant rire.

Ah ! je vois bien là-bas,
Où j'ai été nourrie.

Oh regarde le bien,
Jamais tu n'y s'ras mise.

Je t'emmènerai si loin,
Dans la Basse-Normandie.

Où tu ne mangeras, (*ou : viveras*)
Que d'pain et de racine.

Ou ni boiras,
Que de l'eau de la rive.

Ms. 2223, p. 393. (*Chants divers.*)
Vieillevigne.

Dans *Formation...* (p. 259-260), Coirault mentionne le timbre de *L'Allure* (contredanse notée en 1732), parfois utilisé comme support mélodique à cet argument. L'air noté ici est bien de cette veine mais n'exclut pas pour autant les rapprochements avec des notations plus anciennes. Par exemple celle de l'angevin Cerveau, dont les Airs mis en musique à quatre parties, furent édités à Paris chez la veuve feu R. Ballard, en 1599. Cette mélodie est citée dans *Gérolde (Chansons populaires des XV^e et XVI^e s..., p. 59, n° XLIII)*.

6,613 EN PASSANT PAR UN ÉCHALIER

A)

En passant par un échelier (bis)
J'ai laissé tomber mon panier
Vous m'amusez toujours
Je n'irai plus seulette au bois
J'ai trop grand peur du loup.

J'ai laissé tomber mon panier (bis)
Un beau Monsieur l'a ramassé.
Vous m'amusez, etc.

Monsieur rendez-moi mon panier !
Ah ! pour l'avoir faut m'embrasser,
Non car mon mari le saurait.
Il est jaloux vous le savez,
J'voudrais tous ces jaloux noyés.
Et vous Monsieur si vous l'étiez.

Ms. 2223, p. 240. (*Chants divers.*)
Tiffauges. M. Gustin.

B)

En passant par un échelier (bis)
J'ai laissé tomber mon panier
Je suis jeunette
Il faut connaître avant d'aimer
Vous le savez.

J'ai laissé tomber mon panier (bis)
Le fils du roi l'a ramassé
Je suis jeunette, etc.

Sire, rendez-moi mon panier.
Car mon mari est dans ces prés.
Il est jaloux, vous le savez.
Il me ferait renfermer.
Dans un couvent bien éloigné.
Eloignée de mon bien-aimé.
J'voudrais tous les jaloux brûlés.
Et vous, Messieurs, si vous l'étiez.

Ms. 2223, p. 241. (*Chants divers.*)
Bouguenais.

Coirault : *En passant par un échelier*,
rubr. *Amourettes*, n° 1811.
Laforte : *Le panier ramassé*, I, E-5.

Étude : Coirault, *Formation...* p. 354-358.
Adj. Le Bris-Le Noac'h (V, p. 28, 1t., 1m.)

6,614 LA JOLIE FILLE DU CHAUDRONNIER

Dans mon chemin j'ai rencontré
Ma leur luron ma leur luré
Ma leur luron la lire
Une danse de filles.

Oh! je me pris à tant danser
Ma leur luron ma leur luré
Ma leur luron la lire
A la main la plus jolie.

Oh! je li dis et demandé
Ma leur luron ma leur luré
Ma leur luron la lire
A qui êtes-vous fille?

Je suis la fille d'un chaudronnier
Ma leur luron ma leur luré
Ma leur luron la lire
Le plus noir de la ville.

Oh! diable de chaudronnier
Ma leur luron ma leur luré
Ma leur luron la lire
Que tu as de jolies filles!

Ms. 2224, p. 154. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Coirault : *La jolie fille du chaudronnier.*
rubr. *Amourettes*, n. 1822.

Adj. Guériff (I, p. 194, lt., lm.)

6,615 LA FILEUSE AU COTILLON BLANC**A) Toujours gaïment.**

J'ai tant filé dans mon jeun' temps,
Bergère, allons gaïment!
Une fusée en quatorze ans,
Toujours gai, gai, toujours gaïment:
Bergère, allons gai, gai,
Bergère, allons gaïment.

Une fusée en quatorze ans.
Bergère, allons gaïment!
Je l'ai portée au tisserand,
Toujours gai, etc.

Oh! tisserand! beau tisserand,

Que j'en fasse un cotillon blanc,

Que j' porterai quatre fois l'an,

A la Pent'côte, à la Saint-Jean,

A la grand' foire de Sérent,

Et à mes noc's premièrement.

Ms. 2218, p. 312-313. (*Chants divers.*)
Sans origine.
[Sérent : commune du Morbihan]

Coirault : *La fileuse au cotillon blanc.*
rubr. *Badines*, n. 306.

Laforte : *Le cotillon blanc*, I, P 19.

Adj. Guériff (I, p. 214, lt., lm.)

B)

J'ai tant filé dans mes jeunes ans,
Bergères, allons gaïment!
Une fusée dans quatorze ans,
Toujours gai, gai, toujours gaïment:
Bergères, allons gai, gai,
Bergères, allons gaïment.

Une fusée dans quatorze ans
Bergères, allons gaïment!
Je m'en f'rai faire un jupon blanc
Toujours gai, etc.

Que je porterai trois fois l'an,

A Noël, à Pâques, à la Saint-Jean,

Et quand j'irai voir mon amant.

Ms. 2223, p. 401. (*Chants divers.*)
Savenay, M. Ledoux.

C)

J'ai tant filé dans mon jeune temps
Toujours gai gai
Toujours gaïment
Brunette allons gai gai
Ma mie allons gaïment.

Une fusée en quatorze ans,
Je l'ai portée chez le tisserand,
Beau tisserand beau tisserand,
Tisser ma toile promptement,

Pour m'en faire un jupon blanc,
Que je porterai trois fois l'an,
A Noël, à Pâques, à la Saint-Jean.
Et à mes noces quand il sera temps.

Ms. 2224, p. 130. (*Chants divers.*)
Sans origine.

D)

Quand j'étais jeune je filais tant
Toujours gai gai
Toujours gaïment
Brunette allons gai gai
Brunette allons gaïment.

Une fusée dans quatorze ans.
Je l'ai portée chez l'tisserand,
Beau tisserand, beau tisserand,
Fais-moi ma toile bien promptement,

Pour m'en fair' un cotillon blanc,
Je l'porterai quatre fois l'an,
A Noël, à Pâques, à la Saint-Jean,
Et pour aller voir mon amant,
Cela n'arrive pas souvent.

Ms. 2224, p. 151. (*Chants divers.*)
Bouguenais.

6,616 LA FILLE BLESSÉE PAR UNE ORANGE

Quand i' étas fille à marier (bis)
I étas bounne galande,
Gnien, gnien, gnien, gnien,
I étas bounne galande.

Tous les galants venaient m'y voir,
Quatr' à quatr' en ma chambre.

Dès le premier qui est entré,
Le me cassit la jambe.

Faut aller cri le médecin,
Le médecin de Nantes.

Bia médecin, bia médecin,
Guériras-tu ma jambe ?

Oui dà la bell', j't' la guérirai,
Pourvu qu'elle soit baignée.
Dedans un bia bassin d'argent,
Tout à l'entour doré.

Coirault : *La fille blessée par une orange.*
rubr. *Badines*, n° 322.

Laforte : *La rose blanche*, I, G-6 pp.

Adj. Guériff (I, p. 145, 1t., 1m., p. 230, 1t., 1m.)

Le Bris-Le Noac'h (I, p. 18, 1t., 1m.)

Dastum (*Chants et traditions : Pays d'Oust et de
Vilaine*, face B n° 10, et livret, p. 96, 1t., 1m.)

Ms. 2223, p. 195-196. (*Chants divers.*)
Vieilleville. V. Allain.

6,617 LE PEIGNE RAMASSÉ

A)

Vif.

Sur les ponts d'A - vi - gnon, sur les ponts
d'A - vi - gnon don - dai - ne ma don - don Ma - de - lon
se pro - mè - ne don - dai - ne ma don - don Ma -
de - lon se pro - mè - ne.

Sur les ponts d'Avignon
Dondaine ma dondon
Madelon se promène
Dondaine ma dondon
Madelon se promène.

Tout en se promenant
Dondaine ma dondon
Ses blonds cheveux se peigne
Dondaine ma dondon
Ses blonds cheveux se peigne.

Mais tout en se peignant,
Laisa tomber son peigne.

Allemand, allemand,
Donnez vite mon peigne.

Ton peigne je rendrai,
Mais satisfais ma peine.

Un baiser seulement,
Et je te rends ton peigne.

Prends-en un, prends-en deux,
Prends la demi-douzaine.

Surtout ne froisse pas,
Ma jupe de futaine.

Coirault : *Le peigne ramassé*, rubr. *Amourettes*, n° 1829.

Laforge : *Le peigne ramassé*, I, K-3.

Adj. Roy (p. 50. 1t., 1m., comm.)

Ms. 2223, p. 91-92 et sq. (*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger. Air n° XXVI :

« Il manque une mesure dans la première reprise, mauvaise position des premières syllabes du vers ; seconde reprise, manque une mesure, alors phrase musicale répétée, commençant premièrement par une mesure exacte, deuxièmement au deuxième temps de la mesure ». (Ms. 2224, p. 324).

B)

Sur le pont d'Avignon,
Gars !
Sur le pont d'Avignon
Que la belle a s'y peigne,
Ma dondaine ;
Que la belle a s'y peigne,
Ma dondè.

La belle, en s'y peignant,
La belle, en s'y mirant,
Laisa tomber son peigne.

Son amant qu' était là,
Li ramassit son peigne.

Tout beau, tout beau, galant,
Rendez-me donc mon peigne.

Tu prendras par dessous,
Mes beaux jartiers de laine.

Prends en un, prends en deux,
Prends la demi douzaine.

Ms. 2223, p. 91-92. (*Chants divers.*)

Blain. M. Geffredeau.

6,618 LE MARCHAND D'AMOURS

Ronde.

En revenant de Guingamp } bis
Toujours roulant ma boule
Je rencontraï trois marchands
En roulant ma boule roulant
Toujours comme je la roule.

Je rencontraï trois marchands } bis
Toujours roulant ma boule
Que portes-tu là, marchand ?
En roulant, etc.

C'sont des amours que je vends.

Combien les vends-tu le cent ?

Je n' les vends point au cent.

Je les donne aux pauvres gens,

Et aux riches je les vends,

Je leur fais crédit d'un an,

Au bout d'un an de l'argent,

Sans quoi j'envoie les sergents,

Les sergents de Saint-Laurent.

Coirault : *Le marchand d'amours*,
rubr. *Badines*, n° 302.

Laforte : *Le marchand d'amours*, I, O-10.

Adj. Guériff (I, p. 199 pp., It., Im.)

Ms. 2223, p. 459. (*Chants divers.*)
Saint-Brieuc. M. Marres.

6,619 LE GALANT MANGÉ PAR LES RATS

A) Ronde.

Coirault : *Le galant mangé par les rats*, rubr.
Abandonnés, n° 3605.

Laforte : *Le galant oublié dans l'armoire*, I, L-10.

Adj. Morand (p. 57, It., Im.)

Périne, ma Périne, (bis)
Veux-tu jà m'aimer,
Ma dondon, ma dondaine,
Veux-tu jà m'aimer,
Ma dondon, ma dondé.

Si fait vraiment i t'eume,
I t'eume meux que mé.

Périne, ma Périne,
Vré-t-o ton père allé ?

Gl'est là-bas dans quiés pllaines,
A voir les blés copier.

Périne, ma Périne,
Veux-tu jà m'épouser ?

Achevant la parole,
Le père a-t-arrivé.

Périne, ma Périne,
Vour vas-y me cacher ?

Cutre-te dans quiau coffre,
I en aurai la clé.

Gle sit bé cinq semoinnes,
Cinq semoinnes cutré.

Au bout daux cinq semoinnes,
Les rats l'aviant mongé.

N'est o pas grand damage,
Ien si bea bacheler.

Ms. 2218, p. 339-341 et sq. (*Chants divers.*)
Montaigu. Ch. Dugast-Matifeux.

Lento.

Per - ri - ne ma Per - ri - - ne Per -
ri - ne ma Per - ri - - ne vour
est ton père a - net ma don,don ma don - dai - ne vour
est ton père a - net ma don don ma don - dé.

B)

Connaissez-vous l'histoire
O gué lanla tour lalira
Connaissez-vous l'histoire
D'un petit couturier.

D'un petit couturier
O gué lanla tour lalira
Qui allait voir les filles
Au bour de Guéméné.

N'a trouvé que Perenne,
Qui gardait à l'hôtel
(ou : qui gardait la maison).

Perenne, ma Perenne,
Où sont vos gens allés ?

Ils sont dans la quioture
Tous à semer du blé.

Perenne, ma Perenne,
D'amour nous faut prêcher.

Dès la première parole,
Veci l'père arrivé.

Perenne, ma Perenne,
Où faut-y me cacher ?

Fourrons dans ma paillasse,
Au chevet de mon let.

Il restit sept semaines,
Sans boire ni sans manger.

Au bout de sept semaines,
Les souris l'ont mangé.

N'ont laissé que la tête,
Les oreilles et les pieds.

Et aussi quelques côtes,
Pour faire un vaissellier.

Pour mettre les écuelles,
A Monsieur le curé.

Ms. 2222, p. 381-382. (*Chants satiriques.*)
Montaigu. Ch. Dugast-Matifeux.

C)

Perrine, ma Perrine, (bis)
Où est ton père anet,
Ma dondon, ma dondaine,
Où est ton père anet,
Ma dondon, ma dondé.

Gl'est là-bas dans tiés pllaines,
A voir coper son blé.

Perrine, ma Perrine
Vex-tu donc point m'aimer ?

Sia bé, sia bé, dit-elle,
Ol est ma volonté.

Mais sus tiés entrefaites,
Son père est arrivé.

Perrine, ma Perrine,
Où faut-o me cacher ?

Met-te là sous tio couffre,
J'en aurai bé la cllé.

Gli fut bé trois semaines,
Dans tio couffre caché.

Au bout dos trois semaines,
Les rats l'aviant mangé.

Ol est bin grand damage,
Gl'était in bia valet.

Gle pinnait de la flûte,
Aussi du flageolet.

Faisait danser les filles,
Aux jours des assemblées.

Gle menait la charrue,
Gl'enseménçait le bllé.

Ms. 2223, p. 437-439. (*Chants divers.*)
Montaigu. Ch. Dugast-Matifeux.

D)

Péa - ri - ne ma Péa - ri - ne Péa - ri - ne ma Péa -
ri - ne ne veux-tu jà m'ai - mer ma don - don ma don -
dai - ne ne veux-tu jà m'ai - mer ma don don ma don - dé.

- Oh! tant bonjour Perrine!
- Oh! tant bonjour, mon Piarre!
- Où sont vos gens allés?
Falira dondaine,
Où sont vos gens allés?
Falira dondé.
- Y sont allés aux noces (bis)
Ne reviendront anei,
Falira dondaine,
Ne reviendront anei,
Falira dondé.
Parol' fut pas d'mi dite,
Que les v'là arrivés.
Où vous cacher mon Piarre,
Mon Piarre, où vous cacher?

Cachez-vous dans quio coffre,
J'y vas vous enquiaver*.
Y fut bien six semaines,
Sans qu'alle y eut pensé.
Au bout de six semaines,
Alle y a pourtant pensé.
Alle a ouvert quio coffre,
Piarre était terpassé.
J'ai tant d'chagrin d'mon Piarre,
C'tait un si bon valet.
Y v'nait tirer les vaches,
Avec maë dans le teit.

* *enclaver*

Ms. 2223, p. 440-441 et sq. (*Chants divers.*)
Fontenay. Cl. Poey d'Avant.

6,620 LA CHARETTE CASSÉE PAR LES DANSEURS

Au pignon de notre maison,
Dessus la verduron, dondon,
Il y a-t-une charette,
Dessus la verdurette.
Qui est tout' rempli' de garçons,
Dessus la verduron, dondon
Et de jeunes fillettes,
Dessus la verdurette.
Mais la prochaine du timon,
Sera ma mignonnette.

Il n'y a ni prince ni baron,
Qui ose s'approcher d'elle.
Mais moi qui suis petit garçon,
Me suis approché d'elle.
Je lui ai demandé son nom,
Ell' me répond : Jeannette.
Oui, Jeanneton, c'est un beau nom,
Pour un nom de fillette.

Ms. 2224, p. 29-30. (*Chants divers.*)
Blain. M. Geffredeau.

Coirault : *La charette cassée par les danseurs?*,
rubr. *Badines*, n° 323.

[?], car une seule version est recensée au fichier
Coirault. Si la « charette » n'est pas cassée dans la
version de Blain, la coupe strophique est bien la
même.

6,621 LES PRISONNIERS SAUVÉS PAR UNE CHANSON

A) Ronde. (Moncontour). [22510]

C'sont les gars de Guérande [Qui viv' en bons garçons, Falariden, falaridon. Qui viv' en bons garçons Falalira, dondon.]	(bis)	Les dames de la ville, Sont accourues au son.	D'autres s'en vont sur l'onde, Jamais nous n' les verrons.
Ils sont bien vingt ou trente [A Rennes dans la prison, Falariden, falaridon, A Rennes dans la prison, Falalira, dondon.]	[bis]	Bon prisonnier, bon drôle, Apprends-nous ta chanson.	Ms. 2224, p. 15. (<i>Chants divers.</i>) Saint-Brieuc. M. Marres
Le plus jeune des trente, Disait une chanson.	(bis)	Comment-vous l'apprendrai-je, Moi qui suis en prison ?	
	[bis]	La prison est ouverte, Les prisonniers s'en vont.	Coirault : [<i>Les prisonniers sauvés par une chanson</i>], rubr. <i>Sociales</i> , n° 62...
		Les uns s'en vont à Nantes, Et d'autr' à Hennebont.	Laforte : <i>Les prisonniers sauvés par une chanson</i> , I, B-18. Adj. Guériff (I, p. 68-71, lt. 5m., comm.)

B)

C'sont les gars de Guérande (bis) Sont-ils pas bons garçons, Faleridaine, Faleridon, Sont-ils pas bons garçons, Faleridaine, Don, don.	(bis)	Ils sont bien vingt ou trente, Tous les trente en prison. Le plus jeune des trente, A fait une chanson. Tout's les dam's de la ville, Sont accourues au son.	Filant leurs quenouillettes, Au fuseau d'Alençon.
			Ms. 2224, p. 16-17 et sq. (<i>Chants divers.</i>) Pornic. M. Rousse

C)

Allegro, très accentué.

C'sont les gas de Gué - ran - de C'sont
les gas de Gué - ran - de sont - ils pas bons
gar - çons fá - lé - ri - daine fá - lé - ri - don sont-
ils pas bons gar - çons fá - lé - ri - dai - ne don - don.

D)

Allegro.

Di - gue don don don sont les gas de Gué -
 ran - de di-gue don don don sont les gas de Gué -
 ran-de di-gue don don don sont-ils pas bons gar-çons di-gue
 don don don sont - ils pas bons gar - çons.

6,622 LA FILLE DEMANDE À JOUER AUX CARTES

J'ai pris ma quenouillette (bis)
 Ma lurluron lurette
 Tout droit m'en suis n'allée
 Ma lurluron luré.

Tout droit m'en suis n'allée (bis)
 Ma lurluron lurette
 A la porte à René
 Ma lurluron luré.

Qu'est-ce qui frappe à ma porte
 Qui frappe à tant de pieds?

C'est la plus jolie fille,
 Que la terre a jamais portée.

Puisqu'à lé si belle,
 Faites-la donc entrer.

Quand la belle fut entrée,
 Demandit à jouer.

Du premier coup de carte,
 Deux cents il a gagné.

Ms. 2224, p. 152-153 (*Chants divers*)
 Sans origine

7. BERGÈRES ET PASTOURELLES

7,01 EN M'EN REVENANT DE LORRAINE

A)

Moderato.

M'en re - ve - nant de
 Ren - nes a - vec - ques mes sa - bots je
 ren - con - trai trois ca - pi - tai - nes a - vec - ques mes sa -
 bots don - dai - ne a - vec - ques mes sa - bots.

En m'en revenant de Rennes,
 Avecque mes sabots;
 J' rencontré trois capitaines,
 Avecque mes sabots;
 Avecque mes sabots, dondaine,
 Avecque mes sabots.

J' rencontré trois capitaines,
 Avecque mes sabots;
 Ils m'ont appelé vilaine
 Avecque mes sabots;
 Avecque mes sabots, dondaine,
 Avecque mes sabots.

– Je ne suis pas si vilaine.

Car le fils du roi m'aime.

Il m'a donné pour étrenne.

Un bouquet de marjolaine.

Je le plant'rai dans la plaine.

S'il fleurit, je serai reine.

Si non, j'en suis pour ma peine.

Coirault : *En passant par la Lorraine, ou C'était Anne de Bretagne*, rubr. *Bergères et Rois*, n° 3802.

Laforte : *En passant par la Lorraine*, I, G-11.

Étude : Tiersot (J.) RTP, v. 2, 1887, p. 249-256.

Adj. Guériff (I, p. 124, 1t., 1m.)

Morand (p. 241, 1t., 1m. empruntés à Orain, comm.)

Redhon (IV, p. 39, 1t., 1m.)

Garneret-Culot (II, p. 399-400, 2t., 2m.)

New Britain (*Les racines du folksong américain*).

Erato : 2292-45474-2, 1990, page n°7. *C'est en passant par Varennes*, (d'après : *Québec, 1914*), et *Margo labourés les vignes*, (d'après : J. Arcadelt, ca 1568.)

B)



En m'en re - ve - nant de Ren - nes tir' ton
jo - li bas de lai - ne, j'ren - con - trai trois ca - pi -
tai - nes, tir' ton cach' ton, tir' ton bas; cach' ton
jo - li bas de lai - ne, car on le ver - ra.

Cette chanson se chante aussi avec le refrain suivant :

En m'en revenant de Rennes,
Tire ton joli bas de laine,
J' rencontré trois capitaines;
Tire ton, tire ton bas,
J' rencontré trois capitaines,
Tire ton joli bas, etc.

ou

Tir' ton, cacheton, tir' ton bas,
Cach' ton joli bas de laine
Car on le verra.

Ms. 2218, p. 281 et sq. (*Chants divers.*)
Poitiers. M. Ménard.

C)

(Variante)

En m'en revenant de Rennes,
Lonlonla, celui que j'aime;
J'ai rencontré trois capitaines
Dites-moi oui;
Lonlonla, celui que j'aime
N'est pas ici.

M'y promenant dans la plaine

Ils m'ont appelée vilaine,
Lonlonla, celui que j'aime;
Je ne suis pas si vilaine
Dites-moi oui;
Lonlonla, celui que j'aime
N'est pas ici.

Un beau bouquet d' marjolaine.
Je l'ai planté dans la plaine.
S'il fleurit, je deviens reine.
S'il flétrit, je perds ma peine.

Puisque le fils du Roi m'aime.
Il m'a donné pour éternelle.

Ms. 2218, p. 282-283. (*Chants divers.*)
Sans origine.

D)



En m'en al - lant à la fon - tai - ne, en m'en al -
lant à la fon - tai - ne, j'ai ren - con - tré trois ca - pi -
tai - nes, oh! rien n'est si bon que la fa - ri - don -
dai - ne, oh! rien n'est si gai que la fa - ri - don - dé.

En m'en allant à la fontaine, (bis)
J'ai rencontré trois capitaines;
Oh! rien n'est si bon qu' la faridondaine
Oh! rien n'est si gai qu' la faridondé! (bis)

J'ai rencontré trois capitaines, (bis)
L'un deux m'a-t-appelé vilaine;
Oh! rien n'est si bon qu' la faridondaine
Oh! rien n'est si gai qu' la faridondé! (bis)

Pas-que j'avais des bas de laine.

Oh! je ne suis point si vilaine.

Car le fils du roi m'aime.

Un jour je serai votre reine.

Alors, alors, beau capitaine.

Vous ne m'appel'erez plus vilaine.

Mais aujourd'hui pour votre peine.

Allez-vous-en à la fontaine.

Et rapportez ma cruche pleine.

Ms. 2223, p. 463-464 et sq. (*Chants divers.*)
Poitiers. M. Ménard.

On reconnaîtra, au moins dans les deux premières versions, la mélodie déjà notée par Jacob Arcadelt, dans la seconde moitié du XVI^e siècle.

7,02 JE VEUX UN CAPITAINE

La bergère et la moire.

Mon père avait cinq cents moutons.
Dont j'étais la bergère;
Dont j'étais la bergère, dondenne, dondon,
Dont j'étais la bergère, don.

Le fils du roi passa par là,
Qui m'en emporta quatre;
Qui m'en emporta quatre, dondenne,
[dondon,
Qui m'en emporta quatre, don.

Sire, rendez-moi mes moutons,
Ce soir, je s'rais battue;

Battu, battu, ne seras pas.
Tu seras mariée;

Avec le plus beau des soldats,
Qui soit dans mon armée;

De vos soldats, je ne veux pas.
Je veux le capitaine;

Le capitain' tu n'auras pas,
Tu n'es pas demoiselle;

Si demoisell' je ne suis pas,
J'ai bien moyen de l'être.

Ms. 2218, p. 278. (*Chants divers.*)
Sans origine.

Coirault : *Je veux un capitaine.*
rubr. *Bergères et Rois.* n° 3804.
Cf. aussi *Mon père avait cinq cents moutons.*
rubr. *Bergère et Monsieur joué.* n° 4002.
Laforte : *Mon père avait cinq cents moutons.*
1. J-2pp. et *La bergère aux brebiettes.* 1. J-8.

Étude : Delarue-Millien
(1. p. 75-80, 10t., 10m., comm.)
Adj. Le Bris-Le Noac'h (1. p. 20, 1t., 1m.)
Dastum (*Chants de Haute-Bretagne.*
Bogue d'or 1990, face A n°11 pp.
et livret p. 29-30, 1t., comm.)

7,03 LA BREBIS SAUVÉE DU LOUP

A)

Entre la rivière et les bois (bis)
Il y a une bergère
Qui garde ses moutons là-bas
Sur la verte fougère.

Des bois sortit un gros loup gris (bis)
La gueule déployée;
La plus belle de la bergère
Le loup l'a emportée.

Mais la belle dit à plus hauts cris : (bis)
Douce Vierge Marie!
Ceux qui trouveront ma brebis,
Je serai leur amie...

Le garde du bois l'entendit (bis)
Mit la main à l'épée,
Puis dans le bois il s'enfouit
La bête il a trouvée.

Tenez, belle, votre brebis (bis)
Elle est bien saine et sauve
Tournez-la dans la bergerie
Elle sera comme les autres.

En vous remerciant, mon bon ami (bis)
De vous et de vos peines
Quand je tonderai ma brebis
Vous en aurez la laine.

Je ne suis point marchand drapier (bis)
Ni trafiqueur de laines.
Promettez plutôt de m'aimer
Vous calmeriez mes peines.

Ms. 2223, p. 311. (*Chants divers.*)
Saint-Denis la Chevasse. M. Graslepois.

B) Variante.

... a-t-une
Qu'est à garder ses biaux moutons.

Un gros loup gris sortant du bois (bis)
Sa grand' gueule enflammée
Tout le plus beau de ses moutons
... l'a-t'emporté.

Elle s'écria un si haut cri (bis)

Celui qui trouv'ra ma brebis
Sera de mes amis.

Le fils du roi passant par là (bis)
Avecque son armée,
Il n'a pas fait trois tours du bois
Que la brebis s'est trouvée.

La voilà saine
Jamais le loup ne reviendra
Pour vous en manger d'autres.

... mon biau monsieur,

Quand j'y...

... marchand de brebis,
Ni fabricant de laine.
Ce sont vos amours Madelon
Que j' veux avoir sans peine.

Mon biau Monsieur, vous êtes roi; (bis)
Et ma qui sé bergère,
De vous marier avec ma
Cela ne va jà guère.

Ms. 2223, p. 311. (*Chants divers.*)
Vieillevigne.

Coirault : *La brebis sauvée du loup*, rubr.
Bergère et Monsieur joué, n° 4001.
Laforte : *La bergère aux brebiettes*, I, J-8.

Étude : Millien-Delarue
(I, p. 75-80, 9t., 4m., comm.)
Adj. Béraud-Williams
(p. 131-132, 1t., 1m., comm.)
Guériff (I, p. 200, 1t., 1m.)
Garneret-Culot (II, p. 514-516, 2t., 2m., et III, p.
836-837, 1t., 1m., et p. 1012, 1t., 1m.)
Le Bris-Le Noac'h (III, p. 19, 41, 2t., 2m.)
Morand (p. 132-133, 1t., 2m.)
Roy (p. 34, 1t., 1m., comm.)

C)

Entre la rivière et le bois
Il y a une bergère
Qui va garder ses blancs moutons
Assis' sur la fougère. (bis)

Du bois sortit un grand loup gris
Qui avait la goule aboïée
Tout le plus beau de mes moutons
Le loup l'a emporté. (bis)

Elle s'écria d'un si beau cri
Sainte Vierge Marie
Celui qui sauvera ma brebis
Oui je serai sa mie. (bis)

Le forestier entend cela
Mit la main à l'épée
Il n'a pas fait trois tours du bois
La brebis est sauvée. (bis)

Tiens, voici belle, ta brebis
La voilà saine et sauve
Ah! mets-la va dans le troupeau
Elle pêtra comme les autres. (bis)

De grand merci, mon bon monsieur,
De vous et de vos peines
Quand je tondrai ma brebis
Vous en aurez la laine. (bis)

Je ne suis point marchand drapier
Ni traficœur de laine
Belle, je veux tes amitiés
Ou j'en mourrerais en peine. (bis)

Tout bas, tout bas, mon bon monsieur,
Mon père est aux écoutes
Et si ma mère le savait
Je s'rais battue sans doute. (bis)

Ma belle, ton père n'est pas là
Il est à son ouvrage
Et puis ta mère à la maison
Est à fair' son ménage. (bis)

Ms. 2223, p. 312. (*Chants divers.*)
Vieillevigne.

D) Chanson de bergère.

Près de la rivière de Bordeaux (bis)
Il y a une bergère, gai ma dondon,
Il y a une bergère, ma Louison.

Qui chante en gardant ses brebis (bis)
Le long de la rivière, gai ma dondon,
Le long de la rivière, ma Louison.

Elle n'a pas toujours bien gardé
Le loup en a pris une...

La belle s'est écrié si haut :
Ma brebis est est perdue...

Le forestier du bois l'entend
Il a pris son épée...

Il n'a pas fait le tour du bois
La brebis est trouvée...

Venez, ma belle, votre brebis
La voici, saine et sauve...

En vous remerciant beaucoup
De vos pas, de vos peines...

Quand ma brebis sera touzée
Vous en aurez la laine...

Je ne suis point marchand drapier
Ni tricoteur de laine...

Je suis vigilant forestier
Forestier dans la plaine...

Ms. 2223, p. 313. (*Chants divers.*)
Saint-Brieuc. M. Marres.

7,04 LA BREBIS ÉGARÉE ET RETROUVÉE

Je n'irai plus au bois
Seule et sans serviteur (bis)
L'autre jour un gros loup
Me fit tant de frayeur.
Si vous étiez sans amant
N'en auriez-vous pas pour deux.

L'autre jour un gros loup
Me fit tant de frayeur (bis)
Il prit de mon troupeau
L'agneau tout le meilleur.
Si vous étiez sans amant
N'en auriez-vous pas pour deux.

Il prit de mon troupeau
L'agneau tout le meilleur
Je me suis écriée
Arrête le ravisseur.
Si...

Je me suis écriée
Arrête le ravisseur
Le berger Clytendre
Arrête le voleur.
Si...

Le berger Clytendre
Arrêta le voleur
Et pour sa récompense
Lui ai donné mon cœur.
Si...

Et pour sa récompense
Lui ai donné mon cœur
Il m'a donné le sien
Qui fait tout mon bonheur.
Si...

Ms. 2223, p. 323. (*Chants divers.*)
Sans origine.

7,05 LE BERGER TUEUR DE LOUPS**Chanson des bergers.**

Quand j'étais chez mon père
Mon tra la la la la la la la la
J'allais garder les vaches
Les vaches de chez nous (bis)
Ouh!
Les vaches de chez nous.

J'ai regardé derrière
Mon tra la la la la la la la la
J'ai regardé derrière
J'ai aperçu les loups (bis)
Ouh!
J'ai aperçu les loups.

J'appelai le grand Pierre
Le grand Pierre de chez nous.

Pierre a pris sa faucille
Il les a tués tous.

Courage mon bon Pierre
Tu auras mes amours.

De tes amours, Suzanne.
Je serais bien jaloux.

Ms. 2223, p. 328. (*Chants divers.*)
Saint-Brieuc. M. Marres.

7,06 L'APPRENTI PASTOUREAU

Presto.

Quand ié - tas chez mon père pe - tit
gar - çou - nia pe - tit gar - çou - nia
le m'en - voy - ait aux lan - des gar - der mes a -
gneas ma tan - tine pe - neil - le mon ton - ton pe - nia.

Coirault : *L'apprenti pastoureau*,
rubr. *Bergères diverses*, n° 4602.
Laforte : *L'apprenti pastouriau*, I, J-12.

Adj. Millien-Delarue
(I, p. 71-74, 5t., 3m., comm.)
Le Bris-Le Noac'h
(II, p. 19, 1t., 1m., IV, p. 13, 1t., 1m.)
Redhon (I, p. 79, 1t., 1m.)
Guériff (I, p. 95-96, 1t.,
= version Pavec, comm.)
Dastum (*Pays de Loudéac*, 1986, face B n°7, et
livret, p. 81-82, 1t., 1m., comm.)

A)

Quand i étas chez mon père
Petit garçonunia, ha ha!
Petit garçonunia.
Le m'envoyait aux landes
Garder les agnias, ha ha!
Ha ha! Peneille, peneille
Ha ha! Peneilla.

Le m'envoyait aux landes
Garder les agnias, ha ha!
Garder les agnias.
Le loup qui est bé venu
Emporter le plus bia, ha ha!
Ha ha! Peneille, peneille
Ha ha! Peneilla.

Le loup qui est bé venu
Emporter le plus bia, ha ha!
A bé laissé cornes,
Pour mettre à nos chapias, ha ha!

A bé laissé les cornes
Pour mettre à nos chapias, ha ha!
Et le berchet dau cul
Pour faire un chalumia, ha ha!

Et le berchet dau cul
Pour faire un chalumia, ha ha!
Pour faire danser tiés feilles
Le ser dau mardi gras ha ha!

Tot peit garçonunia (*ôter ha ha*)

... (*supprimer ha ha*)
...-tu gègue de oueille
Ma foi scia gègue nia.

... (*ôter ha ha*)

Y n'en avait jà dière
Y n'en avait que tras
...-tu, etc.

A mangé...
Le m'a laissé la cou.

... la cou

... quias filles
À quiau bia...

Ms. 2218, p. 295 et sq. (*Chants divers*.)
Vieilleigne. Variante de Saint-Sébastien.

B) Chanson jeouse.

Quen y éstez cheu man pere
Et petit garçonnea
Iglz m'anvoyan au champ
Pre gardy les aigneas.

Refrain :
Trou du cu
Prequé me clajolle, jolle
Trou du cu
Prequé me flajolle'tu

Iglz m'envoyan au champs
Pre gardy les eigneas
Y n'an gardy pas guaire
Y n'an gardy que tra.

Vecy veny le loup
Quian porty le pu bea.

Y ne m'an soucy guaire
Preveu qui ay la pea.

Les quatre ouz doz jombe
P' ran manchy do coustea.

Et le bout de la coüe
Pre buttre à man chapea.

Le trofignon do cu
Pre foere in challumea.

Ms. 2223, p. 302-304. (*Chants divers.*)
Extrait de *Gente Poitevinerie*, p. 86 de Rollea.
[Édition de 1660.]

C)

Quand y étas chez mon père
Petit garçonias (bis)
Gle m'envoyant aux landes
Pre garder les egnias.

N'iras-tu pas gigue de gneille
N'iras-tu pas gig' de gnias
Ma foi si va.

Gle m'envoyant aux landes
Pre garder les egnias
Y n'en gardas poet dgerre
Y n'en gardas que trois

Un loup vint à passer
Qu'y emportit le plus béas.

Emporte, emporte loup
Y ne m'en soucie jà.

Pourvu qu'tu m' laiss' la quoue
Pre border mon chapia.

Et le tia de la gorge
Pour faire un chalumia.

Pre fair' danser le monde
Le soir d'aux mardi gras.

Ms. 2223, p. 305-306. (*Chants divers.*)
Landes-Genusson. L'abbé Jourdain.

D) Chant du pâtre.

Quand j'étais chez mon père
 Petit gas patouriau (bis)
 On m'envoyait ès champs
 Garder nos p'tits aigheaux.
 Jean du rignol qui ne m'entendit la la
 Qui fa di la la quinquin
 Qui ne m'entendit la fa di laquin.

On m'envoyait ès champs
 Garder nos p'tits aigheaux (bis)
 Et le grand loup est venu
 Qu'a mangé mon plus biau.
 Jean du rignol qui ne m'entendit la la
 Qui fa di la la quinquin
 Qui ne m'entendit la fa di laquin.

Je ne m'en soucierais guère
 Si j'en avais la piau.

Pour faire à ma grand'mère
 Un superbe mantiau.

Et les quatre pieds
 Pour mettr' sus son chapiau.

Et le p'tit bout de queue
 Pour faire un chalumiau.

Pour faire danser les filles
 Au bon printemps nouveiau.

Les belles et les vilaines
 Toutes dans un troupeiau.

Ms. 2223, p. 307. (*Chants divers.*)
 Saint-Brieuc. M. Marres.

E)

Quand j'étais chez mon père
 Petit garçounia (bis)
 Il m'envoyant aux landes
 Garder les eignias.
 Ma tantine peneille, mon tonton peneilla.

Il m'envoyant aux landes
 Garder les eignias (bis)
 Y n'en gardait ja guère
 Y n'en gardait que tras.
 Ma tantine peneille, mon tonton peneilla.

Le loup est bé venu
 Qu'emportit le plus bea.

Emporte, emporte, grand loup
 Pour ma y m'en soucie jà.

Pervu qu'tu m'laisses la quoue
 Pour mettr' à mon chapea.

*Quand y étas chez mon père
 Petit garçounia (bis)
 Le m'envoyant aux landes
 Garder les égne
 Remueras-tu jeunesse,
 Ne remueras-tu pas.*

Ms. 2223, p. 308-309. (*Chants divers.*)
 Aizenay. M. Douaud. Variante de M. Graslepois.
 Saint-Denis la Chevasse.

7,07 COMBIEN DE FOIS J'AI PASSÉ LA RIVIÈRE

Com - bien de fois j'ai pas - sé la ri - viè - - - re -
 - pour pré - ser - ver son trou - peau - du loup - - -
 - main - te -
 - main - te -
 ris que je re - çois de vous.

Combien de fois j'ai passé la rivière
 Pour préserver mon troupeau du loup
 Maintenant, voilà la récompense
 Belle Iris que je reçois de vous.

(M. Martineau donnera les paroles)

Ms. 2223, p. 310 et sq. (Chants divers.)
 Casson. M. Martineau.

7,08 LE FRÈRE QUI MET SA SŒUR À L'ÉPREUVE

Ma mère où est-elle allée ma sœur
 Que j'avais laissée si petite? } (bis)
 Elle est là-haut dans la prairie,
 Elle est là-bas dans ces vallons } (bis)
 Seulette à garder ses moutons.

Ma mère vous n'avez donc pas peur
 De la laisser ainsi seulette } (bis)
 De la laisser ainsi seulette
 Seulette à garder ses moutons } (bis)
 Ma sœur aura mauvais renom.

De votre sœur, n'avez point peur,
 Car elle n'est pas la plus jolie } (bis)
 Je vous jure foi d'honnête homme
 Pourvu qu'elle ne me connaisse pas } (bis)
 J'aurai ma sœur à mes appas.

Le garçon il s'en est allé
 Sifflant, chantant dans la prairie } (bis)
 Oh ! tant bonjour, belle bergère,
 Combien avez-vous de moutons? } (bis)
 Vous et moi nous les garderons.

Monsieur, je n'ai pas qu' fair' de vous
 Je les garderai bien seulette } (bis)
 Voilà la pluie, voilà l'orage,
 Voilà le temps qui va changer. } (bis)
 Il est temps de vous retirer.

La bell', si tu voulais m'aimer.
 J'ai une tant jolie bourse: } (bis)
 J'ai une tant jolie bourse
 Et l'anneau d'or que j'ai au doigt } (bis)
 Belle si tu veux sera pour toi.

Quand la belle entendit parler
 De l'anneau et de la bourse, } (bis)
 Elle a jeté là sa houlette,
 Garde mes moutons qui voudra, } (bis)
 Avec mon berger je m'en vas.

Quand elle fut au milieu du bois,
 Ell' se jett' la face contre terre } (bis)
 Relève-toi petite sottie,
 Reconnais ton frère Simon, } (bis)
 Seul avec toi dans ces vallons.

Si vous êt's mon frère Simon,
 Pourquoi m'avoir tant tourmentée? } (bis)
 Surtout n' le dites point à ma mère:
 Ni à aucun de mes parents } (bis)
 Avec moi seraient mécontents.

Le garçon il s'en est allé
 Trouver la mère à la boutique } (bis)
 Venez ma mèr', voilà ma sœur,
 Elle est à moi, si je voulais, } (bis)
 Mais c'est ma sœur, je n'oserais.

Ms. 2223, p. 314-315. (Chants divers.)
 Sans origine.

Coirault : *Le frère qui met sa saur à l'épreuve*, rubr. *Bergère et Monsieur repoussé*, n° 4231.

Laforte : *La saur mise à l'épreuve*. II, C-7.

Adj. Béraud-Williams (p. 229-230, 1t., 1m., comm.)
 Touraille (*Vendée - Le Marais* - Pierre Burgaud, Paris, collection Ocora, 1982,
 face A n°5.)

7,09 QUAND LA BERGÈRE VA SEULETTE

Moderato vivace.

Quand la ber - gère va seu -
 let - te ses mou - tons gar - - der
 elle va traî - nant sa hou - let - te ne la peut
 por - ter je la veux ma jo - lie ber -
 gè - re je la veux ai - mer.

Quand la bergère va seulette
 Ses moutons garder
 Elle va traînant sa houlette
 Ne la peut porter

Je la veux ma jolie bergère
 Je la veux aimer.

Ms. 2223, p. 200 et sq.
 (Chants divers.)
 Les Sables d'Olonne. M. Renaud.

7,10 TURLUTUTU

A)

Moderato.

L'au - tre jour en m'y pro - me - nant le long de
 ces ture - lu, tu, tu le long de ces lan la de - ri -
 ret - te le long de ces verts prés.

Coirault: *Turlututu*, rubr. *Bergère et Monsieur*
 (récits), n° 4109.

Laforte: *La rare beauté*, I, P-21.

Adj. Béraud-Williams
 (p. 132, 1t., 1m., comm.)
 Guériff (I, p. 201, 1t., 1m., comm.)
 Millien-Delarue
 (I, p. 262-264, 5t., 4m., comm.)
 Morand (p. 168, 1t., 1m.)

L'autre jour en m'y promenant
 Le long de ces, turlututu } bis
 Le long de ces, lanladéiriette
 Le long de ces verts prés.

J'ai rencontré ma mie Jeannette
 Qui faisait son, turlututu } bis
 Qui faisait son, lanladéiriette
 Qui faisait son bouquet.

Ah ! je me suis t'approché d'elle
 C'était pour l'embrasser.

Tout biau, tout biau, ma mie Jeannette
 Je suis votre berger.

Mon berger n'a pas d'épaulettes
 Ni d'épée au côté.

Il n'a qu'une simple musette
 Pour me faire danser.

Dansez, dansez, jeunes fillettes
 Tant qu' vous êtes en gaîté.

Un jour viendra, jeunes fillettes
 Qu' vous n' pourrez plus danser.

Ms. 2223, p. 155-156 et sq. (*Chants divers.*)
 Nantes. Mme Brethé.

B) Ronde.

L'autre jour à la promenade
 Le long de ces... turlututu } bis
 Le long de ces... lanladéiriette
 Le long de ces verts prés } bis

Dans mon chemin je fis rencontre
 Le long de ces... turlututu } bis
 Le long de ces... lanladéiriette
 D'une aimable beauté. } bis

Je me suis approché d'elle
 Pour lui vouloir parler.

Retirez-vous bourgeois de ville
 Vous n'êtes point mon berger.

Mon berger il n'a point de bottes
 D'épée à son côté.

Mon berger n'a rien qu'une flûte
 Pour nous faire danser.

Retirez-vous bourgeois de ville
 Crainte de mon berger.

Car si mon berger il arrive
 Il vous pourrait frapper.

Oh ! si ton berger, il me frappe
 Je le pourrai blesser.

Oh ! si mon berger, tu le blesses
 Il saura bien te tuer.

Ms. 2223, p. 157. (*Chants divers.*)
 Saint-Brieuc. M. Marres. [Déjà publié par
 Rolland, I, p. 183-184.]

C)

L'autre jour en m'y promenant
Le long de ces turlututu
Le long de ces lanladelirette
Le long de ces verts prés.

Dans mon chemin, je fis rencontre
Le long de ces turlututu
Le long de ces lanladelirette
D'une jeune beauté.

Ah! je me suis t-approché d'elle
C'était pour l'embrasser.

Ah! elle a pris sa quenouillette
C'était pour m'en frapper.

Tout beau, tout beau, ma jeune fille
Je suis votre berger.

Tout beau, tout beau, mon beau jeun' homme
Vous n'êt's point mon berger.

Mon berger ne porte point de bottes
Ni d'épée au côté.

Mon berger il a une flûte
C'est pour me faire danser.

Dansez, dansez, mes jeunes filles
Au son de mon violon.

Car quand vous serez mariée
Vous n'irez plus danser.

Vous resterez à la maison
À faire de la bouillie.

Ms. 2223, p. 158. (*Chants divers.*)
Bouguenais.

L'air noté par Mme Brethé laisse aisément à reconnaître l'empreinte de ses antécédents, notamment celui noté dans l'*Essai sur la musique* de Laborde (v. 2, 1780, p. 425), repris dans Rolland (I, p. 180).

7,11 J'ENTENDS UN GRAND TAPAGE.

La bergère et le chasseur.

L'autre jour dedans la plaine,
En gardant mes blancs moutons,
J'étais toute réjouie,
Car je chantais des chansons.
J'entends un bel équipage
Qui me saisit d'effroi;
Ensuite un bel équipage
Se présentit devant moi. (bis)

N'ayez point d' peur ma bergère
C'est moi qui suis le chasseur
Calmez donc votre colère,
Rassurez donc votre cœur.
Avez-vous vu la chasse
Répondez : savez-vous
De quel côté que l'on passe
Pour aller au rendez-vous? (bis)

Elle m'a répondu sans crainte
Monsieur la chasse n'est pas loin
Passez dessus la droite
C'est votre plus court chemin
Que ta beauté m'enchanté
Me dit-il, souriant,
Que tu es donc belle et charmante,
D' quoi vives-tu, belle enfant? (bis)

Vives-tu comme une reine,
De pain blanc et de biscuits,
De bons lapins de garenne
De bécasses et de perdrix?
Du pain bis et des pommes,
La soupe au lard seulement
Les fill's, les femm's et les hommes
Ne vivanant point autrement. (bis)

Et pour boisson, ma bergère,
Boives-tu de l'hypocras,
Ou bien du jus de tonnelle,
Connais-tu le chocolat?
De l'eau de cette fontaine,
Monseigneur que voilà,
Elle est mill' fois plus saine
Que toutes ces liqueurs-là. (bis)

Permetts donc que j' demande
Si ton repas est parfait?
As-tu un lit de commande
Couches-tu sur le duvet?
Sur la mauvaise plume,
Sur un dur matelas,
Monseigneur, jamais le rhume
N'attaque mon estomac. (bis)

Il fallut que je m'y lève
Car il voulait m'embrasser,
Cent écus d'or me donne
Me disant : bergèr' bon soir,
...
...
J'aurai soin de ta personne
Dans peu, je t'y viendrai voir. (bis)

Ms. 2221, p. 60-61 et sq.
(*Chants traditionnels et légendaires*)
Pontchâteau. Ch. Loyer. (Chant de fileusc.)

Coirault : *J'entends un grand tapage*, rubr. *Bergère et Monsieur repoussé* (diverses), n° 4301.

Étude : Delarue (G.) in *Bulletin Folklorique d'Ile de France*, Hiver 1967, p. 1219-1227.
Adj. Guériff (I, p. 106-108, 1t., 2m., dont la version Loyer, comm.)
Millien-Delarue (I, p. 296-302, 10t., 3m., comm.)

Moderato lento.

L'au - tre jour de - dans la plai - ne en
gar - dant mes blancs mou - tons j'é - tais tou - te ré - jou -
i - e car je chan - tais des chan - sons j'en -
tends un grand ta - pa - ge qui me sai - - sit d'ef - froi en -
suite un bel é - qui - pa - - ge - se pré - sen - tit de - - vant
moi se pré - sen - tit de - vant moi.

La forme strophique à huit vers est-elle en lien avec les premières versions mentionnées dans l'étude de G. Delarue? La mélodie semble néanmoins d'une autre veine que l'air d'Albanèse (1767.) Cf. Millien-Delarue I, p. 302.

7,12 LA BERGÈRE FIDÈLE REPOUSSE LE GALANT

M'y promenant l'autre jour
Y a-t-il rien de si doux?
J'ai rencontré le dieu d'amour
Sous cet épais feuillage;
Y a-t-il rien de si doux
Que l'amour à notre âge?

J'ai rencontré le dieu d'amour
Y a-t-il rien de si doux?
M'a dit, la belle, que cherchez-vous
Sous cet épais feuillage;
Y a-t-il rien de si doux
Que l'amour à notre âge?

Je garde mon troupeau du loup.

Belle le garderais-je avec vous.

Nenni, Monsieur, retirez-vous.

J'en ai bien un autre que vous.

Que j'aime bien et non pas vous.

7,13 LA COUVERTURE

À l'âg' de dix-huit ans m'on père m'y marie (bis)
 Dedans les plain's les blancs moutons garder
 J' suis encore trop jeunett' pour m'y marier.

A l'ombr' d'un bois, je me suis endormie (bis)
 Par là passant trois chasseurs de l'endroit
 M'ont demandé: bell' n'avez-vous point froid?

Ah! si vous avez froid, j' ferai couverture
 De mon habit, de mon manteau joli
 Mon cœur pour gag' vous fera-t-il plaisir?

Monsieur, de votre cœur je ne m'en soucie guère
 J'ai mon honneur et je veux le garder
 Pour mon berger qui est à l'armée.

De ton amant, la bell', ne fais pas tant la fière
 J' suis à Paris, à Paris chez le roi
 Hélas ma belle, il n'appartient qu'à moi.

Monsieur, dedans Paris, il a des connaissances
 Il y a le roi qui est un bon enfant
 Donn'ra l' congé à mon berger mignon.

Ms. 2223, p. 186. (*Chants divers.*)
 Vieilleville. Angèle.

Coirault : *La couverture*, rubr. *Bergères et Rois*, n° 3806.
Laforte : *La bergère et le monsieur de l'armée*, II, F-33.

Adj. Millien-Delarue (I, p. 268 à 274, 8t., 7m., comm.)
 Guériff (I, p. 186-187, 1t., 2m.)
 Redhon (I, p. 70, 1t., 1m.)

7,14 LA MEUNIÈRE SAGE

La belle meunière.

Permetts-moi belle meunière
 Pour traverser la rivière
 Que je passe par ton moulin
 Car j'ai perdu mon chemin
 Car de la journée entière
 J'ai traversé les bruyères
 Mes chasseurs sont égarés
 Je ne puis les retrouver.

Monsieur, fort peu m'embarrasse
 Que vous veniez de la chasse
 ConteZ vos discours plus loin
 Laissez-moi moudre mon grain
 Suivez le long du rivage
 Plus loin il y a un passage
 Vous avez l'air trop badin
 Pour entrer dans mon moulin.

Tu te trompes ma mignonne
 Ne crains rien sur ma personne
 Quoiqu'en habit de chasseur
 Je suis un riche seigneur
 Je t'offre un sort plus aimable
 Bon vin, bon lit, bonne table
 Bijoux, diamants, montre d'or
 Et bien d'autres choses encor.

Monsieur, cessez vos caresses
 Je veux tenir les promesses
 Que j'ai faites à Mathurin
 Je me ris de votre bien
 Quoi qu'en simple cote blanche
 Je brille les fêtes et dimanches
 Les filles de ce pays
 Valent bien celles de Paris.

Ta simplicité m'enchanté
 Et ta beauté ravissante
 Augmente encore mon amour
 Sois donc sensible à ton tour
 Tous mes biens je t'abandonne
 Maison, logis, je te donne
 Équipage à ton loisir
 Et des gens pour te servir.

Adieu vallons et prairies
 Un sort digne d'envie
 Me fait quitter mon moulin
 Console-toi Mathurin
 Qu'on honore la meunière
 Qu'on l'honore et la révère
 Qu'on la connaisse aujourd'hui
 Pour la maîtresse du logis.

Coirault : *La meunière sage*, rubr. *Bergères et chasseurs*, n° 3916.

Laforte : *La fille égarée dans un bois : la meunière*, II, C-47 pp.

Adj. Millien-Delarue (I, p. 305-306, 3t., 1m., comm.)
 Garneret-Culot (II, p. 527-528, 1t., 1m.)

7,15 LA MEUNIÈRE ET LE CHASSEUR

Belle bergère, en passant par ici,
 Ne suis-je pas éloigné de Paris ?
 En t'y voyant dans ces bas-lieux
 De tes beaux yeux je deviens amoureux
 Si tu voulais accomplir mon dessein,
 Tu quitterais volontiers ton moulin.

De tant loin que je vous ai vu, Monsieur,
 J'ai bien pensé que vous étiez chasseur ;
 Si vous chassez dessus mon cœur,
 Chasser ailleurs sera votre bonheur :
 Allez, Monsieur, passez votre chemin,
 Allez chasser vos lièvres et vos lapins.

Ma bergère si tu voulais
 Nous chasserions tous les deux dans ces bois ;
 Nous y trouverions des chasseurs,
 Et tous nos chiens qui sont en humeur ;
 Nous y boirions quelques gouttes de vin,
 Cela pourrait fort bien nous mettre en train.

Non, non, Monsieur, je ne bois que de l'eau,
 Le vin souvent peut troubler le cerveau ;
 Et si de vin je me sentais éprise
 Je pourrais fair' quelque trait de folie ;
 L'excès du vin fait perdre la raison
 L'occasion fait souvent le larron.

Je suis charmé, la belle, par les discours,
 Quand tu me parles du plus sincère amour,
 Donne-moi ta main promptement,
 Je te serai fidèle et constant,
 Dans mon château, je t'emmènerai,
 En arrivant, je t'épouserai.

Je suis charmée par vos discours flatteurs,
 Ah ! quel bonheur d'être aimée d'un chasseur :
 Adieu mon bel ami Colin
 Mon beau Mathurin, mon beau garde-moulin
 Y'a d'autres bergères dans ce hameau
 Pour moi, je m'en vais dans mon château.

Coirault : *Sommes-nous pas éloignés de Paris ?*, rubr. *Chasseurs et Bergères*, n° 3913.

Laforte : *Le chasseur et la meunière*, III, A-12.

Adj. Millien-Delarue (I, p. 312-313, 1t., 1m., comm.)

Garneret-Culot (II, p. 681, 1t.)

Redhon (I, p. 75-76, 1t., 1m.)

7,16 LA BERGÈRE QUI SE SAUVE AVEC L'ARGENT DU VIEILLARD

A)

L'autre jour au village
D'un coulant ruisseau
J'aperçus au bocage
La jeune Isabeau,
La jeune Isabeau,
Qui était seulette,
Seulette à languir
De voir son ami.

Et sitôt près d'elle
Je me suis assis
En lui disant : la belle,
Votre berger suis.
Il n'est aucun berger
Dans notre village
Qui vous aimerait
Comme je le ferai.

Eh ! me répond la belle
Monsieur, pourquoi donc ?
La chaleur est extrême
Dans cette saison
L'ombrage est fort bon
Dans ces pâturages
Mes amants y vont
Chanter des chansons.

Eh ! Monsieur, à votre âge
Je suis étonnée
Que du mariage
Vous osiez parler
Nous sommes en un temps
Où les jeunes filles
Qui ont des amants
Les gard'nt à présent.

J'ai pris ma houlette
Et mon chalumeau
J'ai joué sur l'herbette
Quelques airs nouveaux
La jeune Isabeau
Charmée de l'entendre
Quitta ses sabots
Dansa sous l'ormeau.

J'ai dans ma pochette
Quinze mille francs
Je t'en ferai maîtresse
Généreusement
Quitte donc les champs
Ta fortune est faite
Je suis courtisan
D'un riche marchand.

La fille étant fine
A pris son argent
En faisant bonne mine
Au vieux courtisan
Tout au même instant
A pris sa houlette
Elle a battu aux champs
Avec son argent.

Le vieillard bonhomme
S'est mis à pleurer,
En disant : la friponne
Ell' m'a bien attrapé
Si on le savait
Dans notre village
Le tour qu'elle m'a fait
Chacun en rirait.

Ms. 2222, p. 367. (*Chants satiriques.*)
Sans origine.

Coirault : *La bergère qui se sauve avec l'argent du vieillard I*, rubr. *Bergère et Monsieur joué*, n° 4009.
Laforge : *La bergère, son amant et le vieillard*, II, F-35.

B)

Dessus ces rochettes
Dessous ces ormeaux,
Je vois à l'ombrage
La jeune Isabeau (bis)
Qui était seulette
Seulette à l'ennui
De voir son ami.

D'abord, auprès d'elle,
Je me suis assis
Lui disant : ma belle,
Votre bergerie (bis)
M'amène ici, belle,
Si ma compagnie
Vous faisait plaisir.

Il prit sa musette
Et son chalumeau
Joua sur l'herbette
Quelques airs nouveaux
La jeune Isabeau
Charmée de l'entendre
Quitta ses sabots
Dansa sous l'ormeau.

Voyant cette belle
Si bien dégagée
Lui disant : ma belle
Voudriez-vous m'aimer ?
Il y a aucun berger
Dans votre village
Qui vous aimerait
Comm' moi je ferai.

J'ai dans ma pochette
Quinze mille francs ;
J' t' les donnerai belle
Bien heureusement.
Quitte donc ces champs,
Ta fortune est faite ;
Je suis courtisan
Et très rich' marchand.

La gaillarde fille
Reçoit cet argent
Faisant bonne mine
à ce courtisan
Puis au même instant
Ell' prit sa houlette,
S'en retourne aux champs,
Avec son amant.

Le vieillard bonhomme
Se mit à pleurer,
Disant : cett' friponne
M'a bien attrapé.
Si on le savait
Dans notre village
Tout le mond' rirait
Du tour qu'ell' m'a fait.

Ms. 2223, p. 118-119.
(*Chants divers.*)
Vieilleville. V. Allain.

7,17 LE VIEILLARD REPOUSSÉ

Ronde de noces.

Allant à la promenade
Le long de ce joli bois
J'ai rencontré mon Annette
Alerte ! alerte ! alerte !
Belle que faites-vous là ?
Ha, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la !
Je garde mes brebilletes
Alerte ! alerte ! alerte !
Et ne le voyez-vous pas ?
Ha, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la !

Voudrais-tu bien bergerette,
Alerte ! alerte ! alerte !
Que je les gardasse avec toi ?
Ha, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la !
Tout bon homme que vous êtes ;
Un vieillard ne me plaît pas.
J'aimerais mieux sur l'herbette,
Mon bon ami Nicolas.

Qui me joue sur sa musette
Les beaux airs de l'Opéra.

Ms. 2223, p. 321. (*Chants divers.*)
Saint-Brieuc. M. Marres.

7,18 NANON L'AIMABLE BOCAGÈRE

Bonjour, Nanon, aimable bocagère,
Je suis venu ce soir dedans ces bois,
Pour m'y asseoir auprès de toi,
Ici dessus la verte fougère
Pour m'y asseoir auprès de toi,
T'offrir mon cœur et t'y donner ma foi.

Retirez-vous, mon beau Monsieur, de grâce !
Colin viendra vous donnera sur les doigts
Pour vous asseoir auprès de moi,
Vous faites ici de trop laides grimaces.
Pour vous asseoir auprès de moi,
Il est trop tard s'ra pour une autre fois.

Est-il possible, ô mon Dieu, à mon âge,
D'être raillé d'une ingrante beauté ;
Nanon, as-tu oublié
Que je suis le seigneur du village
Nanon, as-tu oublié
Que tu me dois l'honneur et le respect.

Si vous êtes le seigneur du village
Pour moi, je suis la reine de mon cœur,
Prenez les droits du seigneur,
Et sur mes biens et sur mon héritage.
Prenez les droits du seigneur,
Mais vous n'aurez pas la dîme de mon cœur.

Ms. 2222, p. 366. (*Chants satiriques.*)
Sans origine.

Coirault : voir : *Nanon, l'aimable bergère*. rubr. *Bergère et Monsieur repoussé*. n° 4207, et *La meunière qui fait belle farine*. rubr. *Chasseurs et bergères*. n° 3917.

7,19 DIS-MOI NANON LE NOM DE TON VILLAGE

Dis-moi, Nanon, le nom de ton village.
Apprenez-le
Monsieu, vous le saurez :
Y a-t-il quelqu'un dedans ce vert bocage ?
Il y aura un fou
Quand vous y s'rez Monsiou.

Adieu, Nanon, adieu ingrante bergère,
Adieu monsiou
Monsiou le discoureur :
Je vais mourir comme la tourterelle.
Mourez monsiou
J'en rirai tout mon saou.

Coirault : *Dis-moi Nanon le nom de ton village*. rubr. *Bergère et Monsieur* (dialogue français-patois). n° 4401.

Laforte : *La bergère et le monsieur*. III, B-5.

Adj. Beraud-Williams (p. 138-139, 21., 2m., comm.)

Ms. 2223, p. 198. (*Chants divers.*)
Fontenay. Cl. Poey d'Avant.

7,20 TIRCIS ET LA BERGÈRE

Vif.



Le beau ber - ger Tir - cis est a - vec
sa ber - gè - - re Tous les deux sont as - sis
sur la ver - te fou - gè - re, ah! je sais bien quel - que
cho - se mais je ne le di - rai pas.

Le beau berger Tircis
Est avec sa bergère
Tous les deux sont assis
Sur la verte fougère
Ah!
Je sais bien quelque chose
Mais,
Je ne le dirai pas.

Tous les deux sont assis
Sur la verte fougère
Croyez-vous qu'ils étaient
Tous les deux sans rien faire
Ah!
Je sais bien quelque chose
Mais,
Je ne le dirai pas.

Croyez-vous qu'ils étaient
Tous les deux sans rien faire
Il faisait un bouquet
C'était pour sa bergère...

Il faisait un bouquet
C'était pour sa bergère
Quand le bouquet fut fait
Je les entendis faire...

Quand le bouquet fut fait
Je les entendis faire
Des pleurs et des soupirs
Annonçant le mystère...

Des pleurs et des soupirs
Annonçant le mystère
C'était pas le berger
C'était la bergère...

C'était pas le berger
C'était la bergère
 Crainte de trop parler
J'aime bien mieux me taire...

Coirault : *Tircis et la bergère*, rubr. *Bergères et Bergers*, n° 4524.

Adj. Redhon (I, p. 65, 1t., 1m.)

Ms. 2224, p. 27-28 et sq. (*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger. Air n° XIX :

« Régulier à la première reprise, irrégulier à la seconde où il manque une mesure d'où il résulte que la première syllabe des vers est placée tantôt au premier temps de la mesure tantôt au second. »

7,21 LE TROUPEAU EN DANSE

A) La grande Truesche.

Gai, légèrement vite.



Quand ié - tas de chez mon pè - re quand ié -
tas de chez mon pè - re les pour - cias j'al - las gar - der tour -
lou - re lan - lou - - re les pour - cias j'al - las gar - der tour - lou - re lan - lé.

Coirault : *Le troupeau en danse*, rubr. *Bergères et Bergers*, n° 4501.

Laforte : *Les moutons égarés*, I, J-1.

Étude : Millien-Delarue (I, p. 51-54, 8t., 4m., pour la 1^{re} forme : la danse des moutons, et p. 55-65, 23t., 18m., pour la 2^e forme : la danse des gorets, p. 65-66, comm.)

Adj. Le Bris-Le Noac'h (I, p. 41, 1t., 1m., III, p. 20, 1t., 1m.)

Morand (p. 129, 1t., 1m.)

Garneret-Culot (III, p. 838, 1t., 1m.)

Quand j'étais per chez mon père!(bis)
Les cochons j'allois garder,
Tout reloure, lan loure;
Les cochons j'allois garder,
Tout reloure louré.

Un jour que j'étais seulette, (bis)
Se sont trestous égarés,
Tout reloure, lan loure;
Se sont trestous égarés,
Tout reloure louré.

Le valet de chez mon père,
Est venu les rassembler.

Un couplet passé

Chau gars prit sa cornemuse,
Et se mit à piboler.

Gle se prirent patte à-patte,
Et se mirent à danser.

Ol n'y avait que la grande truesche,
Qui ne voulait pas sauter.

Cette Tru' que jc vous parle
Est de grande parenté.

Alle est cousine germaine,
A celle à notre curé.

Un cochon des plus honnêtes,
Fut la prier à danser.

Un cop qu'all' fut échauffée,
All' sautait jusqu'au pllancher

Ms. 2218, p. 103-104 et sq. (*Chants satiriques*.)

Air : Montaigu. Ch. Dugast-Matifeux.

Texte : St Gervais. M. Grolleau.

B)

Quand ié - tas pre chez mon pè - re, quand ié -
 tas pre chez mon pè - re les pour - cias i'al - las gar - der, tour -
 lou - re lan - lou - re, les pour - cias i'al -
 las gar - der, tour - lou - re, lan - lé.

Quand i'étas pre chez mon père, (bis)
 Les pourcias i'allas garder,
 Tourloure, lanloure;
 Les pourcias, i'allas garder,
 Tourloure, lanlé.

Comme i'étas encore ben jûne, (bis)
 L'oublî man déjuné,
 Tourloure, lanloure;
 L'oublî man déjuné,
 Tourloure, lanlé.

Le valet de chez mon père,
 État v'nu me l'apporter.

Comment v'lez-vous que j'déjune,
 Mes pourcias sont égarés.

Tiau gas prit sa cornemuse,
 Et se mit à piboler.

Tots les pourcias dau village,
 Furant bentôt rassemblés.

Gle se priront patte à patte,
 Et se miront à danser.

Ol'y avait in' veil trouelle,
 Qui ne velait pas danser.

All' faisait la diffioile,
 C'atat pour se fair'prier.

Mais quand all' fut échauffée,
 All' sautit jusqu'au pillancher.

Tiel' trouell' dont je vous parle,
 État ben apparenté.

C'éat la cousin' germaine,
 De Monsieur notre curé.

C)

Quand y étas chez mon père (bis)
 Les cochons y allas garder
 Tour loure lanloure
 Les cochons y allas garder
 Tour loure lanlé.

Mais y étas encor trop jène (bis)
 Y oubliai mon déjeûner
 Tour loure lanloure
 Y oubliai mon déjeûner
 Tour loure lanlé.

Le grand valet de mon père
 Est venu me l'apporter.

Comment veux-tu que je mange
 Mes cochons sont égarés.

Il a pris sa cornemuse
 Et s'est mis à corn'muser.

Tots les cochons dau village
 Le sont bé vit' rassemblés.

Ils se sont pris patte à patte
 Patte à patte pre danser.

Il n'y eut qu'la grand' true maère
 Qui ne voulut poet danser.

Le grand cochon d'au village
 Lui dit ma mèr' vous dans'rez.

Lorsqu'elle fut échauffée
 Ell' sautait jusqu'au plancher.

Tchell' true naer dont y ve parle
 Était de haut' parenté.

Car al était la grand'mère
 De vous tous messieurs abbés.

Ms. 2222, p. 259-260. (*Chants satiriques.*)
 Landes-Genusson. L'abbé Jourdain.

D)

Ah! quand j'étais chez mon père
 Lon lanla derirette
 Les cochons j'allais garder (bis)
 Lon lanla derirette } bis
 Ah! gai }

Moi j'étais encore jeunette
 Lon lanla derirette
 J'oubliais mon déjeuner (bis)
 Lon lanla derirette } bis
 Ah! gai }

Les valets de chez mon père
 Sont venus me l'apporter.

Tenez petite brunette
 Voici votre déjeuner.

Déjeuner n'en a que faire
 Je ne saurais le manger.

J'ai une orange dans ma poche
 Qui tient mon cœur enfermé.

Il n'y a que mon ami Pierre
 Qui peut en avoir la clef.

Il a pris sa cornemuse
 Il se mit à cormuser.

Tous les cochons du village
 Au bruit se sont rassemblés.

Ils se sont pris par la patte
 Ils se sont mis à danser.

Il n'y a que la vieille grand mère
 Qui ne pouvait pas sauter.

Hélas j'en sais bien la cause
 Je connais sa parenté.

C'est la vieille cousine germaine
 Du père à notre curé.

Ms. 2222, p. 261-262. (*Chants satiriques.*)
 Sans origine.

Vif.

Là quand j'é - tais - chez mon pè -
 re, là quand j'é - tais - chez mon pè -
 re, les mou - tons j'al - lais gar - der tou - re -
 lour, a - lan - lour, les mou - tons j'al - lais gar -
 der tou - re - lour, al - lons gai!

E)

Là, quand j'étais chez mon père (bis)
 Les moutons j'allais garder.
 Tourelour à lanloure
 Les moutons j'allais garder,
 Tourelour à lan gai

Mais j'étais un peu jeunette,
 J'oubliais mon déjeuner.
 Tourelour à lanloure
 J'oubliais mon déjeuner
 Tourelour à lan gai

Le valets de chez mon père
 Sont venus me l'apporter.

Ah! tenez, voici la belle
 Voilà votre déjeuner.

Mon déjeuner j' n'ai que faire
 Je ne saurais le manger.

J'ai un' orang' dans ma poche
 Qui tient mon cœur renfermé.

Et personne dans le monde
 Ne peut en avoir la clef.

Il n'y a qu' mon ami Pierre
 Qui en a la liberté. (qu'en aura la liberté)

Que j'aimais, que j'aime encore
 Que j'aim'rai tant qu' je vivrai.

Ms. 2223, p. 317-318 et sq. (*Chants divers.*)

Pornic. M. Bellanger. Air n° VI :

« Est bon pour la mesure, mais les finales de la
 seconde reprise me sembleraient meilleures, si à la
 place du point il était mis un la croche, liée à la
 note précédente. »

F)

Comme j'étais de chez mon père [bis]
 [Mes moutons j'allais garder]
 Dans une bouteille
 Mes moutons j'allais garder
 Dans un panier.

Mes moutons j'allais garder
 Mais comme j'étais jeunette
 Dans une bouteille
 J'oubliais mon déjeuner
 Dans un panier.

(bis)

Un des valets de mon père
 Est venu me l'apporter.

Tenez, notre jeune maîtresse
 Voilà votre déjeuner.

Mettez-le dessus l'herbette
 Je ne saurais le manger.

J'ai une poire dans ma pochette
 Qui tient mon cœur enfermé.

Il n'y a homme sur terre
 Qui puisse en avoir la clé.

Si ce n'est mon ami Pierre
 Celui à qui je l'ai donnée.

Ms. 2223, p. 319. (*Chants divers.*)

Sans origine

G)

Quand j'étais chez mon père Les cochons j'allais garder Dans une bouteille Les cochons j'allais garder Dans un panier.	(bis)	Comme j'étais de chez mon père Dans une bouteille Les cochons j'allais garder Dans un panier.	Ms. 2223, p. 320. (<i>Chants divers.</i>) Deux autres refrains, sur le même argument : Tiffauges. M. Gustin ; Nantes. Mlle Morin.
Etc., etc.		Le valet de chez mon père Dans une bouteille M'apporta mon déjeuner Dans un panier.	
		Etc., etc.	

7,22 LA DÉLAISSÉE SE VENGE SUR LES MOUTONS

L'autre jour un beau berger du bois M'a juré plus de mille fois, Qu'il me serait toujours fidèle Mais l'ingrat a su changer Sur ses petits moutons Je voudrais me venger.	J'e voudrais qu'une bande de loups Dans le bois les étrangla tous, Pour punir ton ingratitude, Ah ! que mon cœur serait content, Si je voyais punir- Un amant inconstant.	Coirault : <i>La bergère qui se venge sur ses moutons</i> , rubr. <i>Bergères et Bergers</i> , n° 4532.
Pourquoi donc, bergère Jeanneton, Frappez-vous mes petits moutons ? Vous les frappez dans votre colère Si par malheur, je vous ai changée, Sur mes petits moutons, Ne faut pas vous venger.		Ms. 2223, p. 316. (<i>Chants divers.</i>) Sans origine.

7,23 LES GENS LAISSEZ-LES DIRE

Le bounhomme Barrea, Mon fils ! Le bounhomme Barrea, La boun' femme Barrelle Don don La boun' femme Barrelle Dondé.	Et va-t-en dans tiés plaines Don don, Où les blés sont coupés Dondé.	Laissez dire les gens, Les gens, laissez-les dire. Quand ils auront tout dit, N'auront plus rien à dire.
Sont en allés tous deux, Mon fils ! Sont en allés tous deux, Pour garder les ouailles Don don Pour garder les ouailles, Dondé.	Barrea quitte ses bots, Et sautit la barrère. Quand le fut revenu, L'embrassit sa bergère Que fais-tu là Barrea, Iau dirai à ma mère. Dis z'ou ja si tu veux Pre ma y ne m'en soucie guère.	Ms. 2224, p. 122-124. (<i>Chants divers.</i>) Aizenay. M. Douaud.
Quand le furont rendus, Les ouailles étaient bêlées. Quitte tes bots, Barrea, Mon fils !	Les vesins nous ont vus Iront partout le braire. Laissez dire les gens Mon fils !	Voir aussi <i>Beau laboureur de vignes</i> , dans la rubrique <i>Amours</i> n° 6,411 (dialogues d'amoureux).

7,24 ON EST SI MÉCHANT AU VILLAGE

Je n'avais pas encore quinze ans
 Lucas me contait ses appels
 Nos troupeaux en même temps
 Paissaient tous les jours dans la plaine,
 Des garçons c'est le plus prudent
 Des filles je suis la plus sage.
 Et sur nous l'on jase pourtant
 L'on est si méchant au village.

Lucas danse-t-il avec moi
 On dit que c'est par préférence
 L'on me demande aussi pourquoi
 Je suis si triste en son absence
 Souvent la nuit je ne dors pas
 Si l'on savait ça je le gage
 L'on dirait que j'aime Lucas
 Mais l'on est si méchant au village.

Les jeunes garçons d'aujourd'hui
 Me causent tant de défiance
 Au bois je n' vais seule qu'avec lui
 Encore blâme-t-on sa prudence
 Hélas si ma mère le savait
 De peur qu'on en dit davantage
 Avec Lucas l'on me marierait
 L'on est si méchant au village.

Un jour contre un loup furieux
 Lucas a pris ma défense
 Au bois nous étions seuls tous les deux
 Un baiser fut sa récompense.
 Mais le malheur qui me poursuit
 L'apprit à tout le voisinage
 Pour un seul baiser tant de bruit
 L'on est si méchant au village.

Ms. 2223, p. 207. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

7,25 PIERROT ET LISETTE

Gavotte vendéenne.

Tot là-bas sos la coudrette,
 Pr'in bea dimanche matin,
 Pierrot apreçut Lisette
 Qui cueillait le romarin.
 Prends garde, belle enfant,
 De glisser dessus l'herbette,
 Et dans tiau bois charmant
 De rencontrer in serpent.

Lisette toujours volage,
 Se mit à rire aux éclats;
 En sautant, vers le bocage,
 Alle dirigit sé pas
 Prends garde, belle enfant,
 De glisser dessus l'herbette,
 Et dans tiau bois charmant
 De rencontrer in serpent.

Passant près d'un bois Lisette
 Aprecevit in raisin :
 Alle se créyait seulette,
 Vite alle y portit la main...

Dans in coin, quem' en in gite,
 Le grous Pierrot l'entendit.
 Il y prit sa main bein vite;
 Et tot d'in saut l'embrassit...

Lisette, tot en colère,
 Rougit et puis soupira;
 Retournit vers sa chaumière,
 Lessant Pierrot pianté là...

Pierrot suivit la bregère;
 La bregère rougissait.
 O l'y avait queuque mystère,
 Lisette seule o savait...

Dans la plaine les fillettes
 Courent bien moins de danger;
 N'allez donc jamais seulette
 Dans les bois vous promener.
 Prenez garde, mé z-enfants,
 De glisser dessus l'herbette,
 Prenez garde, mé z-enfants,
 De vous biesser en tombant.

Ms. 2224, p. 41. (*Chants divers.*)
 Boussay, M. Limousin.

7,26 *LE BACHELER COLAS***Ronde.**

O gl'y at dans n'tre village (bis)
 Ien bacheler noumé Colas;
 I o lairai mordi bé tot là.

Ms. 2223, p. 107. (*Chants divers.*)
 La Chataigneraie. B. Fillon.

Gl'est tant amoureux de Lisette (bis)
 Que gne pet durer dons sa pea;
 I o lairai mordi bé tot là.

Prequieu Lisette est ben aimable
 All'a jarni beacop d'appas.

All'est dréte quem' ine gâle;
 Ses ailz sambllant a des flombeas.

Quiau sot auprès de lé sopire,
 Gl'est bé pu muet quiés quarteas.

Quement vut eil qu'a le guarisse;
 Si gl'at d'aux maux que n'o dit jà.

8. OCCASIONS MANQUÉES

8,01 LE GALANT INTIMIDÉ PAR LES PLEURS DE LA BELLE

A)

Voici ma journée faite ;
 Sautes-la, la dera la
 Voici ma journée faite
 Et je vais m'en aller (bis)
 Gai, gai,
 Et je vais m'en aller.

Dans mon chemin rencontre
 Sautes-la, la dera la
 Dans mon chemin rencontre
 Une fille à mon gré (bis)
 Gai, gai
 Une fille à mon gré.

J' la pris par sa main blanche,
 Je voulus l'embrasser.

La fille était jeunette
 Elle se mit à pleurer.

Ne pleure pas, ma belle
 Je te laisserai aller.

Quand elle fut dans les landes
 Elle se mit à chanter.

Ne chante pas, la belle
 Je te rattraperai.

Au logis de ton père
 J'irai te demander.

Mon père n'a point de filles
 Qui sont à marier.

Car je suis la plus jeune
 Et je suis mariée.

Ms. 2222, p. 372. (*Chants satiriques.*)
 Tiffauges. M. Gustin.

Coirault : *Le galant intimidé par les pleurs de la belle*, rubr. *Occasions manquées*, n° 1905.
Laforte : *L'occasion manquée*, I, K-8 pp. et
L'occasion manquée par le chasseur, I, K-10 pp.

Étude : Benichou, *Nerval...* p. 303-305.
 Adj. Redhon (II, p. 52, 1t. pp., 1m.)
 Le Bris-Le Noac'h,
 (I, p. 31, 1t., 1m., II, p. 11, 1t., 1m.)
 Garneret-Culot (II, p. 418-423, 2t., 4m. et III, p.
 800, 1t., 1m.)

B) Les mariniers.

Vive les mariniers
 Qu'ont toujours le cœur gai
 Quand ils sont en mer
 Ils ne font que chanter :

Luré
 Gai gai luron lurette
 Gai gai luron luré.

Quand ils sont à terre
 Ils ne font que chasser
 Aux perdrix, aux bégasses
 Et aux pigeons ramiers
 Luré

Gai gai luron lurette
 Gai gai luron luré.

Aussi aux jeunes filles
 Quand ils peuvent en trouver
 L'autre jour j'en trouvais une
 Dedans un champ de blé...

Me suis approché d'elle
 Pour vouloir l'embrasser
 La fille était jeunette
 Elle se mit à pleurer...

Le garçon fut honnête
 La laissa s'en aller
 Quand elle fut dans ses landes
 Elle se mit à chanter...

Ah ! va-t-en va la belle
 Je te rattraperai
 En gardant tes vaches
 Et en fanant tes prés...

Je ne garde point de vaches
 Je ne fane point de prés
 Ma mère est bien malade
 Je m'en vais la soigner...

Ms. 2222, p. 378.
 (*Chants satiriques.*)
 Sans origine.

C)

Mon père aussi ma mère
Ma lurluron lurette
Veulent me marier
Ma lurluron luré
Veulent me marier (bis)

Un garçon de noblesse
Le velant me donner
Le velant me donner
Ma lurluron luré
Le velant me donner (bis).

Un garçon de village
S'rait bien mieux à mon gré.

Ces garçons de noble
Y ne font que chasser.

Aux perdrix et aux lièvres
Et aux pigeons ramiers.

Encore aux jeunes filles
Quand ils en peuvent trouver.

Il en a trouvé une
Dans une raise de blé.

Il s'est approché d'elle
A voulu l'embrasser.

La fille était jeunette
Elle s'est mise à pleurer.

Le garçon fut honnête
Il la laissa aller.

Un garçon de village
Serait mieux à mon gré.

Il bêcherait nos vignes
Et faucherait nos prés.

Ms. 2223, p. 218. (*Chants divers.*)
Vicillevigne.

Le motif du galant qui recule devant la belle éplorée est commun à ces trois leçons, et peut justifier de leur regroupement. Pour autant, on constatera que l'argument qui s'organise autour de lui est extrêmement variable.

8,02 L'EMBARQUEMENT DE LA FILLE DU BOURGEOIS

Les gens du roi sont endormis
Sur ces vertes montagnes, (bis)
Mais ils n'ont pas toujours dormi,
Ils ont pris une fille.
Belle, ne voudrais-tu pas guérir
Un amant qui s'en va mourir.

Mais ils n'ont pas toujours dormi
Ils ont pris une fille (bis)
Ils l'ont prise, ils l'ont emmenée
Dans leur joli navire.
Belle, ne voudrais-tu pas guérir
Un amant qui s'en va mourir.

Ils ont bien fait cinquante lieues,
Sans jamais mot lui dire.

Mais au bout des cinquante lieues,
Belle à qui êtes-vous fille ?

Je suis la fille d'un sarrazin
Et d'une sarrazine.

Sortez, la belle, de mon vaisseau,
De mon joli navire.

La belle, elle eut le pied léger,
Elle sauta sur la rive.

Mais quand elle fut sur ces verts prés,
Elle se mit à sourire.

Le capitaine l'i a demandé
Belle, qu'avez-vous à rire.

Ah ! je ris de mon bien parlé
Et plus de ta sottise.

Je suis la fille d'un bourgeois
Des plus riches de la ville.

Rentre la belle dans mon vaisseau,
Je t'y donnerai cent livres.

Ah ! nenni non, je n'y rentre pas,
M'en donnerais-tu dix mille.

Ms. 2222, p. 404-406. (*Chants satiriques.*)
Sans origine.

Coirault : *Le passage du bois*, pp. rubr. *Occasions manquées*, n° 1907.

Laforte : *L'embarquement de la fille du bourgeois*, I, K-6 pp.

Adj. Guériff (I, p. 247-248. 1t., 2m.)

8,03 LE PASSAGE DU BOIS : LE GALANT QUI N'A RIEN DEMANDÉ

L'autre jour en m'y promenant
Le long de cette rive
Y rencontris dans un tournant
Jeanneton mon amie
Y li dis en souriant
Belle prenez-me pour votre amant
Vous me donnerez la vie.

Mon beau galant si vous m'aimez
Vous le ferez connaître
Nous avons les bois à passer
Et vous pourrez peut-être
Savoir si vous êtes à mon gré
Et puis aussi ma volonté.

Mais quand le bois fut traversé
La belle se mit à rire
Et son galant li a demandé
Qu'avez à tant rire ?
I ris de vous sot amoureux
En passant le bois tous les deux
Avec ta mie à ton côté
Sans lui avoir rien demandé.

Retournez belle dans ces cours
Et dans le vert bocage.
Y parlerons de nos amours
Aussi du mariage
Dans les bois ne tournerai plus
Trop s'exposer est un abus
Dans les bois ne tournerai plus
Retire-toi sot amoureux.

Coirault : *Le passage du bois (le galant qui n'a rien demandé)*, rubr. *Occasions manquées*, n° 1902.

Laforte : *Le passage du bois*, I, K-7 pp.

Ms. 2223, p. 131. (*Chants divers.*)
St Denis La Chevasse. M. Gralepois.

8,04 AH ! LE SOT BERGER

Moderato.

Nous é - tions trois - - fil - les, fill's à
ma - ri - - er; fill's à ma - ri - -
er; nous nous en al - lâ - mes dans un
pré jou - er Haut le pied mes com -
pa - gnes, qu'il fait beau dan'

Coirault : *Ah ! le sot berger*, rubr. *Occasions manquées*, n° 1901.

Laforte : *L'occasion manquée par le berger*, I, K-9.

Adj. Millien-Delarue (I, p. 154-155, 1t., 1m., comm.)

Nous étions trois filles,
 Fill's à marier; (bis)
 Nous nous en allâmes
 Dans un pré jouer.
 Haut le pied, mes compagnes!
 Qu'il fait beau danser!

Nous nous en allâmes
 Dans un pré jouer; (bis)
 Par le chemin passe
 Un jeune berger.
 Haut le pied, mes compagnes!
 Qu'il fait beau danser!

Il prend la plus belle,
 Et veut l'embrasser.

Nous nous mîmes toutes
 A l'en empêcher.

Le berger eut honte,
 Il la laisse aller.

Nous nous écriâmes,
 Oh! le sot berger.

Quand on tient la caille,
 Il faut la plumer.

Quand on tient les filles,
 Faut les embrasser.

... plus jeune,

La fille était jeunette
 Ell' s'est mise à pleurer

Le berger timide
 L'a laissée aller.

Nous criâmes toutes

G. Delarue souligne la parenté des variantes mélodiques connues à ce jour. Celle-ci n'y fait pas défaut et s'apparente indiscutablement au timbre : *Dans notre village on vit fort content.*

Ms. 2218, p. 204-205 et sq. (*Chants divers.*)
 Sans origine.

8,05 LA MARCHANDE D'ORANGES FIÉVREUSE

M'en revenant de Lille en Flandres,
 Laissez-moi vendre mes oublis;
 J'ai rencontré une marchande,
 Bon, bon, laissez-moi vendre,
 Oui, oui, mes oublis.

J'ai rencontré une marchande,
 Laissez-moi vendre mes oublis;
 Que portes-tu donc, belle marchande?
 Bon, bon, laissez-moi vendre,
 Oui, oui, mes oublis.

Monsieur, ce sont des oranges.

Combien les vends-tu bell' marchande?

Cinq sous les roug's, dix sous les blanches.

Montez, la belle, dedans ma chambre.

Tout en montant, la belle, ell' tremble.

Qu'avez-vous donc, belle, à trembler?

Je crois qu' la fièvre va m'y prendre.

Car elle me prend fête et dimanche.

Descendez, la belle, dans ma chambre.

En descendant, la belle, ell' chante.

Remontez, la belle, dans ma chambre.

Tant qu'on tient les fill's, faut les prendre.

Ms. 2223, p. 426-428. (*Chants divers.*)
 Bouguenais.

Coirault : *La marchande d'oranges fiévreuse*, rubr. *Occasions manquées*, n° 1906.

Laforte : *La marchande d'amours*, I. H-2.

Voir aussi *La marchande d'oranges*, rangée ici dans la rubrique *Légères* (n°14,401.)

8,06 MITAINE ET LA FILLE DU MEUNIER



Mi - tai - ne s'en va - t-au mar - ché, Mi - tai - ne
s'en va - t-au mar - ché, Mi - tain' pour a - che - ter dau
bllé, Mi - tain', Mi - ton, fa - ri - don - don; Mi - taine il
est tur - lu - ron, Mi - taine il est bon com - pa - gnon.

Coirault: *Mitaine et la fille du meunier*, rubr.
Occasions manquées, n° 1909.

Mitaine s'en va-t-au marché, (bis)
Mittain' pour acheter dau bllé,
Mittain', miton,
Faridondon;
Mittaine, il est turluron,
Mittaine, il est bon compagnon.

Mittain' pour acheter dau bllé; (bis)
En son chemin a rencontré;
Mittain', miton,
Faridondon;
Mittaine, il est turluron,
Mittaine, il est bon compagnon.

Margot, la fille dau meuner.

Mittaine velit l'embrasser.

Ne f'ras, ne f'ras, mon grous sorcer.

Ne f'ras, dit-elle, que n' sois mouché.

Mittain' tira son gueneillé*.

Trois fois gille s'en torchit le né.

Margot sautit in échallier.

Et l' laissit sot quême in panier.

* *mouchoir*

Ms. 2222, p. 339-340 et sq. (*Chants satiriques.*)
Poitiers. M. Ménard.

Voir aussi pour une même introduction, mais conduisant à un autre argument : *Le meunier qui met son chat en pâté*. (n° 14.01.)

TABLE DES MATIÈRES

TOME I

Remerciements	4
Introduction.....	5

I. Armand Guéraud et la collection de chants populaires

1. De Vieillevigne à Nantes.....	13
2. Les recueils Guéraud.....	17
- Élaboration,	17
- Les manuscrits,	18
- L'échec du projet de publication.....	20
3. Notions et méthodes.....	23
- Définir un objet,	23
- Délimiter un répertoire,	24
- Inventorier les sources.....	26
4. Le classement.....	35
- Rondes et ballades,	35
- Les sept séries:.....	36
. <i>Les chants religieux</i> ,	37
. <i>Les chants traditionnels et légendaires</i> ,	38
. <i>Les chants historiques et politiques</i> ,	40
. <i>Les chants domestiques et rappelant une coutume</i> ,	43
. <i>Les chansons de métiers</i> ,	44
. <i>Les chants satiriques</i> ,	46
. <i>Les chants divers</i>	48
5. Les enquêtes sur le terrain.....	51
- La collecte Guéraud,	51
- Les intermédiaires.....	53
. <i>Les proches</i>	58
. <i>B. Fillon</i> ,	58
. <i>Cl. Poey d'Avant</i> ,	60
. <i>Ch. Dugast-Matifeux</i> ,	61
. <i>Mme de la Nicollière</i> ,	62
. <i>M. Bellanger; F.-J. Carou</i> ,	64
. <i>P. Grolleau</i> ,	66
. <i>J. Bujeaud</i> ,	67
. <i>Ch. Loyer</i> ,	69
. <i>Cl. Pavec</i> ,	70
. <i>M. Marres</i> ,	71
. <i>P.-H. Berger</i>	72
Conclusion.....	75

II. Édition critique

Avertissement.....	78
1. Complaintes: <i>tragédies et crimes</i>	80
2. Chants politico-historiques.....	97
3. Chants religieux; Quêtes.....	105
4. Militaires.....	126
5. Marins et mariniers.....	143
6. Amours:	164
6.0 - choix de l'amant:	
<i>conseils, mises en garde</i> ,	164
6.1 - amours contrariées,	176
6.2 - enlèvements et rapt,	202
6.3 - dissensions:	
<i>de la querelle à la rupture</i> ,	207
6.4 - dialogues d'amoureux,	220
6.5 - au bord de l'eau,	232
6.6 - anecdotes d'amour.....	247
7. Bergères et pastourelles.....	271
8. Occasions manquées.....	296

TOME II

9. Mariage:	301
9.0 - avant le mariage:	
<i>demandes en mariage, réserves</i> ,	301
9.1 - le rituel,	315
9.2 - mauxmariés et mauxmariées,	339
9.3 - anecdotes.....	373
10. Chansons enfantines et à danser.....	389
11. Chansons énumératives.....	419
12. Métiers.....	448
13. Chansons à boire.....	467
14. Plaisantes:	476
14.0 - animaux.....	476
14.1 - menteries.....	493
14.2 - servantes et valets,	498
14.3 - galants et garçons ridicules,	504
14.4 - légères,	515
14.5 - curés et moines,	527
14.6 - grivoises et obscènes.....	554
15. Chansons locales.....	571

Annexe

<i>Projet d'introduction au Recueil</i>	
(A. Guéraud).....	601
Orientations bibliographiques	617

Mise en page et photogravure :
CICÉRO
Le petit-Marchais
79440 COURLAY

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie JADAULT,
La Plainelière - 79440 COURLAY

Dépôt légal juin 1995
ISBN 2.910.432.03.3

© 1995 - FAMDT - La Falourdière
79380 SAINT-JOUIN-DE-MILLY

Sans aucun conteste, l'édition du « *Recueil de chants populaires du Comté Nantais et du Bas Poitou* » d'Armand GUÉRAUD, enrichi d'une étude critique de Joseph LE FLOC'H, constitue un véritable événement dans son domaine.

En effet, le fonds Guéraud, déposé fin XIX^e à la Bibliothèque Municipale de Nantes est l'une des toutes premières grandes collectes de chants populaires réalisés à la suite du « décret Fortoul » de 1852. Ces « chants du Comté Nantais et du Bas-Poitou », recueillis de 1856 à 1861 forment un recueil impressionnant : 3 740 feuillets, contenant 1 400 chansons et 290 airs notés, l'ensemble étant resté inédit jusqu'à ce jour.

Joseph LE FLOC'H, Maître de conférences à l'Université de Poitiers, auteur d'une thèse de doctorat de 3^e cycle (initiée par Jean-Michel GUILCHER) sur « les recueils de chants populaires d'Armand Guéraud » en propose une édition qui conserve l'esprit général du projet de 1861. Il y a ajouté de plus une introduction et un certain nombre de notes – étude critique des manuscrits, comparaison avec les catalogues français et canadiens – qui font de cet ouvrage un outil de référence pour les chercheurs de tous ordres, sans en enlever l'attrait qu'il peut présenter pour le grand public, qu'il soit friand de régionalisme, ou tout simplement amateur de chansons.